LA

MEDECINE

RAISONNE'E

DE

M. FR. HOFFMANN,

Premier Médecin du Roi de Prusse, &c.

Traduite par Mr JACQUES-JEAN BRUHIER, *Docteur en Médecine.*

TOME VIII.

Exlibris jullien

32109

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LA THERAPEUTIQUE

Où l'on en trouve les vrais fondemens, on enseigne la méthode qu'on doit suivre dans la cure des maladies, & les Loix de la nature, & de l'art ausquelles il faut s'assujettir; des remedes choisis; on donne l'explication physique, & méchanique de leurs opérations, & la maniere de les appliquer à propos; le tout établi sur des raisonnemens solides, & éclairci par beaucoup d'Observations pratiques; Ouvrage très-utile, ou même nécessaire, non pas tant pour diriger un Praticien du commun, que celui qui s'attache à une pratique raisonnée, sure, & abrégée.

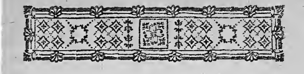


TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce huitiéme Volume.

SUITE
DE LA PREMIERE SECTION.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

SECTION II.

De la méthode, de l'ordre, & des loix de la nature, & de l'art, dans le traitement des maladies, des remedes en général, de leurs quatre différens genres, de la maniere dont ils agissent, & dont on doit les appliquer, avec des précautions, & des observations, enfin un choix de quelques remedes composés.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE VIII.

Fin de la Table des Chapitres.

LA THERAPEUTIQUE



LA THERAPEUTIQUE DE Mr FR. HOFFMANN.

SUITE DE LA PREMIERE SECTION.

CHAPITRE XVI.

Des signes certains d'un danger imminent dans les maladies, & de la mort même.

SOMMAIRE.

I. *Utilité, & nécessité, des prognostics.* II. *Ils sont difficiles, & embarraßans.* III.

Il faut donc se mettre au fait des signes qui peuvent conduire à les faire justes. Objet de ce Chapitre. IV. *Prognostic des maladies aigues, ou fievres, en général.* V. *Signes tirés du spasme de la peau, & des excrétoires*, VI. *Des fibres du cœur, & des membranes arterielles, des nerfs du poumon, de l'ésophage, & du ventricule*, VII. *De tout le genre nerveux.* VIII. *Signes d'une inflammation mortelle, dans l'estomac, & dans les membranes du cerveau.* IX. *Signes de la malignité.* X. *Signes du changement de l'inflammation en sphacele*, XI. *Dans le pourpre blanc, la petite vérole*, XII. *Le poison, ou les purgatifs violens, la douleur du calcul, la colique convulsive*, XIII. *La passion iliaque, le cholera-morbus, la dysenterie.* XIV. *Signes de danger, dans la squinancie, la péripneumonie*, XV. *L'asthme convulsif*, XVI. *Le catarrhe suffoquant, la phthisie.* XVII. *Signes de mort dans les maladies chroniques causées par la corruption des visceres*, XVIII. *Particulierement dans l'hydropisie*, XIX. *La cachéxie, la corruption du foie, l'ulcere de l'estomac*, XX. *Le cancer ulceré, le reflux des érysipeles, &c. les*

charbons, les hémorrhagies. XXI. *Signes de mauvais augure dans les femmes en travail*, XXII. *Dans celles qui sont accouchées*, XXIII. *Et les enfans.* XXIV. *Pour former un prognostic, il faut distinguer les accidens des maladies chroniques des aigues*, XXV. *Les tems des maladies*, XXVI. *Les sujets*, XXVII. *Et les causes.*

I. IEN qu'on ne puisse nier que cette partie de la Médecine qui apprend à juger surement du cours des maladies, & à predire leur dénouement, ne contribue pas directement à la fin que la Médecine se propose, il n'y a point de doute qu'elle ne soit très-utile, qu'il ne soit même nécessaire, d'en être instruit, & qu'elle contribue surtout à prouver la certitude de notre Art, & à établir, & conserver, la réputation de ceux qui le pratiquent. C'est donc avec sa justesse ordinaire qu'Hippocrate, qui excelloit dans le prognostic, dit au commencement de son *Traité* des Prénotions, *il me paroît très-avantageux que le Médecin emploie les prognostics. Car quand*

il prévient, & prédit les événemens, & qu'il fait connoître aux Malades, le présent, le passé, l'avenir, & en quoi le Malade est en faute, il ne peut douter qu'il ne soit en bonnes mains, & les hommes ne balanceront pas à s'abandonner à sa prudence (a). Il dit ailleurs que *le Médecin qui fait des prognostics doit se bien souvenir que s'il réussit dans ses prédictions, il fera l'admiration d'un Malade capable de penser; au lieu que quand il s'est trompé une fois, outre qu'on pourra le haïr, on croira aisement qu'il donne à gauche sur le fait de la maladie dont il s'agit actuellement* (b).

II. C'est donc grand dommage que la Prognostique, cette science si excellente, & presque divine, soit si difficile, si embarrassante, & même

(a) *Medicum prænotionem adhibere optimum mihi videtur. Pranoscens enim & prædicens apud ægrotos, & præsentia, & præterita, & futura, & quo ipsi agri delinquunt exponens, fidem utique fecerit, quod ægrotorum res magis cognoscat. Quare audebunt homines seipsos Medico committere.* Hipp. *In Prænotionib.*

(a) *In prædictionibus Medici illius probe memores esse debent, quod si cui successerit prædictio, is apud ægrotum intelligentia præditum admirationi fuerit, si vero quis aberraverit, supra hoc quod odio habetur, fortasse etiam insanire videbitur.* Hipp. *Lib. Prædiction. Sect.* III.

ſi infidelle, incertaine, & douteuſe, que non ſeulement il n'y ait rien de plus difficile que de prévoir ſurement ce qui doit arriver dans les maladies, mais que les plus habiles Médecins s'y trompent tous les jours. Car on ne peut abſolument compter ſur les prognoſtics que les Anciens nous ont laiſſés. En effet ne les aiant tirés que d'hiſtoires tronquées, & de quelques circonſtances particulieres, il n'eſt pas merveilleux qu'ils n'aient rien moins qu'une entiere exactitude, & qu'ils ne s'accordent pas toujours avec l'expérience. Joint à cela que les Anciens ne connoiſſoient pas la nature, & la raiſon formelle de la vie, des maladies, ou de la mort; qu'ils ignoroient entierement la ſtructure du corps, & les mouvemens qui en dépendent; que quand ils auroient eu les hiſtoires les plus complettes des maladies, ils ne pouvoient en déduire raiſonnablement les vrais cauſes, ni les ſignes du dénouement de ces mêmes maladies. Auſſi n'ont-ils traité qu'empiriquement la Prognoſtique, & ont-ils regardé ſur le champ comme funeſtes les accidens pendant leſ-

quels ils avoient remarqué quelquefois que les Malades mouroient. Il est cependant certain que la différence des corps, des maladies, des païs, & même des saisons de l'année, en produit beaucoup dans les maladies. Il ne faut donc point s'étonner, je le répete, que leurs regles prognostiques soient si rarement d'accord avec la vérité, & l'expérience. Quant aux Modernes, la plus grande partie suit religieusement le sentier fraié par les Anciens, & après avoir appris la Médecine comme on apprend un métier, ils se jettent dans la pratique sans être suffisament pourvû des secours qui mettent le Médecin en état de raisonner; ou bien ils précipitent leur jugement dès le commencement des maladies, & avant qu'ils puissent avoir les signes nécessaires pour asseoir un jugement certain, & par cette raison ils ne peuvent manquer de se tromper lourdement dans leurs prognostics, de sorte qu'ils abandonnent comme désespéré un Malade qui est au retour peu de tems après, ou qu'ils promettent avec serment, comme je l'ai vû arriver, une guérison

certaine à un Malade qui meurt quelques heures après qu'ils l'ont quitté.

III. Mais plus il est difficile, & embarrassant, de former des prognostics, plus le Médecin doit travailler pour y réussir, & pour acquerir une connoissance raisonnée, & fondée sur l'expérience, du danger imminent dans les maladies, & de la mort même; à quoi il ne faut point désespérer de parvenir. Car on ne doit point douter que tous les événemens, salutaires, ou malheureux, n'aient des causes complettes, & proportionées, sans lesquelles ils ne pourroient point arriver. Lors donc qu'on connoîtra parfaitement les causes qui produisent nécessairement la mort dans les maladies, il est indubitable qu'on devinera, & qu'on prédira la mort qui doit arriver, lorsqu'on les appercevra. De même lorsque le Médecin connoîtra parfaitement par quelle voie, en quel tems, de quelle maniere, par quelles excrétions, une maladie se termine, & le Malade recouvre sa santé, il pourra avec assurance, & par un raisonnement certain, annoncer un rétablissement su-

tur. Après donc avoir fait connoître solidement, & d'une maniere raisonnée dans les Chapitres précédens, & surtout dans le quatriéme, la génération des causes qui dérangent immédiatement la santé, & dans les derniers ce qu'il est nécessaire de savoir pour connoître par divers signes la maniere dont les maladies doivent se terminer, nous avons applani le chemin pour découvrir, & constater, ceux d'un danger futur pour la vie dans l'état de maladie, & par conséquent pour réussir à former un prognostic certain.

IV. Quant à ce qui regarde les maladies aigues, ou les fievres, nous supposons qu'on sait, par ce que nous avons dit précédemment, qu'on distingue sensiblement dans chacune d'elles deux mouvemens, qu'il faut bien se garder de confondre, l'un spasmodique, très pernicieux, & véritablement maladif, qui repousse les humeurs de la circonférence au centre, l'autre salutaire, qui suit le spasme, & qui pousse les humeurs du centre à la circonférence, dont l'effet est de relâcher les contractions spasmodiques

pernicieuses des parties, de résoudre les stases inflammatoires, & d'ouvrir les tuiaux excrétoires qui étoient auparavant resserrés, & fermés. Or quand on connoîtra parfaitement le mouvement, le génie, la puissance, les effets, de ces deux mouvemens opposés l'un à l'autre, leurs actions, & leurs relations réciproques, on pourra se conduire en tout avec toute la raison, & la prudence, possibles, prédire avec assurance les dangers, & annoncer avec confiance les heureux événemens. Car si le mouvement fébrile de chaleur qui doit opérer la résolution ne dissipe, & ne détruit pas, dans un certain tems les spasmes ennemis, les inflammations, les congestions, & stases du sang qui en dépendent, & que tous ces accidens subsistent opiniâtrement, il est naturel de juger que la nature succombera à la fin, que les humeurs se putrefieront, & qu'enfin la mort surviendra. Ce qui est d'autant plus à craindre lorsque, les forces étant déja diminuées par la maladie, les resserremens spasmodiques ne finissent pas vers les jours critiques, ou qu'ils augmen-

tent plûtôt qu'ils ne diminuent.

V. Et pour faire connoître plus clairement les effets mortels des ſpaſmes, nous mettrons en peu de mots ſous les ïeux du Lecteur des ſignes certains par leſquels on pourra juger de leur préſence, & de leur violence. Il faut donc ſavoir d'abord que ces reſſerremens ſpaſmodiques pernicieux n'attaquent pas une ſeule partie du corps, mais que beaucoup y ſont expoſées, avec plus, ou moins de danger, & que leurs ſignes ſont différens, ſuivant les différentes parties qui en ſont attaquées. Par exemple, lorſqu'on remarque du friſſon, & du froid, dans la force de la maladie, ou que ces accidens reviennent ſouvent, ſi le corps n'eſt pas également mollet, mais qu'il ſoit tendu, chaud, & rude au toucher, ſi les efflореſcences de la peau refluent, ou même ſe cachent un peu, ſi l'on ſent à l'extérieur des friſſonnemens, & du froid, que les cauteres, ou ulceres, qui couloient auparavant, ſe deſſeichent, ce ſont tous ſignes de mauvais augure, & qui menacent d'un danger imminent de mort, parce que les ſpaſmes qui

ſe forment dans la ſurface du corps repouſſent au-dedans le ſang, & les humeurs, cauſent aiſément des congeſtions inflammatoires très-dangereuſes, & empêchent la matiere morbifique de ſortir du corps par la tranſpiration. Il eſt encore ordinaire aux ſpaſmes dans les maladies aigues d'attaquer les organes excrétoires, comme les canaux deſtinés à la ſéparation de l'urine, & l'orifice de l'anus, de maniere que l'urine ſort déliée, & aqueuſe, & que le bas ventre eſt dur, tendu, & ne laiſſe rien ſortir. On voit auſſi dans quelques ſujets de fréquens beſoins d'uriner, & d'aller à la ſelle, cauſés par la violence des mouvemens alternatifs de contraction.

VI. On eſt menacé d'un bien plus grand danger, lorſque les ſpaſmes attaquent les parties nobles intérieures qui préſident aux mouvemens vitaux. Car le pouls petit, reſſerré, vîte, & dur, & même l'inégal, & l'intermittent, n'a pas d'autre cauſe que le reſſerrement ſpaſmodique, & convulſif, des nerfs qui ſe répandent dans le cœur, & les membranes arterielles:

aussi cet état du pouls annonce-t'il toujours beaucoup de danger dans l'état de la maladie. On doit porter le même jugement de la respiration courte, inquiette, & embarrassée, quand elle se trouve ainsi vers les tems critiques. Car si la remarque que fait Hippocratte dans ses prognostics qu'il est très-interressant pour la guérison que la respiration soit aisée dans toutes les maladies, est vraie, comme on n'en peut douter, il est également certain qu'une respiration courte, & embarrassée dans les maladies aigues, est toujours d'un funeste présage. Quand les nerfs des hypochondres sont attaqués de spasme, on est livré à de grandes inquiétudes, le corps est dans des mouvemens, & des agitations continuelles, & les Malades ne font que changer de place dans leur lit. Le resserrement spasmodique des membranes nerveuses, & musculeuses de l'ésophage, & du ventricule, est marqué par des efforts pour vomir, le regorgement de la boisson vers la bouche, assez souvent par un écoulement d'une sérosité lympide qui sort du gosier, la difficulté d'a-

valer, & une soif inépuisable, avec seicheresse de la bouche, & de la langue; lorsque le spasme s'étend jusqu'au duodenum, il se joint à ces accidens une jaunisse de tout le corps, & surtout du visage.

VII. Lorsque la violence du spasme s'étend au loin, & secoue, & tiraille fortement tout le genre nerveux, on jugera que l'on est à l'extrêmité par les signes suivans; le nez est affilé, les tempes affaissées, les oreilles froides, & mortes, les yeux creux, la peau du front est dure, & tendue, le visage est jaunâtre, ou très-pâle; tous signes dont le concours forme ce qu'on appele un visage hippocratique, qui est un avancoureur certain de la mort. Il faut mettre au nombre des plus mauvais signes la distension des nerfs, qui, suivant la remarque d'Hippocrate dans l'Aphorisme VI. de la quatriéme Section, est toujours menaçante, & terrible. Cet état se connoît principalement lorsque le Malade est couché sur le dos, qu'il plie les genoux, qu'il se jette de tems en tems la tête vers les pieds, qu'il étend hors du lit les

bras, & les pieds nuds, & qu'il les agite de côté, & d'autre, qu'il a les ongles & les doigts pâles, qu'il fait des pacquets, & qu'il écarte les fils dont les franges du lit sont composées, ou qu'il amasse sur la muraille voisine les petites choses qui sortent en dehors; alors si les soubresauts des tendons s'y joignent, la mort est à la porte.

VIII. Quoique beaucoup de maladies aigues aient pour premiere cause une inflammation interne, ce qui les rend toujours dangereuses, cependant il survient très-souvent dans la force de la maladie de nouvelles inflammations, ou dans l'estomac, ou dans les membranes du cerveau, lesquelles sont toujours très-dangereuses, & des avant-coureurs de la mort; & lorsque ces inflammations, ou seules, ou compliquées, se forment vers le sept, le neuf, ou le onze, non seulement dans les fievres malignes, pétéchiales, contagieuses, & celles qu'on appelle fievres d'armées, mais même dans les autres aigues, comme synoques, ardentes, pourpreuses, petite vérole, ou rou-

geole, elles causent indubitablement la mort. Voici les signes de l'inflammation de l'estomac. On sent une chaleur brûlante, & une ardeur dévorante, avec une douleur aigue vers la fossette du cœur, dont les environs sont durs au toucher; les extrêmités sont froides; on ressent d'extrêmes inquiétudes, accompagnées d'agitations involontaires; tous les médicamens, ou les alimens liquides, incommodent extrêmement, & augmentent les inquiétudes, lorsqu'on ne les rejette pas sur le champ par la bouche. Cette inflammation s'étend quelquefois si loin, que de l'ésophage elle se communique au gosier, où elle cause des pustules ardentes douloureuses, & une excrétion continuelle d'une mucosité visqueuse corrompue, qui est un prognostic de mort. Une autre inflammation plus dangereuse que celle-ci, & qui s'y complique quelquefois, est celle des membranes du cerveau, que les Grecs ont nommée phrénésie, qui devance la mort de quelque peu de tems, & communement est suivie de veilles continuelles, & opiniâtres, & d'un violent mal de tête,

Son arrivée eſt annoncée par un froid, une excrétion abondante d'urines déliées, le tintement des oreilles, une forte pulſation des arteres du dedans du crâne, & de l'écoulement de quelques gouttes de ſang par le nez. On connoît ſa préſence parce que les ïeux ſont rouges, étincellans, & hagards, à l'aliénation d'eſprit, au peu d'ordre, & de liaiſon qu'il y a dans les diſcours du Malade, ſouvent à l'écoulement involontaire des larmes, au grincement de dents, au deffaut de ſoif. Lorſque les convulſions ſe mettent de la partie, c'en eſt fait du Malade.

IX. Tels ſont les principaux accidens, & ſignes, qui font connoître le danger de mort dans les maladies aigues, & qui ſont très-ſenſibles, ſurtout dans les ſujets d'un tempérament bilieux, ſanguin, ou ſanguin-bilieux, dans la jeuneſſe, & l'âge viril, dans les compléxions très-ſenſibles, les perſonnes d'un naturel colere, celles qui ont peu d'embonpoint, & qui ont fait trop d'uſage des boiſſons ſpiritueuſes. Mais il n'en eſt pas même des perſonnes graſſes,

&

& qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, des phlegmatiques, de ceux qui ſont épuiſés par les maladies, la faim, la longue triſteſſe, ou des hémorrhagies exceſſives. Car ces perſonnes meurent moins par la violence des ſpaſmes, & les grands accidens douloureux, que par la foibleſſe, & le deffaut des mouvemens, & l'atonie des parties de leur corps; ce qui fait que les ſtaſes, & les ſtagnations de leurs liqueurs, & de leur ſang, ont dès le commencement une diſpoſition à une corruption putride; & bien que les Malades ainſi conſtitués meurent comme les autres d'inflammations des membranes du cerveau, ou de l'eſtomac, elles ne s'accompagnent pas de ſpaſmes, & d'accidens ſi violens, & leurs attaques plus douces ſont le commencement d'une corruption également funeſte. Auſſi les Médecins ſont-ils ſouvent trompés par ces apparences, qui leur font former des prognoſtics faux, & eſt-il d'autant plus difficile d'en former de juſtes, & la malignité eſt-elle d'autant plus grande, que le danger eſt plus maſqué. Il eſt donc néceſſaire de donner les ſignes

qui font connoître ces maladies malignes. Les voici. Elles commencent avec un frisson, & un froid leger, suivi sur le champ d'un abbattement étonnant, le pouls est languissant, fréquent, & petit, les Malades tombent aisément en défaillance dans une situation droite, il n'y point de sommeil, mais un assoupissement continuel, & si le Malade s'endort, ses forces n'en sont que plus abbatues, & son esprit se dérange. Il ne sent aucune douleur, point d'altération, ou d'autres incommodités sensibles, il est cependant agité, & dans un mouvement continuel. Lorsque les extrêmités se refroidissent, que le pouls commence à manquer, & qu'il ne se fait plus sentir au carpe, un dénouement funeste est proche.

X. Comme toute inflammation dégénere enfin en mortification, ou corruption sphaceleuse, il faut aussi connoître les signes qui caracterisent ce changement. On sent alors un froid interne, la douleur qui étoit aigue, & violente, à la tête, ou aux parties inférieures, s'appaise sur le champ; l'esprit qui étoit en délire revient en

quelque maniere à lui-même, mais le deffaut de forces augmente, le pouls manque entierement, ou bien il est très-inégal, petit, & intermittent ; le ventre qui étoit resserré se lâche, & se vuide même contre la volonté ; le visage est pâle, & horrible ; il dégoute une sueur froide des tempes, du col, & de la poitrine ; les extrêmités se refroidissent, & les liquides qu'on avale font en tombant dans l'estomac le même bruit qu'en tombant dans une bouteille vuide. Si tous ces accidens se compliquent, c'est une preuve évidente que la mort est instante, parce que le sphacele qui consume les forces, augmente tellement l'abbattement, & l'atonie des parties, que tout mouvement finit dans le corps, & avec lui la vie qu'il entretenoit.

XI. Il y a encore d'autres maladies qui causent la mort au moien des inflammations, & des spasmes violens, où la présence des mêmes accidens fait également connoître que la mort est imminente. Lorsque la fievre jointe au pourpre blanc, qui est l'effet d'une lymphe appauvrie, épuisée, & corrompue, s'associe sur la fin à des

maladies aigues ; comme petite vérole, rougeole, ou qu'elle ſurvient à la ſuppreſſion des vuidanges dans les couches, elle eſt toujours très-dangereuſe, & communement elle cauſe la mort par l'inflammation des parties internes ; & notamment du ventricule, & des inteſtins. On connoît que cette maladie ſera funeſte lorſqu'à la chaleur, & à l'extrême inquiétude dans les environs du cœur, ſuccede un ſentiment intérieur de froid, avec un pouls foible, petit, & inégal, que le pourpre diſparoît, qu'il arrive des défaillances, un dérangement de l'eſprit, & un embarras de la reſpiration. Il faut mettre dans la même claſſe la petite vérole qui commence par de grandes douleurs de reins, & delire, lorſque le ſecond jour les exanthemes, & les tâches paroiſſent ſur la peau devenue raboteuſe comme ſi elle étoit attaquée de pourpre, & que lorſque l'éruption eſt parfaite le cinquiéme, ou ſixiéme jour, le pouls n'en devient pas plus calme, & continue d'être fréquent, & que tout le corps eſt couvert de puſtules ; dans ces circonſtances j'ai rarement vû de jeunes gens

en échapper. Il n'y a pas moins de danger lorſque vers le neuf il ſurvient à l'occaſion de la ſuppuration une grande douleur, qui ſouvent détruit tout d'un coup les plus belles eſpérances. Car ſa violence cauſe à tout le genre nerveux des ſpaſmes qui produiſent d'extrêmes inquiétudes, des agitations involontaires du corps, l'affaiſſement des puſtules. Enfin l'embarras de la reſpiration, le dérangement de l'eſprit, la convulſion, la langueur, & la petiteſſe du pouls, ſurvenant, terminent promptement la vie.

XII. L'anatomie pratique nous apprend que ceux qui ont pris du poiſon, ou quelque émétique, ou purgatif violent, meurent d'inflammation ſphaceleuſe. On connoît que la mort approche aux ardeurs intérieures, aux grandes inquiétudes, à la petiteſſe, & l'inégalité du pouls, ou à ſon deffaut total avec ſueur froide, délire, & convulſions; accidens qu'Hippocrate regarde comme mortels dans l'Aphoriſme XXV. de la ſeptiéme Section, & ailleurs, quand ils s'enſuivent de l'uſage des purgatifs.

Ceux qui meurent de douleurs de calcul, meurent ordinairement d'une inflammation de l'estomac, ou des membranes du cerveau. Car si le vomissement, & la douleur très-aigue que cause ce mal est suivi de fievre, avec de grandes inquiétudes, & grande altération, & qu'ensuite le hocquet, le délire, & le froid des extrêmités surviennent, le Malade ne vivra plus long-tems. La douleur très-violente des intestins, appellée communement colique convulsive, cause aussi très-souvent la mort, à cause de l'inflammation, & du sphacele qu'attire sur l'intestin rectum la vive douleur qu'y cause la stagnation du sang. Alors la putréfaction de l'intestin donne une odeur extrêmement fétide aux excrémens qui sortent, le pouls est fréquent, & foible, avec un extrême abbattement; la corruption de l'intestin se communique quelquefois aux parties externes, & même au scrotum, & la mort vient au milieu des défaillances qui suivent ces accidens.

XIII. Lorsque dans la passion iliaque des douleurs très-aigues se com-

pliquent avec une constipation opiniâtre, un vomissement continuel, & de mauvaise odeur, & que le hocquet, le délire, la sueur froide, le froid des extrêmités, des extensions de nerfs, se mettent de la partie, on peut être certain qu'il y a de surs avant-coureurs de la mort. C'est une Observation faite il y a long-tems par Hippocrate; *le vomissement, le hocquet, la convulsion, ou le délire, sont tous mauvais signes dans la passion iliaque* (a). Lorsque le cholera-morbus est accompagné de douleurs très-vives, & de tranchées, qu'il sort avec violence par le haut, & par le bas, des humeurs, surtout vertes, qu'il y a une altération insatiable, que le visage est jaune, ou pâle, le pouls petit, & serré, c'est une preuve que le Malade est dans un grand danger. Mais lorsque le pouls devient de plus en plus petit, & qu'il se perd à la fin; que les Malades se couvrent d'une sueur froide, & tombent en défaillance, c'est une marque que l'inflammation a dégénéré en

(a) *Ab ileo vomitus, singultus, convulsio, aut delirium, malum.* Hipp. *Aphor. Sect. VII. Aphor.* 10.

ſphacele. Lorſque la dyſenterie attaque une perſonne qui n'eſt pas encore rétablie d'une maladie précédente, comme cette maladie trouve une diſpoſition toute prochaine à une corruption putride, dont l'exiſtence ſe connoît à la ceſſation ſubite des douleurs très-aigues qui tourmentoient le Malade, au refroidiſſement des extrêmités, à un extrême abbatement des forces, il eſt rare que le Malade guériſſe. On connoît aux ſignes ſuivans que le ſphacele va ſe former. Il y a hocquet, cardialgie, chaleur, & inquiétudes dans les environs du cœur; tous ſignes d'inflammation mortelle dans le ventricule.

XIV. Nous paſſons aux ſignes qui menacent de ſuffocation, & font connoître qu'elle eſt à la porte, & à ceux qui les précedent, ſignes qu'on remarque dans ceux qui ſont attaqués de grandes maladies de poitrine, de ſquinancie, de péripneumonie, d'empyeme, de catarrhe ſuffoquant, d'aſthme convulſif, d'hydropiſie de poitrine, & qui meurent de ces maladies. Car toutes ces affections non ſeulement empêchent la libre entrée de

de l'air dans les poumons, & sa sortie, mais la liberté de la circulation du sang d'un ventricule du cœur à l'autre, en passant par les poumons. La vraie squinancie, qui attaque les muscles internes du larynx, & que les Grecs nomment *cynanche*, maladie où l'on ne voit ni tumeur, ni rougeur au gosier, accompagnée cependant d'une douleur très-vive, & d'une fievre violente, cause très-promptement une suffocation mortelle. Alors, pour me servir des paroles de Lommius, les ïeux des Malades se tournent, sont rouges, sortent de la tête comme à ceux qu'on étrangle, la voix embarrassée ne forme plus d'articulation, & n'est plus qu'une espece de sifflement tel que le cri d'un chien nouveau né; les Malades ont la bouche béante, pour tâcher de respirer l'air froid; il en sort une salive écumante; ils tirent la langue comme un chien alteré; la boisson qu'on leur donne leur sort par les narines; ils sont dans une agitation continuelle; sautent souvent hors du lit; & enfin meurent de suffocation, & de syncope. La péripneumonie tue aussi par

la suffocation. S'il n'y a pas d'expectoration dans cette maladie, mais une respiration inquiette, & embarrassée, avec un grand resserrement de la poitrine, & agitations involontaires; si la matiere qui devoit être expectorée fait du bruit dans la poitrine; si le pouls est inégal, & intermittent; si le ventre se relâche de lui-même, lorsque les forces sont déja abbatues; si ce qu'on expectore avec beaucoup de peine est mousseux, tantôt jaune, tantôt sanglant; s'il y a veilles continuelles; si la phrénésie s'y joint; que les Malades cherchent avec avidité à respirer un air froid, qu'ils soient obligés d'être sur leur séant, ou panchés sur le devant, & qu'ils étouffent étant couchés sur le dos; ils meurent certainement le cinq, ou le sept.

XV. Ceux qui meurent d'asthme convulsif meurent aussi de suffocation. Cette maladie est ordinairement causée par l'hydropisie de la poitrine, lorsque, des hydatides s'étant crevées, la sérosité s'épanche entre la pleure, & les poumons, au moien de quoi elle en empêche la libre dilatation, & par conséquent l'air d'y entrer, &

le ſang d'y circuler. Elle eſt encore produite par le reſſerrement de la membrane intérieure des bronches qui eſt parſemée de beaucoup de glandes, & glandes conſidérables, reſſerrement qui fait que l'air ne peut entrer dans les poumons, ni celui qui s'y trouve, en ſortir. Enfin les bronches ſont quelquefois tellement reſſerrés, & étranglés, par une contraction ſpaſmodique, que les Malades meurent miſérablement faute de reſpiration. Dans toutes ces circonſtances il y a de grandes inquiétudes, & agitations involontaires, reſpiration tremblante, déréglement, & inégalité du pouls, ſifflement, & bruit dans la poitrine, les Malades changent ſouvent de place, & de ſituation, ils n'expectorent que peu de matiere écumeuſe, & ſanglante; enfin quand les extrêmités ſe refroidiſſent, ils meurent de ſyncope, & de ſuffocation.

XVI. Il en arrive autant dans le catarrhe ſuffoquant, maladie qui attaque principalement les vieillards foibles, & les enfans, & communement eſt cauſée par la paralyſie des nerfs pneumoniques. Dans cette ma-

ladie on a aussi beaucoup de peine à respirer, & de grandes inquiétudes, & comme les bronches sont remplis d'une sérosité visqueuse qui se sépare du sang, l'air qui entre dans la poitrine cause un bruit, & un ronflement; enfin le Malade est suffoqué parce que l'air ne peut plus entrer dans la poitrine. Avant que ce malheur arrive, le pouls devient plus petit de moment à autre, & enfin imperceptible. Quelquefois le dérangement de l'esprit, & le froid des extrêmités surviennent. Il arrive aussi aux phthisiques de mourir de suffocation, lorsque l'abbatement total des forces les empêche d'expectorer l'humeur purulente qui s'amasse en quantité dans la cavité de la poitrine, à cause de la corrosion du poumon. Mais cet accident n'arrive pas subitement, & sans s'annoncer. Il prévient sur son arrivée long-tems auparavant, par la consomption de tout le corps, la fievre hectique continuelle qui mine les malades, la rougeur des joues, le cours de ventre, la pâleur des ongles, l'enflure des pieds, des ïeux creux, & un nez affilé.

XVII. Les maladies chroniques principales sont l'hydropisie, le scorbut, la cachéxie, le marasme, l'hectique, & la consomption, dont on connoît le danger, & l'événement fatal, par des signes certains, & infaillibles. Ceux qui sont attaqués de ces maladies vont à pas lents vers la mort, à cause de l'augmentation successive de la corrruption des visceres causée par la stagnation, & l'extravasation des humeurs ; corruption qui donne infailliblement la mort ; parce que rien ne peut y remédier, ni même en arrêter les progrès. Les signes ausquels on connoît que les visceres du bas ventre sont corrompus, & que la mort s'en ensuivra, sont la perte totale de l'appetit, & le dégoût même des alimens qui plaisoient extrêmement au Malade dans l'état de santé. Lorsque la fievre lente s'augmente, & que le pouls est fréquent le matin en s'éveillant, c'est une marque infaillible d'une corruption extérieure. Les plus mauvaises marques sont un extrême abbattement avec un embarras de la respiration, & un sommeil agité, qui fatigue plus, qu'il ne

répare les forces. Quand tous ces accidens s'opiniâtrent, & qu'aucun remede ne les adoucit, ils présagent une mort infaillible, surtout si les sujets sont vieux, ou sont tombés dans ces maladies à la suite de quelque maladie chronique.

XVIII. Quant à l'hydropisie en particulier, on peut assurer avec confiance qu'elle est presque incurable, quand elle succede à un asthme chronique, à une palpitation du cœur, ou à l'endurcissement du foie après une fievre quarte. Quand les hydropiques rendent peu d'urine, qu'elle est trouble, & rousse, c'est un mauvais présage, & dès que les parties supérieures s'amaigrissent, & que le visage jaunit, on peut, sans crainte de se tromper, prognostiquer la mort quelques mois avant qu'elle arrive; car elle vient infailliblement lorsque la fievre augmente, & que la respiration devient plus embarrassée. On peut aussi annoncer long-tems auparavant la mort à ceux qui sentent souvent, surtout après un exercice violent, ou quelque forte passion de l'ame, de grandes, & opiniâtres pal-

pitations de cœur, & qui en conséquence tombent dans l'asthme convulsif, le crachement de sang, ou l'hydropisie. Car la cause de tous ces accidens est une matiere polypeuse adhérente aux vaisseaux du cœur, qu'aucun secours humain ne peut dissoudre, & qui, aidée du concours d'autres causes, produit à la fin quelque maladie funeste, dont le danger est d'autant plus certain, & plus grave, si le Malade tombe subitement en défaillance, & sans cause évidente; ce qui ne laisse aucun doute sur l'existence d'un polype, qui cause ordinairement une mort subite, comme Hippocrate l'a bien remarqué. *Ceux*, dit-il, *qui tombent souvent*, & *sans raison en défaillance, meurent ordinairement de mort subite* (a).

XIX. Lorsque dans la cachéxie tout le corps s'enfle, & pâlit, qu'il y a dégoût pour les alimens solides, & vomissement fréquent de matieres de mauvaise odeur, qu'il sort peu de choses par les selles, que l'urine est

(a) *Quisque sæpe multumque sint causa animo lariquitur, is subito mori consuevit.* Hipp. *Aphor. Sect. II. Aphor.* 41.

crue, & en petite quantité, que la respiration est embarrassée, que le corps répand une mauvaise odeur, le pouls devenant à la fin fréquent, on peut prédire la mort quelques mois avant qu'elle arrive, & elle est d'autant plus infaillible, que le Malade aura fait de plus grandes fautes de régime, qu'il aura trop bu, ou qu'il aura été livré à une trop longue tristesse. Le foie, ce viscere considérable du bas ventre, étant attaqué d'une corruption mortelle, il y a dégoût pour les solides, & surtout pour la viande, grande, & continuelle altération, fievre violente, abbattement des forces, de tems en tems hocquet, & vomissement de sérosité, ou de bile, & le corps tombe insensiblement en consomption. J'ai trouvé très-souvent dans ceux qui étoient morts à la suite de pareils accidens le foie entierement sphacelé, & noir. L'ulcere de l'estomac cause aussi une maladie longue, & mortelle, qui se connoît aux grandes inquiétudes, & au vomissement, qui suivent l'usage des alimens, accidens qui augmentent par celui des remedes âcres, salins, &

ſpiritueux ; cependant le corps tombe peu à peu en conſomption, le pouls eſt toujours fréquent, il y a froid, & quelquefois friſſon dans les extrêmités, les cauteres ſe ſeichent, & ſe cicatriſent d'eux-mêmes, le ſommeil eſt entrecoupé, & inquiet. Ceux qui ſont attaqués de ces maladies mortelles, meurent ordinairement le troiſiéme, ou le quatriéme mois, & donnent long-tems auparavant des ſignes de mort.

XX. Il n'y a guéres de perſonnes qui guériſſent d'un cancer ulceré, à cauſe de l'extrême corruption qui l'accompagne, & que fait connoître la ſanie noire, tenue, d'une puanteur inſupportable, qui ſort de cet ulcere, & la fievre lente avec abbattement, ſommeil inquiet, fatiguant, ou veilles, juſqu'à ce qu'enfin la défaillance, & la mort s'enſuivent. Il arrive auſſi quelquefois que les inflammations des parties extérieures, comme éryſipeles, goutes, &c. refluent vers l'intérieur, & ôtent promptement la vie ; par la ſeule raiſon que ce reflux cauſe une inflammation du ventricule, ou des inteſtins. Le danger du reflux des

charbons, ou bubons, pestilentiels, est bien plus considérable ; ce qu'on peut même dire lorsque ces tumeurs ne sortent pas bien. Dans l'un de ces cas le Malade est saisi de frisson, avec de grandes inquiétudes, & des agitations involontaires, d'une chaleur dans la région du ventricule, avec un refroidissement des parties extérieures ; il y a des efforts pour vomir, ou même des hocquets, enfin le Malade meurt dans la syncope, & l'aliénation d'esprit. Ceux qui meurent en fievre par des hémorrhagies excessives, comme il arrive dans les fausses couches, le crachement de sang, ou son vomissement, ou qui meurent de la maladie noire d'Hippocrate, périssent dans la syncope, & la défaillance ; &, ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce dénouement tragique est précédé communement d'une grande altération, d'une disposition au vomissement, de fréquence de pouls accompagnée de foiblesse, & de convulsion dans les membres, marque certaine que le sang qui s'arrête dans les parties internes, le ventricule, & la tête, cause encore des spasmes.

XXI. Il nous reste à parler des signes de mauvais augure dans le travail, & les couches, circonstances funestes à beaucoup de femmes. Il arrive souvent lorsque les femmes sont épuisées par des spasmes, des douleurs, un travail continuel pendant plusieurs jours, à l'occasion de la mauvaise situation d'un enfant, surtout un peu grand, & qu'elles sont dévorées par une chaleur intérieure très-violente, qu'atteste la vîtesse du pouls, elles tombent avant la fin du travail, ou peu de tems après l'accouchement, par un épuisement subit, & total, de leurs forces, dans une violente défaillance, ou affection semblable à l'apoplexie, si terrible qu'il n'y a point de remedes, ou de secours, qui puissent les rappeller à la vie. Quand l'accès de cette maladie dure pendant quelques heures, & que les remedes les plus pénétrans, tels que l'esprit de sel ammoniac préparé avec la chaux vive, & réduit en essence avec l'huile de rue, insinués dans le nez, ne peuvent point rappeller à elle la Malade, c'est une marque qu'elle est morte. Si le visage demeure

coloré dans cette affection syncoptique, c'est une preuve que la violence des spasmes a fouetté avec impétuosité le sang vers le cerveau, & produit cet accident, en tout semblable à l'apopléxie, & communement après la mort il sort une sérosité sanglante, & fétide, de la bouche, & du nez. Il arrive aussi assez souvent que, la mere mourant dans le moment qu'elle auroit accouché, le fétus trouvant le passage relâché, est poussé dehors sans vie par la fermentation intérieure qui se fait dans les parties qui servent à l'accouchement.

XXII. Ce qui cause la mort aux femmes en couches, c'est communement la retention d'un sang impur, qui a coutume de sortir pendant quelques jours de l'utérus après l'accouchement, au grand avantage de la femme, & dont la suppression cause d'abord de vives douleurs, qui sont pour l'ordinaire suivies d'inflammation de l'utérus, & d'une fievre très-pernicieuse lorsque la suppression s'opiniâtre plûtôt que l'évacuation des vuidanges ne se fasse. On connoît cette maladie fébrile à l'embrasement qui se communique des parties inférieures

à la région du cœur ; ſi de grandes inquiétudes, l'abbattement des forces, des agitations involontaires, une perte totale d'appetit, s'y joignent, qu'enſuite la Malade ait un ſentiment intérieur de froid avec friſſon, le pouls fréquent, petit, & foible, & que ſa vûe commence à s'obſcurcir, c'eſt une preuve infaillible que la femme eſt prête à mourir de ſphacele. Il faut remarquer à ce ſujet que beaucoup d'accouchées meurent en pleine connoiſſance, bien qu'elles aient été précédemment attaquées d'aliénation d'eſprit, parce qu'elles reviennent à elles quelques heures avant que de mourir. Les ignorans s'imaginent que la Malade eſt au retour ; mais le Médecin connoît au pouls, qui eſt celui des mourans, que ſa perte eſt infaillible. Les femmes en couches qui périſſent d'un trop grand épuiſement de ſang après l'accouchement, & dans les couches, ont d'autres accidens. Il y a chaleur lente continuelle avec un pouls fréquent, & foible. Cette chaleur ne s'appaiſe pas même le matin après le ſommeil. A ces accidens ſe joignent une perte d'appetit, & un abbatte-

ment total des forces, & elles meurent ordinairement de ſyncope vers la fin des couches, c'eſt-à-dire, de la ſixiéme ſemaine.

XXIII. Enfin les maladies qui cauſent la mort aux enfans ſont pour l'ordinaire ſpaſmodiques, & convulſives, & produiſent une inflammation, & un ſphacele, ſurtout du ventricule, des inteſtins, & de la tête. Car dans les premieres années les douleurs que cauſe la ſortie des dents, & les tranchées que produit dans le bas ventre la corruption du lait, font aiſément tomber les enfans dans l'épilepſie, les convulſions, les fievres, & les aſthmes. Si les accès d'épilepſie ſe ſuccedent promptement, & que le ventre précédemment conſtipé laiſſe ſortir lui-même les excrémens, excrémens très-fétides, & noirs, que la voix devienne en même tems rauque, & ſorte par hocquets, avec ardeur de tout le corps, c'eſt une preuve indubitable que le Malade eſt proche d'un dénouement funeſte.

XXIV. Voilà les principaux ſignes, & les plus certains, qui annoncent le danger, ou la mort,

dans les affections maladives de diverſes eſpeces ; mais telle eſt leur nature que leur application aux différens cas ſur leſquels on a intention de faire connoître ce qui doit arriver, demande beaucoup de jugement, de réflexions, & une combinaiſon exacte de toutes les circonſtances, ſi l'on veut que le jugement ſoit confirmé par l'évenement, & d'abord il faut avoir ſoin de diſtinguer les accidens des maladies chroniques ſpaſmodiques, de ceux qui paroiſſent dans les aigues. Car on voit ſouvent dans les maladies hypochondriaques, & hyſtériques, des accidens terribles, qui menacent de mort dans les maladies aigues, & ſont moins dangereux dans les chroniques. Y a-t'il rien de plus commun dans le tems des maladies hypochondriaques, & hyſtériques, que d'extrêmes inquiétudes, des difficultés de reſpirer qui vont juſqu'à la ſuffocation, accompagnés d'un froid des extrêmités, & de l'excrétion d'une urine aqueuſe, dans le même tems que le pouls eſt petit, & foible, tous accidens qui ſemblent devoir jetter les malades dans la plus violente défail-

lance, & qui se calment, cessent, & passent en peu de tems sans danger?

XXV. Il faut aussi faire une exacte distinction des tems des maladies. Car si l'on apperçoit quelques-uns, ou même plusieurs, des signes funestes dont nous avons fait ci-devant l'énumération, dans le commencement, & les premiers jours d'une maladie, ce seroit agir avec trop de précipitation, que de juger sur le champ que la mort est instante. Mais c'est toute autre chose lorsque ces spasmes funestes, & les symptômes qui en sont les suites, paroissent lorsque les forces sont épuisées par une trop grande chaleur, des veilles continuelles, la perte de l'appetit, les inquiétudes, les douleurs continuées pendant plusieurs jours, & surtout lorsque les spasmes arrivent dans le tems que la maladie a coutume de se terminer par une crise salutaire. Il faut aussi examiner avec grande attention le commencement de l'attaque des maladies, & leur degré de force; car si elles abbattent les forces dès le commencement, & que le pouls soit en même tems très-fréquent, il y a tout à craindre, & c'est

c'eſt une marque certaine d'une foibleſſe ſi grande, que le Malade aura de la peine à réſiſter à la maladie, & la preuve d'une impureté des liqueurs, & d'une diſpoſition à la corruption.

XXVI. Il faut auſſi faire une attention très-exacte aux ſujets malades, & ſurtout examiner s'ils ſont forts, ou foibles, parce que ces derniers ſont toujours plus dangereuſement malades que ceux qui ſont d'un tempérament plus fort, & plus vigoureux; & que les douleurs, & les inflammations, leur cauſent très-aiſément des ſphaceles mortels. Or la claſſe des ſujets foibles, quant à l'âge, renferme les vieillards, & les enfans; quant à la ſtructure du corps, les perſonnes replettes, & qui ont beaucoup de vaiſſeaux, mais petits; ceux qui ſont nez de parens foibles, & maladifs, ou dont les forces ſont affoiblies, ou détruites par une longue maladie précédente, des hémorrhagies conſidérables, une longue diſette, de violentes paſſions de l'âme, comme chagrin, inquiétude, ou même études immoderées. Il faut mettre auſſi dans cette claſſe les accouchées, & ceux

qui ont amassé beaucoup d'impuretés dans leurs liqueurs, par des fautes contre le régime, ou par rapport à la suppression des excrétions.

XXVII. Enfin il ne faut point oublier, avant que de former un prognostic, de faire une atention exacte aux causes qui produisent les accidens, comme, par exemple, s'ils sont l'effet de quelque cause extérieure nuisible, comme la colere, la terreur, le refroidissement du corps, quelque aliment mal sain, quelque remede violent, & de nature veneneuse; toutes causes qui peuvent mettre en danger, & même causer la mort à des sujets foibles, & dans des maladies dangereuses par elles-mêmes, mais qui ne sont pas si redoutables dans les maladies moins hazardeuses, & dans des sujets vigoureux.



CHAPITRE XVII.

Des causes qui produisent la mort dans les maladies.

SOMMAIRE.

I. *Il faut connoître les causes de la mort. Quelles elles sont en général.* II. *En particulier dans l'apopléxie ;* III. *Dans la léthargie, la paralysie, & l'hemiplégie ;* IV. *Dans l'épilepsie, & la phrénésie.* V. *Ce qui cause une mort si subite.* VI. *Un polype est ordinairement cause de la mort dans les maladies de poitrine ; dans la syncope ;* VII. *Dans l'asthme, & le catarrhe suffoquant ;* VIII. *Dans la péripneumonie ;* IX. *Dans l'hemoptysie ;* X. *Dans la palpitation du cœur ;* XI. *Dans l'asthme ;* XII. *Dans la phthisie.* XIII. *Pourquoi la phthisie donne la mort.* XIV. *Ce qui la produit dans l'hydropisie, & d'autres maladies ;* XV. *Dans l'hydropisie causée par l'asthme,* XVI. *Par le vice du foie,* XVII. *Par*

le vice de l'utérus. XVIII. *Causes de la mort dans la cachéxie, & l'hectique, qui surviennent à d'autres maladies,* XIX. *Dans le calcul des reins, & de la vessie,* XX. *Dans le sphacele des intestins produit par sympathie,* XXI. *Dans les maladies aigues, & malignes.* XXII. *Cause de la mort produite par la boisson froide.* XXIII. *Causes de la mort dans les fievres pestilentielles, & malignes,* XXIV. *Dans la diarrhée, & la dysenterie, la colique, la passion iliaque, dans les maladies produites par les vers.* XXV. *Les intestins se collent quelquefois dans la colique.* XXVI. *Causes de la mort des femmes en couches, & des enfans.* XXVII. *Il ne faut pas confondre la cause de la maladie, & celle de la mort.* XXVIII. *Comment on peut éloigner les causes de la mort, &* 1°. *empêcher épanchemens;* XXIX. 2°. *La génération des polypes;* XXX. 3°. *La corruption des visceres;* XXXI. 4°. *Les inflammations, & sphacelations.* XXXII. *Cause naturelle de la mort.* XXXIII. *Comment on peut l'éloigner.* XXXIV. *Maniere d'agir des causes de mort.*

I. LE premier, & principal but que la Médecine se propose, étant de traiter les maladies de maniere à garantir le corps de la mort à laquelle elles conduisent aisément, & assez ordinairement, & de le faire au moien des principes surs, & bien établis, il est donc nécessaire à tous ceux qui s'appliquent à cette profession de rechercher exactement, & de découvrir les causes prochaines, & complettes de la mort, & la maniere dont elle s'engendre dans les maladies, & par elles. Or, pour parvenir à cette connoissance, il n'y a pas de moien plus sur, & plus convenable, que l'ouverture des corps morts de maladies, puisqu'elle rend visible, & palpable ce que c'est que la mort, & qu'elle est sa cause formelle. Toutes les histoires, & observations de Pratique, & d'Anatomie, nous apprennent que la mort n'est autre chose que la cessation totale du mouvement progressif, & circulaire du sang, & des liqueurs, que produit celui du cœur, & des arteres, cessation causée par les obstructions que forment des con-

crétions polypeuſes dans les vaiſſeaux, ſurtout ceux qui ſont près du cœur, & des poumons, ou d'abondantes extravaſations de ſéroſité, & de ſang dans le cerveau, ou d'autres parties nobles, ou des ſtaſes inflammatoires des liqueurs dans les parties nerveuſes, & muſculeuſes d'un uſage diſtingué, qui dégénerent en corruption ſphaceleuſe, ou des putréfactions des viſceres, enſuite de leur engorgement. Il eſt donc interreſſant de ramaſſer dans les Auteurs dignes de foi qui ont fait des ouvertures, ce qu'on y trouve épars ſur les cauſes de la mort qui eſt arrivée dans les différentes maladies, & de le rapporter ici le plus ſuccinctement qu'il ſera poſſible, afin que les Médecins ſoient en état de détourner à tems par des remedes convenables ces cauſes de mort, & de prévenir leurs mauvais effets ſur le corps, & d'empêcher les Médecins de commettre dans le traitement quelque imprudence qui contribueroit à leur génération.

II. Nous commencerons par les maladies mortelles de la tête, au nombre deſquelles ſont principale-

ment l'apopléxie, la léthargie, l'épilepſie, & la phrénéſie; & nous rechercherons d'abord pourquoi l'apopléxie cauſe ſi ſouvent des morts ſubites à des perſonnes ſaines, & robuſtes, qui ſont à la fleur de l'âge, & dans leur plus grande force. Si nous conſultons les hiſtoires des ouvertures qui ont été faites de ceux qui ſont morts dans ces circonſtances, nous apprendrons que l'extravaſation du ſang, ou de la ſéroſité, en a été la cauſe. Wepfer, celui de tous les Auteurs qui a fait les recherches les plus exactes ſur cette maladie, nous apprend dans ſon excellente compilation d'hiſtoires d'apoplectiques qu'il a preſque toujours trouvé un épanchement de ſang ſorti du pléxus choroïde dans l'intérieur de la ſubſtance du cerveau. Willis rapporte l'hiſtoire d'un jeune homme ſanguin, pléthorique, & adonné au vin, dans la tête duquel on vit la cavité antérieure du cerveau remplie de ſang caillé, & de beaucoup de ſéroſité (a); & Warthon atteſte qu'il a toujours trouvé les ventricules du cer-

(a) Willis. *De Anima Brutor. cap. IX. p. 222.*

veau remplis de sang dans ceux qui sont morts subitement d'apopléxie (*a*). Les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature renferment une Observation assez semblable (*b*). Un apoplectique aiant été ouvert, il sortit beaucoup de sérosité sanieuse de son cerveau, & l'on trouva la faux de la dure mere gonflée de sang, & les ventricules remplis de lymphe. On lit dans les mêmes Mémoires (*c*) qu'aiant ouvert un autre apoplectique, il se trouva dans les ventricules du cerveau une extravasation de beaucoup de sérosité sanglante, un caillot de sang de la grosseur d'un œuf de pigeon, & le quatriéme ventricule, & l'entonnoir gonflés de sang.

III. Comme l'apopléxie est causée par l'extravasation du sang dans la substance du cerveau, la léthargie, la paralysie, & l'hémiplégie, qui malheureusement sont souvent les suites des longues douleurs de tête, du scorbut, & d'autres affections chroniques,

(*a*) Warthon. *Adenograph. cap.* 11.
(*b*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. X. Observ.* 161.
(*c*) Ibid. *Decad. II. Ann. X. Observ.* 154.

niques, sont causées par un épanchement de sérosité dans la même partie. Willis rapporte qu'aiant ouvert une personne morte de léthargie à la suite d'une grande douleur de tête, il trouva les circonvolutions du cerveau, tant à l'extérieur, que dans la profondeur, remplies d'une eau lympide (*a*). Le même Auteur parle d'un enfant de trois ans qui mourut d'une affection soporeuse après une ophthalmie, & des exanthemes du visage, à qui l'on trouva sous les meninges une grande quantité de sérosité lympide, dont une partie avoit pénétré jusqu'aux ventricules, & aux couches des nerfs optiques, & qui avoit causé l'aveuglement par la compression de ces nerfs (*b*). Les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature parlent d'une personne morte d'un mal de tête scorbutique, à qui l'on trouva les ventricules du cerveau pleins d'une sérosité âcre si abondante, qu'elle montoit à dix onces (*c*). Pezoldus

(*a*) Willis. *Lib. Citat. p.* 155.
(*b*) Idem. *Lib. Citat. Cap. IX. p.* 225.
(*c*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. X. Observ. III.*

dans sa LX. Observation parle d'un paralytique qui avoit les vaisseaux du cerveau gonflés d'un sang tiré noir, & les ventricules remplis de beaucoup de sérosité. La XXXIV. Observation de Harderus confirme cette vérité. Il raconte l'histoire d'un paralytyque cachectique depuis long-tems, à qui, aiant été ouvert, on trouva du côté des ventricules, & près du cervelet, & de la base du cerveau, de la sérosité extravasée, & qu'on tira du même endroit un polype oblong.

IV. Ceux qui meurent d'épilepsie, ont ordinairement les vaisseaux du cerveau gonflés de sang, & dans la partie inférieure de ce viscere une extravasation de sérosité. Il arrive la même chose à ceux qui meurent de phrénésie, maladie qui se termine ordinairement par une épilepsie funeste. C'est ce que confirme Harderus dans sa XXXIV. Observation par l'exemple d'un épileptique de quatorze ans, auquel on trouva les vaisseaux du cerveau remplis, & gonflés de sang, & les ventricules antérieurs enflés comme une vessie pleine d'eau. Aiant fait une incision à ces parties, il en sortit

une grande quantité de sérosité sanglante. Il ne s'en trouva pas moins dans le troisiéme & le quatriéme ventricules. La même vérité est encore prouvée par une Observation de Willis (*a*). Il a disséqué une femme morte de mouvemens convulsifs, & épileptiques, à qui les vaisseaux de la tête étoient tellement gonflés de sang, qu'on eut dit que toute la masse de cette liqueur s'y étoit amassée; la substance du cerveau nâgeoit dans une humeur aqueuse, & les ventricules étoient pleins d'une sérosité lympide. Le même Auteur rapporte un fait tout semblable à la page 542. du même Traité. Une femme morte d'accidens convulsifs, & hystériques, avoit les vaisseaux du cerveau si gonflés de sang, qu'à peine s'en trouva-t'il dans tout le reste du corps; les ventricules, & replis du cerveau, étoient aussi remplis de sérosités. Pierre Paw parle d'un Malade mort épileptique, & phrénétique, qui avoit les vaisseaux des membranes du cervau gonflés d'un sang noir, & brûlé, & une humeur

(*a*) Willis. *Lib. de Morb. Convulsiv. pag.* 504.

corrompue dans le cervelet (*a*). Jean Rhodius a trouvé dans un phrénétique les membranes du cerveau enflammées, & si gonflées, qu'on pouvoit séparer les veines de la substance du cerveau (*b*). Il rapporte dans l'Observation suivante que dans la même maladie il trouva les vaisseaux de la pie mere enflammés.

V. L'expérience fait donc connoître que l'épanchement du sang, ou de la sérosité, dans le cerveau cause subitement la mort, & c'est un phénomene dont il est aisé de rendre des raisons palpables. Car c'est le sentiment des plus judicieux d'entre les Anciens, sentiment confirmé par les plus exactes Observations Anatomiques des Modernes, que le cerveau, ce siége de l'ame, est un organe destiné à la confection, & à la séparation d'une liqueur très-déliée, & très-pure, qui donne aux fibres, & aux parties solides du corps, la force, la vigueur, la tension, & le mouvement. Et la preuve démonstrative qu'il se sépare dans la sub-

(*a*) Petrus Paw. *Observ. VIII.*

(*b*) Joann. Rhodius. *Observ. Cent. I. Obs.* 39.

ſtance corticale, & vaſculeuſe du cerveau une liqueur ſpiritueuſe, & d'une extrême activité, qui coule par les replis tortueux de la ſubſtance medullaire dans la moëlle allongée, & de cette partie, & de la moëlle de l'épine, dans les autres parties du corps par le canal des nerfs qui y ſont attachés, c'eſt qu'on ne peut couper, ou lier, le nerf qui ſe diſtribue à quelque partie, qu'elle ne perde ſur le champ le mouvement, & le ſentiment; & que la moëlle de l'épine ne peut être, ou coupée, ou lacerée, que toutes les parties qui ſont au-deſſous de la bleſſure ne perdent tout ſentiment, & tout mouvement; enfin, que la fracture du col, ou la bleſſure, ou l'obſtruction, du commencement de la moëlle de l'épine cauſe ſur le champ la mort de l'animal. Or comme les neuf paires de nerfs qui préſident principalement aux ſenſations, & ſe diſtribuent aux parties principales du corps, je veux dire le cœur, & les poumons, ſortent de cette partie de la baſe du cerveau qu'on appelle moëlle allongée, il eſt tout naturel de juger que les obſtructions qu'y cauſe

l'extravaſation du ſang, ou de ſa ſéroſité, ou la compreſſion qu'elle ſouffre, quelle qu'en ſoit la cauſe, empêche tellement le fluide des nerfs d'y entrer, que l'ame ne peut plus rien appercevoir, que le cœur, & les arteres perdent leur mouvement actif, & vital, de ſyſtole, & par conſéquent, car c'eſt la même choſe, qu'il arrive une mort ſubite.

VI. Après avoir examiné les cauſes de mort dans les maladies qui attaquent la tête, il eſt naturel de paſſer à celles qui cauſent le même événement dans les maladies qui ont leur ſiége, & leur foier, dans la poitrine, au nombre deſquelles ſont la ſyncope que les Anciens ont ſurnommée cardiaque, l'aſthme, le catarrhe ſuffoquant, la péripneumonie, & la phthiſie. Les Obſervations Anatomiques nous apprennent en général de ces maladies qu'elles cauſent la mort en arrêtant, & interceptant la libre circulation du ſang par le cœur, & les poumons; ce que prouvent clairement les concrétions polypeuſes qui bouchent les canaux, les tumeurs ſcirrheuſes, & les corruptions ſanieuſes,

& ſphaceleuſes, qui attaquent les poumons dans ces maladies. On obſerve très-ſouvent que la ſyncope tue ſubitement, & ſans qu'on ait lieu de s'y attendre, des perſonnes qui jouiſſent d'une pleine, & parfaite ſanté, leſquelles ſe couchant en cet état, ſont le lendemain trouvées mortes dans leur lit. La cauſe d'une mort ſi ſubite n'eſt autre qu'une concrétion viſqueuſe, & membraneuſe, que nous appellons polype, laquelle s'eſt détachée des colomnes, & des cavités du cœur, où elle étoit enracinée, & pouſſée avec violence dans l'orifice de quelque grand vaiſſeau, empêche le ſang d'y paſſer avec la liberté néceſſaire; ce qui arrête ſur le champ la circulation de cette liqueur dans tout le corps. On peut voir beaucoup d'accidens de cette nature rapportés dans Bonnet (*a*), Malpighi (*b*), Bergerus (*c*), & dans notre Diſſertation *ſur les moiens de prévenir les morts ſubites* (*d*).

(*a*) Bonet. *Anatom. Practi. Lib. I. Sect. II. & Lib. II. Sect. II.*

(*b*) Malpighius. *Diſſert. de Polyp.*

(*c*) Bergerus. *Diſputat. de Polyp. cord.*

(d) Diſſert. *De ſubita morte præcavenda.*

La remarque de Bartholin qui assure qu'il a trouvé les grands vaisseaux du cœur remplis de sang caillé dans ceux qui étoient morts de mort subite (*a*), mérite de trouver place ici. C'est ordinairement dans le ventricule droit du cœur, & les vaisseaux qui y sont attachés, que se trouvent les polypes, & ils y sont plus grands que ceux qui se voient quelquefois dans le ventricule gauche. Il est vraisemblable que la raison de cette différence n'est autre que celle qui se trouve entre le sang avant qu'il ait passé par le poumon, & après qu'il en est sorti. Au premier cas la nutrition, & la transpiration lui ont enlevé beaucoup de parties tenues, liquides, sulphureuses, & salines, ce qui le rend plus visqueux, & plus susceptible de coagulation; d'ailleurs son mêlange avec le chyle qui lui est apporté par le canal thorachique fait qu'il précipite aisément un coagulum filamenteux, qui s'attachant dans les sinus de l'oreillette, ou aux fortes colomnes du ventricule droit, acquert peu à peu

(*a*). Bartholin *Lib. de Lacteis Thoracis. cap.* 14.

un volume plus considérable par l'association d'une nouvelle substance de même nature.

VII. Il arrive aussi très-souvent que le polype se complique avec d'autres maladies graves, & dangereuses, de la poitrine, & cause la mort par une prompte suffocation. Car les Observations font foi qu'on trouve le plus souvent des concrétions polypeuses dans les vaisseaux du cœur, & des poumons, de ceux qui sont étranglés par l'asthme, & le catarrhe suffoquant. C'est ce qu'assure formellement Greiselius dans les mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature. *Toutes les fois*, dit-il, *que j'ai ouvert des personnes mortes de catarrhe suffoquant, maladie qui cause très-communement une mort subite, j'ai toujours trouvé dans le cœur des concrétions calleuses, visqueuses, & gluantes* (a). Pezoldus rapporte dans sa LXI. Observation qu'il a vû dan un asthme suffoquant, & une hydropisie

(a) *Quotquot catarrho suffocativo, quo homo frequentius morte decedit subita, mortuos aperui, in omnibus corpora callosa, viscida, ac gelatinosa in corde deprehendi.* Greiseli. *In Miscell. Nat. Curios. Ann.* 1670. *Obs. LXXIV.*

de poitrine, le cœur plus grand que dans l'état naturel, rempli d'un polype ſolide, & beaucoup de ſang noir, & caillé dans les vaiſſeaux. Les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature donnent la deſcription d'un aſthme cauſé par un polype du cœur, & des poumons, avec endurciſſement du lobe gauche de ce dernier viſcere (*a*). Ce que j'ai rapporté dans ma Diſſertation *ſur l'aſthme convulſif* (*b*) d'après Gretzius, mérite ſurtout de trouver place ici. Ce Médecin d'Armées, atteſte qu'il a diſſequé au moins cinq cens ſoldats étouffés par l'aſthme, & qu'il a toujours trouvé une hydropiſie de poitrine, ou bien un polype dans les ventricules du cœur, & les vaiſſeaux des poumons. De mon côté je puis aſſurer avec la même certitude que toutes les fois que j'ai eu occaſion de diſſequer des ſujets morts d'aſthme, il s'eſt toujours rencontré un polype dans les vaiſſeaux des poumons, & du cœur, & un épanchement de féroſité fétide dans

(*a*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decad. II. Ann. X. Obſerv.* 174.

(*b*) Diſſert. *de Aſthmate convulſivo.*

la cavité de la poitrine ; épanchement causé sans contredit par la difficulté que le sang avoit trouvé à son passage dans les poumons ; ce qui avoit causé une rupture des vaisseaux lymphatiques, qui avoient dégorgé la sérosité dans la poitrine ; & ce qui fait que l'hydropisie de cette partie est presque toujours compagnée de l'asthme. On peut consulter Charles Pison (*a*), & Baglivi (*b*), dans les Ouvrages de qui on trouvera d'excellentes Observations sur ce sujet.

VIII. L'Anatomie nous apprend aussi que dans les sujets attaqués de péripneumonie on trouve non seulement les poumons enflammés, & remplis de sang, & d'une matiere épaisse, mais très-souvent des concrétions polypeuses dans leurs vaisseaux. J'ai rapporté un pareil exemple dans le §. X. de ma Dissertation *sur la Péripneumonie* (*c*). Un jeune homme étant mort de cette maladie, on détacha ses poumons, qui parurent

(*a*) Carol. Piso. *de Morb. a seros. colluv.* p. 217.
(*b*) Bagliv. *Praxis Med. p.* 107.
(*c*) Differt. *de Peripneumonia.*

fermes comme de la chair, mis dans la balance se trouverent peser cinq livres, & jettés dans l'eau ne surnagerent pas. Les vésicules étoient remplies d'une substance rouge, épaisse, & semblable à de la chair, & aiant été ouvertes, ne laisserent sortir qu'un peu de sérosité sanglante fétide, sans aucun pus. La trachée artere contenoit une matiere écumeuse, & tenace. La veine & l'artere pulmonaires étoient dans le voisinage du cœur remplies de polypes fortement attachés aux colomnes, & aux fibres du cœur, qui furent détachés de leurs adhérences, & se trouverent peser plus de deux onces. Les ventricules du cœur étoient entierement bouchés par un sang noirâtre, & épais, & il y avoit dans le péricarde pour le moins six cuillerées d'eau semblable à de la lavure de chair.

IX. Il est rare qu'on meure d'hémoptysie; j'en ai cependant vû ici un exemple mémorable il y a quelques années. Une fille âgée de dixhuit ans, d'un tempérament délicat, tomba dans une difficulté de respirer qui dura long-tems, à cause de la

ſuppreſſion de ſes regles ; elle fut enfin attaquée d'une toux avec perte de ſang ſi énorme par les poumons, qu'elle en emplit puſieurs vaiſſeaux. Elle jetta en même tems quelques morceaux durs, grands, & charnus, leſquels, examinés après avoir été lavé dans l'eau chaude, ſe trouverent n'être autre choſe que des concrétions membraneuſes, fibreuſes, & polypeuſes, qui peſoient plus de quatre onces. Une perte de ſang ſi abondante épuiſa entierement la Malade, qui le troiſiéme jour paſſa tranquillement de cette vie à l'autre. La conſéquence qui ſe tire de cette hiſtoire ſi particuliere, c'eſt que ces concrétions polypeuſes s'étoient formées dans des aneuvriſmes, ou des varices, des vaiſſeaux des poumons, dont l'ouverture leur donna lieu de paſſer dans les bronches, & d'être rejettés ſucceſſivement par la trachée artere. Il ne faut point encore douter que les grandes hémoptyſies ne ſoient très-ſouvent cauſées par une grande obſtruction, un polype, ou un endurciſſement ſcirrheux, de quelque lobe des poumons ; ce qui, empêchant la liberté

de la circulation du ſang, oblige une partie de cette liqueur de ſe détourner avec impétuoſité vers d'autres vaiſſeaux, à qui elle cauſe une trop grande extenſion, & qui, ſe rompant à la fin, laiſſent du jour au ſang, & produiſent un épanchement funeſte. Cette vérité eſt miſe hors de doute par une Obſervation rapportée par Willis, qui dit qu'il a vû tout le lobe gauche tellement roidi par une tumeur ſcirrheuſe, qu'il paroiſſoit comme prétrifié; de maniere qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que le ſang qui paſſe néceſſairement très-vîte par les poumons, ſe ſoit fait jour au travers des membranes de quelques-uns de ſes vaiſſeaux (*a*).

X. Ceux qui ſont attaqués de palpitation du cœur, meurent ordinairement d'un polype. Baglivi fait ſur ce ſujet la remarque ſuivante; *après avoir ouvert pluſieurs cadavres, nous avons remarqué dans les ventricules du cœur des polypes, des aneuvriſmes, de gros caillots de ſang, ou autres choſes ſemblables. Nous ouvrîmes il y a cinq ans un homme ſexagenaire, mort de palpitation, & nous*

(*a*) Williſ. *Oper. poſthum. Sect.* I. *cap.* 7.

trouvâmes dans l'aorte ascendante un aneuvrisme d'une grandeur considérable. La cavité de cet aneuvrisme, qui étoit dans la partie la plus voisine du cœur, renfermoit un polype de la grandeur d'un œuf d'oie (a). Maintenant il est aisé de voir comment on peut empêcher la palpitation de cœur, ou en penchant simplement le corps, ou en baissant la tête jusqu'à terre, ou bien comment elle s'aigrit, ou se calme, ou se couchant du côté droit, ou du côté gauche. C'est ce dont on a des exemples, entre autres celui d'un jeune homme qui ressentoit une difficulté de respirer qui alloit jusqu'à la suffocation, & un tremblement de cœur, toutes les fois qu'il se couchoit sur le côté droit, accidens qui cessoient sur le champ, en se mettant sur le gauche. Enfin on le trouva mort, & l'ayant ou-

(a) *Sectis cadaveribus plurimis, observavimus in cordis ventriculis polypos, aneuvrismata, grumos sanguinis ingentes, & consimilia; inter quæ elapso quinquennio annotavimus in cadavere sexagenarii, palpitatione demortui, aneuvrisma ingentis magnitudinis in aorta ascendente, ubi proxime a corde exoritur, & in cavitate aneuvrismatis polypum magnitudine ovi anserini.* Bagliv. *Prax. Med. Lib. II. p.* 229.

vert, on vit dans l'oreillette droite un polype d'une énorme grosseur. On remarque aussi communement dans ceux qui meurent de palpitation, une grande quantité de sérosité dans le péricarde, comme l'attestent Pison (*a*), Olaus Borrhichius (*b*), Tulpius (*c*), & Fernel (*d*). Or cet épanchement de sérosité n'a d'autre cause que la grande difficulté que le sang trouve à passer d'un ventricule à l'autre, ce qui fait suinter par les pores de l'oreillette droite trop dilatés, la sérosité qui s'amasse dans le pericarde.

XI. Il arrive aussi quelquefois que des personnes meurent d'asthme, qu'on leur trouve les poumons très-grands, sains à l'extérieur, & remplissant toute la potrine. La cause de la mort de ces personnes est le gonflement, ou le scirrhe de la membrane glanduleuse qui tapisse tout le dedans des bronches, lequel empêchant l'air d'entrer librement dans les

(*a*) Carol. Piso. *de Morb. a serof. colluv. p.* 170.

(*b*) Olaus Borrich. *Act. Hafniens. p.* 173.

(*c*) Tulpius. *Observ. Lib. IV. cap.* 20.

(*d*) Fernel. *Patholog. Lib. V. cap.* 11.

poumons

poumons, & d'en ſortir, empêche la liberté de la circulation du ſang dans ce viſcere. Nous avons vû cette maladie il y a quelques années dans un Théologien célébre de Zeitz, qui mourut à la fin d'une difficulté de reſpirer qui l'avoit tourmenté pendant nombre d'années. Aiant ouvert ſa poitrine, on vit que les poumons en rempliſſoient toute la cavité, on n'y remarqua rien contre nature, ſi ce n'eſt beaucoup de tubercules ſcirrheux, & de grains dans les rameaux internes des bronches. Je crois qu'on peut appliquer ici la XIXe. Obſervation de Ruyſch, qui rapporte qu'une fille, étant morte d'une orthopnée qui l'avoit affligée juſqu'à la ſuffocation pendant pluſieurs mois, fut à la fin ouverte, & qu'on découvrit dans une partie du poumon une grande quantité de véſicules tranſparentes, qui étoient tellement gonflées d'air, & obſtruées, qu'on ne l'en pouvoit faire ſortir qu'en les comprimant fortement. Celui qui entroit par la trachée artere n'avoit aucune communication avec ces véſicules pleines d'air. Le

même Auteur dans les XX & XXI[es]. Observations, rapporte de semblables histoires. Il y parle d'un adulte, & d'un enfant, morts de difficulté de respirer causée uniquement par l'obstruction d'une partie du poumon, dont toutes les vésicules étoient engorgées, & gonflées. Verzascha (*a*) parle d'un Prince qui mourut d'orthopnée, & d'hémoptysie, dont le poumon étoit gonflé d'une maniere surprenante, & remplissoit toute la cavité de la poitrine. La trachée artere étoit remplie d'un sang vermeil, & caillé, & toute la surface extérieure du poumon parsemée d'une infinité de petits ulceres.

XII. Il n'y a guéres d'affection chronique plus dangereuse que la phthisie des poumons, surtout dans son dernier degré; car elle consume peu à peu toutes les forces des hommes, & enfin les étouffe lorsqu'on s'y attend le moins. Voici ce que le scalpel met sous les yeux de ceux qui dissequent de pareils sujets. D'abord on voit dans les poumons de

(*a*) Verzascha. *Observat. pag.* 307.

presque tous ceux qui meurent de phthisie des schirrhes considérables, ou tubercules durs, dont une partie est remplie de pus, & une autre, à la maniere des steatomes, renferme une concrétion sebacée. On trouve des exemples de phthisie de cette espece dans les Mêlanges de l'Acadé-des Curieux de la Nature (*a*), les Actes des Médecins de Copenhague (*b*), les Observations de Pezoldus (*c*), & celles d'Harderus (*d*). On voit dans d'autres les lobes des poumons entierement rongés par un abscès, & les sous-divisions de la trachée artere, ainsi que les vaisseaux sanguins, d'une couleur blanche, & qui sont séparés, sans déchirement, de la substance du poumon qui est corrodée; c'est ce qu'attestent Paw (*e*), Harderus (*f*), & Bartholin (*g*). Les Mêlanges de l'Académie des Cu-

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. III. Obs.* 188.
(*b*) Meta Hafniens. *Part. I. Ann.* 1673.
(*c*) Pezoldus. *Observ. LXIV. & LXXIV.*
(*d*) Harderus. *Observ. XLVI.*
(*e*) Pavv. *Observ. XXII. & XXV.*
(*f*) Harderus. *Observ. LI.*
(*g*) Bartholin. *Centur. V. Observ.* 71.

rieux de la Nature (*a*), Harderus (*b*), Pezoldus (*c*), Blancardus (*d*), & Platerus (*e*), rapportent beaucoup d'exemples de phthisiques à qui l'on a trouvé dans le péricarde, ou dans la cavité de la poitrine, une quantité considérable de sérosité impure, & fétide. Dans presque tous les phthisiques on voit aussi que le poumon est fortement adherent aux côtes, & au diaphragme. J'ai aussi remarqué très-souvent des masses polypeuses, ou du sang caillé, dans le cœur, & les vaisseaux du poumon, de ceux qui étoient morts de phthisie. On peut consulter sur ces accidens ce qu'ont écrit Harderus (*f*), Bartholin (*g*), & les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature (*h*). Enfin l'on trouve

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. I. Ann. I. Observ.* 15. & *Decad. II. Ann. III. Obs.* 199.

(*b*) Harderus. *Anatom. Pract. Observ.* 41. 45. 47. 51. & 52.

(*c*) Pezold. *Observ.* 74. & 92.

(*d*) Blancard. *Anatom. pract. p.* 189.

(*e*) Platerus. *Observ. Lib.* III. 689.

(*f*) Harder. *Anatom. pract. Observ.* 45. 49. & 52.

(*g*) Bartholin. *Histor. Cent. V. Observ.* 7.

(*h*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. V. Obs.* 65.

quelquefois des concrétions tartareuſes calculeuſes dans les ſinus des ulceres des poumons, comme l'atteſtent Harderus (*a*), & les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*b*).

XIII. Tous les accidens de la phthiſie dont nous venons de faire le détail d'après les ouvertures de ceux qui en ſont morts, ſont connoître aſſez clairement le caractere de cette maladie, & la cauſe des accidens, & de la mort. Car ceux qui regardent l'obſtruction des petits vaiſſeaux des poumons, leur gonflement, & leur endurciſſement, comme la premiere cauſe de la phthiſie, ont, ſelon moi, rencontré la véritable. En effet, ces tubercules qui ferment tant les véſicules du poumon, que les canaux des bronches, empêchent l'air d'élever, & d'étendre ſuffiſamment le tiſſu des poumons ; ce qui, interrompant la libre circulation du ſang par ce viſcere, cauſe une reſpiration embarraſſée, &

(*a*) Harder. *ibid. Obſerv.* 45.
(*b*) Miſcell. Natur. Curioſ. *Decad. II. Ann. IV. Obſerv.* 35. & *Decad. III. Ann. III. Obſerv.* 188.

inquiete, & un resserrement de la poitrine, accidens d'autant plus considérables, que la partie scirrheuse du poumon est plus étendue. Le poids, & le volume de ces tubercules, & l'acrimonie de la lymphe, ou de la matiere purulente qu'ils renferment, par les irritations continuelles qu'ils causent aux parties nerveuses des bronches, produisent une toux férine, seiche, & continuelle. Les obstacles que le sang trouve à sa libre circulation dans les poumons, le font regorger vers le cœur, & la dilatation, & l'oppression, qu'il lui cause produisent de très-grandes inquiétudes, accident qui est si commun aux phthisiques. Un autre accident, non moins fâcheux, qui est la suite de l'amas du sang dans ce muscle, c'est qu'il s'y forme successivement des concrétions polypeuses qui opposent de nouveaux obstacles à son passage d'un ventricule à l'autre, & à sa circulation dans les poumons; ce qui fait qu'elle languit dans tout le systême des vaisseaux. Cette langueur est cause d'un autre malheur, c'est que la sérosité se sépare du sang, & transsude

à travers les pores des vaiſſeaux dans la ſubſtance des parties ; ce qui produit les tumeurs œdémateuſes des pieds, & du bas ventre, qui arrivent quelquefois aux phtiſiques, & annoncent une mort prochaine. Cette même ſéroſité ſéparée du ſang cauſe dans la poche du péricarde l'hydropiſie de cette partie, &, forçant les membranes des vaiſſeaux lymphatiques, s'épanche dans la cavité de la poitrine. Quant à l'adherence ſi commune des poumons à la pleure, elle eſt cauſée par la ſéroſité exprimée des pores des poumons à cauſe de la difficulté que le ſang trouve à ſon paſſage. Car l'évaporation de ſa partie la plus ſubtile en forme une colle qui attache les parties qui ſe touchent. Donc plus la léſion des poumons, leur conſomption, leur endurciſſement, leur obſtruction, ſont conſidérables, plus le ſang a de peine à y circuler, & plus les phthiſiques ſont menacés de la ſuffocation, qui termine trop ſouvent la vie de leurs pareils. Enfin il ſe joint preſque toujours à la phthiſie une chaleur hectique, avec un grand abbattement, qu'on ne doit

pas balancer à attribuer à la corruption de la masse du sang communiquée au suc nerveux. Et comme cette chaleur interne continuelle consume successivement les liqueurs, & les forces, le mouvement du cœur s'affoiblit insensiblement, & cesse à la fin, & ordinairement une mort imprévûe, & dont les approches ne sont point annoncées par aucun dérangement de l'esprit, termine paisiblement la vie des phthisiques.

XIV. Il n'y a guéres de maladies chroniques qui causent plus communement la mort que l'hydropisie, qui est ordinairement la fin de plusieurs graves affections, comme de l'asthme, de la fievre quarte, de la cachéxie, & du scorbut. Si nous consultons présentement les cadavres de ceux qui en sont morts, pour découvrir la cause de cet accident, nous trouverons dans la cavité de l'abdomen, & même très-souvent dans la poitrine, & le péricarde, un épanchment considérable de sérosité putride, & une corruption des visceres intérieurs, surtout de l'épiploon, qui est toujours consommé, & putrefié, & les intestins livides,

livides, & sphacelés. Ces vérités sont attestées par Bartholin (*a*), les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*b*), Pezoldus (*c*), Harderus (*d*), & Pierre Paw (*e*). Quand les personnes attaquées d'hydropisie n'ont point encore d'épanchement de sérosité, il n'y a rien de désespéré, & ce qui fait que l'opération de la paracenthese est ordinairement suivie de la mort, c'est l'entrée qu'on donne dans l'intérieur du corps à l'air extérieur, qui hâte la putréfaction de la sérosité. Or c'est à ces marques qu'on connoît le commencement de la putréfaction. Non seulement le Malade perd entierement l'appetit, & ce qui lui reste de forces s'épuise, mais il survient, & s'allume une chaleur contre nature, sans laquelle l'hy-

(*a*) Bartholin. *Histor. Cent. III. Hist.* 81.
(*b*) Miscell. Natur. Curios. *Decad. II. Ann. VII. Observ.* 187. Item. *Observ.* 188. Item. *Decad. III. Ann. III. Obs.* 161. Item. *Decad. I. Ann. IV. Observ.* 3. Item. *Decad. II. Ann. VI. Observ.* 73. Item. *Decad. I. Ann. VI. Obs.* 165.
(*c*) Pezold. *Observ.* 77. 88. & 65.
(*d*) Harderus. *Observ.* 72.
(*e*) Petrus Pavv. *Observ. V. & XXVIII.*

dropisie ne cause guéres la mort, chaleur qui mine tellement toutes les forces, & épuise tellement les liqueurs vitales qui restent encore, que le muscle du cœur perd entierement le mouvement qui le rendoit le principe de la vie de toutes les parties.

XV. L'hydropisie est très-souvent causée par l'asthme, & l'asthme par un polype du cœur contenu dans ses cavités, ou, pour le moins, par une tumeur noüeuse qui resserre les orifices des grands vaisseaux, comme on le voit assez souvent par l'ouverture des sujets morts d'hydropisie; & comme l'attestent les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*a*), Pezoldus (*b*), & Bonet (*c*). Or c'est un phénomene dont la raison n'est pas difficile à découvrir. Car le retardement du mouvement progressif du sang dans les poumons l'obligeant de regorger dans les veines, il ne peut manquer de s'y mouvoir plus

(*a*) Miscell. Nat. Curiof. *Cent. III. Observ.* 117. Item. *Decad. III. Ann. III. Observ.* 161. Item. *Observ.* 65.

(*b*) Pezoldus. *Observ.* 77.

(*c*) Bonet. *Sepulchret. Anatom.*

lentement, ou de s'y arrêter ; ce qui cauſe une ſéparation de la ſéroſité dans les parties inférieures, d'où le ſang a toujours beaucoup de peine à remonter, à cauſe de la direction perpendiculaire des vaiſſeaux, & c'eſt ce qui oblige la ſéroſité de s'amaſſer dans quelque partie.

XVI. La difficulté que le ſang trouve naturellement dans le foie à paſſer de la veine porte à la veine cave, eſt auſſi regardée comme une des plus puiſſantes cauſes de beaucoup de paſſions chroniques, & ſurtout de l'hydropiſie. Car étant cauſe du regorgement du ſang vers le pancréas, la rate, le méſentere, les inteſtins, dont les veines vont ſe dégorger dans la veine porte, il cauſe des engorgemens, & des gonflemens des viſceres, &, produiſant des obſtructions dans les petits vaiſſeaux des glandes, il rend tous les viſceres durs, & ſcirrheux. Or tels ſont les vices que les ouvertures nous font voir preſque toujours dans les viſceres des hydropiques, comme le prouvent beaucoup d'exemples rapportés dans les Melanges de l'Aca-

démie des Curieux de la Nature (*a*); Harderus (*b*), Paw (*c*), Pezoldus (*d*), Bartholin (*e*), Riviere (*f*), & Ruysch (*g*). Or il ne peut y avoir d'endurcissement, & d'obstruction, dans les visceres, sans que la liberté du passage du sang n'y soit interrompue; & son mouvement ne peut s'y rallentir, qu'il n'arrive une stagnation dans la veine porte, & que la sérosité ne se jette en plus grande quantité dans les vaisseaux lymphatiques, qui, par leur trop grande tension, venant à perdre leur ressort, se gonflent, & forment des hydatides, qu'on voit souvent en grand nombre dans les corps des hydropiques, & qui lorsqu'elles s'ouvrent causent une ex-

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. III. Ann. III. Observ.* 161. Item. *Decad. II. Ann. VIII. Observ.* 100. Item. *Ann. VI. Observ.* 73. Item. *Ann. VII. Obser.* 187. Item. *Ann. I. Observ.* 2. Item. *Ann. V. Obser.* 73. Item. *Decad. I. Ann. VI. Observ.* 68. Item. *Observ.* 165. & 221.

(*b*) Harder. *Observ.* 71. & 72.

(*c*) Petr. Pavv. *Observ.* 5. & *Observ.* 28.

(*d*) Pezoldus. *Observ.* 88.

(*e*) Bartholin. *Hist. Cent. III. Hist.* 81.

(*f*) River. *Observ.* 53. *Cent. II.*

(*g*) Ruysch, *Observ.* 45. & 46.

travaſation mortelle de la ſéroſité.

XVII. C'eſt par une raiſon toute ſemblable que l'interception de la circulation du ſang dans l'uterus, ſoit parce que ſes vaiſſeaux ſont devenus variqueux à cauſe de quelque concretion polypeuſe, où de la coagulation du ſang, ou parce que la ſubſtance de cette partie eſt devenuë ſcirrheuſe, produit l'hydropiſie. Car l'obſtacle que le ſang trouve à ſon mouvement progreſſif, en cauſe le rallentiſſement, & la ſtagnation, la ſéroſité ſe ſépare des autres parties, entre avec violence, & abondance, dans les vaiſſeaux lymphatiques, les dilate outre meſure, & cauſe dans l'eſpace qui eſt entre deux valvules des hydatides, qui ſe crevent à la fin, & laiſſent répandre dans le bas ventre la liqueur qu'elles contenoient. On trouve une infinité d'obſervations de cette eſpece dans les ouvrages des Médecins, & notamment dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*a*),

(*a*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decad. II. Ann. IX. Obſerv. 99.*

dans Harderus (*a*), Vesale (*b*), & le Commentaire de Maurice Cordaus, sur les maladies des femmes d'Hippocrate (*c*).

XVIII. La mort qui termine la cachexie, la consomption, les longues fievres lentes ou hectiques, est très-souvent causée par l'ouverture de quelques grands abscès internes. L'épanchement du pus qui se fait alors non-seulement cause la consomption du viscere, qui est originairement attaqué, mais aussi la corruption & la putrefaction des parties qu'il touche, en même tems que les exhalaisons putrides qu'il répand partout pénetrent le fluide très-delié d'où dépend le mouvement des fibres, & lui font perdre son ressort. C'est donc avec raison qu'Hippocrate a dit, que *la rupture interne d'un tubercule cause un abbattement des forces, le vomissement, & la défaillance* (*d*).

(*a*) Hardar. *Apiar. Observ.* 87.

(*b*) Vesal. *lib. V. de Corpor. human. fabric. cap.* 9.

(*c*) Maurit. Cordæus *Comment. in lib.* 1. *Hipp. de mulier Morb.*

(*d*) *Ex tuberculi intus ruptione exsolutio, vomitus, & animi deliquium fit.* Hipp. *Aphor. sect.* VII. *Aphor.* 8.

Or c'eſt ſurtout dans le méſentere, le foie, l'uterus, les reins, que ſe forment ces abſcès, & leur cauſe eſt auſſi l'interception de la libre circulation du ſang dans ces viſceres, à cauſe des obſtructions & compreſſions inſurmontables qui s'y rencontrent, & de leur endurciſſement ſcirrheux, qui, cauſant une ſtagnation du ſang, l'oblige de ſe faire jour à travers les membranes des vaiſſeaux, & de ſe former des kiſtes, où il ſe change à la fin en pus. Il ſe joint ordinairement à ces abſcès, comme les Obſervations Anatomiques le prouvent, des tumeurs dures & ſcirrheuſes. On en peut voir un exemple dans Paré (*a*), qui rapporte qu'il trouva le méſentere d'une femme entierement ſcirrheux, & qu'il étoit d'un ſi grand volume qu'il peſoit dix livres & demie. Ce viſcere étoit outre cela parſemé de beaucoup d'abſcès renfermés dans leurs kiſtes. Hildanus rapporte auſſi qu'il a trouvé le méſentere d'une jeune fille rempli de tumeurs dures, ſcirrheuſes, & de ſteatomes, ſurtout vers les veines

(*a*) Paræus *lib. XXIII. cap.* 36.

qui se rendent à la veine porte (*a*). Coiter a remarqué dans un hydropique une tumeur considérable du foie qui renfermoit beaucoup de pus fetide, qui avoit corrompu ce viscere (*b*). On trouvera nombre d'observations de même genre dans Warthon, (*c*) Raygerus (*d*), & les Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature (*e*). Il faut surtout consulter sur les abscès qui attaquent le foie, & les reins, les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*f*), les observations de Hildanus (*g*), & celles de Harderus (*h*). Mais c'est dans les muscles du bas ventre que les abscès se forment le plus communément par l'opération de quelque cause externe, & leur rupture intérieure est ordinairement suivie de la mort ; ce que les Mêlanges

(*a*) Hildanus *Observ. Cent. I. Observ.* 7.
(*b*) Coiterus, *Observationes Anatomicæ.*
(*c*) Warthon. *tract. de Gland. p.* 50.
(*d*) Raygerus, *Observationes.*
(*e*) Miscell. Nat. Curiof *Decad. III. Ann. III. Observ.* 73. *&* 131.
(*f*) Ibid. *Decad. I. Ann. IV. Observ.* 114. *item decad. III. ann. III. observ.* 72.
(*g*) Hildan. *Observ. Cent. II. Observ.* 39.
(*h*) Harderus *Observ.* 76.

de l'Académie des Curieux de la Nature (*a*), Hildanus (*b*), & Riviere (*c*), ont écrit sur ce sujet mérite d'être lû, & la raison pourquoi les abscès de ces muscles causent la mort, c'est que la fievre lente, compagne inséparable des abscès, mine petit à petit les forces, & résout, & réduit successivement en excremens toute la masse des humeurs.

XIX. Ceux qui meurent du calcul des reins & de la vessie, sont également les victimes d'une corruption, & d'une putrefaction très-ennemie du principe de la vie, & du mouvement. Car le calcul ne peut s'arrêter dans la vessie, ou l'uretere, sans que la sérosité salée qui se sépare dans le couloir des reins cause une grande dilatation aux reins, & aux ureteres, ce qui produit d'abord une forte compression de la substance des reins, puis une inflammation, à laquelle succede l'abscès, & la corruption, qui enfin les ronge, & les con-

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. I. Observ.* 88.

(*b*) Hildan. *Observ. Cent. II. observ.* 37.

(*c*) Riverius, *Observ. Cent. I. observ.* 92.

somme. Les écrits des Médecins sont pleins d'observations qui justifient cette doctrine ; mais nous nous contenterons de renvoyer les curieux aux Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature *(a)*, à Bartholin *(b)*, Paw *(c)*, Verzascha *(d)*, Fernel *(e)*, Riolan *(f)* Tulpius *(g)*, & Pancirolle *(h)*.

XX. Outre ces accidens nous avons remarqué nombre de fois dans ceux à qui les douleurs de calcul, & la difficulté d'uriner avoient causé la mort, une inflammation de l'estomac, aisée à connoître par ses signes, & de violentes convulsions épileptiques ; accidens produits sans doute par la violence des spasmes qui ont repoussé le sang vers l'estomac, & la tête. Car

(a) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. VIII. Observ.* 53. Item. *Ann. II. Observ.* 13. Item. *Decad. I. Ann. II. Observ.* 81. Item. *Ann. IV. Observ.* 23.

(b) Bartholin. *Histor. Cent. III. hist.* 35.

(c) Petrus Pavv, *Observ. III.*

(d) Verzascha *Observ. II. Cent. I.*

(e) Fernel. *De part. morb. & symptom. lib. VI. cap.* 12. *p.* 316.

(f) Riolan. *Antropograph. lib. II. cap.* 29.

(g) Tulpius *Observ. lib. III. cap.* 6.

(h) Panciroll. *Pentecost. IV. Obs.* 31.

bien que j'aie rarement vû faire mention de ces accidens dans les Observations que j'ai lûës sur ce sujet, & que ceux qui ont fait les ouvertures aiant trouvé une pierre, aient crû avoir trouvé la veritable cause de la mort, & que tout examen plus exact étoit inutile, je ne doute cependant point que si dans de pareilles circonstances on examinoit attentivement la disposition de l'estomac & des intestins, on n'apperçut une cause plus prochaine de la mort, surtout dans les vieillards, & les personnes affoiblies, je veux dire une inflammation, & une sphacelation de ces parties.

XXI. L'inflammation, & la sphacelation du ventricule & des intestins, qui terminent ordinairement la vie de ceux qui meurent des maladies aiguës & malignes, de poison, de la violence de quelque purgatif, de la peste, la maladie de Hongrie, de la dysenterie, la colique, la passion iliaque, de quelque fievre aiguë, ou autre, paroît être aussi, suivant les ouvertures, la veritable cause de leur mort. En effet, il n'y a point de partie où l'inflammation & le sphacele soient

plus dangereux que dans celles qui ſont d'un tiſſu nerveux & membraneux, & qui ont un mouvement ou un ſentiment plus délicat, & une correſpondance très-étroite avec le genre nerveux. Or perſonne ne peut douter que le ventricule, & tout le canal des inteſtins ne ſoient de ce genre. Les ouvertures, & les obſervations qui ſe trouvent dans tous les Auteurs prouvent que c'eſt ſurtout ſur le ventricule & les inteſtins grêles qui ſont dans ſon voiſinage que les poiſons font leur effet, c'eſt-à-dire, qu'ils cauſent le ſphacele; mais il eſt inutile de compiler des obſervations à ce ſujet. Il ſuffit de renvoier au traité *de la Cigue aquatique* de Wepfer, qui a fait beaucoup d'expériences ſur ce ſujet, & qui a raſſemblé toutes ces obſervations dans ce Traité.

XXII. C'eſt une verité conſtante, & prouvée par une expérience inconteſtable, & journelle, que la boiſſon froide de l'eau, ou de quelqu'autre liqueur priſe en abondance, lorſque le corps eſt fort échauffé, cauſe en peu de tems la mort, ou d'autres maladies qui y conduiſent. On ne voit

d'autre raiſon d'un évenement ſi ſubit, & ſi funeſte, que la prompte coagulation, & l'arrêt du ſang dans les vaiſſeaux du ventricule, & des inteſtins, que cauſe le froid de la boiſſon ; ce qui fait qu'il ſe forme un ſphacele en très-peu de tems, ſi l'on n'y remedie de bonne-heure. J'ai fait il y a quelques années une obſervation ſur ce ſujet qui mérite bien de trouver place ici. Un Prince d'un extérieur auſſi aimable que ſes ſentimens étoient élevés, qui avoit beaucoup de ſang & de ſuc, même un peu trop gras, attendu qu'il n'avoit pas encore vingt-cinq ans accomplis, jouiſſant d'une ſanté parfaite, s'échauffa beaucoup, & eut l'imprudence non-ſeulement de boire un grand coup de bierre froide, mais de s'expoſer à l'air froid après l'avoir bû. Il ne tarda pas à ſe plaindre de friſſon, d'abbattement, puis d'une chaleur véhémente, & d'inſomnie. Ces accidens furent ſuivis de plus cruels, comme d'un abbattement ſi grand, qu'il étoit prêt à tomber en ſyncope pour peu qu'il ſe tint ſur ſon ſéant ; ſon pouls étoit inégal, languiſſant, & fréquent ; il

fesoit de fréquens efforts pour vomir, avoit des inquiétudes continuelles, quelquefois si grandes, que non-seulement il s'agitoit sans cesse, mais qu'il ne pouvoit rester long-tems dans la même situation; son haleine étoit très-fétide; enfin le septiéme jour de sa maladie il mourut universellement regretté. On permit le lendemain aux Médecins de l'ouvrir, & l'on trouva presque tout le ventricule enflammé, &, ce qu'il y a de très-singulier, dans sa cavité quelques cuillerées de sang fétide & corrompu. Sa rate étoit très-gonflée, flasque, & remplie d'un sang de couleur livide, & si prête de se corrompre, que sa substance se séparoit en y touchant légerement. On trouva tout le côté gauche du poumon noir, corrompu, & très-fétide, dont il avoit coulé dans la cavité de la poitrine une humeur putride d'une puanteur insupportable, & de nature si corrosive, qu'elle teignit en noir l'éponge avec laquelle on la ressuia, sans qu'on put venir à bout d'enlever cette teinture. Du reste les vaisseaux sanguins étoient vuides pour la plus grande partie, & le cœur plus petit que

de coutume. Les obſervations Médicinales font foi que les fruits rafraichiſſans, comme les melons & les pêches, mangés trop avidemment, font le même effet que la boiſſon froide ſur les vieillards fort âgés, & affoiblis; ce-qui n'a rien de ſurprenant; car on ſait combien le ſang des vieillards, des ſcorbutiques, & des perſonnes foibles, a de diſpoſition à une corruption ſphaceleuſe, & que la moindre occaſion ſuffit pour la produire.

XXIII. Ceux qui meurent de la peſte, & de fievres malignes, ont toujours le ventricule & les inteſtins ſphacelés, ce qu'il faut étendre à preſque tous ceux qui meurent de fievres aiguës, ardentes, choleriques, demi tierces, de petites véroles, & autres. Je puis aſſurer avec verité que toutes les perſonnes que j'ai vû mourir de quelque fievre aigue, ſont toujours mortes d'inflammation d'eſtomac, d'inteſtins, ou des membranes du cerveau; & c'eſt ce dont j'ai été convaincu non ſeulement par les ſignes de ces accidens, mais par les ouvertures que j'ai faites, ou par cel-

les dont on m'a fait le rapport. Je crois qu'on trouvera ici avec plaisir l'histoire mémorable d'une femme de vingt-six ans, qu'un accès violent de colere jetta dans une fievre ardente bilieuse jointe à de fréquentes dejections. L'usage de remedes appropriés l'avoit presque mise hors de danger, lorsqu'un nouvel accès de colere plus violent que le premier, non-seulement fit reparoître les mêmes accidens, mais les rendit beaucoup plus fâcheux; aussi, malgré la continuation du cours de ventre, la Malade mourut-elle le onziéme jour. Aïant été ouverte, on trouva tout le jejunum & l'ileum, ou enflammé, ou sphacelé, noir & fétide; preuve évidente que le changement de l'inflammation des intestins en sphacele est aussi la cause de la mort dans la diarrhée. Une infinité d'histoires prouvent que telle est la cause de la mort dans ces maladies. On les trouvera dans Forestus (*a*), Diemerbroeck (*b*), Van-Helmont (*c*),

(*a*) Forestus *Observ. lib. VI. observ.* 13.
(*b*) Diemerbroeck. *p.* 273. *Anatom.*
(*c*) Helmont. *p.* 887.

Bartholin

Bartholin (*a*), les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*b*), Pezoldus (*c*), Blancardus (*d*), & la Dissertation que j'ai donnée il y a quelques années *sur l'inflammation du ventricule* (*e*).

XXIV. C'est la même cause qui fait mourir dans la diarrhée, & la dysenterie, c'est-à-dire, le sphacele des intestins, comme les accidens & les ouvertures le prouvent. Mais dans ces maladies ce sont principalement les gros intestins qui sont attaqués d'une putrefaction sphaceleuse, comme l'attestent les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*f*), les actes des Médecins de Copenhague (*g*),

(*a*) Bartholin. *Hist Cent. III. Hist.* 68, *&* *Cent. V. Hist.* 4. Item. *Cent. III. Epist.* 92, *&* 29.

(*b*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. III. Ann. III. Observ.* 100. Item. *Decad. I. Ann. VI. observ.* 161.

(*c*) Pezoldus, *Observ.* 87.

(*d*) Blancardus, *Observ.* 67.

(*e*) Differt. *de inflammatione ventriculi.*

(*f*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. VI. Observ.* 104.

(*g*) Acta Hafniens. *Part. II. Observation.* 17.

Platerus (*a*), Bartholin (*b*), & Binningerus (*c*) C'est encore la corruption, & la putrefaction, des intestins qui cause la mort dans la colique convulsive, & la passion iliaque, comme il paroît par les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*d*), Blancardus (*e*), Hildanus (*f*), Kerking (*g*), & Willis (*h*), & c'est encore le sphacele des intestins qui fait mourir les enfans attaqués de vers, comme on le voit dans les actes des Médecins de Copenhague (*i*), & les Mélanges de Lentilius (*k*).

XXV. Un accident très-singulier qui arrive à ceux qui sont attaqués de colique convulsive, ou qui meurent d'un poison qui ne donne pas promptement

(*a*) Platerus, *lib. III. p.* 821.
(*b*) Bartholin *Cent. VI. Histor.* 2.
(*c*) Binninger. *Cent. VI. Observ.* 48.
(*d*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. III. Observ.* 65 & 193.
(*e*) Blancard. *Anatom. pract. Cent. V. Observ.* 62.
(*f*) Hildan. *Observ. Cent. II. Observ.* 61.
(*g*) Kerking. *Observ. XLII.*
(*h*) Willis. *de Medic. oper. p.* 28.
(*i*) Acta Hafniens. *tom. II. p.* 88.
(*k*) Lentil. *Miscell. Medico-Pract. p.* 365.

la mort, ou d'autres douleurs des inteſtins, c'eſt qu'on leur trouve communement les inteſtins noués, & collés par leur membrane interne. Je ne parle pas de cet accident en témoin oculaire; mais des gens dignes de foi, & qui ont eu ſouvent occaſion de diſſequer des perſonnes mortes de ces maladies, m'ont atteſté ce fait. On le trouve d'ailleurs confirmé par des hiſtoires rapportées par Rhodius (*a*), Pierre Pavv (*b*), Bartholin (*c*), Hæchſteterus (*d*), & les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*e*). Il ſeroit difficile de trouver une explication de ce phénomene différente de la ſuivante; c'eſt que la ſéroſité que la violence des ſpaſmes exprime des membranes glanduleuſes, & des petits vaiſſeaux, des inteſtins, devenuë épaiſſe, & tenuë, par la diſſipation de ſa partie la plus volatile, cauſe l'adhérence des paroits de la membrane

(*a*) Rhodius. *Obſerv. Cent. II. Obſerv.* 32.
(*b*) Petr. Pavv. *Obſerv. V.*
(*c*) Bartholin. *Hiſtor. Anatom. Cent. III. Hiſt.* 6.
(*d*) Hæchſteter. *Decad. X. caſ.* 6.
(*e*) Miſcell. Nat. Curioſ. *Decad. II. Ann. VII. Obſerv.* 15.

interne, de la même maniere que nous avons remarqué plus haut que les poumons se collent à la pleure, & aux autres, parties dans les maladies de la poitrine.

XXVI. Les femmes en couches meurent aussi de fievre inflammatoire, & les accidens de leur maladie, d'accord avec les ouvertures de celles qui sont mortes dans cet état, prouvent que c'est le sphacele qui leur donne la mort. Il y a beaucoup d'observations de cette nature dans les Mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature (*a*). C'est aussi une chose très-connue, que les enfans encore à la mammelle sont emportés par des tranchées, & des convulsions épileptiques, causées par l'acrimonie caustique des humeurs; & je ne fais aucun doute que si les Médecins en fesoient plus souvent l'ouverture, & que les parens le voulussent souffrir, on ne trouvât les intestins, d'où il sort sou-

(*a*) Miscell. Nat. Curios. *Decad. I. Ann. II. Observ.* 85. Item. *Ann. IV. Observ.* 195. Item. *Decad. II. Ann. IV. Observ.* 94. Item. *Decad. III. Ann. I. Observ.* 22. Item. *Ann. III. Obs.* 123.

vent avant qu'ils meurent des excremens tout noirs, attaqués de ſphacele.

XXVII. Voilà à quoi ſe réduiſent les obſervations ſur les vraies cauſes de la mort, que l'ouverture des cadavres a fait connoître. Il eſt bon d'avertir à ce propos qu'il faut bien prendre garde à ne pas confondre les cauſes de la mort avec celles des maladies, ce qui arrive toutefois très-ſouvent. Il y a beaucoup de Médecins, qui dès qu'un Malade eſt mort d'une maladie dangereuſe, conſeillent à la famille de le faire ouvrir, & aiant trouvé les parties internes corrompuës, & ſphacelées, ils font voir aux aſſiſtans cette diſpoſition mortelle, & n'ont pas de peine à leur prouver que le mal étoit ſi grand, & ſi conſidérable, qu'il étoit impoſſible que le Malade guérit. Mais en cela ils ſe trompent très-lourdement, & tombent dans une erreur groſſiere, en feſant paſſer la cauſe de la mort pour celle de la maladie. La queſtion qu'il faudroit plutôt éclaircir eſt de ſçavoir ſi l'on n'auroit pas pû prévenir la mort, & détruire ſes cauſes, en emploiant

à tems les remudes convenables. Mais c'est une adresse des Médecins qui en impose aux ignorans, & un moyen qu'on met heureusement en œuvre pour mettre sa réputation à couvert, & cacher adroitement les fautes qu'on a pû faire dans le traitement de la maladie.

XXVIII. La connoissance des causes complettes de la mort seroit infructueuse, si le Médecin ne parvenoit par son moien à se conduire de maniere qu'il les détourne, & les détruise, dans le commencement de leur formation. Nous avons remarqué que les stagnations, les stases, & les épanchemens de sang, & d'humeurs, dans la tête causent une mort précipitée; or ces accidens sont ordinairement produits par le trop grand amas du sang dans cette partie causé par les spasmes qui l'y repoussent des parties inférieures, & des extrêmités; ce qui est surtout vrai des pléthoriques; & ces accidens arrivent d'autant plus aisément, & sont d'autant plus graves, que des causes antécedentes ont plus affoibli la tête. Il est donc du devoir d'un Médecin prudent, & habile, de

détourner de la tête les humeurs qui s'y portent avec trop d'impétuosité, & de les empêcher de s'y amasser ; à quoi l'on réussit parfaitement bien en tirant du sang des parties inférieures, en emploiant les lavemens des pieds, les lavemens émolliens, les antispasmodiques, & les carminatifs, évitant avec soin tous les médicamens vaporeux, spiritueux, composés d'absynthe, & défendant tout refroidissement, passions de l'ame, études immoderées, ivresse, en un mot tout ce qui peut affoiblir la tête de quelque maniere que ce soit.

XXIX. Nous avons encore observé que les polypes sont causes de beaucoup de passions chroniques graves, & mortelles ; or telle est la nature de ces concretions qu'il n'y a point de remede qui puisse les résoudre, ou les dissiper ; aussi le Médecin ne doit-il avoir d'autre objet que d'empêcher à tems leur formation, ou leur accroissement, s'ils sont déja formés. Or l'expérience nous apprend que l'on y est d'autant plus sujet qu'on meine une vie plus sédentaire, que l habitude du corps est plus spongieuse, & les vais-

ſeaux plus petits, & qu'on diſſipe la partie aqueuſe du ſang, d'où vient ſa fluidité, & qui entretient ſon mouvement inteſtin, par l'uſage d'alimens ou de boiſſons trop chauds, ou celui des acides pris avec excès ; ce qui fait que les parties terreſtres les plus groſſieres ſe ſéparent du mêlange des liqueurs, & forment des concretions. Il faut donc preſcrire un regime exact, & ſurtout les ſecours diétetiques qui corrigent, & détruiſent, cette diſpoſition du ſang, entre leſquels tiennent le premier rang le mouvement & l'exercice du corps, avec le changement d'air, une boiſſon legere, l'uſage convenable des eaux minerales, & ſurtout de celles qui ſont d'une nature temperée, & renferment un ſel alcali, très-propre à opérer la diſſolution des parties fibreuſes du ſang, qui ſont la matiere des concretions qui s'y forment.

X X X. Comme les endurciſſemens, corruptions, exulcerations, & abſcès des viſceres, qui ſe trouvent communement dans les maladies chroniques, ne ſont produits que par le repos, & la ſtagnation, des liqueurs

liqueurs qui devroient circuler, il est beaucoup plus aisé, & plus sûr, de prévenir ces maux, que d'y remédier. Or, pour arriver à ce but, il n'y a pas de meilleur moien que d'emploier les secours que fournit le régime, & la diétetique. La médiocrité, & la modération dans l'usage des choses non naturelles, est tout ce qu'il y a de plus puissant pour conserver l'intégrité du corps, & détourner les causes des maladies, comme tout ce qui est excessif, suivant la judicieuse remarque d'Hippocrate, est ennemi de la nature, en ce qu'il affoiblit la santé, & qu'il prépare, & produit, les causes des maladies, en détruisant le mouvement vital des liqueurs dans le corps. Ce qui contribue surtout à la génération des maladies chroniques, c'est la trop grande voracité, la vie oisive, & sédentaire, la tristesse, l'épaisseur, l'humidité, l'impureté, & le deffaut de ressort de l'air, les boissons intempérées, les alimens malsains à demi corrompus; toutes choses que doit éviter avec grand soin celui qui a dessein de se garantir d'un dérangement considé-

rable, ou entierement mortel.

XXXI. Il faut beaucoup de prudence dans le traitement des maladies aigues dont l'inflammation se change bien-tôt en sphacele, pour éviter tout ce qui peut occasioner une stase inflammatoire des liqueurs, & leur corruption. Et certes c'est surtout dans les maladies aigues, qui sont accompagnées d'un danger pressant, que les fautes les plus legeres qui se commettent sont de la plus grande conséquence, par le danger où elles précipitent le Malade, surtout si son corps est affoibli, & ses forces épuisées depuis plusieurs jours par la violence des accidens, la chaleur, & les veilles continuelles. J'ai souvent observé, que pour s'être tenu un peu trop long-tems sur son séant, pour avoir imprudemment changé de linge, s'être refroidi les pieds, abandonné à la crainte, ou à la terreur, avoir pris une boisson spiritueuse, ou trop chaude, bû du vin, ou trop mangé dans le déclin de la maladie, & bien plus encore pour avoir fait usage d'un médicament trop chaud, d'un somnifere, de purgatifs, ou la-

vemens trop violens, l'état du Malade est devenu beaucoup pire, & il s'est formé une inflammation mortelle. Ainsi, bien que la nature guerisse parfaitement bien par elle-même ces maladies aigues, toutes dangereuses qu'elles sont, comme il y a bien des causes qui peuvent empêcher son opération, la déranger, & renverser ses mouvemens reglés, & salutaires, le Médecin qui en est le Ministre, est indispensablement obligé de connoître exactement toutes ces causes, & d'user de tous les moiens possibles pour prévenir leurs mauvais effets. Aussi doit-il visiter souvent le Malade, de crainte qu'il ne se nuise à lui-même, ou que les assistans ne lui cause du dommage. Car Hippocrate a fort judicieusement remarqué que *non seulement le Médecin doit faire ce qui convient, mais que le Malade, les assistans, & les choses exterieures doivent conspirer au même but* (a).

(a) *Oportet non solum se ipsum exhibere quæ decet facientem, sed etiam ægrotum, & præsentes, & quæ externa sunt.* Hipp. *Aphor. Sect.* I. *Aphor.* I.

XXXII. Il n'eſt point étranger, à ce qu'il me paroît, de joindre à nos recherches ſur les cauſes de la mort dans les maladies, quelques réfléxions ſur la vraie cauſe qui rend la mort inévitable à tous les hommes. Tout le monde eſt perſuadé de cette cruelle néceſſité; mais il n'y a preſque point de Philoſophe, ou de Médecin qui en donne la vraie raiſon, la raiſon complette. Quant à moi en feſant des recherches ſur la nature de la mort aux pages 123, & ſuivantes du premier Tome de ma Médecine Raiſonnée, & à la page 97 du Tome troiſiéme, j'ai établi des premiers que la vraie cauſe de la mort naturelle eſt moins la mauvaiſe diſpoſition des parties fluides de nôtre corps, que celle des parties ſolides, c'eſt-à-dire, des fibres, & des membranes, qui deviennent avec l'âge plus épaiſſes, plus dures, & plus compactes. Car comme par la ſuite des tems les cartilages ſe changent en os, les os ſe durciſſent de plus en plus, les tendons, & les fibres des muſcles ſe roidiſſent, & que les chairs des animaux plus âgés ſont beaucoup plus fermes,

& plus compactes, & ont beaucoup plus de peine à cuire que celle des jeunes, il n'y a point de doute que les membranes des vaisseaux, dont tout le corps est composé, ne deviennent plus épaisses, que leurs calibres ne se retrecissent, ne se bouchent, & que les plus petits ne s'affaissent à la fin entierement, & ne refusent le passage aux liqueurs. Or quand cela arrive non seulement la circulation est interrompue par tout le corps, mais les sécrétions & excrétions ne se font pas comme il faut par les plus petits canaux; les liqueurs vitales se remplissent d'impuretés, & se corrompent; les forces s'abbattent; la digestion se dérange; la nutrition ne se fait plus; & peu à peu les maladies se forment, & le chemin qui conduit à la mort s'applanit.

XXXIII. Si l'on a donc dessein de conserver long-tems sa santé, & de se garantir pendant la vieillesse des maladies dont cet âge est communement la proie, on doit principalement s'attacher à suivre un régime de vie qui entretienne la fléxibilité des parties solides, la fluidité des liqueurs,

leur tenuité, & leur pureté, & qui tienne les petits vaiſſeaux ouverts. Il faut donc éviter ſoigneuſement tout ce qui excede en qualité, ou en quantité, & eſt très-contraire aux vieillards, tous les acides, les aſtringens, les ſalés, les alimens trop venteux, durs, & difficiles à digerer, ſurtout ceux qui viennent de la mer, les boiſſons trop ſpiritueuſes, froides, & épaiſſes, l'oiſiveté, & le repos, le froid, les grandes paſſions de l'ame, l'uſage mal reglé des plaiſirs de l'amour, les longues veilles, les exercices violens, l'air étouffé, impur, & chargé de nuages. Il faut s'attacher ſoigneuſement à faire un uſage moderé, & temperé, des choſes non naturelles; s'entretenir l'eſprit gay, & tranquille; prendre peu d'alimens, mais tendres, & aiſés à digerer, une boiſſon legere, & qui paſſe aiſément, uſer moderément du vin, d'un vin, dis-je, qui ne ſoit point acide, mais doux, & ſpiritueux; de bouillons fortifians, faire de tems en tems uſage du bain, & des lavemens des pieds, ſe faire tirer du ſang ſouvent, mais en petite quantité, prendre un exercice moderé, de-

meurer dans un air pur, & ſerein, ſurtout reſpirer celui de la campagne, ſe chauffer de tems en tems à un feu doux, ſe lâcher doucement le ventre, enfin ſe conformer aux préceptes que j'ai expliqués plus au long dans ma Diſſertation *ſur les moiens de conſerver la ſanté aux vieillards* (a).

XXXIV. Les bleſſures produites par les cauſes extérieures violentes, ne donnent point la mort d'une maniere différente de celle qui eſt l'effet des maladies, ou qui arrivent par une néceſſité méchanique, c'eſt-à-dire, qu'elles en ſont ſuivies par rapport à la deſtruction, & extinction pleine, & entiere, des mouvemens vitaux, ou du mouvement de ſyſtole, & de diaſtole des ſolides, de celui de progreſſion, & de circulation des fluides. En effet, une partie des léſions mortelles cauſées par l'action violente des cauſes extérieures eſt l'épuiſement, ou l'extravaſation énorme du ſang, lorſque les bleſſures faites aux grands vaiſſeaux qui ſont dans les viſceres, ou dehors, ſont ſi conſidérables qu'on ne peut étan-

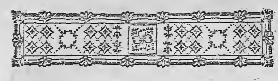
(a) Diſſert. *De tuenda ſenum valetudine.*

cher le ſang, & que la vie s'écoule avec les forces qui ſuivent l'épuiſement preſque total de cette liqueur. Une autre partie des cauſes mortelles eſt de nature à arrêter le mouvement vital de ſyſtole, & de diaſtole. Telles ſont les bleſſures du cœur qui ſont ſuivies d'une mort ſubite, non ſeulement à cauſe de l'extravaſation du ſang, mais ſurtout par rapport à la céſſation totale du mouvement progreſſif, & circulaire de cette liqueur, ceſſation produite par celle du mouvement alternatif de contraction, & de dilatation du cœur, de qui il dépend néceſſairement. Il en arrive autant lorſque le principe des nerfs, qui eſt dans la moëlle allongée, reçoit quelque atteinte, ou par une bleſſure, ou par la compreſſion qu'il ſouffre de la part des liqueurs; parce qu'il eſt néceſſaire dans ces circonſtances qu'il ne ſe faſſe plus un influx ſuffiſant de la lymphe des nerfs, dont le cœur ne peut cependant ſe paſſer pour exécuter ſon mouvement de contraction, & de relâchement, ou même que cet influx ceſſe entierement. Enfin d'autres léſions cauſent une corruption, &

une putréfaction sphaceleuse, qui, s'étendant peu à peu d'une partie à une autre, produisent à la fin la corruption des liqueurs vitales, & détruisent insensiblement les principes de la vie; & voilà comme toutes les lésions mortelles de leur nature produisent la mort.







LA THERAPEUTIQUE

SECTION II.

De la méthode, de l'ordre, & des loix de la nature, & de l'art, dans le traitement des maladies, des remedes en général, de leurs quatre différens genres, de la maniere dont ils agissent, & dont on doit les appliquer, avec des précautions, & des observations, enfin un choix de quelques remedes composés.

CHAPITRE PREMIER.

De la méthode excellente que suit la nature dans la guerison des maladies.

SOMMAIRE.

I. *La Nature guérit souvent les maladies*

sans le secours de l'art. II. *Ce que les Anciens entendoient par Nature. Ce que c'est suivant quelques Modernes.* III. *On distingue trois sortes d'actions dans le corps. Les mouvemens méchaniques sont l'objet de la Médecine.* IV. *L'œconomie de ces mouvemens est la nature.* V. *La méthode de la nature consiste à détruire les causes des maladies.* VI. *Quelles sont les causes des maladies.* VII. *Le mouvement des fluides, & des solides sert à les détruire.* VIII. *Les maladies viennent de l'augmentation de ce mouvement, & c'est elle à son tour qui les guérit.* IX. *Combien il y a d'especes de mouvemens spasmodiques.* X. *Lesquels de ces mouvemens sont salutaires, ou pernicieux.* XI. *Comment le spasme devient salutaire.* XII. *La nature guérit les maladies en détruisant leur cause.* XIII. *Procedé de la nature dans la guérison des fievres aigues.* XIV. *Devoir du Médecin dans les maladies.* XV. *Procedé de la nature dans les fievres exanthématiques.* XVI. *Devoir du Médecin dans ces maladies.* XVII. *Méthode de la nature dans la guérison des fievres intermittentes.* XVIII. *Devoir du Médecin dans ces maladies.* XIX. *Méthode de la*

nature dans les fievres lymphatiques. Devoir du Médecin dans ces maladies. XX. *Les hémorrhagies sont produites par la nature pour l'avantage du sujet.* XXI. *Comment le Médecin doit se comporter dans les hémorrhagies.* XXII. *Les hémorrhagies guerissent les maladies.* XXIII. *La nature entretient la santé, par les fluxions catarrheuses, la diarrhée, la sueur, le flux d'urine,* XXIV. *Le vomissement, les éruptions cutanées, la goute des vieillards.* XXV. *La nature guerit des maladies par d'autres.* XXVI. *Elle n'est pas capable de guerir par elle-même les maladies chroniques.* XXVII. *C'est à l'art à les guerir.* XXVIII. *Mouvemens peu salutaires de la nature; dans les hémorrhagies;* XXIX. *Dans les fievres;* XXX. *Dans les mouvemens épileptiques, & convulsifs; dans la palpitation du cœur; le hocquet, & le vomissement; la toux férine; les déjections abondantes; après les passions de l'ame.* XXXI; *Il faut donc connoître la vraie méthode, & s'y conformer;* XXXII. *Ce dont les Médecins s'embarrassent peu.* XXXIII. *Il faut aussi distinguer les tempéramens,* XXXIV. *Et si le Malade est fort, ou foible.*

I. IL eſt ſi évident, & ſi notoire, qu'une grande quantité de perſonnes, ſurtout dans le peuple, les gens de campagne, & ceux qui ſuivent un régime ſimple, & commun, & qui ne s'abandonnent point à la fougue des paſſions, gueriſſent des fievres aigues, même les plus dangereuſes, des peſtilentielles, & malignes, ſans le ſecours d'aucun remede, & ſans les conſeils d'aucun Médecin, en mettant ſeulement en uſage le repos, & l'abſtinence, & en évitant ſoigneuſement tout refroidiſſement exceſſif; il eſt, dis-je, ſi notoire qu'ils gueriſſent plus ſurement, & plus heureuſement, par les ſeules forces, la ſeule vigueur de la nature, que les riches, & les gens du premier ordre ne le font par les conſeils des plus fameux Médecins, & par l'uſage des remedes les plus précieux, & les plus vantés, que ce ſeroit perdre le tems que d'entreprendre de prouver cette vérité. A peine ſe trouveroit-il un Médecin tant des tems paſſés que de nos jours, qui n'ait re-

gardé, & ne regarde, avec Hippocrate (*a*), la nature comme l'agent le plus propre à opérer la guérison des maladies, en emploiant ses forces, pour parler comme Galien, pour faire sortir du corps ce qui lui est nuisible, & pour y retenir ce qui peut contribuer à entretenir sa santé, de sorte que tout le monde s'accorde à avouer que si la nature ne fait rien, il est impossible que les efforts du Médecin aient le moindre succès.

II. Mais qu'est-ce que la Nature, cet agent si puissant pour conserver la vie, entretenir la santé, & garantir les hommes de la mort, & du péril, qui les menacent? C'est une question qui n'a jamais été bien éclaircie, & qui mérite pourtant de l'être. Les Anciens dont toutes les connoissances en fait de Physique se bornoient plûtôt à trouver des noms vuides, qu'elle ne s'étendoit à connoître des choses, & des causes véritables, ont dit que la nature étoit le principe, & la cause de tout le mouvement qui se fait dans le corps humain; ce qui n'est

(*a*) Hipp. *Lib. VI. Epidem. cap.* 5.

rien dire ; c'eſt plûtôt une petition de principe, ou rendre la queſtion même en d'autres termes. Des Phyſiciens célébres de notre tems ont ſenti le deffaut de la doctrine des Anciens, &, pour donner une idée de la Nature, ils ont dit qu'il y a dans le corps un principe, une cauſe, un agent, qui exécute tous les actes qui appartiennent à l'eſprit, à l'imagination, à la volonté, & même ceux qui reſſortiſſent au phyſique, & au méchanique, qui eſt l'ame, ſubſtance douée de raiſon, & d'une connoiſſance intérieure, & qui conduit, & dirige, tous les mouvemens vers un certain but, & pour opérer la conſervation du corps. Ils diſent que cette ame prend le nom de nature lorſqu'elle préſide à la vie, c'eſt-à-dire, qu'elle ordonne les mouvemens néceſſaires à ſa conſervation. Ils ne veulent point que ſes opérations en ce cas ſoient produites par une néceſſité méchanique, telle qu'elle réſulte de l'action, & du contact des corps ; mais ils penſent qu'elle ordonne ſes mouvemens pour éloigner, & faire ſortir du

du corps les causes nuisibles, & menaçantes, suivant les regles d'une prudence morale, qui est quelquefois en deffaut ; en conséquence, comme tous les mouvemens, & efforts de cette puissance n'ont pour objet que le bien, & la conservation du corps, ils prétendent qu'ils sont toujours bons en eux-mêmes, & de leur nature, & condamnent la témérité assez ordinaire aux Médecins, qui les jugent nuisibles, & maladifs, par la raison que la nature prend quelquefois le change.

III. Nous conviendrons sans peine que cette nouvelle hypothese est ingénieuse. Mais notre intention n'est pas de la discuter ici, quoiqu'on puisse la détruire par des preuves, & des raisonnemens évidens. Nous renvoions sur ce sujet au premier Tome de notre Medecine Raisonnée, & à d'autres Traités sur le même sujet, entre autres au Traité *du premier principe du mouvement dans les corps animés* (a), du célebre M. Burchard, Professeur à Rostoch, où cette doctrine est atta-

(a) Burchardus. *Tract. de principio movente primo in animatis.*

quée avec autant d'érudition que de solidité. Nous nous contenterons de remarquer ici qu'il y dans le corps humain trois sortes d'actions différentes, très distinguées en elles-mêmes, & par leur nature, celles de l'ame, qui se renferment dans ce qui a rapport à l'intelligence, & à la volonté ; celles de l'imagination, qui consistent dans la réception des idées des objets, la représentation de ces idées, & les sensations qui y sont liées ; cette espece d'action nous est commune avec les bêtes ; enfin la troisiéme classe renferme les actions purement physiques, ou les mouvemens qui se passent dans le corps, en conséquence des opérations, & de l'action respective des choses corporelles, & qui résultent nécessairement de la structure, de la connéxion, de la disposition, de la grandeur, de la figure, des parties solides, & fluides, suivant un nombre, un ordre, & un objet déterminés ; especes de mouvemens que les Philosophes appellent méchaniques, & dont la cause véritable, prochaine, & immédiate, n'est point le principe qui forme les

idées, mais bien les différentes modifications de la force motrice qui fait partie de l'essence de tous les êtres corporels. Et ce sont ces actions physiques qui sont le vrai objet du Médecin, & de la Médecine; parce que la vie, la santé, la lésion des fonctions du corps, ou maladie, leur destruction, où la mort, la préservation, ou le rétablissement des maladies, la force, & la vertu des choses qui sont avantageuses, ou nuisibles au corps humain, dépendent premierement, prochainement, & immédiatement, des combinaisons dont nous avons parlé ci-devant. Il faut cependant convenir que les loix de l'union que Dieu a établie entre l'ame, & le corps, c'est-à-dire, entre les opérations des sens, de l'imagination, & de l'esprit, & les fonctions vitales sont telles que ces différentes facultés agissent l'une sur l'autre. Mais les premieres ne peuvent produire ces actes purement physiques, & leur force se borne plûtôt à les déranger, ou en changer les dispositions.

IV. Maintenant pour expliquer clairement, & particulierement, ce

que nous entendons par Nature ; quand nous appliquons ce terme au corps humain, car nous sommes du sentiment d'Hippocrate, qui la regarde comme la base de tout discours, & de tout raisonnement en matiere de Médecine, & par conséquent nous ne pouvons nous dispenser d'en donner une idée claire ; pour expliquer, dis-je, ce que nous entendons par Nature, ce n'est rien autre chose que le mouvement progressif, & circulaire du sang, & de toutes les liqueurs, dépendant de la contraction & dilatation alternatives du cœur, & des vaisseaux qui renferment les fluides, mouvement reglé des solides & des liquides qui produit la sécrétion des parties utiles, & qui doivent être retenues pour être mises en œuvre, & l'excrétion des parties inutiles de divers genres, par les couloirs, & excrétoires convenables. Tant que ces mouvemens sont bien reglés la vie, & l'intégrité du corps se maintiennent, & leur désordre produit les lésions des parties, & des fonctions, ou des maladies, dont la guerison s'opere, & s'acheve, en fesant rentrer dans l'ordre

les mouvemens déréglés par le moien des secours appropriés. Or ce mouvement actif, & vivifiant, de systole, ou de contraction, des solides, vraie cause, ou ame, s'il est permis de parler ainsi, des fonctions vitales, ne dépend pas d'un principe spirituel, moral, & métaphysique, mais en partie de la structure organique, & de la force élastique des solides, & des vaisseaux, & en partie de l'influx dans les parties motrices de toute espece d'un fluide très-délié, qui a beaucoup de force pour produire les mouvemens, & qui est renfermé dans le sang arteriel, & les nerfs.

V. Après avoir expliqué clairement ce que c'est que cette nature à qui appartient la conservation, & la guerison du corps, il faut examiner par quelle voie, par quelle méthode, cette cause dont la force & la puissance sont admirables, quand il s'agit de délivrer le corps du danger imminent de la mort, ou des maladies, opere ces miracles. Car on doit, sans balancer, regarder la connoissance de la méthode d'une cause qui doit son existence à une Providence infini-

ment ſage, comme la vraie, & invariable bouſſole qui doit montrer la route que doit ſuivre la Médecine, pour ne point déranger, ou diſtraire, la nature qui travaille utilement, & pour la ſuivre, & l'imiter, ou pour l'aider dans ſes embarras, & la remettre dans ſon chemin, lorſqu'elle s'égare. Or le point principal, & eſſentiel, en quoi s'accordent la méthode, & l'ordre de la nature, & de l'art pour opérer la guериſon, eſt d'éloigner, & de faire ſortir, du corps les cauſes des maladies, qui dérangent, & alterent, l'œconomie des mouvemens naturels. C'eſt donc avec grande raiſon que Galien aſſure que, pour guerir parfaitement, il faut commencer par attaquer la cauſe du mal (*a*). Celſe dit a ce ſujet qu'*on traite bien une maladie quand on ne ſe trompe pas ſur ſa cauſe*; *parce que la connoiſſance de cette cauſe, de ſes commencemens, & de ſon occaſion, jettent un jour admirable ſur la nature de la maladie, & des remedes propres à la ſurmonter* (b). Fernel confirme la même vé-

(*a*) Galen. *Lib. I. Method. Meden.*

(b) *Is recte curat, quem cauſa origo non fallit; quia cauſæ inveſtigatio ejuſque pri-*

rité quand il dit qu'*on ne peut ni prévenir les maladies, ni les guerir heureusement, sans connoître leurs causes* (a).

VI. Puis donc que la nature, par elle-même, & par ses propres forces, sans le secours du Médecin, & sans celui des remedes, guerit quelquefois les maladies, en détruisant entierement leurs causes, c'est avec grande raison qu'on demande ce que c'est que ces causes de maladies, & quel ordre, ou quelle méthode suit la nature pour les surmonter, & les faire sortir du corps. Pour résoudre cette question, il faut se souvenir que, comme rien n'est plus nécessaire pour la conservation du corps que les mouvemens progressif, & excrétoire, aussi rien n'est plus contraire à la nature, & plus propre à détruire le corps, que le repos du sang, & des humeurs, leur stagnation, leur stase, leur extravasation, l'obstruction des vaisseaux, la retention des impuretés, & l'en-

mordia & occasio, in affectionis & remediorum cognotionem amplissimam deducunt. Cels.

(a) *Morbi absque causarum pracognitione, nec pracaveri, nec feliciter curari possunt.* Fernel. *Method. Medend. Lib. I. cap.* 4.

durciſſement des viſceres. Car il n'y a pas de cauſes plus efficaces pour produire les mouvemens fébriles, ſpaſmodiques, & convulſifs, en quoi conſiſte principalement l'appareil des mouvemens maladifs, & pour engendrer cette corruption des humeurs ſi ennemie de la température des liqueurs, & de la ſtructure des ſolides, connue des Médecins Modernes ſous le nom de Malignité.

VII. Il faut donc que la nature détruiſe, & ſurmonte, ces cauſes morbifiques, pour qu'elle faſſe ſon devoir. C'eſt ce qu'elle ne peut exécuter d'une maniere plus convenable, & plus efficace, qu'en augmentant le mouvement des ſolides, & des fluides. Car le caractere, & le principal effet, de cette accélération eſt de donner des ſecouſſes aux liqueurs qui ſe rallentiſſent, ou s'arrêtent, de les faire ſortir des parties où elles s'étoient comme cantonnées, de les diſſoudre, de les remettre en mouvement, &, par cette méchanique, de lever les obſtructions des vaiſſeaux. Ce mouvement acceleré ſert auſſi à donner de la fluidité aux liqueurs épaiſſies, arrêtées,

rêtées, & engorgées, & à les rendre propres au mouvement progressif, en même tems qu'il est propre à faire sortir par des endroits convenables les liqueurs, & le sang même, qui pêchent par la quantité superflue, & leurs parties excrémenteuses, sereuses, salines, par les excrétoires destinés à leur évacuation, c'est-à-dire, les bilieuses, & visqueuses, par les intestins, les salées aqueuses par l'urine, les aqueuses salines sulphureuses les plus divisées par le couloir universel de la peau.

VIII. Ce qui mérite surtout d'être remarqué, c'est que toute cause morbifique, soit qu'elle devienne nuisible par rapport à sa quantité, ou à son volume, ou bien à son intempérie, & son activité, agit principalement sur les parties douées d'un mouvement, & d'un sentiment exquis, telles que les nerveuses, & membraneuses, & les musculeuses, & sur les canaux, & tuiaux destinés à renfermer des liqueurs, & qui ont un mouvement de systole, & de diastole, lesquels sont composés de ces parties. Or l'action des causes mor-

bifiques consiste à produire une distension, ou compression incommode, des picotemens, des irritations, des érosions ; ce qui ne peut arriver sans que, suivant les loix de l'œconomie animale, il ne se fasse souvent dans tout le systême des parties nerveuses, & fibreuses, à raison de l'étroite correspondance qui est entre elles, un mouvement spasmodique de tiraillement, ou une réaction ; & cette contraction spasmodique des parties motrices, musculeuses, & nerveuses, constitue uniquement l'essence de la cause évidente, premiere, & prochaine, des mouvemens maladifs. C'est elle en effet qui dérange, & renverse, tous les mouvemens qui sont reglés dans l'ordre naturel ; qui est capable de vicier, & de détruire, les fonctions des parties ; c'est enfin à elle qu'il faut remonter pour trouver la cause de tous les accidens qui se présentent dans les maladies. Qui croiroit en cet état que ce même mouvement spasmodique fut l'instrument, & le moien, dont la nature se sert avec tant de succès pour surmonter, & détruire, la cause qui produit les mouvemens ma-

ladifs ? & peut-on assez admirer l'art infini du tout-puissant Ouvrier qui a disposé de telle sorte la machine du corps, que les mouvemens maladifs soient souvent eux-mêmes le remede propre pour corriger, & annéantir, les causes des maladies !

IX. Puis donc que le grand secret de la nature pour opérer la guerison des maladies, secret dont la connoissance est d'une extrême importance, consiste dans les mouvemens spasmodiques, nous ne pouvons nous dispenser d'expliquer plus clairement ce que nous pensons à ce sujet. Nous commencerons par rappeller ce que nous avons déja dit plusieurs fois, qu'on remarque dans tous les mouvemens, & paroxysmes un spasme, qu'on peut diviser d'abord en général, & particulier, en salutaire, & en pernicieux. Nous appellons fievre le spasme universel, ou général, c'est-à-dire, celui qui attaque tout le systême vasculeux, & surtout le cœur, & le systême des arteres, & des fibres, & qui, leur causant une contraction contre nature, augmente les mouvemens de systole, & de diastole,

&, par une ſuite néceſſaire, le mouvement progreſſif des liqueurs. La fréquence des pulſations eſt un ſigne très-certain de l'exiſtence de ce ſpaſme. Le ſpaſme particulier eſt celui qui n'attaque qu'une partie du corps, qu'il reſſerre en la contractant, ce qui empêche le ſang d'y circuler avec la même liberté, & qui, cauſant une inégalité dans la circulation, l'oblige de ſe porter en plus grande quantité vers les parties où il trouve moins de réſiſtance. Cette affection ſpaſmodique particuliere eſt propre aux parties nerveuſes, & membraneuſes, telle que le ventricule, & tout le canal inteſtinal, où ſouvent elle cauſe ſes ravages, comme le prouvent évidemment, par la multiplicité, & la violence de leurs ſymptômes, ces maladies ſpaſmodiques connues ſous le nom d'hypochondriaque, & d'hyſtérique. Ce ſpaſme particulier ſe trouve encore dans toutes les hémorrhagies, les trop grands amas de ſang dans certaines parties, les douleurs de toute eſpece, toutes les inquiétudes, & les ſuppreſſions d'excrétions. Si cette affection attaque avec violence la

dure-mere qui enveloppe tout le cerveau, & le cervelet, & à qui les membranes des nerfs, & celles des os, doivent leur origine, non seulement il se fait une circulation rapide du fluide nerveux dans tout le systême des membranes, & des nerfs, mais les membres se contractent, se tordent, ou s'agitent avec violence, ce qui produit une épilepsie, ou convulsion universelle; au lieu que les mouvemens convulsifs naissent du spasme des membranes, & des nerfs de la moëlle de l'épine.

X. Tels sont les principaux mouvemens que produit la nature, & qui sont sensibles dans toutes les attaques des maladies, & les commencemens des accès. Une question non moins importante à examiner à présent, c'est de savoir lesquels de ces mouvemens sont propres à opérer la guérison, & à détruire les causes des maladies, & lesquels tendent à la destruction, & à la mort du sujet. Or nous regardons comme salutaires dans les maladies les mouvemens, & spasmes, qui sont tellement disposés, qu'ils emportent la cause des maladies,

& des mouvemens ſpaſmodiques ; qu'ils débarraſſent les liqueurs qui ſont en ſtaſe, ou ſtagnation, & les faſſent rentrer dans la voie de la circulation ; qu'ils corrigent, & adouciſſent celles qui ſont âcres, & cauſtiques ; & qu'ils ſoient diſpoſés à procurer l'excrétion de la matiere morbifique. Nous regardons au contraire comme très-dangereux, & pernicieux, ceux qui reſſerrent la peau, & les excrétoires de toute eſpece ; qui retiennent au-dedans du corps la matiere vicieuſe, & le foier de la maladie ; & qui la repouſſent vers l'intérieur du corps, des viſceres, au lieu de l'évacuer. Ceux-ci cauſent la mort, ceux-là la ſanté.

XI. Le caractere de tous les ſpaſmes, & leur effet, eſt de repouſſer à l'intérieur du corps le ſang, & les liqueurs, & de cauſer en quelque ſorte la ſuppreſſion de toutes les excrétions, par le reſſerrement qu'ils produiſent dans les plus petits canaux. Ils deviennent cependant ſouvent ſalutaires quand au bout d'un certain eſpace de tems les couloirs qui étoient fermés ſe relâchent, les vaiſſeaux

crêpés s'ouvrent, qu'il se fait un abord plus considérable des liqueurs à la surface du corps, & aux parties externes, que l'excrétion cutanée augmente, que la sueur coule, que les urines sortent épaisses, & que les intestins laissent passer une grande quantité de matieres bilieuses, & visqueuses. C'est à ces excrétions, qui suivent les maladies, & les spasmes, dans des tems déterminés, qu'on reconnoît que leur effet est salutaire, & tel qu'on peut le desirer; & c'est ce qui fait que les Médecins les nomment critiques, c'est-à-dire, qui décident de la maladie. Ordinairement ces évacuations, lorsqu'elles doivent être salutaires, se font surtout un jour impair, appellé critique par cette raison, savoir le jour qui partage en deux parties égales le nombre septenaire, le neuf, l'onze, le quatorze, & l'un de ces jours la maladie tourne à la mort, ou à la guerison. Car lorsqu'un de ces jours il arrive une rémission notable des symptômes, & que les évacuations s'ensuivent, c'est un très-bon prognostic, mais lorsque la violence des accidens continue, que les spasmes sont

toujours de la même force, & qu'il ne se fait pas d'évacuations, le danger est très-menaçant, & la mort est le dénouement ordinaire de la maladie. Ainsi bien que beaucoup de mouvemens maladifs soient eux-mêmes, & de leur nature, contraires à la regle, & à l'ordre, la disposition des parties solides, & fluides dont notre machine est composée est si ingénieuse, & les mouvemens qui en résultent, tellement reglés par une Providence infiniment sage, qu'ils sont souvent salutaires, & propres à surmonter les causes des maladies, & qu'ainsi ils remedient aux maux qu'ils ont causés; & c'est en ce sens que les plus judicieux des Anciens ont regardé la nature comme ce qui opere la guerison.

XII. La vraie, la sûre, & la très-salutaire méthode, & regle, que le Tout-Puissant a établie dans le corps, & à laquelle la nôtre est astreinte dans la cure des maladies, consiste donc principalement à faire produire par la cause de la maladie, soit qu'elle pêche en quantité, ou en qualité, des mouvemens spasmodiques dans le genre

vasculeux, & membraneux, qui tendent à éloigner la cause de la maladie même, ou à la faire sortir dans le tems convenable. Quand ces mouvemens réussissent à souhaits, la nature toute seule opére la guerison, & le Médecin est simple spectateur; mais si elle ne peut agir seule, le Médecin devient acteur, & se trouve obligé de suivre la même méthode, le même chemin, d'aider la nature, d'écarter les obstacles, de calmer ses mouvemens, ou de les augmenter, de conduire la matiere morbifique vers les excrétoires convenables, de la détourner de ceux qui ne le sont pas, & d'emploier pour arriver à ce but les différens remedes qui sont en sa disposition. D'où il suit que tout l'objet du Médecin, toute son opération, tout le secours qu'on a droit d'attendre de lui, se borne à observer les mouvemens de la nature, soit qu'elle fasse effort pour dissoudre, & débarrasser les matieres qui sont arrêtées, corriger, & adoucir celles qui pêchent par leur âcreté, enfin les faire sortir par les routes convenables, & à suivre ces mouvemens, les aider,

& les conduire par les routes appropriées à une fin ſalutaire.

XIII. Mais, pour mettre notre penſée dans un plus grand jour, il eſt également utile, & néceſſaire, d'examiner la méthode que ſuit la nature dans la gueriſon de différentes maladies, & de faire voir de quelle maniere elle s'y prend pour préſerver le corps du danger dont elles le menacent ſouvent. Les fievres, aigues, & chroniques, ſont ſurtout du nombre de celles qui ſe guériſſent par l'opération de la nature ſeule. La plus grande partie des aigues eſt du genre des inflammatoires, & eſt cauſée par une ſtaſe fixe du ſang dans la ſubſtance tubuleuſe des parties, & des viſceres. Le ſpaſme que cauſe cette ſtaſe dans tout le genre fibreux, & vaſculeux, fait circuler le ſang avec plus de vélocité dans tout le ſyſtême des vaiſſeaux, & l'oblige d'aborder en plus grande quantité à la partie attaquée; diſſout, met en mouvement, & emporte peu à peu, le ſang qui étoit arrêté, & fortement attaché, & arrive communement le ſeptiéme jour. Et ſi pour lors le ſpaſme, & la fievre ſe

calment, les glandes de la peau se relâchent, la transpiration recommence, les impuretés salines, & sulphureuses qui se sont formées pendant le cours de la maladie s'évacuent d'elles-mêmes avec le seul secours de la nature, & la fievre cesse. Et voilà la méthode dont la nature se sert pour guerir souvent très-heureusement sans le secours d'aucun Médecin nombre de Malades attaqués des fievres, & surtout de fievres continues, & notamment les personnes du peuple.

XIV. Cette méthode de la nature trace merveilleusement au Médecin le chemin qu'il doit suivre dans les mêmes circonstances, & lui apprend parfaitement ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit éviter. Car voici la loi qu'il doit suivre dans le traitement, il faut dissoudre successivement,& peu à peu par un abord accéleré du sang les liqueurs qui sont arrêtées dans les vaisseaux. D'où il suit tout naturellement que comme l'abondance du sang qui gonfle trop les vaisseaux, & qui leur cause une trop grande tension, l'empêche d'y circuler avec toute la liberté requise, & qu'au contraire elle

ne fait qu'augmenter la ſtagnation, & l'inflammation, il n'y a rien de plus preſſé dans ce cas que de la diminuer par la ſaignée prudemment adminiſtrée, tant pour empêcher l'accroiſſement de la ſtaſe, & l'inflammation, que pour faciliter la circulation dans tout le corps, & ſurtout dans la partie attaquée. La même loi, fondamentale de l'art de guerir, nous apprend auſſi qu'il faut ſe garder de tirer trop de ſang. Car ſi l'on tombe dans ce deffaut, cette liqueur n'aborde plus en quantité ſuffiſante à la partie affectée, & c'eſt cependant de cet abord que dépend la réſolution du ſang arrêté. Les Médecins ont donc grand tort de réïterer ſouvent la ſaignée dans les fievres inflammatoires, lorſqu'il n'y a point de ſang; car par cette conduite ils ne font que faire promptement tomber dans le ſphacele la partie malade. Il faut donc ſe comporter autrement, & faire réflexion que puiſqu'on a deſſein de balaier les petits vaiſſeaux, les vaiſſeaux capillaires, du ſang qui y eſt arrêté, & qui forme l'inflammation, en même tems qu'on en veut faciliter le libre

passage au sang plus épais, & plus massif, qui a de la peine à circuler, rien n'est plus approprié que tout ce qui donne de la fluidité aux liqueurs, qui délaie, & humecte, & qui rabbat la chaleur immoderée qui dissipe la sérosité déliée. D'où il suit au contraire qu'il n'y a rien de plus nuisible dans toutes sortes d'inflammations que ce qui épaissit les liqueurs, ce qui augmente la chaleur, & ce qui dissipe l'humidité du sang, comme sont les narcotiques, & les sudorifiques chauds.

XV. Dans les dangereuses fievres aigues qui se joignent ordinairement aux petites véroles, aux rougeoles, au pourpre, aux éruptions pétéchiales, aux bubons pestilentiels, il s'attache aux parties nerveuses, & membraneuses, surtout au ventricule, & aux intestins, une sérosité caustique, âcre, délié, qui y cause de violentes contractions spasmodiques, produit des congestions d'humeurs dans différentes parties, & en même tems allume une fievre qui fait refluer le sang des parties extérieures en dedans du corps, afin qu'un abord plus

abondant de la lymphe, & du sang; adoucisse, corrige, & résolve la matiere âcre, & caustique, qui fait ces maladies, & la dispose à se jetter à la peau. Quand les efforts de la nature produisent ces effets, les spasmes, & presque tous les accidens se calment, les pores, & les vaisseaux que la peau recouvre, se relâchent, il se fait un plus grand abord du sang à la surface de la peau, & à l'habitude du corps; ce qui fait que la matiere morbifique caustique est poussée au dehors, & sort sous la forme d'exanthemes, de pustules, de bubons; & c'est ainsi que les seules forces de la nature guerissent quelquefois les rougeoles, les petites véroles, & même la peste, sans le secours d'aucun remede. Aussi Sanctorius dit-il formellement que le peuple se tire plus aisément d'affaire dans la peste, que les riches qui font beaucoup de remedes (*a*). Et c'est aussi ce qui fait dire à Sydenham dans le commencement de son Traité des maladies aigues, *la peste est-elle autre chose qu'une complica-*

(*a*) Sanctor. *Medic statie. Sect. I. Aphor.* 139.

tion de symptômes dont la nature se sert pour faire sortir par les excrétoires en forme d'abscès, ou d'autres éruptions, les particules véneneuses qui ont pénétré dans le sang avec l'air qu'on a respiré (a) ?

XVI. Si donc la nature seule guerit par ce seul procedé ces dangereuses maladies, le Médecin, son ministre, doit suivre la même route, quand elle est empêchée de le faire. Car voici la regle qu'il faut suivre dans le traitement des maladies exanthématiques ; il faut adoucir la matiere âcre caustique qui s'attache aux parties vitales, en y amenant une plus grande quantité de sang, & de lymphe bien conditionnée, pour disposer cette matiere à sortir par la circonférence du corps. D'où il suit naturellement que tout ce qui contribue à adoucir l'acrimonie des liqueurs, & qui produit dans le sang des sucs doux, gélatineux, & temperés, est d'un grand

(a) *Ipsa pestis quid, obsecro, est aliud quam symptomatum complicatio, quibus utitur natura ad inspiratas una cum aëre particulas miasmodes per emunctoria, apostematum specie, vel aliarum eruptionum opera, excutiendas.* Sydenham. *in præfat. morb. acut.*

ſecours pour faciliter le travail de la nature. Il eſt donc évident que rien n'eſt plus avantageux dans ces maladies que les remedes qui adouciſſent, & temperent l'âcreté, comme les dattes, les figues, la racine de régliſſe, les fleurs de coquelicot, la graine de fenouil. On voit auſſi que les bézoardiques d'une nature fixe, qui contribuent beaucoup à tempérer l'âcreté des liqueurs, ne peuvent qu'être fort avantageux. On voit encore que c'eſt une faute énorme de donner de forts ſudorifiques, & des remedes qui pouſſent fortement vers la peau, dans le commencement de ces maladies, & avant que la matiere ſoit digerée, & adoucie; car c'eſt un moien infaillible d'aigrir les accidens, & de cauſer un dénouement funeſte. On voit enfin évidemment que, puiſqu'il faut que la matiere morbifique ſorte par la peau, c'eſt une inſigne témérité d'emploier dans le tems deſtiné à la ſortie de cette matiere par l'habitude du corps, des purgatifs, diuretiques, ou émétiques violens, ou même des acides rafraîchiſſans, des hypnotiques, ou des

des nitreux, en trop grande dose, surtout dans l'enfance, ou d'exposer le corps à un air trop libre.

XVII. Les fievres intermittentes sont aussi leur remede à elles-mêmes, & ce n'est pas une rareté de les voir gueries sans le secours du Médecin. Car les plus opiniâtres d'entre elles, telles que celles qui arrivent dans l'Automne, ou l'Hiver, & les quartes, ont ordinairement leur foier dans la profondeur des visceres du bas-ventre, le foie, la rate, ou le pancréas; c'est pourquoi elles attaquent plus souvent les corps remplis d'un sang épais; & quelquefois d'elles-mêmes, ou par quelque faute dans le traitement, elles dégenerent en ictere, anasarque, ascite, enflure œdémateuse des pieds, ou gonflement de la rate. Or on ne peut imaginer rien de plus propre pour débarrasser ces visceres engorgés, & obstrués, qu'une accélération du mouvement du sang, qui le fait aborder en plus grande quantité à ces vaisseaux obstrués, puisque c'est le moien de pousser ces liqueurs épaissies, & arrêtées, de les faire sortir de leurs caches, & de les

faire rentrer dans la voie de la circulation. Quand les obstructions sont levées, la fievre cesse d'elle-même, ou avec peu de secours.

XVIII. Mais comme les obstructions considérables que cause un sang trop abondant, & trop épais, se débarrassent difficilement par les seuls efforts de la nature, & que le retour fréquent des accès dissipe beaucoup la masse du sang, la fait tomber dans une intempérie chaude, & bilieuse, & épuise les forces, il faut que le Médecin fasse tous ses efforts pour aider l'opération de la nature, & mettre en usage tous les remedes qui peuvent débarrasser les vaisseaux des visceres engorgés. C'est à quoi contribue surtout l'application prudente, & circonspecte, c'est-à-dire, relative à la différence des tempéramens, des sels apéritifs, qui détergent, & divisent les liqueurs épaisses; les décoctions, & infusions, de racines, & plantes ameres aromatiques, incisives, balsamiques; les évacuans appropriés, tels que nos pilules balsamiques; les mercuriels bien préparés; tous secours d'une efficacité

merveilleuſe pour ſurmonter ces fievres opiniâtres, & garantir le corps du péril dont il eſt menacé, quand on les emploie dans l'ordre, & le tems convenables. Au contraire c'eſt une méthode entierement condamnable que d'attaquer les fievres intermittentes opiniâtres par de forts purgatifs, & émétiques, par les ſudorifiques, les hypnotiques, & les aſtringens, ſurtout emploiés à grande doſe, dans les commencemens; car cette manœuvre ne fait plûtôt que fortifier les obſtructions, & cauſer de dangereuſes rechutes, ou des maux beaucoup plus conſidérables, & qui ne reçoivent point de gueriſon.

XIX. Nous paſſons aux fievres goutteuſes, rhumatiſantes, & catarrheuſes, produites principalement par une abondance de féroſités excrémenteuſes, tenues, ſalines, cauſée par le rallentiſſement de la tranſpiration, qui reflue vers l'intérieur, ſurtout lorſque les vents du Nord reſſerrent l'atmoſphere, &, s'arrêtant dans les parties glanduleuſes de la trachée artere, ou du goſier, ou dans les mem-

branes des articulations, ou des muſcles, y cauſe des reſſerremens ſpaſmodiques, qui produiſent un friſſonnement dans les extrêmités, un refroidiſſement, une laſſitude du corps avec peſanteur, la perte de l'appetit, le reſſerrement du ventre, des envies plus fréquentes d'uriner, une augmentation de chaleur ſur le ſoir, & pendant la nuit, l'éternuement, la toux, & des douleurs dans les membres. Tous ces mouvemens contre nature, qui repouſſent les liqueurs de la circonférence au centre, ne laiſſent pas de maſquer un remede, & un ſecours, contre ces maux mêmes; puiſqu'en obligeant le ſang, & une lymphe plus temperée d'aborder en plus grande quantité aux parties irritées par le picotement des ſels, les tuiaux qui étoient contractés ſe relâchent, la matiere cauſtique s'adoucit, ou ſe digere, & devient propre à ſortir par la toux, & le rhume de cerveau, mêlée dans une grande quantité d'humeurs viſqueuſes, ou à s'exhaler par les pores de la peau dans la goute, & les différentes eſpeces de rhumatiſmes. Ce procedé de

la nature montre clairement au Médecin ce qui est avantageux, ou nuisible, dans ces maladies, & ce qu'il doit faire, ou éviter. Car son premier objet, son objet essentiel, doit être d'emploier les moiens convenables pour corriger l'âcreté, & la salure, des matieres; le second, de ne rien tenter pour les faire sortir, à moins qu'elles ne soient suffisament digerées, & préparées; & le troisiéme, de les conduire aux excrétoires qui leur conviennent, & par conséquent d'éviter tout ce qui pourroit les détourner vers d'autres couloirs, comme il arriveroit, s'il emploioit les purgatifs, & les émétiques; ou les empêcher totalement de sortir par les pores de la peau, ce qui seroit l'effet des topiques astringens, & répulsifs.

XX. Nous venons de voir que les seuls efforts de la nature suffisent souvent pour surmonter les fievres, & que le moien dont elle se sert pour détruire leurs causes, est l'accélération de la circulation des liqueurs. Elle fait encore usage de la même méthode pour vaincre d'autres maladies, ou les prévenir, en produisant diverses ef-

peces d'excrétions. Nous remarquons en effet que le ſang eſt quelquefois en trop grande quantité dans les vaiſſeaux, ſurtout chez les femmes, dans la jeuneſſe, l'habitude du corps ſpongieuſe, & molle, la vie ſédentaire, & la bonne chere; ce qui eſt ſenſible en des tems, ou périodes déterminés, & ce qui l'empéche de ſe mouvoir dans les grands vaiſſeaux avec la liberté néceſſaire. Or, cette ſurabondance du ſang cauſe un ſpaſme, qui pouſſe les liqueurs ſurtout vers le fond du baſſin, & ſe connoît par les douleurs des reins, les flatuoſités du bas ventre, & ſon reſſerrement, le refroidiſſement des extrêmités, la ténuité des urines; ce qui cauſe une compreſſion des veines du méſentere, & du bas ventre, & oblige le ſang de faire un plus grand effort, & d'aborder avec plus d'impétuoſité vers l'utérus dans les femmes, vers les veines hémorrhoïdales dans les hommes, ſurtout d'un âge avancé, & dans l'adoleſcence vers la tête, & dans le nez, où, s'amaſſant en trop grande quantité, il cauſe une dilatation exceſſive des membranes trop tendres des ex-

trêmités des vaiſſeaux des narines de l'anus, & de l'utérus, ce qui les ouvre à la fin, & fait écouler une grande quantité de ſang. Dans l'état des choſes, ne peut-on pas regarder comme très-ſalutaire, & très-utile, une excrétion de ſang qui débarraſſe le corps de ſa trop grande abondance, ſi contraire à la liberté de ſon mouvement progreſſif, & qui menace le corps d'un ſi grand danger?

XXI. Le Médecin n'a rien à faire lorſque les mouvemens de la nature ſuffiſent, & ſont propres, à l'exécution de ſon deſſein. Car ce ſeroit une imprudence marquée, & une conduite diametralement oppoſée à la raiſon, que de tâcher d'arrêter ces excrétions ſalutaires par le moien d'aſtringens externes, ou internes, ou de remedes qui arrêtent les mouvemens, comme les hypnotiques, ou les narcotiques. Mais lorſque la nature laiſſe ſon ouvrage imparfait, ou que les mouvemens ſpaſmodiques qu'elle produit ne ſont point ſuffiſans pour faire ſortir le ſang, ou que le ſang eſt trop groſſier, tenace, & viſqueux, ou enfin que les voies par leſquelles l'éva-

euation se doit faire sont obstruées, ou resserrées par un spasme trop fort, il faut que le Médecin suive la route qu'auroit suivie la nature, & facilite, & aide, la dissolution du sang; & dans ce cas les emmenagogues moderés dans un véhicule suffisant, le thé, le caffé, les bains, les eaux minérales, ce qui matte la trop grande violence des spasmes, les fomentations, les frictions, sont d'un excellent usage dans le tems que le sang fait effort pour sortir.

XXII. Il arrive encore souvent que la prévoiante nature, finit, & termine heureusement, par elle-même, au moien des hémorrhagies qu'elle cause, les maladies les plus graves, & qu'il est presque impossible à l'art de guerir. Car, sans parler de ces hémorrhagies critiques qui arrivent si souvent, surtout dans les fievres aigues, & dont Hippocrate, & les autres Anciens, exaltent si fort les bons effets; une infinité d'expériences font voir que la sortie du sang par les vaisseaux hémorrhoïdaux, aidée du mouvement, de l'exercice du corps, soulage, ou même guerit, la folie, le vertige,

vertige, l'asthme convulsif, la colique convulsive, les affections soporeuses, & paralytiques, les migraines, les douleurs de goute, & de rhumatisme, & les accidens hypochondriaques. J'ai encore souvent remarqué que des convulsions épileptiques, ou mouvemens convulsifs des membres, qui avoient affligé de jeunes filles pendant plusieurs années, ont cessé d'eux-mêmes dans le tems de l'éruption du flux menstruel. Il est encore constant par l'expérience qu'un saignement de nez survenant à propos dans la jeunesse, soulage considérablement, & même guerit entierement, les maux de tête, les tintemens d'oreilles, le vertige, & d'autres grandes maladies de la tête. Comme nous avons traité cette matiere plus au long dans le Chapitre VI. de la précédente Section, qui roule sur le préjudice que cause la suppression des évacuations de sang, nous y renvoions le Lecteur. Il résulte de tout ce qu'on vient de dire que rien n'est plus avantageux, & plus convenable à la santé, que de suivre de la part du Médecin la voie de la nature, c'est-à-dire, d'entretenir, &

de faciliter, l'évacuation, & de se donner de garde d'en empêcher le cours.

XXIII. Tels sont les effets salutaires des hémorrhagies que produit la nature ; mais elles ne sont pas les seules excrétions qu'elle suscite pour l'entretien de la santé. Elle fait sortir d'autres humeurs, & d'autres matieres par différens couloirs. Car la sérosité cause quelquefois des maladies par sa quantité, & sa qualité. Aussi la nature prévoiante la fait-elle sortir au grand soulagement du corps. C'est ce qui arrive surtout au Printems, & en Automne, où le rhume de cerveau, la toux, & d'autres affections catarrheuses, & rheumatiques, font sortir une grande quantité de mucosité sereuse par la membrane glanduleuse, appellée pituitaire, qui tapisse les narines, & les sinus de la tête, & par celles qui revêtent l'intérieur des bronches. La même surabondance de sérosités âcres, bilieuses, & salées, dans l'intérieur du corps, produit souvent d'elle-même un cours de ventre qui cause un grand soulagement, & prévient les maladies qui auroient pû en

naître. Il arrive encore ſouvent que la nature fait ſortir ces mêmes impuretés par les pores de la peau, ſous la forme d'une ſueur abondante, ſi âcre, qu'elle écorche la peau même, & cauſe un démangeaiſon très-incommode; & nous avons vû des diſpoſitions ſcorbutiques gueries de cette maniere. Dans d'autres ſujets elle débarraſſe le corps de ces mêmes impuretés par le canal des reins, & produit un flux d'urine abondant; ce qui arrive ſurtout dans la ſuppreſſion de la tranſpiration inſenſible.

XXIV. Il faut regarder comme un bienfait de la nature, & comme une marque de ſa force, le vomiſſement qu'elle procure promptement, lorſque l'eſtomac eſt rempli d'une grande quantité d'alimens, ſurtout mal ſains, ou cruds, ou à demi cuits. Rien n'eſt en effet plus ſalutaire. Car cette maſſe incommode peſant dans l'eſtomac, cauſe ſur le champ des rots, des vents, des grouillemens, des douleurs dans les hypochondres, des ébullitions de ſang, avec un pouls grand, & vîte, & un deffaut de ſommeil. Auſſi eſt-ce un ſentiment auſſi rai-

ſonnable que commun, que c'eſt un grand avantage pour les petits enfans de vomir ſouvent, & un moien de conſerver leur ſanté. Il en faut dire autant de ces excrétions inſtituées par la nature pour purifier le ſang, & dégager le corps des cauſes morbifiques, & menaçantes, en pouſſant la matiere nuiſible à l'habitude du corps, ce qui arrive de tems en tems, dans les maladies qui deshonorent la peau, comme galle, lepre, tigne, ulceres coulans de la tête, taches de diverſes eſpeces, tumeurs éryſipélateuſes, ulceres qui rampent ſur la peau, & autres efflorescences de cette partie. Il eſt ſurtout vrai de dire de la goute qui attaque les vieillards, comme la raiſon & l'expérience le prouvent, qu'elle leur aſſure une longue vie. C'eſt ce que Sydenham remarque fort judicieuſement. *Qu'eſt-ce*, dit-il, *que la goute, ſi non un effort de la nature bienfeſante pour purifier le ſang des vieillards, & pour nettoier le fond de leur corps, pour me ſervir des termes d'Hippocrate* (a)? Comme toutes les

(a) *Quid podagra, niſi natura providentia ad depurandum ſenum ſanguinem, adque ad*

évacuations critiques dont nous venons de faire l'énumération, entretiennent la santé, & préviennent les maladies, en fesant sortir leur cause, il faut se garder de les arrêter imprudemment, & de repousser malheureusement dans l'intérieur la matiere rejettée critiquement au dehors, si l'on ne veut exposer le corps à recevoir un dommage plus grand que celui auquel il étoit exposé avant l'éruption de la matiere morbifique.

XXV. Mais tout tout ce que nous venons de remarquer n'a rien d'étonnant en comparaison de ce que nous allons dire. La nature rétablit quelquefois la santé en emportant à la fois deux causes morbifiques, par la seule accélération du mouvement des solides, & des fluides, & par ce procedé elle guerit une maladie par une autre. Il y a déja long-tems qu'Hippocrate a remarqué que la fievre guerit les convulsions (*a*). Le même Auteur observe que la fievre quarte, cette pierre d'achopement des Mé-

expurgandum corporis profundum, ut cum Hippocrate *loquamur?* Sydenham.

(*a*) Hipp. *Aphor. Sect. V, Aphor.* 17.

decins, guerit les convulsions, & l'épilepsie (*a*), ce que Bartholin (*b*), & Salmuth (*c*) confirment par des exemples. J'ai remarqué plusieurs fois que des mouvemens convulsifs causés par des vers, avoient cessé d'eux-mêmes la fievre étant survenue, & les vers aiant été tués par sa chaleur, ou l'âcreté de la bile. Je sais encore que la fievre tierce, ou quarte, survenant à des accidens hypochondriaques qui avoient tourmenté pendant long-tems des personnes dans l'adolescence, & la jeunesse, sans qu'aucun secours leur procurât du soulagement, les a fait évanouir. L'expérience m'a encore appris que des accès de folie, ou de passions spasmodiques, ont été calmés, ou même gueris totalement, par l'éruption à la peau d'une efflorescence scorbutique pourprée. Beaucoup d'Observations attestent les bons effets du rhume de cerveau dans le tintement d'oreille, le mal de tête opiniâtre, & les maladies des ïeux. Nous pouvons assurer sur la foi d'Hip-

(*a*) Idem. *Aphor. Sect. V. Aph.* 70. *&* *Coacar.* *III.* §. 80.

(*b*) Bartholin. *Histor. Cent. II. Histor.* 68.

(*c*) Salmuth. *Observ. Cent. II. Obser.* 84.

pocrate, & de beaucoup d'Observateurs modernes, que la dysenterie, & la diarrhée ont été plus d'une fois avantageuses dans l'affection hypochondriaque, & la mélancholie hypochondriaque, & même dans la goute. J'ai plusieurs exemples d'hydropisies anasarque, ou de poitrine, avec grand tremblement de cœur, & danger de suffocation, gueries entierement par un grand écoulement d'humeur aqueuse par l'utérus, en conséquence de l'usage des pilules balsamiques, & d'un sel apéritif. J'ai été témoin, qu'un flux de ventre abondant causé par un purgatif leger, a produit le même effet. Baillon rapporte une Observation semblable (*a*). Une chute aiant causé un flux d'urine abondant, auquel on ne s'attendoit pas, a gueri une hydropisie enkistée, dont l'histoire est rapportée au long dans une Dissertation publiée ici il n'y a pas fort long-tems sous ce titre, *Dissertation sur une hydropique guerie par une chute, sans ouverture du bas ventre* (b).

(*a*) Bellon. *Lib. I. Epidem. p. 6.*

(a) *Dissertatio de hydropica lapsu integro abdomine curata.*

On peut voir dans les ouvrages des Observateurs beaucoup d'exemples rares de guerisons opérées dans le même goût.

XXVI. C'est ainsi que la nature seule remédie parfaitement bien aux maladies aigues, & qu'elle emploie des moiens admirables pour entretenir l'intégrité du corps ; mais c'est toute autre chose des maladies chroniques, qu'elle ne surmonte pas seule, & qui demandent le secours du Médecin, une méthode convenable à leur caractere, & l'usage de remedes appropriés. En effet, c'est avec raison qu'on assure dans la Préface des œuvres de Célius Aurelianus que *les passions aigues se terminent d'elles-mêmes, ou par hazard, ou par l'opération de la nature, par une sueur, une hémorrhagie, un cours de ventre ; mais les maladies chroniques ne se guerissent que par l'habileté du Médecin ; car il ne faut pas s'attendre que la nature, ou le hazard les terminent* (a). Celse

(a) *Celeres passiones sua sponte solvuntur, nunc fortuna, nunc natura favente, fluore sudoris, sanguinis, vel ventris ; chronicæ vero solius Medici peritiam poscunt, cum neque natura, neque fortuna solvantur.* Cœl. Aurelian. *In Præfat.*

dit sur le même sujet avec autant de justesse, que de vérité, qu'*un Médecin est beaucoup plus excusable de ne pas avancer la guerison des maladies aigues, que des chroniques. Car dans les premieres il n'y a qu'un tems fort court pendant lequel le Malade meurt si les secours qu'on lui donne ne réussissent pas ; au lieu que dans les autres on a tout le tems de réfléchir, & de changer de remedes ; de sorte qu'il est rare qu'un Malade obéissant meure de la force de son mal, si le Médecin a été appellé dans le commencement* (a). En effet, il y a grande différence entre le caractere des maladies aigues, & celui des chroniques, puisque dans les unes il y a de violens mouvemens spasmodiques, qui attaquent impétueusement la cause de la maladie, & causent un prompt dénouement ; au lieu que dans les autres ils se trouvent plus rarement, qu'ils souffrent des inter-

(a) *Magis ignoscendum est Medico parum proficienti in acutis morbis, quam in longis. Id enim breve spatium est intra quod, si auxilium non profuerit, æger extinguitur : ibi & deliberationi, & mutationi remediorum tempus patet, adeo ut raro, si inter initia Medicus accessit, obsequens æger illius vitio pereat.* Cels. *Lib. III. cap.* 1.

missions, & intermissions notables ; & que les premieres attaquent communement le corps dans un état de vigueur, & que les autres s'engendrent peu à peu, & se forment par des accroissemens insensibles. Ajoutés que les causes des maladies qui se prolongent sont communement des obstructions, & des endurcissemens, des plus petits vaisseaux des organes excrétoires, & des visceres glanduleux destinés tant aux sécrétions, qu'aux excrétions, engorgemens nécessairement suivis d'une grande impureté des liqueurs vitales, & qu'enfin ces visceres, & excrétoires glanduleux, se remplissant, s'endurcissant, & se gonflant à la fin, tombent dans une corruption putride, une exulcération chancreuse, ou sont attaqués d'abscès, ou deviennent les causes occasionelles d'épanchemens funestes de la lymphe. Puis donc que dans les maladies chroniques le séjour de la cause morbifique lui fait jetter de profondes racines, & que la corruption, fesant des progrès, épuise les forces, étouffe les mouvemens, & affoiblit excessivement la nature, il n'est point éton-

nant que ses efforts soient languissans, qu'elle emploie rarement l'accélération des mouvemens pour les combattre, & qu'elle soit impuissante pour les surmonter; en conséquence que le secours de l'art soit nécessaire pour venir au secours de la nature chancelante, & pour achever l'ouvrage, & le reprendre, dans le tems qu'elle l'abandonne.

XXVII. Or il n'y a pas d'autre moien d'y réussir, que de rétablir la liberté de la circulation du sang, & des autres liqueurs, circulation dont dépend la vie, & la santé, que de procurer la sortie exacte des impuretés de différens caracteres qui s'y trouvent, par les excrétoires qui leur conviennent, de débarrasser promptement les obstructions, en quelque endroit qu'elles se trouvent, & de faire sortir par les excrétoires convenables les humeurs défectueuses. Or, la raison nous apprend qu'on ne peut lever les obstructions des vaisseaux, ni faire sortir les liqueurs corrompues, sans les avoir rendues mobiles, fluides, & propres à sortir. Aussi tout le secret de la guerison des maladies

chroniques consiste-t'il à rendre mobiles, & fluides, les liqueurs épaisses, à ramollir ce qui est serré, afin que l'augmentation de vélocité des liqueurs qui y abordent, produite par l'accélération du mouvement des solides, donne des secousses aux humeurs arrêtées, les dissolve, les emporte, & débouche ainsi les visceres obstrués. Dans ce point de vûe il est évident que rien n'est plus efficace pour parvenir à ce but que l'application convenable des eaux minérales chaudes, & froides, & autres sources médicinales, des infusions, décoctions, fomentations, bains, en un mot de tout ce qui a la vertu d'inciser, & d'ouvrir. Il est évident qu'il est mal à propos, & même préjudiciable d'emploier, avant que la matiere défectueuse soit suffisamment préparée, les forts purgatifs, diuretiques, sudorifiques, salivans, mercuriels, & métalliques; comme rien n'est plus imprudent que de donner des purgatifs violens dans le tems que les intestins sont remplis d'excrémens endurcis, ou de forts diuretiques dans le calcul, lorsque la violence de la

douleur, & des spasmes resserre les canaux urinaires, & que le calcul y est arrêté, & de faire effort pour faire sortir les eaux des hydropiques par le moien des purgatifs, lorsque les liqueurs encore visqueuses s'arrêtent dans les petits vaisseaux des membranes, & de vouloir faire sortir la sueur, lorsque les pores de la peau sont serrés, & étranglés par le spasme.

XXVIII. Mais la nature ne s'arrête pas seulement dans ses entreprises, ou ne manque pas seulement de forces pour les conduire à la fin, elle cause cause quelquefois dans le corps des mouvemens tout-à-fait contraires à son bien, & entierement pernicieux, qui, loin de servir à éloigner la cause des maladies, ne servent qu'à les augmenter. Il faut mettre dans cette classe les hémorrhagies qui ne sont pas produites par la plénitude du sang, mais par une sérosité âcre caustique qui s'attache aux parties nerveuses, & membraneuses, & cause des pertes de sang énormes dans les sujets cachectiques, & remplis d'impuretés, comme il arrive souvent dans le pourpre, la petite vérole, la

rougeole, & aux gouteux, & scorbutiques peu incommodés de pléthore; circonstance où la perte d'un sang dont la conservation est précieuse, est suivie de celle des forces, & n'entraîne pas le moins du monde la matiere âcre très-déliée qui est cause de la maladie. Aussi dans ces cas le Médecin doit-il faire tous ses efforts pour arrêter le plûtôt qu'il est possible ces écoulemens pernicieux; ce qu'il ne doit point faire cependant au moien des stiptiques, & des astringens violens, mais en procurant le relâchement des parties attaquées de spasme, & en adoucissant, & dissipant, la matiere âcre qui cause ces accidens; à quoi l'on réussit parfaitement avec les diaphorétiques mariés aux sédatifs. Il en faut dire autant des hémorrhagies que causent dans la cachéxie, & l'hydropisie, l'obstruction, l'endurcissement, & l'engorgement, des visceres. Car les fréquentes évacuations de sang par le nez, les hémorrhoïdes, ou le vomissement, sont communement très-préjudiciables, attendu qu'elles n'ôtent pas la cause du mal, & qu'elles causent plûtôt

un dénouement funeste, à raison de l'épuisement des forces qui en est la suite.

XXIX. Entre les fievres, ou mouvemens spasmodiques fébriles du genre nerveux, & vasculeux, il ne faut point appeller salutaires celles que produit un sphacele interne, comme sont les malignes; ou bien un abscès, ou une corruption lente des visceres, comme sont les hectiques; fievres qui surviennent à la phthisie, à la cachéxie, ou l'hydropisie, parce que l'épuisement qu'elles causent du reste du sang bien conditioné, & des forces, conduit infailliblement à la mort. L'expérience nous apprend que l'usage d'un poison caustique, la blessure, ou la picqure extérieure des parties nerveuses, & tendineuses, un calcul arrêté dans les uretheres, une bile caustique, des vers, une hernie avec étranglement, la chaleur que causent l'exulcération de la petite vérole confluente, & toutes les vives douleurs, produisent des fievres que les Anciens ont nommées symptomatiques. Mais toutes ces fievres ne promettent rien de bon, ou plûtôt me-

nacent de quelque danger, & l'on doit faire de son mieux pour les arrêter le plus promptement qu'il est possible ; car elles n'attaquent point les causes qui leur ont donné l'être ; elles ne peuvent ni les surmonter, ni les détruire ; au contraire, attirant le sang en plus grande quantité à la partie attaquée, elles y attirent l'inflammation, & puis le sphacele. Il y a des intermittentes qui sont à peu près de même caractere. Telles sont celles que produisent la suppression de la transpiration, un grand accès de colere, les alimens pris avec dégoût, & mal digerés, un amas d'humeurs corrompues par les premieres voies, l'âcreté caustique de la bile. Car les mouvemens fébriles font peu d'effet contre des causes de cette nature ; il vaut bien mieux les attaquer avec l'émétique, ou les sels déterſifs, ou les laxatifs convenables, & les remedes qui temperent l'acrimonie des humeurs ; & pour lors, si les mouvemens fébriles ne s'appaisent pas d'eux-mêmes, on peut les arrêter, & les dompter avec les fortifians, & les toniques.

XXX. Il faut mettre au nombre des mouvemens peu ſalutaires de la nature ceux que produit un ſpaſme violent, & ennemi, tant des membranes du cerveau, que de la moëlle de l'épine, & qui ſe communique à tout le ſyſtême des nerfs, & des membranes. Nous mettrons en tête les mouvemens épileptiques, & convulſifs, produits par la douleur violente que câuſe la ſortie des dents, les tranchées des enfans ; les tourmens du calcul, les picotemens des vers, les bleſſures du cerveau, la fracture du crâne, la picqure de la dure mere par des eſquilles, & ceux qui arrivent quelquefois au commencement, ou à la fin de la petite vérole, tous mouvemens incapables de ſurmonter ces cauſes morbifiques. L'effet de la palpitation du cœur, produite ordinairement par une excrétion polypeuſe adherente aux ventricules du cœur, n'eſt pas plus ſalutaire ; parce qu'elle ne peut ſurmonter ſa cauſe, quelque fort que ſoit ce mouvement. Le hocquet, & le vomiſſement, cauſés par une inflammation du ventricule, & l'irritation qu'y cauſe une

matiere virulente, est également inutile ; & d'autant plus que la matiere irritante est plus profondement enfoncée dans les membranes de l'estomac, comme il arrive dans le reflux du pourpre, de la petite vérole, & de la rougeole. La toux seiche férine, que causent des tubercules durs de la substance du poumon, est encore parfaitement inutile ; elle ne fait au contraire qu'épuiser les forces, & exciter l'estomac au vomissement. Les déjections abondantes avec tranchées dans la diarrhée, & la dysenterie, & celles que produit un purgatif violent, ne contribuent en rien à la santé, parce que les humeurs ne pêchent point par la quantité, mais par leur qualité maligne, que ces évacuations abondantes de sang, & de sérosité ne corrigent pas ; elles ne font plûtôt qu'épuiser davantage les forces, & causer du dommage en causant la perte d'humeurs temperées, & de bonne qualité. Il faut porter le même jugement des diarrhées symptomatiques qui arrivent quelquefois dans les fievres inflammatoires, lesquelles ne contribuent en aucune ma-

niere à diſſiper la ſtaſe inflammatoire, & ſont ordinairement cauſes que l'inflammation s'étend plus loin, & même aux inteſtins, & qu'elle produit plus promptement la mort. Enfin on ne tire aucun avantage, aucun fruit, de ces mouvemens violens qui ſuivent les fortes paſſions de l'ame, la colere, ou la terreur; leſquels ſont même ſi peu ſalutaires, qu'ils cauſent quelquefois un très-grand danger. Concluons de toutes ces Obſervations qu'on ne peut diſtinguer trop exactement ces mouvemens pernicieux de la nature de ceux qui ſont ſalutaires, & que comme les premiers ſont non ſeulement inutiles, mais nuiſibles, par l'épuiſement qu'ils cauſent des forces, & des liqueurs, il faut les calmer de bonne heure, ſans cependant perdre de vûe la cauſe de la maladie, qu'il faut tâcher de ſurmonter le plûtôt qu'il eſt poſſible par les remedes propres à opérer cet effet.

XXXI. Nous venons de voir que la nature ſeule guerit parfaitement bien des maladies, qu'elle les éloigne, & qu'elle conſerve la ſanté; nous

avons aussi vû qu'elle n'a pas toujours les forces suffisantes pour les surmonter, & qu'elle a besoin du secours de l'art; enfin nous avons vû qu'elle fait souvent des mouvemens, & des efforts, préjudiciables au corps, & qu'il est de la prudence du Médecin de les corriger, & de les arrêter. Il seroit donc fort à souhaiter que tous ceux qui s'appliquent à la Médecine, connussent parfaitement la méthode que suit la nature pour guerir les maladies, & qu'ils reglassent leurs démarches sur les siennes. C'est en quoi on ne peut assez louer les Anciens, qui sont tombés unanimement d'accord que le Médecin est le ministre de la nature, le spectateur de ses opérations, son imitateur, & son aide; & c'est ce qui a fait dire à Hippocrate en cent endroits de ses Ouvrages, que dès que la nature est en mouvement, elle montre au Médecin le chemin qu'il doit suivre, & qu'on ne peut rien faire d'avantageux à la santé, que ce qui est conforme à son procedé; sentiment adopté par Duret, excellent Commentateur d'Hippocrate, qui dit affirmati-

vement qu'il faut regarder comme maître en l'art celui qui observe, imite, & aide, fidellement la nature (*a*). Fernel dit avec autant de justesse, en parlant sur le même sujet, que *les loix de la Médecine doivent être d'accord avec celles de la nature, & que le traitement est heureux quand elle se met de la partie, & au contraire inutile quand il se fait contre ses intentions* (b). Henry de Heers est de même avis, puisqu'il dit dans sa V[e]. Observation, que le Médecin dit observer les mouvemens de la nature sa souveraine, & qu'il ne doit poit mal-à-propos les troubler, à moins que son désordre ne demande à être corrigé, ou que sa paresse ne demande un coup d'éperon.

XXXII. Mais, ce qu'on ne peut assez déplorer, cette méthode admirable, & très sure, que la nature emploie pour guerir les maladies, est entierement inconnue de la plûpart des Médecins. En effet, une partie

(*a*) Duret. *Lib. de hum. purgat. p.* 17.

(b) *Medicinæ leges naturæ legibus debent esse consentaneæ; & felix medicatio cui adjutrix natura sucurrit, irrita vero quæ repugnante natura tentatur.* Fernel. *Prefat. Lib. I. Therapeut.*

met toutes ses espérances dans des secrets pour guerir chaque Malade, ou même des remedes universels pour les guerir toutes. Cependant ces préparations merveilleuses, qui leur ont couté tant de soins, trompent le plus souvent leurs espérances, & ne servent qu'à mettre au grand jour leur ignorance. Comme si le même remede pouvoit convenir à tout le monde dans une si grande diversité de temperamens, & de causes de maladies! Le plus petit nombre est certainement de ceux qui s'attachent à connoître la méthode aisée, simple, & abrégée de la nature. Il est cependant vrai que ce sont moins les médicamens qui guerissent, que la nature même mise par leur secours approprié en état d'opérer la guerison. Et, bien qu'il y en ait qui ne parlent, & ne respirent, que la nature, l'expérience fait cependant voir qu'ils s'embarrassent souvent très-peu de distinguer les différentes constitutions, & les mouvemens salutaires de la nature de ceux qui ne le sont pas; & qu'ils ne veulent pas troubler ses opérations, sous le prétexte que ses in-

tentions sont bonnes, bien qu'elle emploie de mauvais moiens pour parvenir à son but.

XXXIII. Ce n'est pas assez de connoître la méthode que suit la nature; il faut encore connoître les différences des tempéramens; afin de distinguer ceux qui sont vigoureux, ou foibles; ceux qui sont en état d'être abandonnés à la seule nature, ou qui ont besoin du secours de l'art. Nous allons pour cet effet donner une idée des différens tempéramens. Voici la description qu'Aretæus donne du tempérament vigoureux (*a*). C'est celui qui est bien temperé, qui surmonte tout, l'emporte sur tout, & dont les humeurs, les esprits, & les solides, sont tellement disposés, & si méthodiquement combinés, que la vie en est inséparable. Toute ancienne qu'est cette définition, elle est très-bonne, & très conforme aux principes méchaniques, puisqu'effectivement la conservation de la vie, & de la santé dépend de l'égalité, & de la température, de l'ordre, & des mouvemens des solides, & des fluides, &

(*a*) Aretæus. *Lib. II. cap.* 3.

qu'on peut à bon droit donner le nom de vigoureux, & fort, au tempérament qui peut entretenir le bon ordre de toutes les parties qui composent le corps. Or, ce sont surtout les gens du peuple, les pauvres, les païsans, ceux qui meinent une vie simple, & commune, qui sont nés de parens robustes, & qui ne détruisent point leur forces par la violence des passions, ou des travaux d'esprit immoderés; ce sont les jeunes gens, & ceux qui sont dans l'âge viril, qui ont ce tépérament vigoureux; au lieu que la nature est ordinairement foible, & languissante, dans les personnes distinguées, opulentes, ceux qui font grande chere, & vivent dans le déréglement, ceux qui ont reçû le jour de parens maladifs, qui s'abandonnent souvent à l'impétuosité de leurs passions, qui se livrent sans ménagement aux travaux d'esprit, dans les vieillards, & les enfans, après les maladies, ou lorsque les fluides, ou les visceres sont attaqués de quelque vice caché, ceux enfin qui ont les mouvemens des solides irréguliers, ou mols.

XXXIV. Un tempérament fort, & vigoureux est donc propre à entretenir, & rétablir la santé; un tempérament foible au contraire ne s'acquitte de cette fonction que languissament. Il ne faut souvent à celui-là que le simple éloignement des obstacles pour qu'il guerisse de lui-même, ou avec un foible secours, les maladies les plus graves; au lieu que celui-ci a de la peine à guerir, n'y peut réussir par lui-même, & sans les conseils, & les secours du Médecin; que dis-je? le Médecin le plus habile n'en fait point souvent assez pour le mettre en état de guerir. Il est donc évident que le Médecin ne peut apporter trop de soin pour connoître le tempérament du Malade. Heureux celui que la fortune traite assez favorablement pour ne confier à ses soins que des Malades d'un tempérament robuste; plus heureux s'ils sont en même tems distingués par la naissance, les dignités, les richesses, & que ses services soient paiés par des éloges flatteurs, & des récompenses proportionnées à l'état de ceux qu'il aura gueris!

CHAPITRE II.

De la méthode, de l'ordre, & des loix de l'art, dans le traitement des maladies.

SOMMAIRE.

I. *Force de la nature pour guerir les maladies.* II. *L'art est cependant nécessaire à cause de la foiblesse où se trouve souvent la nature ; Elle a besoin de secours étrangers ;* III. *Que le Médecin leve les obstacles qui s'opposent à la guerison ;* IV. *La nature ne peut corriger les humeurs vicieuses ;* V. *Et ne les évacue pas suffisamment.* VI. *Dessein de ce Chapitre.* VII. *Premiere loi de la cure des maladies.* VIII. *Seconde loi.* IX. *Troisiéme loi.* X. *Quatriéme loi.* XI. *Cinquiéme loi.* XII. *Sixiéme loi.* XIII. *Septiéme loi.* XIV. *Huitiéme loi.* XV. *Neuviéme loi.* XVI. *Dixiéme loi.* XVII. *Onziéme loi.* XVIII. *Douziéme loi.* XIX. *Treiziéme loi.* XX. *Quatorziéme loi.*

I. NOus avons ci-devant fait voir avec évidence, à ce que je crois, que la bonté toute-puiſſante d'une Providence toujours attentive à la conſervation de notre corps, en a tellement compoſé, & agencé les reſſorts, qu'ils produiſent des mouvemens certains, & déterminés, dans les ſolides, & les fluides, qui font circuler ces derniers, opérent des ſécrétions, & les purifient par le moien des excrétions; mouvemens dont l'effet n'eſt pas ſeulement la conſervation de la vie, & la durée d'un corps très-corruptible par lui-même, mais qui ſont tellement ordonnés qu'ils ſont propres à éloigner, & détruire les cauſes nuiſibles, qui leur cauſent du dérangement, ou qui les rendent maladifs; & c'eſt ce que les Anciens ont regardé comme un principe, & que l'expérience confirme tous les jours; puiſqu'on voit beaucoup de maladies, & même de maladies très-graves, ſe guerir d'elles-mêmes, & ſans le ſecours des Médecins; & c'eſt ce qui a fait dire aux Anciens que les maladies ne ſe gueriſſent pas

mieux que par les efforts de la nature.

II. Mais on pourroit conclurre de cette force, & de cette puissance, de la nature pour opérer la guerison, que l'art & le secours du Médecin sont entierement inutiles pour remédier aux maladies. Nous serions les premiers à adopter cette conséquence si tous les Malades étoient d'un tempérament robuste, & vigoureux, & qu'il n'y en eut pas de foibles par nature, & par accident. Mais comme il y a des diversités infinies entre les tempéramens, & les corps attaqués de maladies, que les uns sont forts, & robustes, les autres foibles, & mal constitués, & par conséquent incapables de suffire à leur propre guerison, il est nécessaire que l'art vienne à leur secours, & supplée à ce qui leur manque. Il y a plus : l'expérience nous apprend tous les jours que les tempéramens les plus forts, & les plus propres d'ailleurs à se guerir par leurs propres forces, ne sont pas toujours en état de se faire ce bien indépendamment de tout secours étranger, ne servit-il qu'à lever les

obstacles, qui peuvent empêcher l'opération de la nature, ou même la déranger entierement. Car si l'on n'y fait exactement attention, il meurt plusieurs sujets vigoureux attaqués de petites véroles, ou rougeoles, de fievres continues, & même inflammatoires peu considérables, qui auroient pû guerir. Il ne faut en effet, pour causer un grand préjudice au Malade, qu'un peu trop de chaleur dans le lit, & la chambre, un refroidissement pris mal-à-propos, une boisson froide, ou même spiritueuse, comme celle de la bierre, ou du vin, des alimens trop nourrissans pris imprudemment dans la force de la maladie, un changement de linges fait mal-à-propos, quelque chose, ou occasion, capable de causer la colere, ou la terreur; de sorte qu'on a besoin d'un Médecin prudent, sinon pour ordonner des secours pharmaceutiques, du moins pour aider le Malade par l'usage de ceux que fournit la Dietetique.

III. D'ailleurs il se trouve souvent dans les Malades mêmes des obstacles qui, tant qu'ils ne sont pas écartés, interrompent, ou même déran-

gent entierement, l'opération de la nature qui fait effort pour guerir, & ces obstacles sont tels qu'ils subsistent jusqu'à ce que les conseils, ou les secours, du Médecin les aient levés. Par exemple, lorsqu'un sujet rempli de sang, & qui en regorge, est attaqué de maladies aigues, & surtout inflammatoires, il est impossible que la nature les guerisse, & les surmonte, à moins que la saignée n'ait donné du jour aux vaisseaux. Lorsque les gros intestins, au commencement de la maladie sont remplis de beaucoup d'excrémens endurcis, il est indispensable de commencer par les vuider, & de les évacuer, si l'on veut que les mouvemens de la nature, qui tendent à surmonter la maladie, réussissent heureusement, se fassent dans l'ordre convenable, & conduisent au but auquel ils sont ordonnés. Enfin quand les premieres voies sont farcies d'un amas d'humeurs corrompues, & à demi putrefiées, il est très-avantageux de les faire sortir dès le commencement de la maladie, soit aigue, soit chronique; parce qu'en les évacuant par le haut, ou par le bas, selon les cir-

constances, on empêche l'augmentation, & l'irritation de la maladie, & de ses accidens.

IV. Quoiqu'on ne puisse nier que la nature ne donne des secours excellens, & merveilleux, pour faire sortir les causes de maladie qui sont subordonnées aux mouvemens, & que ces mouvemens peuvent surmonter, elle ne fait que peu d'effet; ou même elle n'en fait point, quand il s'agit de corriger, ou de changer, les humeurs nuisibles; ce qui est cependant également nécessaire à la guérison. Lors, par exemple, qu'il se trouve dans les premieres des humeurs acides, poignantes, & corrosives, qui causent des douleurs violentes, des spasmes, des tranchées, comme il arrive aux enfans, & aux hypochondriaques, dans l'estomac desquels tout a coutume de s'aigrir, il y a plus de soulagement à espérer des absorbents, que de tous les mouvemens de la nature. Il en est de même lorsqu'il y a surabondance d'une bile trop chaude, âcre, caustique, & enflammée; car la nature ne suffit pas par elle-même, & presque toute la guérison est due aux effets

des médicamens adouciſſans, & qui rabbattent l'effervefcence de cette bile âcre, comme ſont les nitreux, & les abſorbents; & c'eſt ce qu'on voit évidemment dans les affections cholériques, & celles que cauſe un violent accès de colere. La nature ſeule eſt encore incapable de matter la force des poiſons qui cauſent la mort en peu de tems, & de les empêcher de nuire. Car l'expérience nous apprend que les Malades meurent au milieu des énormes vomiſſemens, & déjections, que les poiſons leur cauſent, & que produit la nature; au lieu que les adouciſſans, les huileux, & le laitage, les auroient pû conſerver.

V. Il faut encore remarquer que dans beaucoup de maladies, ſurtout du nombre des aigues, la nature procure par des hémorrhagies, la ſueur, les déjections, des évacuations qui ſouvent ne ſont pas ſuffiſantes, mais ſont imparfaites: il faut donc que l'art vienne à ſon ſecours, & les rende plus abondantes. Il n'arrive auſſi que trop ſouvent que la nature cauſe de trop grandes évacuations de ſang, qu'il faut calmer, & arrêter, parce qu'elles

ne font qu'épuiser le corps. Rien encore de plus commun que les mouvemens violents que produit la nature, & dont l'effet est plûtôt de détruire la vie, que de subjuguer les causes des maladies, & de contribuer à la conservation de la vie. Tels sont les violens mouvemens épileptiques, convulsifs, les douleurs, & surtout les sympathiques, ou celles qui viennent de la correspondance entre les parties nerveuses, toutes circonstances où les calmans sont absolument nécessaires. Je ne dis rien des passions chroniques, comme le scorbut, la grosse vérole, la cachéxie, l'affection hypochondriaque, que la nature ne peut surmonter sans le secours du Médecin. Y a-t'il encore rien de plus ordinaire que de voir la foiblesse causée par une maladie, quelque bien guérie qu'elle soit, devenir la cause d'une autre plus fâcheuse, si on ne l'a prévenue par l'application des confortatifs emploiés de bonne heure, & à propos, dans le déclin? Enfin on ne peut douter qu'une maladie que la nature pourroit guérir à la longue, ne puisse se guérir plus promp-

tement, & plus heureusement, lorsque l'art vient à son aide. C'est formellement la pensée de Celse, comme le passage suivant en fait foi. *Une maladie qui se guérit d'elle-même, se peut cependant guérir plus promptement en appellant du secours. Ce dernier parti a deux avantages, le premier, de rétablir la santé le plûtôt qu'il est possible; & le second, d'empêcher la maladie de reprendre des forces, ce qui pourroit arriver pour un legér sujet. Car une maladie peut diminuer sans se guérir entierement, & laisser quelques restes qu'un secours convenable est en état de dissiper* (a).

VI. Toutes les Observations que nous venons de rapporter prouvent clairement l'utilité, & la nécessité de la Médecine, & sont autant de preuves qui établissent évidemment qu'elle

(a) *Potest morbus etiam qui per se finem habiturus est citius tamen adhibito auxilio tolli, quod duabus de causis necessarium est, & ut quam primum bona valetudo contingat, & ne morbus qui remanet, iterum, quamvis levi de causa, exasperetur. Potest enim morbus minus gravis esse quam fuerit, neque ideo tamen solvi, sed reliquiis quibusdam inhærere, quas admotum aliquod auxilium discutiat.* Cels. *Lib.* II. *cap.* 14.

est également avantageuse, & nécessaire, soit que la nature soit forte, ou languissante dans les maladies. Il est cependant également certain, & constant, vû l'ignorance, & la témérité de ceux qui se mêlent de les traiter, & qui, loin de suivre les traces de la nature, dérangent plûtôt ses opérations, que souvent il seroit bien plus avantageux de s'en reposer entierement sur la nature, que de se confier à un téméraire, & un ignorant. Afin donc que les Médecins, ne péchent point dans une affaire de cette importance, & de leur donner des principes, des regles, & des loix certaines, sur lesquelles ils doivent regler leurs avis, & leurs démarches, il me paroît très à propos d'établir quelques regles, & loix universelles, qu'il faut suivre dans la cure des maladies, & qui servent de boussole aux Médecins.

VII. Voici la premiere; *il faut observer avec toute l'exactitude, & l'attention possible, dans toutes les maladies, l'ordre, & la succession de tous les efforts, & mouvemens que produit la nature, & même les tems où elle entreprend, & acheve d'elle-*

même, la cure à l'avantage des Malades ! Il n'y a guéres de maladies où la méthode de la nature soit si marquée, & les différens tems de leur cours si distincts, que dans la petite vérole. Car on remarque d'abord dans cette maladie que la nature prend un tems fixe, & déterminé, pour adoucir la matiere caustique adherente aux parties nerveuses, & qui cause des accidens si fâcheux dans le commencement, pour la rendre mobile, & disposée à être évacuée. Cela fait, on voit qu'elle en commence ordinairement l'excrétion entre le troisiéme, & le quatriéme jour; qu'elle emploie à cette excrétion un tems déterminé, comme de deux, ou trois jours, de sorte qu'elle la commence par les parties supérieures, & descend successivement aux inférieures, jusqu'à ce que toute la surface de la peau soit parsemée de pustules. L'éruption étant entierement finie, la nature emploie un tems déterminé à mettre en suppuration, & à donner la maturité à la matiere évacuée. Quand la suppression est achevée, elle emploie un tems fixe à seicher, & consolider,

les petits ulceres que le pus a faits à la peau, en commençant par les parties supérieures, & finissant par les inférieures. Et voilà le procedé ordinaire de la nature dans cette maladie; voilà l'ordre, & les tems, que le Médecin doit observer avec attention, afin qu'il puisse donner à propos du secours à la nature qui se rallentit, & qu'il n'entreprenne rien qui puisse déranger son opération. On peut appliquer aux autres maladies ce que nous venons de dire de la petite vérole; de maniere que la méthode de la nature dans la guérison des maladies consiste principalement à commencer toujours par travailler à corriger la matiere ennemie, & vicieuse, à la préparer, & la disposer à l'évacuation; ce qui n'est pas borné aux fievres exanthématiques, mais comprend les inflammatoires, & même les chroniques; & par conséquent il faut dans la cure que le Médecin s'attache scrupuleusement à la même méthode. Et comme la préparation de la matiere morbifique demande un tems déterminé, il faut surtout que le Medecin attende qu'il

ſoit achevé, & qu'il ne précipite rien. Car il faut regarder cette attente prudente comme un des grands ſecrets de l'art de guérir. On peut voir cette matiere traitée avec plus d'étendue dans un petit ouvrage de Gedeon Hervée, qui a pour titre, *De la maniere de guérir les maladies en temporiſant* (a). Cet ouvrage mérite bien d'être lû. On peut auſſi recourir à la Diſſertation *ſur l'avantage de traiter les maladies dans le tems convenable* (b).

VIII. Voici la ſeconde loi : *Il faut s'oppoſer aux maladies de bonne heure, & dès le commencement, & faire ſortir par le chemin le plus court la matiere vicieuſe.* En effet une des plus excellentes regles qu'Hippocrate nous ait laiſſée de l'art de traiter les maladies eſt la ſuivante, *C'eſt dans le commencement des maladies qu'il faut donner du mouvement aux humeurs, s'il eſt beſoin de le faire ; car dans leur force, il vaut beaucoup mieux ſe tenir tranquille* (c) ; par où ce reſpectable

(a) Gedeon Hervæus. *De morbis exſpectatione curandis.*

(b) Diſſert. *De curatione morborum in tempore.*

(c) *Incipientibus morbis, ſiquid movendum*

Auteur condamne formellement, & avec raison, toute maniere de traiter qui emploie les médicamens violens, & surtout les évacuans, dans la force de la maladie, c'est-à-dire, dans son état, sa violence, & son redoublement, tems où tout est dans le plus violent mouvement; & il avertit avec la même justesse que le tems le plus propre à faire prendre des remedes qui remuent, & évacuent, est le commencement de la maladie. Le divin vieillard rend raison de ce principe dans l'Aphorisme suivant, en disant qu'*au commencement, & à la fin tout est plus foible, mais que tout est plus fort dans le fort de la maladie* (a). Or, puisque dans la violence, & la force, de la maladie tout est dans le désordre, & dans un mouvement violent, & que les parties nerveuses, & musculeuses, qui excitent les mouvemens sont attaquées de spasme, il est très-aisé de voir pourquoi tous les irritans, & ce

videtur, move; vigentibus vero, quietum agere melius. Hipp. *Aphor. Sect. II. Aphor.* 29.

(a) *Circa principia & fines omnia debiliora sunt, circa vigorem vero fertiora.* Hipp. *Aphor. Sect. II. Aphor.* 30.

qui met les humeurs en mouvement, sont déplacés dans ces circonstances, & qu'il ne faut rien faire, & se tranquilliser, ou plûtôt n'emploier que les humectans, les tempérans, & les remedes propres à calmer en quelque maniere les mouvemens desordonnés. Au contraire tout est plus foible dans le commencement, & dans le déclin de la maladie, c'est-à-dire, que les spasmes, & les mouvemens, ne sont pas si violens, ou sont devenus plus calmes, & c'est par cette raison qu'il faut, lorsqu'il est nécessaire, faire sortir dès le commencement la matiere, & la cause de la maladie, & dans le déclin les humeurs hétérogenes qui se sont formées pendant le cours de la maladie. Si nous consultons l'expérience, elle nous confirmera la vérité de notre principe. Car il est certain qu'il n'y a pas de remede plus efficace pour couper tout d'un coup racine aux grandes maladies, & surtout à celles qui sont l'effet de la contagion, comme la peste, la dysenterie, les fievres d'armées, & celles de mauvais caractere produites par un ferment répandu

pandu dans l'air, qu'un émétique doux, administré dans le moment qu'on commence à en ressentir les atteintes ; car c'est le moien de faire sortir sur le champ, & l'amas des liqueurs qui se trouvent dans les premieres voies, & le ferment maladif qui est descendu avec la salive dans le ventricule, avant qu'il passe dans la masse du sang, & qu'il attaque le genre nerveux. Un émétique doux, ou un purgatif leger, aiant balaié les premieres voies, & les aiant vuidé des mauvaises humeurs qu'elles contenoient, diminue beaucoup les accidens, & rend beaucoup plus aisée la cure de la petite vérole, de la rougeole, du pourpre, & de beaucoup de fievres continues, des fievres bilieuses, & ardentes, & même de celles qui accompagnent les attaques de goute ; parce que l'augmentation des spasmes qui s'ensuit de l'accroissement de la maladie, est cause que ces impuretés retenues audedans du corps aigrissent extrémement, & la maladie, & les accidens. Comme le foier des fievres intermittentes, tierces, quartes, est communement au commencement dans les

plis, & glandes de l'estomac, & des intestins, il est avantageux dès qu'on s'en ressent, de débarrasser les premieres voies des impuretés qu'elles renferment, au moien des émétiques doux, des sels déterfifs, ou des purgatifs appropriés. C'est aussi ce que dit Hippocrate en termes formels. *Lorsqu'on est*, ce sont ses paroles, *attaqué de fievre quarte, il faut prendre un vomitif dans le commencement, & après quelque tems un médicament purgatif. Si ces remedes n'emportent point la maladie, il en faut venir aux fébrifuges* (a). Il ne faut point cependant emploier de forts purgatifs, comme le remarque le même Auteur (*b*), parce qu'ils ne sont jamais surs dans les fievres, attendu qu'ils augmentent les mouvemens spasmodiques, qu'ils les réveillent lorsqu'ils sont appaisés, & qu'ils causent des rechutes. Les laxatifs, & les émétiques doux sont aussi très-avan-

(a) *Si quartana deprehenderit, vomitorium in principio exhibendum, rursus aliquo intervallo aliud infra purgans medicamentum. Quod si per hac non sedatur, medicamenta febrifuga dare oportet.* Hipp. *Lib. de affectib.*

(*b*) Hipp. *Lib. de purgantib.* §. 5.

tageux dans les commencemens des fievres lentes, de celles surtout qui suivent les intermittentes mal traitées, en ce que ces remedes débarrassent les premieres voies de l'amas des liqueurs corrompues ; & si l'on néglige cette précaution, les accès se prolongeant portent un préjudice considérable aux parties solides, & aux visceres, & ces fievres dégénerent aisément en hectiques. Les dangereuses inflammations internes, telles que la pleurésie, la péripneumonie, la squinancie, se résolvent heureusement dans le commencement, par la saignée faite de bonne heure, & suivie d'une infusion diaphorétique prise intérieurement ; mais on ne peut négliger ces secours, sans rendre la cure très-difficile, & très-douteuse, à cause de la fievre, & de la violence de l'inflammation. L'inflammation du ventricule est très-souvent causée par une boisson froide prise en quantité dans le tems que le corps est en sueur ; cependant on en peut faire promptement disparoître le danger, en donnant sur le champ au Malade une infusion de plantes diaphorétiques

dans l'eau chaude. Qu'on puisse étouffer, & guérir sur le champ, le sphacele des parties extérieures, lorsqu'il commence à se déclarer, c'est ce que personne n'ignore ; mais laissés passer ce tems, il cause infailliblement la mort. Il est évident par tout ce que nous venons de dire, qu'il faut remédier de bonne heure aux maladies, & ne point laisser échapper l'occasion ; ce qui, comme le remarque Hippocrate (a), ne donne pas beaucoup de tems. C'est pourquoi il seroit fort à souhaiter que les Médecins épiassent avec plus de soin les occasions favorables d'appliquer leurs remedes, & que les Malades eussent de bonne heure recours à eux, parce que le point essentiel pour traiter heureusement les maladies est de s'y prendre de bonne heure, & d'aller au-devant d'elles, & qu'on peut regarder comme l'ame du traitement, & de la méthode d'appliquer les remedes, l'attention à observer les circonstances favorables, & l'habileté à en profiter.

(a) Hipp. *Lib. de Precep.* §. 1.

IX. Nous voici à la troisiéme loi de la cure des maladies ; *il ne faut jamais tenter d'évacuations avant que la matiere soit propre à l'excretion, & que les voies par lesquelles elle doit sortir soient ouvertes.* L'abregé de ce précepte se trouve dans les aphorismes d'Hippocrate, où l'on voit qu'*avant que de purger il faut commencer par rendre les liqueurs fluides* (*a*). Il ne faut pour en sentir la justesse que les simples lumieres de la raison qui nous dit qu'en vain s'efforce-t'on de mettre la matiere en mouvement, & de la faire sortir, si l'on ne l'a disposée à se mouvoir, & à changer de place. Le premier objet, la premiere intention, que le Medecin doit se proposer dans la guerison des longues maladies, doit donc être de donner de la fluidité, & de la mobilité, aux humeurs épaisses, de ramollir ce qui est endurci, de relâcher les vaisseaux trop serrés, afin que l'augmentation de velocité que donne aux liqueurs celle de la contraction des solides, produisant un choc plus violent, fasse

(*a*) *Corpora quicumque purgare voluerit, fluida facere oportet.* Hipp. *Aphor. Sect. II. Aphor.* 9.

sortir de leurs caches les liqueurs arrêtées, & résolve les obstructions. Il suit naturellement de ce principe que rien n'est meilleur pour parvenir à ce but que l'usage des eaux minerales, chaudes & froides, & des autres sources Médicinales, & les infusions, décoctions, fomentations, bains, en un mot tout ce qui est doué d'une qualité délaiante, & émolliente. Il s'ensuit encore qu'on ne doit jamais employer les forts purgatifs, émetiques, diuretiques, sudorifiques, ou mercuriels, dans l'intention d'exciter le flux de bouche, avant que la matiere soit préparée, & renduë fluide. Aussi est-ce une faute très-dangereuse, quoique très-commune, d'emploier trop tôt les forts expulsifs, appellés emmenagogues, tels que les remedes tirés du succin, de la mirrhe, du saffran, & autres encore plus chauds, dans la suppression du flux menstruel, ou hemorrhoïdal, ou celle des vuidanges. Car, loin que ces remedes procurent le soulagement qu'on espere, ils sont plutôt préjudiciables, lorsqu'ils n'ont point été précedés de la saignée, de la purgation, de la di-

latation, & du ramolliſſement, des vaiſſeaux de l'uterus, & de l'uſage des médicamens capables de donner de la fluidité au ſang; & les obſervations nous apprennent qu'emploiés à contre tems, ils ont cauſé des fievres, des maux de tête, des vertiges, des inquietudes, des hemorrhagies par des endroits qui ne conviennent pas, des délires, la mélancholie, & mille autres accidens. Il vaut donc bien mieux commencer par diminuer la plénitude, lâcher le ventre par des purgatifs doux, rendre le ſang fluide par des infuſions & des decoctions appropriées, fondre les obſtructions par l'uſage des bains, & autres remedes convenables; alors on peut emploier les emmenagogues, & eſperer avec fondement qu'ils produiront les effets deſirés. Cette loi de l'art de guerir non ſeulement a une application exacte aux maladies chroniques, & ſurtout au ſcorbut, à la groſſe vérole, à l'hydropiſie, à la fievre quarte, à la mélancholie hypochondriaque, au calcul, à l'aſthme, mais même aux maladies aiguës. Car les évacuans n'yréuſſiſſent pas davantage hors

le tems de la crise, & avant la maturité, ou, pour parler comme les Anciens, avant la coction de la matiere morbifique, en un mot dans la force du mal. Aussi Hippocrate a-t-il grand soin d'avertir, qu'*il ne faut purger que quand les humeurs sont mures & digerées, où cuites, & non quand elles sont encore cruës* (*a*). Et c'est la méthode que suit la nature qui dans presque tous les mouvemens febriles emploie les premiers jours à corriger la matiere ennemie, & à résoudre les stases dans les fievres inflammatoires, & autres aiguës; ce qu'elle execute heureusement en augmentant le mouvement & l'abord du sang aux parties affectées, ce qui non-seulement dissout peu à peu le sang & les liqueurs visqueuses arrêtées, mais les oblige de rentrer dans la voie de la circulation. Et comme dans les autres maladies l'accéleration du mouvement, tant intestin, que progressif, des liqueurs, divise, dissout, & rend fluides celles qui sont visqueuses, em-

(*a*) *Quæ matura, coctaque sunt, medicamento purgante educere oportet, ac movere, non cruda.* Hipp. *Aphor. Sect. I. Aphor.* 22.

barrasse

barrasse celles qui sont âcres & salées dans les huileuses, les visqueuses, & les terreuses, & les tempere par ce mêlange, épaissit celles qui sont trop fluides & deliées, il est clair que le Médecin ne peut se dispenser de suivre la même méthode.

X. Il faut sans contredit regarder comme une des plus importantes loix de l'art de guerir celle qui porte qu'*il faut procurer les évacuations par les endroits propres à l'excretion de la matiere qu'on a dessein de faire sortir.* Ce principe admirable étoit bien connu d'Hippocrate, puisqu'il dit qu'*il faut faire sortir ce qui demande à être chassé hors du corps, par l'endroit vers lequel il a plus de pente, & qui lui convient* (*a*); & c'est ce que ceux qui s'attachent à traiter des Malades ne doivent jamais perdre de vuë. Car s'il est néceſsaire que le Médecin procure par quelque remede l'excretion des humeurs défectueuses, il faut qu'il commence par examiner avec soin la nature & le caractere de la matiere

(*a*) *Quæ ducere oportet, quo maxime repunt, eo ducere oportet per convenientes locos.* Hipp. *Aphor. Sect. I. Aphor.* 21.

qu'il veut évacuer, & dans quelle partie, ou quel endroit du corps elle eſt cantonnée, afin de la faire ſortir par le chemin le plus court, & le plus commode. En effet, il n'y a pas pour une ſorte d'excrémens, & par conſéquent tous les couloirs ne ſont pas propres à les faire ſortir, ou, pour mieux dire, chaque excrément a ſon excrétoire particulier. Ainſi lorſque les humeurs corrompuës & bilieuſes s'arrêtent dans l'eſtomac & les premieres voies, & qu'elles cauſent des inquiétudes, des rots, des tenſions & douleurs gravatives, qu'elles produiſent une perte d'appetit, troublent la tranquillité du ſommeil, cauſent une ardeur, ou menacent de fievre, les émetiques, en vuidant ces amas d'humeurs, feront des merveilles, & ſouvent préviendront une maladie grave, & dangereuſe, Il eſt également évident que rien ne convient mieux que les purgatifs doux, lorſque les inteſtins ſont remplis dans le commencement des maladies, ou qu'ils renferment beaucoup de crudités provenant des mauvaiſes digeſtions qui ont précedé. Les premieres voies, & ſurtout le duo-

denum, chez les hypochondriaques regorgent quelquefois d'humeurs acides bilieuſes; vouloir les faire ſortir par le moien des diurétiques, ou des ſudorifiques, c'eſt certainement cauſer un grand préjudice aux Malades; car ces acides demandent à être émouſſés, & expulſés par le bas ventre. Auſſi rien ne fait-il plus de bien dans cette maladie que l'uſage des eaux minérales chaudes, & froides, & des autres fontaines médicinales, qui cauſent des évacuations abondantes par le bas ventre. L'augmentation du mouvement périſtaltique des canaux biliaires dans les grands accès de colere fait ſouvent couler dans les inteſtins grêles une grande quantité de bile âcre & corrompuë, qui cauſe des inquietudes, des nauſées, le dégoût pour les alimens, des compreſſions dans les hypochondres, quelquefois des cardialgies, des inflammations, comme je l'ai remarqué, & comme pluſieurs ont pû le faire dans les affections bilieuſes; or prétendre ſoulager ces accidens violens par le moien des forts émetiques, ou ſudorifiques, c'eſt l'erreur la plus groſſiere & la plus

dangereuse, comme beaucoup d'évenemens sinistres causés par les fievres inflammatoires que ce traitement a allumées me l'ont fait connoître. Aussi ai-je fortement insisté dans ma Dissertation où je prouve que *les émetiques & les purgatifs sont un poison dans la colere* (a), sur la nécessité d'éviter de pareils remedes. Car les gros intestins étant l'excrétoire convenable à l'humeur bilieuse, il est beaucoup plus sûr & plus à propos de faire sortir la bile que la colere a mise en mouvement par des remedes composés de rhubarbe, & mariés avec le nitre & une poudre précipitante, ou par le moien d'autres purgatifs doux. Ces remedes violens ne sont point les seuls dont l'effet soit dangereux dans les maladies causées par la colere. J'ai vû des personnes, qui s'étant mises dans le bain étant incommodés à la suite d'un accès de colere, & y aiant beaucoup sué, sont tombés dans des fievres lentes, des tremblemens de membres, des goutes, & même des

(a) Differt. *de Medicina emetica & purgante post iram veneno.*

ſpaſmes, & des reſſerremens, des hypochondres. Il n'y a encore rien de plus nuiſible, ou de plus contraire que de donner des ſudorifiques, ou d'autres remedes chauds & ſpiritueux, ou des émetiques, quand le bas ventre a été cinq ou ſix jours ſans ſe dégager; rien de plus mal-à-propos que de vouloir faire ſortir par la ſueur, les eaux qui croupiſſent dans l'habitude du corps d'un hydropique, pendant que ce ſont les inteſtins, ou la veſſie qui doivent leur donner iſſuë. C'eſt encore travailler fort mal au rétabliſſement des Malades attaqués de petite vérole, de rougeole, du pourpre, des autres maladies exanthematiques, ou d'inflammations éryſipelateuſes, que de mettre leurs humeurs en mouvement par l'uſage des purgatifs, ou des émetiques, dans le tems que la nature eſt prête à pouſſer au-dehors ces efloreſcences; car par cette conduite on attire ſur des parties plus eſſentielles du dedans la matiere âcre qui cauſe les éruptions, ſûr qu'elle produira des dommages plus conſidérables. Mais lorſqu'on peut faire ſortir par différens excré-

toires, c'eſt-à-dire, par d'autres qui ne lui ſont pas particulierement deſtinés, une humeur qui eſt cependant d'une nature homogêne, rien n'empêche de lui faire un paſſage par ces différens couloirs, pour détourner l'abord de l'humeur qui a trop longtems fatigué une partie. C'eſt ainſi que dans une toux fort humide, où l'on expectore une très-grande quantité de mucoſité, il eſt à propos de donner des purgatifs, parce qu'ils détournent une partie de la mucoſité vers les glandes des inteſtins. Il en faut dire autant des fleurs blanches & de la gonorrhée, où ſouvent il ſe fait un trop grand abord d'humeurs viſqueuſes aux parties affectées, ſuivi d'un trop grand écoulement de ces impuretés; auſſi les purgatifs conviennent-ils à merveille dans ces circonſtances, pour empêcher les liqueurs de s'y rendre en ſi grande quantité. Il eſt donc certain & inconteſtable qu'il faut toujours venir au ſecours de la nature dont les forces manquent pour procurer des concuations, & l'aider à faire ſortir aiſément par les excrétoires convenables les humeurs qu'elle a deſſein d'évacuer.

XI. La cinquiéme loi n'eſt pas moins interreſſante, & moins univerſelle; *il ne faut jamais attaquer les maladies, ou procurer des évacuations avec violence; mais il faut aller doucement, & à pas lents, & attendre l'occaſion favorable.* Et certes s'il y a dans Hippocrate quelque aphoriſme qui mérite l'attention des Praticiens, & de leur être continuellement préſent à l'eſprit, c'eſt le ſuivant; *il eſt dangereux de remplir, ou d'évacuer, ou de rafraîchir, ou de mettre le corps en mouvement de quelque maniére que ce ſoit, tout d'un coup, & conſidérablement. Car toute quantité exceſſive eſt contraire à la nature; mais ce qui ſe fait peu à peu n'a point de danger, ſoit qu'il s'agiſſe de procurer un changement total, ou ſimplement de détourner les liqueurs d'un lieu vers un autre* (*a*). Car comme toutes les opérations de l'univers ſe font par degrés, & non bruſquement; peu à peu, &

(*a*) *Plurimum & repente vacuare aut replere, vel refrigerare, aut omnino quomodocumque corpus movere, periculoſum eſt; & omnis multitudo naturæ contraria eſt, quod verò paulatim fit, tutum eſt, tum alias, tum ſi ex altero in alterum tranſitus ſit.* Hipp. *Aphor. Sect.* II. *Aph.* 51.

ſucceſſivement, & non avec impétuoſité, & une eſpece de violence; la nature tient la même conduite pour operer la gueriſon des maladies, corriger, & faire ſortir les humeurs nuiſibles, & lever les obſtructions, & partout elle emploie un tems ſuffiſant. C'eſt pourquoi le Médecin, qui doit être ſon imitateur fidele, ne doit jamais avoir de procedés violens, encore moins procurer des évacuations de haute lutte. Car des expériences certaines & invariables nous ont appris que le plus grand danger dans lequel la faute & la témerité du Médecin jette les Malades, vient de l'uſage qu'il fait des émetiques ou purgatifs trop forts, ou des remedes qui font violence au corps pour lui faire pouſſer des ſueurs, ou ſortir l'urine ou la ſalive, & qui n'agiſſent qu'en échauffant exceſſivement. On remarque d'ailleurs qu'on ne peut regarder comme avantageux tout changement notable & ſubit, que cauſent à ce corps des remedes violens, & donnés à grandes doſes, & qu'au contraire il peut être très-nuiſible, parce que tous les mouvemens violens ſont du nom-

bre de ceux qui ſont contre nature, maladifs, & qui font violence au corps. Lors donc qu'il faut emploier l'émetique, il eſt plus à propos de le donner à petite, qu'à grande doſe, parce que quand les humeurs ont de la diſpoſition à ſortir par le haut, l'évacuation eſt ſuffiſante, & que ſi elle ne l'eſt pas, on peut le réïterer, ou augmenter la doſe; ce qui eſt toujours plus ſûr que de le faire prendre en une fois. Lorſqu'il eſt queſtion d'évacuer les humeurs par le bas, il eſt bien plus à propos de le faire par la répetition de remedes doux, que de le faire en une fois, par l'uſage des violens; c'eſt pourquoi l'on ſe ſert avec beaucoup de ſuccès des pilules formées dans le goût de celles de Becher compoſées d'aloës bien corrigée, d'extrait d'hellebore, de gommes balſamiques temperées, & d'extraits amers, combinés de maniere que chaque doſe contient à peine trois grains de purgatifs; auſſi ces pilules conſervent & raffermiſſent-elles plutôt le ton du ventricule & des inteſtins, que les purgatifs détruiſent, & cependant leur uſage continué vuide

très-utilement le bas ventre. Tel eſt encore l'effet des infuſions avec le vin faites par extraction des racines & écorces antiſcorbutiques aromatiques mariées avec la rhubarbe, & l'agaric, aiguiſées par un ſel tartareux, infuſions, qui ſont merveilleuſes tant pour prévenir les maladies du Printems & de l'Automne, que pour guerir les affections chroniques. Si l'on a deſſein de faire ſortir par l'habitude du corps la matiere de la tranſpiration inſenſible, il ne faut jamais emploier les remedes qui pouſſent la ſueur, à raiſon de la forte agitation qu'ils donnent à la maſſe du ſang & des humeurs; il faut ſe ſervir d'infuſions & décoctions diaphoretiques, ou de poudres de nature fixe, & de bains temperés, dont les bons effets ne ſe bornent pas aux maladies aiguës, & qui operent ſeules la gueriſon des maladies chroniques opiniâtres. Quand on veut produire la ſalivation dans la groſſes véroles, il ne faut pas le faire avec violence, & en donnant le mercure à grandes doſes, ſurtout lorſque les ſujets qu'on traite ont le genre nerveux foible, & les

humeurs impures & intemperées, à moins qu'on ne veuille s'exposer à causer des accidens mortels, & un flux de bouche inepuisable. Il en est de même lorsqu'on a dessein de calmer, & de matter les douleurs, & les mouvemens désordonnés; il est bien plus avantageux de donner les anodins à petites doses, repetée s'il est besoin, que de le faire à grandes doses, & de joindre aux calmans le correctif favorable de quelques irritans. A ce titre on ne peut que recommander l'usage de la thériaque celeste, des pilules de Starkey, ou de Wildegansius, ou la teinture d'antimoine tartarisée, ou âcre, mêlée avec un peu d'opium. Enfin, quand il s'agit de fortifier, & de raffermir les parties nerveuses, pour les empêcher de reprendre des mouvemens spasmodiques, indication qui a lieu dans la guerison des accès de fievres intermittentes, & qu'on remplit ordinairement par l'usage de la fameuse écorce de quinquina, & les autres fortifians, il est toujours plus sûr, après avoir subjugué & évacué la cause de la fievre, d'emploier ces remedes en

petites doſes répetées, qu'à grandes doſes continuées, & avant que l'on ait ſurmonté la cauſe; parce que l'expérience nous apprend que ſans ces précautions on cauſe au Malade la phthiſie, la fievre hectique, & des accidens ſpaſmodiques hypochondriaques. Il eſt donc néceſſaire que tous ceux qui s'appliquent au traitement des maladies, ſoient bien prévenus qu'ils doivent éviter tous remedes violens, & plus encore emploiés à grandes doſes, & qu'il eſt de la prudence de temporiſer, & de ne ſe pas trop hâter; au moien de quoi ils gueriront ſûrement, ſans danger, & ſans cauſer de dommage.

XII. *Il eſt quelquefois à propos de calmer les mouvemens maladifs déſordonnés, en laiſſant pour un tems ſubſiſter leur cauſe.* Cette ſixiéme loi eſt d'un très-grand uſage dans une pratique judicieuſe. Car comme un Médecin prudent ne doit jamais arrêter, ou, pour mieux dire, doit entretenir ſuivant les circonſtances, ou ſeulement moderer, les mouvemens maladifs dont la direction eſt du centre à la circonférence, qui ſont accompagnés de la vîteſſe

du pouls, qui relâchent la peau, attaquent les ſpaſmes mêmes, & la cauſe de la maladie, & en conſéquence tendent au rétabliſſement de la machine dérangée; il eſt au contraire de la prudence d'arrêter ſur le champ ceux qui tendent de la circonférence au centre, tels ſurtout que les mouvemens ſpaſmodiques, qui troublent tout dans le corps, & le menacent de ſa deſtruction en empêchant la libre diſtribution & le libre mouvement des liqueurs, & les ſecretions & excrétions, à moins qu'ils ne tendent à la deſtruction de la cauſe morbifique, & de négliger pendant quelque tems d'attaquer leur cauſe. Je vais rendre ſenſible par des exemples, la raiſon de cette conduite. Je commence par celui du calcul. Lorſqu'une pierre s'eſt détachée des reins, & qu'elle s'arrête dans l'uretere, ou à cauſe de ſa groſſeur, ou à cauſe de ſes inégalités, la violence qui eſt faite à ce canal nerveux & membraneux le reſſerre plus étroitement; ce qui produit non ſeulement une douleur très-aigue, cauſe une inflammation, & la fievre; mais le ventricule & le duo-

denum étant attaqués par la correſpondance qui eſt entre ces parties, le mouvement periſtaltique ſe renverſe, & l'on eſt excité au vomiſſement. Il y a plus : nous avons vû quelquefois ce mouvement déſordonné ſe communiquer à tout le genre nerveux, & s'enſuivre des délires, des tremblemens, des convulſions, des épilepſies, & même une mort tragique. Or tenter dans cette complication de mouvemens dereglés, & d'accidens cruels, de faire ſortir avec violence le calcul qui en eſt la cauſe, ſans avoir commencé par relâcher les voies, c'eſt faire tout ce qu'il faut pour augmenter les contractions ſpaſmodiques, & avancer la mort du Malade. Il eſt bien plus prudent de laiſſer pour quelque tems la cauſe de la maladie, & d'emploier tous ſes efforts pour calmer les ſpaſmes. Quand on a réuſſi à les matter, & à élargir les paſſages, on a beaucoup plus de facilité à attaquer leur cauſe. Il en eſt de même de la colique. Il faut commencer par adoucir la force des ſpaſmes par l'injection de lavemens huileux, & par des livimens compoſés d'axonge humaine,

de graiſſe de blaireau, de caſtoreum, de civette, & autres remedes analogues, & faire prendre intérieurement au Malade des medicamens qui aient la même vertu, comme ſont l'huile d'amandes douces, les antiſpaſmodiques, & ſurtout notre liqueur anodine minérale, qui arrête les mouvemens déreglés, calme les douleurs, & fait ceſſer les vomiſſemens, ſans cauſer de ſtupeur, ou porter aucun préjudice; & quand on a réuſſi il eſt aiſé de remedier ſûrement à la cauſe matérielle de la maladie, & de la faire ſortir, ſoit de la cavité des inteſtins, ſoit de l'interieur même des membranes où elle ſeroit cantonnée. Les aſtringens les plus puiſſans, les remedes qui reſſerrent les vaiſſeaux, & qui arrêtent le ſang le plus efficacement, n'en arrêtent point la perte dans les hemorrhagies exceſſives, qui ſont toujours cauſées par des ſpaſmes qui repouſſent le ſang vers la partie par où il ſort, & où il cauſe une extenſion violente de ſes vaiſſeaux. Mais les ſpaſmes ne ſont pas plutôt appaiſés, que l'hemorrhagie ceſſe d'elle-même, ou du moins qu'on la peut aiſément

arrêter. Nous ne dirons rien de beaucoup d'autres maladies ſpaſmodiques, & convulſives, & d'autres affections accompagnées des douleurs les plus aigues, dans leſquelles il faut toujours commencer par attaquer la force de l'accès avec les calmans, ſauf à venir enſuite à la cure radicale. Il faut cependant prendre bien garde d'emploier des remedes tirés du pavot, ou des ſédatifs, ou narcotiques plus forts dans toutes ces maladies qui menacent de mort par la violence des mouvemens qu'elles cauſent; car les obſervations des plus célébres Praticiens font foi que quand on emploie indiſcretement ces remedes, une colique convulſive dégenere ſouvent en paralyſie incomplette, ou même en une vraie paralyſie, & que le calcul ne s'eſt arrêté que plus opiniâtrement dans l'uretere affaiſſé, & en general, que leur uſage a été ſuivi d'accidens mortels, dont on peut voir pluſieurs exemples dans la Diſſertation de Stahl *ſur l'impoſture de l'opium* (a).

XIII. Nous voici à la ſeptiéme loi, qui eſt telle; *il faut abandonner les reme-*

(a) Stahl. *Diſſert. de impoſtura opii.*

des

ces qui remuent fortement, ou évacuant les humeurs lorsque l'accès est dans sa force, & quand la nature les met en mouvement; & mettre plûtôt en usage ceux qui calment les mouvemens excessifs, & qui les ramenent à la moderation. Hippocrate aiant remarqué combien l'on fait de tort aux Malades, lorsqu'on a la hardiesse de faire usage des médicamens énergiques, qui augmentent l'effervescence du sang, ou les purgatifs, dans les maladies où le sang est fouetté avec violence, & dans le tems où ces maladies ont le plus de force, dit avec beaucoup de justesse qu'*il vaut beaucoup mieux se tranquilliser dans la force des maladies* (*a*); & conseille surtout de s'abstenir des purgatifs violens dans les accès de fievres. *Il ne faut pas*, dit-il, *donner de purgatifs à ceux qui sont attaqués de fievres violentes, jusqu'à ce que leur force soit rabbattuë* (*b*). Il n'est pas difficile de faire sentir la justesse de ces observations. Car lorsqu'il y a des spasmes,

(*a*) *Vigentibus morbis, quiescere multo præstat.* Hipp. *Aphor. Sect. II. Aphor.* 19.

(*b*) *Quicumque a febribus forsioribus corripiuntur, his medicamenta purgantia dure non oportet, donec remiserie.* Hipp. *Lib. de purgantib.*

ou des mouvemens violens, les parties extérieures du corps, & la surface de la peau, sont ordinairement resserrées, & le sang est repoussé de la circonférence au centre; le bas ventre, les reins, les pores de la peau, & les autres excrétoires, trop étranglés, ne font plus bien leurs fonctions, & les excrétions s'arrêtent, or dans ces circonstances on ne peut rien imaginer d'égal à l'imprudence d'une personne qui oseroit produire, ou augmenter ces mouvemens, par l'usage des purgatifs, des vomitifs, ou des forts sudorifiques; car il ne feroit qu'aigrir le mal, dans le tems que son intention seroit de faire sortir du corps les humeurs nuisibles. Il vaut donc beaucoup mieux alors se tenir tranquille, ou faire peu de chose, ou plutôt s'appliquer à calmer les mouvemens déreglés, & à appaiser la violence des spasmes. La conduite de ceux qui dans la force & la violence des accès des maladies ne font autre chose, quand il en est besoin, que de donner des délaïans, des diaphoretiques doux, des remedes modérement nitrés, & des sédatifs amis

de la nature, eſt donc beaucoup plus prudente. Mais quand il eſt queſtion de mettre les humeurs en mouvement, le tems le plus convenable dans les maladies aigues, eſt le commencement, où celui de la rémiſſion, & dans les chroniques, celui qui ſuit l'accès, & celui du calme des mouvemens ſpaſmodiques, eſt celui où les purgatifs convenables trouvent à merveille leur place. Il y a ſur ce ſujet un excellent avis dans les œuvres de Celius Aurelianus, *il ne faut jamais*, dit-il, *mettre en uſage la ſaignée, ni les autres médicamens qui évacuant promptement & en abondance les humeurs vicieuſes dans le tems de l'augmentation de la maladie, mais plutôt dans celui de la remiſſion. C'eſt pour cela*, continue-t-il, *que nous n'emploions dans le commencement de l'accès que des ſecours ſimplement adouciſſans* (a). Mais ce qu'il y a de déplorable, c'eſt qu'on viole continuellement

(a) *Nec phlebotomia, nec aliis medicamentis, quæ cito & copioſe peccantes humores detrahunt, unquam utendum in augmento paſſionis, ſed potius tempore dimiſſionis, unde in acceſſione ſimpliciter mitigantibus utimur adjutoriis.* Cælius Aurelian. *Lib. II. cap. 8. p.* 217.

cette loi. Car ç'a été, & c'est encore une erreur également répanduë chez les Médecins, même du premier ordre, comme dans le peuple, qu'il faut traiter la petite vérole, la rougeole, la peste, & le pourpre, par de forts expulsifs, & alexipharmaques ; & leur intention par cette pratique est de faire sortir promptement, & sans retardement, les humeurs nuisibles par la surface du corps, & c'est ce qui a rempli les boutiques de tant de teintures besoardiques, d'esprits & de sels volatils, d'essences antipestilentielles, & de poudres sudorifiques & alexipharmaques de divers genres, d'huiles chaudes, & d'une infinité de préparations de toute espece ; mais emploier toutes ces drogues c'est entretenir la chaleur maladive par une artificielle, c'est jetter de l'huile sur le feu, c'est embraser le sang, dissoudre & détruire son mêlange & sa température naturelle ; & l'effet de ces remedes est generalement de produire des inquiétudes, des agitations involontaires, des délires, des épilepsies, des convulsions, d'empêcher l'éruption successive & tranquille de la ma-

tiere exanthematique, & de l'augmenter plutôt que de la diminuer. Mais les remedes les plus sûrs pour faciliter la sortie de la petite vérole, & de la rougeole, du pourpre, en un mot de toutes les matieres qui doivent sortir par l'habitude du corps, sont ceux qui appaisent tranquillement les mouvemens turbulens & excessifs, & les contractions de la surface de la peau, & qui écartent tous les obstacles qui s'opposent à l'éruption. Ce que nous venons de prouver évidemment par rapport aux sudorifiques violens reçoit également son application aux remedes qui évacuent par la bouche, & par le bas ventre. Car il ne faut jamais donner les émetiques ou purgatifs, même salins, à grande dose dans le tems de l'accès de la fievre tierce, ou quarte, ou peu de tems avant son commencement; parce que l'expérience fait connoître qu'ils augmentent de beaucoup la force de l'accès, & qu'ils causent aux Malades de grandes inquietudes accompagnées de cardialgie. La raison de ces mauvais effets est toute naturelle. Car tous ces médicamens n'agissent qu'en causant

des ſpaſmes, & le ſel ſubtil âcre ; cauſtique qu'ils renferment irritant, & picottant les parties nerveuſes & membraneuſes, leur fait faire des contractions plus vives & plus fréquentes pour ſéparer, & chaſſer la matiere défectueuſe ; or la nauſée, la douleur de dos, les extenſions involontaires, les efforts pour vomir, les vents qui gonflent le bas ventre, les inquiétudes des hypochondres, les friſſonnemens, le refroidiſſement de la peau, le reſſerrement du bas ventre, ſont autant de preuves que toutes les fievres, & tous leurs accès, ne ſont que des ſpaſmes, & que les ſpaſmes conſtituent leur eſſence ; d'où il ſuit qu'on ne fait qu'ajouter un ſpaſme artificiel à celui que cauſe la maladie, qu'augmenter les contractions, & par conſéquent aigrir les ſymptômes, & rendre l'accès beaucoup plus violent. Mais quand la force du mal eſt paſſée, le ſyſtême des nerfs eſt devenu tranquille, les parties qui étoient agitées de ſpaſmes tombent dans la langueur, les vaiſſeaux s'ouvrent, & pour lors on peut très-ſûrement, & très-utilement, faire ſortir de ſa cache, & en-

ſuite du corps, au moien des laxatifs, des purgatifs, ou des émétiques, le foier de la maladie, & la matiere qui l'a produit. Et ce n'eſt point ſimplement dans la cure des maladies qu'il faut temporiſer; toutes les tentatives qu'on veut faire demandent la même attention, quand on veut être ſur du ſuccès; c'eſt ce qui a fait dire ingénieuſement à Ovide, *il faut ceder à la fougue, & à l'impétuoſité de la fureur; elle eſt alors entierement inacceſſible; le tems le plus favorable pour entreprendre de guérir un cœur, eſt celui où il laiſſe toucher ſes bleſſures; & c'eſt alors que la vérité pourra parler ſans le révolter* (a).

XIV. Voici la huitiéme loi: *Il faut éviter avec grand ſoin l'uſage des anodins, & des ſedatifs, lorſque les mouvemens ſont déja languiſſans; il convient bien mieux d'emploier les remedes qui rétabliſſent les*

(a) *Dum furor in curſu eſt, currenti cede furori,*
Difficiles aditus impetus omnis habet:
Aggrediar melius tunc, cum ſua vulnera tangi
Jam ſinet, & veris vocibus aptus erit.
Ovid. *de Remed. Amor.*

forces, & qui raniment les mouvemens. Si ce n'est point la principale partie de l'habileté, & de la dextérité du Médecin de savoir à propos calmer les mouvemens desordonnés, il faut du moins convenir que ce n'est point une des dernieres. Mais ce seroit une conduite aussi deshonorante que préjudiciable au Malade de les éteindre, ou de les calmer, dans le tems qu'il faudroit les exciter, & les animer. Car les anodins, & les assoupissans, & surtout les remedes tirés du pavot, qui sont les plus usités d'entre eux, sont des remedes très-énergiques, dont l'efficacité est très-puissante, & qui sont également disposés à nuire comme à faire du bien; ce qui fait dire à Celse (*a*), qu'il ne faut les emploier que dans le cas d'une nécessité indispensable. C'est cependant l'usage de quelques Médecins, mais usage qu'on ne peut trop condamner, d'avoir recours aux anodins, comme à une ressource infaillible dans toutes les douleurs, & deffauts de sommeil; sans aucun examen préallable des conjonctures où

(*a*) Cels. *Lib. V. cap.* 25.

ſe trouve le Malade, & de chercher à procurer par le même procedé le repos, & l'adouciſſement de la douleur ; bien que Celſe avertiſſe avec beaucoup de prudence (*a*), qu'il faut uſer aſſez ſobrement de ces remedes pour ne pas craindre de ne pouvoir réveiller ceux que nous avons deſſein de faire dormir. Avant donc que d'emploier les calmans, il faut toujours examiner attentivement l'état des forces, & n'y jamais venir, lorſqu'elles ſont affoiblies par l'âge, ou quelque autre cauſe ; ce que l'on connoîtra à l'impuiſſance de ſe mouvoir, à la foibleſſe, & à la petiteſſe du pouls, & à la pareſſe, & la langueur des actions animales. Quand on néglige ces attentions, ces remedes ſont très-préjudiciables ; ils diſpoſent les vieillards aux affections ſoporeuſes, ſuppriment dans les pléthoriques les évacuations de ſang, cauſent dans quelques ſujets des aliénations d'eſprit, & dans les fievres malignes ils produiſent le ſphacele, & la mort même, en abbattant entierement les forces, & aſſoupiſſant les mouvemens néceſſaires pour

(*a*) Celſ. *Lib. III. cap.* 18.

ſurmonter la maladie. Auſſi rien n'eſt-il plus commun dans les écrits des Médecins que les Obſervations qui atteſtent les mauvais effets des ſomniferes donnés mal-à-propos. On en trouvera dans Sanctorius (*a*), Willis (*b*), Sennert (*c*), & Foreſtus (*d*). Ce dernier raconte qu'un Médecin ignorant aiant fait prendre de l'opium à un ſujet cacochyme attaqué de douleur de calcul, lui cauſa un ſommeil éternel. J'ai moi-même connu une perſonne attaquée de fievre ardente, qui prit quelques grains de laudanum pour terminer des veilles opiniâtres, qui ſe convertirent en un repos qui dure encore. Il y a même des exemples de mort cauſée par l'opium en ſuppoſitoire. Tilingius (*e*), Sennert dans l'endroit cité, & Marcellus Donatus (*f*), en ont conſervé la

(*a*) Sanctor. *de Method. vitand. error. Lib. VII. cap.* 12.

(*b*) Willis. *Pharmaci. Rational. part. I. p.* 392.

(*c*) Sennert. *Prax. Lib. VI. cap. I. p.* 7.

(*d*) Foreſtus. *Obſerv. Lib. IX. Obſerv.* 14.

(*e*) Tilingius. *Tract. de Opio. p.* 46.

(*f*) Marcel. Donat. *Hiſtor. Mirab. Lib. IV. cap.* 18.

mémoire. Et bien que les calmans paroissent en quelque maniere dans le commencement appaiser la douleur, leur effet est cependant infidele, & peu de tems après les accidens s'aigrissent, la maladie devient plus dangereuse, & plus opiniâtre, & souvent le dénouement devient tragique. C'est ce que Trallien dit formellement en parlant de la colique. *Il ne faut point*, ce sont ses paroles, *emploier à la legere dans la colique les remedes tirés de l'opium, & de la jusquiame. Car bien qu'ils paroissent procurer un soulagement à la douleur, ils la rendent en effet plus opiniâtre ; & je me crois fondé en bonnes raisons pour assurer que leur usage n'est point avantageux.* Il ajoute peu après : *plusieurs aiant emploié ces remedes une seconde, & une troisiéme fois, ont été causes que les parties malades sont tombées dans la paralysie, & le sphacele, & quelquefois que la mort s'en est ensuivie* (a). Il vaut donc

(a) *Quæ ex opio & alterco parantur in colica non temere admovere oportet. Etsi enim doloris levationem afferre videantur, tamen efficiunt ut postea dolor diutius permaneat ; putoque bona ratione ipsa non conferre.... Multi igitur, quum in ejusmodi affectibus iterum atque tertio*

bien mieux avoir recours aux antiſpaſmodiques, aux balſamiques, aux fortifians, aux analeptiques, & même aux béſoardiques un peu fixes, & ſurtout à un régime exact pour donner du ſecours à la nature languiſſante, & entretenir, & ranimer les mouvemens; & ſi les douleurs ſont ſi violentes qu'on ſoit dans l'obligation de les calmer, il ne faut point emploier les remedes tirés du pavot, ou les violens ſédatifs, mais les anodins les plus doux mariés à des balſamiques amis de la nature ; en conſéquence de quoi je ne puis trop recommander l'uſage de ma liqueur anodine minérale, qui entretient les forces au lieu de les abbattre, & qu'on peut emploier en toute ſureté, & ſans craindre d'accident. On y peut quelquefois mêler en petite doſe notre baume de vie, ou notre eſprit béſoardique préparé dans le goût de celui de Buſſius.

XV. Nous paſſons à la neuviéme

dediſſent, effecerunt ut partes læſæ morerentur, reſolverenturque, interdum etiam mortem omnino induxerunt. Trallian. *Lib. X. cap.* 1.

loi qui veut qu'*on aide les excrétions, critiques, & salutaires, & qu'on ne les interrompe pas.* Les Anciens appelloient évacuations critiques celles que produit la nature sans le secours de l'art, dans les maladies aigues, genre qui comprend surtout les fievres, que la nature, dis-je, produit certains jours déterminés, comme sont celui qui tient le milieu entre le trois, & le quatre, le septiéme, le neuviéme, l'onziéme, & communement au soulagement du Malade. Car, comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre précédent, la machine de notre corps a été composée avec tant d'art, que les mouvemens desordonnés que les causes morbifiques y excitent, deviennent très-souvent un remede qui corrige les causes des maladies les plus pernicieuses, & ensuite les fait sortir du corps. Et comme la correction de la maladie morbifique demande un tems déterminé, & que la divine sagesse y a destiné communement celui de sept jours, c'est ce qui fait que les évacuations qui arrivent à ce terme, ou à sa moitié, sont surtout salutaires, & marquent que

la nature fait ses opérations dans l'ordre convenable. Ces excrétions sont salutaires de deux manieres ; car elles séparent, & évacuent, la cause même qui troubloit les fonctions du corps, comme il arrive dans la petite vérole, la rougeole, les fievres érysipélateuses, & pestilentielles, maladies où les symptômes se calment, ou cessent entierement, tout aussi tôt que la matiere nuisible a été poussée à la surface de la peau, & aux glandes ; ou parce qu'elles séparent de la masse des liqueurs, & font sortir par la suite les effets pernicieux des maladies. Je m'explique. La maladie, & le mouvement fébrile qui est plus fort que le naturel, dissout la masse du sang, & des humeurs, & la change en impuretés excrémenteuses salines, & sulphureuses, qui ne peuvent se séparer, & sortir aisément tant que la maladie est dans sa force ; mais lorsque la cause morbifique est enlevée, c'est-à-dire, par exemple, lorsque dans les inflammations les stases du sang sont dissipées, & les contractions spasmodiques annéanties, les vaisseaux excrétoires se dilatent, & tout ce qui

s'est engendré d'étranger, & d'excrémenteux, pendant le cours de la maladie, est poussé dehors à l'avantage du malade, ou sous la forme d'une sueur abondante, ou de déjections copieuses d'excrémens mucilagineux, & bilieux qui sortent d'eux-mêmes, ou par la voie de l'urine devenue plus épaisse, & qui dépose beaucoup de sédiment, ou d'une humeur épaisse, & visqueuse, qui sort par une expectoration abondante, surtout dans les maladies de poitrine, & notamment dans celles qui sont aigues. Or, il n'y a personne qui ne s'apperçoive qu'il n'y a rien de plus pernicieux que d'arrêter, ou de diminuer imprudemment ces excrétions salutaires. Car une infinité d'expériences, & d'observations font tous les jours voir aux Praticiens de quels dangereux, que dis-je? de combien d'accidens funestes est suivi le reflux de la matiere de la petite vérole, de la rougeole, du pourpre, de la galle laiteuse des enfans, de la galle, de l'érysipele de la goute. On sait aussi le dommage que cause la consolidation imprudente des vieux ulceres, des cauteres qu'on a porté

long-tems. On ne porte pas un moindre préjudice à la santé des Malades, quand on arrête imprudemment des cours de ventre dans les fievres continues, & même malignes, dans le principe qu'ils sont nuisibles, quoi qu'ils soient souvent très-salutaires dans ces maladies. C'est encore une tentative pernicieuse d'arrêter avec une espece de violences les hémorrhagies qui surviennent dans les fievres continues, soit dans des jours critiques, ou autres; & j'en ai toujours vû de très-mauvais effets. Mais il est inutile de rebattre ici un sujet traité assez au long dans le VIIIe Chapitre de la Section I. qui traite *du préjudice que cause la suppression des excrétions qui se font par la peau*, dans le suivant où je parle de celui *qui cause le dérangement des évacuations sanguines, & autres*, & dans le XIVe. *des crises, & jours critiques, établis sur une expérience raisonnée.* Au reste si les excrétions, même salutaires, sont trop considérables, & excessives, & qu'elles détruisent les forces, ce n'est point aux sédatifs, & aux remedes propres à les arrêter qu'il faut avoir recours, mais plû-

tôt ceux qui détournent les humeurs vers d'autres parties, & qui calment doucement leur impétuosité.

XVI. La dixiéme loi porte que *le Médecin emploiera les fortifians, après la fin de la maladie, ou de l'accès, pour empêcher la rechute, ou une maladie nouvelle.* Ceux qui exercent la Médecine avec jugement, & réflexion, savent que les violens accès des maladies, & surtout des maladies spasmodiques, sont suivis d'une grande atonie, ou foiblesse du corps, & surtout de la partie où la cause de la maladie s'étoit attachée, & qu'elle avoit fatigué de ses ravages. Ils savent encore que cette foiblesse est non seulement l'occasion aux premiers accès de reprendre avec beaucoup plus de force, mais une raison d'obstacles à la circulation du sang dans cette partie, & à un dépôt des humeurs nuisibles, qui, venant à y former des stagnations, deviennent des sources fécondes de maladies chroniques longues, & surtout de maladies lentes. C'est ce qu'a très-bien remarqué le Fondateur de la Médecine, le respectable Hippocrate, comme il paroît par l'Aphorisme suivant, *lors-*

que quelque partie est restée foible après la guérison d'une maladie, il s'y forme des abscès (a). Heurnius explique cet Aphorisme de la maniere suivante. *Quand il reste quelque foiblesse après la guérison d'une maladie, ce qui se connoît aux lassitudes, & à l'imperfection de la crise, de sorte qu'il y ait des restes de matiere fébrile; ou si dans la convalescence on prend plus d'alimens liquides, ou solides, que l'estomac affoibli, le tempérament, ou l'habitude, ne le comportent, l'homme devient en danger, parce que les parties internes, & externes sont affoiblies. Si l'on ne suit donc un régime exact, il s'engendre des scirrhes au foie, & à la rate, il survient des maux de tête, il se forme des dépôts dans les membres, si c'est-là que se trouve la foiblesse. C'est pourquoi afin d'empêcher l'amas des humeurs, il faut que le Malade fasse usage des pilules Aloephangines, de celles de Mastic, ou de Rufus, ou de quelque autre remede analogue* (b). Il

(a) *Quibus a morbo restitutis quippiam est infirmum, ibi abcessus fiunt.* Hipp. *Aphor. Sect. IV. Aphor.* 32.

(b) *Quando post morbum infirmitatis aliquid superest, quæ ex lassitudine & imperfecta crisi judicatur, ita ut supersint materiæ febrilis reli-*

faut encore rapporter à ce sujet ce que dit Hippocrate, que *les restes des maladies que la crise n'a pas emportés, causent ordinairement des rechutes* (a); ce qu'Heurnius explique parfaitement bien de la maniere suivante; *c'est ce qui arrive lorsque l'affoiblissement de la force de la nature est cause que toute la matiere morbifique n'a point été chassée du corps, & qu'on n'a point fait usage des purgatifs dans le déclin* (b). Dans cet état des choses, état constaté par une foule d'Observations, il est évident que rien n'est plus convenable après

quia, aut si liberalius se potu aut cibo invitent, quam immutata ventriculi actio, & temperamentum & habitus perferre possunt, tunc in discrimen venit homo quia partes internæ & externæ labefactatæ sunt; hinc si non accurata diæta accesserit, hepatis & lienis scirrhi, vel cephalææ, vel foras in artus, si ibi imbecillitas, abscessus effunduntur. Quare ne quid coacervetur, dentur pilulæ Aloephanginæ, Mastichinæ, vel Rufi, vel tale quid. Heurnius. *in super. Aphor.*

(a) *Morborum reliquiæ, quæ a crisi supersunt, recidivos morbos parere consueverunt.* Hipp. *Aphor. Sect.* II. *Aphor.* 12.

(b) *Contingit quando ob infirmatam naturæ vim, materia morbifica non tota fuerit exclusa, neque in declinatione alvus purgante sollicitata.* Heurnius. *in supra laud. Aphor.*

la fin des mouvemens maladifs pour déraciner le reste du mal, que de faire sortir promptement tout le nuisible, ou maladif, qui est resté dans le corps, & qui lui tend secrétement des embuches, soit qu'il séjourne dans l'estomac, ou dans les vaisseaux, & de débarrasser le corps de tous les sucs excrémenteux. Mais c'est une faute très-ordinaire aux Médecins, bien que très-préjudiciable, de ne point faire sortir les restes de la maladie, quand elle est à sa fin, & lorsque les Malades se rétablissent, par le moien des évacuans, & des diaphorétiques, & de ne point rétablir la force de la nature abbatue, & celle de l'estomac, par un régime convenable, & des stomachiques appropriés. Car autant le Médecin est peu en état de procurer du soulagement, lorsque la maladie est dans sa force, autant peut-il rendre des services essentiels dans son commencement, & son déclin. Car rien ne sera plus avantageux dans le commencement, où les forces de la nature sont encore entieres, que d'écarter avec dextérité par

les ſecours convenables, les obſtacles qui s'oppoſent à l'exécution des mouvemens ſalutaires, & de diminuer la matiere vicieuſe; & dans le déclin, que de fortifier le corps affoibli, ranimer les forces languiſſantes, faire ſortir tout ce qu'il peut être reſté de nuiſible, & par cette conduite non ſeulement détourner heureuſement les rechutes, toujours plus dangereuſes que la premiere maladie, mais des maladies nouvelles, & plus dangereuſes, qui ſuccedent ſouvent à celles qui ſont paſſées. Or c'eſt à quoi l'on réuſſit merveilleuſement par l'uſage de pilules balſamiques, telles que celles de Becher, de Stahl, compoſées dans le même goût, ou les nôtres, qui détruiſent les reſtes des maladies, & rétabliſſent la force du corps. Car leur uſage répété évacue doucement les matieres nuiſibles, & rend de la vigueur à l'eſtomac, & aux inteſtins. On emploie encore avec ſuccès les ſtomachiques, qui aident la digeſtion, réparent avantageuſement la foibleſſe du mouvement périſtaltique, diviſent, & volatiliſent les liqueurs vitales; remedes cependant qui ſont d'autant

plus surs, qu'on les donne à plus petite dose, mais souvent répétées, & que leur usage est continuée. Mais s'il y a quelque maladie où il soit nécessaire de faire sortir les restes, de raffermir le corps, & de garantir de nouvelles attaques, c'est la petite vérole, & la rougeole; car quand on néglige ces précautions, l'expérience nous apprend qu'il s'ensuit aisément différentes exulcérations, des abscès dans les visceres, & d'autres accidens des plus fâcheux. Il faut aussi avoir grand soin de rétablir par des remedes appropriés l'utérus très-affoibli, & qui a perdu sa tension naturelle après l'accouchement, l'avortement, & même quand le tems des couches est passé, si l'on ne veut exposer les femmes à de graves affections opiniâtres, & longues. Or, pour arriver à ce but, on emploie avec beaucoup de succès nos pilules balsamiques, ou des infusions laxatives, & légérement purgatives mêlées avec les remedes amis des nerfs, & de l'utérus, pourvû qu'on fasse en même tems observer à la femme le régime le plus exact. Les diarrhées, & dysen-

teries font auſſi beaucoup de tort au ton de l'eſtomac, & lorſqu'on néglige de le réparer promptement, le Malade eſt expoſé à des fievres lentes, des enflures édémateuſes des pieds, à la cachéxie, à des ſpaſmes hypochondriaques, & à d'autres maux, qu'on évite parfaitement, en lui feſant prendre en petite quantité, dans des repas reglés ſuivant les loix d'un régime exact, quelque bon vin, comme celui de Hongrie, ou le François de Pontac, mais modérement, & notre élixir ſtomachique, ou notre baume de vie, en petite doſe, mais ſouvent répétée. Mais le plus avantageux eſt toujours de faire ſucceſſivement ce rétabliſſement, & de réparer, & de ranimer les forces affoiblies, ou abbattues par des analeptiques emploiés petit à petit.

XVII. La onziéme loi mérite une égale attention. *Les perſonnes foibles ſe trouvent bien des choſes foibles, & les forts des fortes.* Cette loi eſt preſque tranſcrite mot à mot du paſſage ſuivant de Celſe; *les ſujets foibles ont beſoin de ce qui eſt le plus foible; ce qui eſt le plus fort convient aux plus vigoureux, & ce qui*

tient le milieu s'accorde parfaitement avec ceux qui sont dans l'état moien (a). Le même principe se trouve formellement dans Hippocrate dans les termes suivans, *il ne faut pas donner des médicamens forts par leur nature dans les maladies foibles ;* à quoi il ajoute peu après, *il faut approprier les médicamens à la nature, donner les foibles aux foibles, & les forts aux robustes* (b). Pour rendre palpable la vérité de cet axiome pratique, il faut expliquer ce que nous entendons par force, ou foiblesse ; tant relativement aux sujets, qu'aux médicamens. On appelle foiblesse en général, dont l'extrêmité opposée s'appelle force, ou vigueur, l'état des forces relativement aux effets qu'elles peuvent produire, ou à la puissance qu'elles ont pour exciter des mouve-

(a) *Imbecillis hominibus rebus infirmissimis opus est ; mediocriter firmos media materia optime sustinet ; & robustis apta validissima est.* Cels. *Lib. II. cap.* 20.

(a) *Medicamenta fortiora a natura in debilibus morbis dare non oportet ...... medicamentum singulis secundum naturam, debilibus debilia a natura, fortibus vero fortis natura pharmaca exhibenda sunt.* Hipp. *Lib. de loc. in hom.* §. 55.

mens ; & c'eſt à ce caractere qu'on la connoît tant dans l'Univers, que dans le corps de l'homme. Dans ce dernier on peut à merveille diviſer les forces, relativement aux différentes fonctions qu'elles exécutent, en animales, naturelles, & vitales ; & chacune d'elles a pour cauſe, & pour fondement l'influx d'un fluide très-délié, très-pur, & très-mobile, qui ſe trouve mêlé dans le ſang, s'en ſépare dans le cerveau, & ſe diſtribue à toutes les parties par le canal des nerfs. Or, cette liqueur extrêmement active devant ſa naiſſance à la ſubſtance la plus pure de l'air, & des alimens, on voit ſans peine, que ceux qui ont bon appetit, qui digerent, & évacuent bien, doivent être d'un tempérament vigoureux, & qu'au contraire ceux qui manquent d'appetit, qui digerent, & évacuent mal, ſont foibles, & languiſſans, parce que ceux-ci ont les humeurs impures, & intempérées, pendant que ceux-là les ont diſpoſées tout au contraire. Il faut encore appeller foibles, ceux qui ont l'eſprit & le corps trop ſenſibles, & les nerfs diſpoſés à prendre à la

plus legere occasion des mouvemens irréguliers ; & au contraire appeller forts, ceux qui sont d'un esprit tranquille, & qui ne sont pas si aisément affectés, & blessés, par les causes extérieures. On voit donc aisément pourquoi il faut mettre au nombre des personnes foibles les enfans, les personnes avancées en âge, ou decrepites ; celles qui ont l'habitude du corps spongieuse, les vaisseaux, les nerfs, les tendons minces ; qui se livrent sans ménagement aux veilles, aux passions de l'ame, aux travaux de l'esprit ; qui ont été fatigués par quelque grande maladie aigue, ou chronique, ou qui ont perdu beaucoup de sang ; & ceux qui sont actuellement malades, & plus encore ceux qui sont actuellement dans l'accès de la maladie. Maintenant j'appelle médicamens forts ceux qui sont capables en petite dose de faire un grand effet, comme d'évacuer, ou de resserrer ; de mettre en mouvement, ou de l'arrêter ; d'échauffer, ou de rafraîchir ; & surtout ceux tirés du regne minéral ; j'appelle au contraire doux, & foibles, les re-

medes appellés communement Galéniques, qui n'operent point avec violence, mais doucement, & successivement, & qui ne nuisent point aisément, même étant donnés à trop grande dose; comme sont les laxatifs doux, & qui lâchent insensiblement, les lavemens, les infusions en maniere de thé, le lait d'ânesse, le petit lait, les tempérans, les diaphorétiques fixes, les absorbans, les liqueurs fixes alcalines assaisonnées d'extraits amers, & balsamiques, plusieurs remedes universels, panacées, teintures solaires douces, qu'on peut donner innocemment dans toutes les maladies, & à tous les sujets, forts, ou foibles, & qui ne renferment rien de capable de produire une altération sensible dans les maladies. Or, comme la production de tous les effets salutaires dans le corps humain requert une exacte égalité, & proportion entre les forces de l'agent, & celles du sujet, & que tout ce qui excede en quelque qualité blesse la nature humaine, comme Hippocrate l'a bien remarqué, il est évident que l'application de tous les remedes de-

mande une diſtinction exacte de la nature des ſujets, & une juſte comparaiſon de leur force, & de celle du Malade, & que delà dépend la convenance des remedes. D'où il s'enſuit que quand on tient une autre conduite, on nuit conſidérablement aux Malades. Car ſi vous donnés des remedes trop forts à des ſujets foibles, vous les affoibliſſés entierement, ou même vous leur ôtés la vie, & donnant des remedes foibles aux ſujets forts, vous travaillés ſans effet, ou vous aigriſſés le mal, en mettant en mouvement ce qui eſt vitieux, ſans le faire ſortir. Mais ſurtout il faut éviter avec grand ſoin d'emploier des remedes violens pour les perſonnes foibles, qui demandent plûtôt des ſecours tirés de la diete, que de la Pharmacie, & pour qui le meilleur eſt ſouvent de ne faire aucun remede. Et comme les enfans, & les vieillards méritent ſurtout d'être mis à la tête des ſujets foibles, on voit clairement quelle témérité c'eſt de donner à des enfans de ſix mois, ou d'un an, attaqués d'épilepſie par rapport à la difficulté que leurs dents trou-

vent à percer, des purgatifs violens, comme une poudre composée d'un, ou deux grains de résine de julap, & de deux, ou trois de mercure doux, & de les réiterer souvent; & combien il est plus ridicule quand ils sont morts, de se vanter de leur avoir donné les secours les plus surs, & d'assaisonner ses raisonnemens de ce qui peut faire peine à celui qui se seroit opposé à ce traitement. Il en est de même des personnes avancées en âge, à qui de forts purgatifs sont très-préjudiciables; car si, suivant la remarque d'Hippocrate (*a*), ils affoiblissent si promptement les personnes en santé, quel effet ne feront-ils pas sur les vieillards, & les sujets foibles? Il faut encore se garder de croire avec le vulgaire, que les liqueurs spiritueuses chaudes, appellées du nom de fortifians, soient aussi amies des enfans, des vieillards, & des personnes foibles, qu'on le dit communement: car ces liqueurs, & même le vin fort, appellé communement le lait des vieillards, ne peuvent être prises en trop grande quantité sans allumer dans les

(*a*) Hipp. *Aphor. Sect. II. Aphor.* 36.

liqueurs une chaleur inteſtine, qui les épuiſe, & les conſomme entierement; mais l'uſage moderé, & médicinal d'un bon vin, qui n'a point d'acide, tel que le vieux vin du Rhin, ou celui de Hongrie, joint à des alimens de bon ſuc, rétablit, & entretient merveilleuſement les forces de l'eſtomac, & toute la nature. On peut même dire des alimens que Celſe appelle forts ce que nous venons de dire des remedes, qu'ils ſont peu convenables, & avantageux aux perſonnes foibles; bien que le commun des hommes, & même des Médecins, ſoit dans la penſée qu'il faut rétablir de tems en tems, les perſonnes foibles, ou affoiblies, par l'uſage de viandes, de boiſſons, ou de bouillons fortifians, & nourriſſans. Car Hippocrate avertit très-ſagement, qu'*il faut retrancher les alimens dans les redoublemens des maladies, parce qu'ils ſont nuiſibles; & qu'il faut s'en abſtenir dans les accès des maladies périodiques* (a);

(a) *In ipſis exacerbationibus cibos adimere oportet; nam præbere noxium: & cum per circuitus redeunt morbi, in ipſis acceſſionibus abſtinendum eſt.* Hipp. *Aphor. Sect.* I. *Aphor.* 2.

parce que, selon le même Auteur, il en est des corps foibles, comme de ceux qui sont impurs, ausquel on nuit d'autant plus, qu'on les nourrit davantage, & qu'il n'y a pas de meilleur moien de réparer les forces dans les maladies, que de les traiter avec prudence, & de détruire insensiblement les causes morbifiques. Il faut donc avoir sans cesse présent ce principe, qu'on doit toujours entretenir une égalité parfaite, & une proportion exacte entre les forces des sujets, & celles des remedes; la mesure des alimens, & le mouvement, & l'exercice; & pour cet effet examiner avec soin, comme Hippocrate le recommande dans son *Traité des maladies*, la nature du sujet, sa taille, son âge, la disposition du tems, & la saison, la situation du païs, & plusieurs autres circonstances de cette espece.

XVIII. Voici ce que porte la douziéme loi; *il ne faut emploier que fort peu de remedes choisis tant pour guérir, que pour prévenir les maladies.* Il n'y a certainement rien qui embarrasse plus une personne qui traite des Malades,

& qui lui cause plus de confusion que cette prodigieuse quantité, & diversité, de remedes dont les Traités de Botanique, de Chimie, de Pharmacie, & de Pratique, sont remplis, étalage qui pour le moins cause du dégoût, s'il n'épouvante celui qui l'envisage. Car il y a tant d'especes de remedes, tant de compositions différentes, & tant de différentes vertus attribués à chacun d'eux, que la mémoire ne suffit pas pour les retenir, loin qu'une seule personne puisse jamais savoir tout ce qui est nécessaire pour les emploier comme il convient. Il est vrai qu'on ne peut trop remercier le bienfesant Auteur de la nature, qui a répandu avec tant de prodigalité les secours nécessaires pour notre conservation, & notre rétablissement, mais il ne nous a pas fait une loi de les mettre tous en usage, & comme la nature se contente de peu d'alimens, elle se contente aussi de peu de médicamens. En effet, les causes des maladies sont en petit nombre, & très-simples; aussi faut-il peu de remedes pour les surmonter. C'est donc avec raison que Langius

gius dit dans une de ses Lettres qu'*il y a de la folie à emploier beaucoup de remedes, lorsqu'un plus petit nombre peut suffire* (a). Au contraire je sais par moi-même, & l'expérience m'a appris, que jamais un Médecin qui emploie ce fatras immense de remedes, dont les Boutiques d'Apoticaires sont pleines, & ausquels on donne souvent des louanges excessives sans aucun fondement, ni raison; qui les change souvent, & en accable les Malades, ne parvient jamais à une connoissance vraie, certaine, & intime de ces remedes; quoique de là dépende principalement le succès d'une pratique heureuse. Rien n'est donc plus sensé que ce conseil de Damascenus; *il vous faut faire usage d'un petit nombre de remedes, & dont vous connoissiés par des expériences répetées les opérations, & les vertus. Car il est absolument impossible de les connoître tous, & lorsque vous voudrés examiner chacun en particulier, pour savoir à qui*

(a) *Ego dico desipere eos Medicos, qui pluribus medicamentis aliquid expediunt; quod paucioribus medicamentis transigi poterit.* Langius, *Epistol.* LXXVI.

donner la préférence, vous serés tellement embarrassé de leur quantité, que vous ne saurés auquel vous tenir (a). Il est donc de la prudence de choisir dans ce grand nombre quelques remedes qui remplissent les indications qu'on doit se proposer, & de les emploier avec toute l'attention possible, pour savoir ce qu'ils sont en état d'opérer dans les différentes circonstances où on les applique, afin que quand on connoîtra plus particulierement leurs effets, & leurs opérations, on puisse en faire usage avec plus d'assurance, & même compter raisonnablement sur leur succès. Car Wedelius fait sur ce sujet une judicieuse remarque. *Il en est*, dit-il, *des médicamens comme des amis. Nous fesons plus de cas d'un, ou deux amis, que de cent personnes de connoissance. Il y a aussi beaucoup de personnes qui offrent leur amitié; mais bien peu qui la méritent. De même il faut donner*

(a) *Pharmaca pauca tibi tenenda sunt, & quorum operationes ac potestates jam multoties expertus es. Totius enim multitudinis notitia incomprehensibilis est, ac cum per singula volueris inquirendo discurrere, multiplici diversitate distentus, nec scies cui debeas fidem adhibere.* Damascen. *Aphor.* 34.

la préference sur tous les autres à un remede bien composé, choisi, & éprouvé. L'ami de tout le monde ne l'est de personne, & celui qui connoît tous les remedes n'en connoît aucun (a). Ceux qui n'ont pour regle que de simples spéculations, destituées d'expérience, sont toujours incertains, & se trompent sans cesse; ils ne peuvent donner un avis stable, solide, & que l'effet justifie, & sont encore moins en état de dire avec verité combien de tems il faut insister dans l'usage d'un remede, quand il faut le quitter, à quelle dose il le faut prendre, & de faire les autres observations que demandent les différentes circonstances.

XIX. Il faut regarder comme une des plus essentielles la treiziéme loi qui veut que *le Médecin aide plûtôt le travail de la nature par des secours tirés du*

(a) *Res se habet hæc instar amicorum. Magis æstimamus unum vel alterum amicum, quam centum notos. Multi etiam amicitiam offerunt, pauci merentur. Ita etiam curiosum, selectum, & expertum medicamentum reliquis omnibus præferendum est. Qui omnes habet amicos, neutrum habet; qui omnia novit neutrum novit.* Wedel. *de Med. facult. cognos. & applic. p.* 25.

regime, des remedes doux, & simples, que par les pharmaceutiques plus énergiques & plus composés. Nous entendons par secours tirés du régime ceux qui font partie des choses dont aucun des hommes ne peut se passer pour entretenir sa vie, & sa santé; des choses en un mot que l'Ecole appelle non naturelles. Car comme la mauvaise maniere de les emploier, leur usage déreglé, est le premier fondement, & la cause prochaine, des maladies, & de l'augmentation de leur violence, il n'y a rien de plus propre, & de plus convenable, pour écarter, & dompter, les afflictions maladives de divers genres, que leur usage reglé, & un régime exact; & sans lui la nature ne peut rien faire d'avantageux pour opérer la guerison, ni la Médecine parvenir au but qu'elle se propose. Rien n'est donc plus vrai que ce que dit Galien que *la Medecine n'a point de remede assez efficace pour qu'il puisse apporter un secours certain si le régime s'y oppose, ou ne vient à l'appui* (a). Je puis assurer

(a) *Nullum efficax remedium Medicina habet quod solidum auxilium afferre possit, si ei victus ratio resistat, vel illud non adjuvet.* Galenus.

de la meilleure foi que j'ai réussi au moien des remedes dietétiques, dans lesquels je comprend le changement d'air & de ciel, un exercice convenable des alimens liquides & solides appropriés, l'usage prudent du petit lait, ou des eaux minerales, l'abstinence, & le repos, à guerir des maladies chroniques opiniâtres, adherentes depuis long-tems à un genre nerveux foible, comme les affections spasmodiques & convulsives, hypochondriaques & hystériques, qui n'avoient pas cedé aux remedes composés avec le plus d'art, & où la force des médicamens simples étoit plus concentrée, & qui avoient trompé les espérances que j'avois conçuës du succès de remedes d'une grande réputation. La raison de cette observation est toute simple;c'est que les remedesdietetiques ont de l'affinité avec les liqueurs & les mouvemens vitaux, & que leur opération se fait doucement, successivement, & avec le tems, en fortifiant la nature affoiblie, & changeant son état de maladie en un meilleur. Mais il semble que plus les médicamens simples sont

utiles en Médecine, moins les Médecins s'appliquent à les connoître, & à les emploier avec d'extérité, moins ils les estiment & s'en servent. La plûpart au contraire dédaigne les regles du régime, & se fait un capital de n'attaquer les maladies qu'avec les armes artistement travaillées que leur fournit l'arsenal pharmaceutique; conduite cependant dont le succès est ordinairement de déranger la nature dans l'ordre, le progrès, & le tems de la guerison, ou de l'accabler par trop de précipitation; c'est ce qui fait que Plutarque (*a*) s'est mocqué il y a long-tems de cette foule de médicamens composés d'un fatras de simples différens, comme le rapporte Langius (*b*); c'est ce qui a fait dire si judicieusement à Pline, *la Médecine est née de ce qui sort de la terre, & la nature ne vouloit de remedes que ceux qu'elle avoit preparés, que chacun trouve sous la main, & sans dépense, en un mot que ce qu'elle destine à notre usage journalier. C'est la malice des hommes, & la finesse de quel-*

(*a*) Plutarch. *in Sympos. Die.* 4.
(*b*) Langius. *Epist. lib.* 1. *Epist.* 76.

ques autres qui a inventé ces boutiques, où l'on promet à chacun la conservation de sa vie pour de l'argent. Aussitôt on fit un étalage pompeux de compositions & de mélanges inintelligibles ; l'Arabie & les Indes furent mises à contribution ; il fallut pour un petit ulcere des remedes tirés de la mer rouge, tandis que les plus pauvres trouvent les véritables à leur porte. Fatal effet de la grandeur Romaine. Elle a aboli les Coutumes de nos Anciens ; nos victoires nous ont rendus esclaves, nous sommes sujets des Nations étrangeres, & la seule Médecine entre tous les Arts à assujetti les Empereurs mêmes (a). Les plus anciens Médecins se sont montrés bien plus prudens. Si

(a) *Ex terra nascentibus nata est Medicina. Hæc sola natura placuerat esse remedia puratu, vulgo inventu facilia, ac sine impendio, ex quibus vivimus. Postea fraudes hominum & ingeniorum captura officinas invenerunt istas, in quibus sua cuique venalis promittitur vita. Statim compositiones & mistura inexplicabiles decantantur ; Arabia atque India in medio æstimantur, ulcerique parvo Medicina a Rubro Mari importatur ; quum remedia vera pauperrimus quisque cœnet. Ita est profecto : Magnitudo Populi Romani perdidit ritus, vincendoque victi sumus ; paremus exteris, & una Artium Medicina Imperatoribus quoque imperat.* Plin. *Hist. Nat. lib. XXIV. cap.* 1.

l'on y fait bien attention, on verra qu'Hippocrate, Celse, & l'Ecole des Méthodiques, n'ont eu obligation de leurs succès, qu'à l'ordre & la conduite de la nature qu'ils étudioient, qu'à ces remedes en apparence si méprisables, & à l'observation des Loix du régime. Car les remedes pharmaceutiques des anciens sont pour la plus grande partie mal arrangés, & de peu de valeur; au lieu qu'on trouvera dans leurs écrits, mieux que dans aucuns des Modernes, d'excellens & très-utiles préceptes sur le régime qu'il faut suivre dans les maladies, & dans l'état de santé. On ne sauroit à ce propos trop louer Montanus, & Craton son fidele disciple, dont les ouvrages m'ont été d'un très-grand secours; & comme l'expérience me convainquoit tous les jours de l'excellence de cette pratique, j'ai crû ne pouvoir rien faire de plus utile que de faire mes efforts pour rendre sa premiere vigueur, & sa splendeur primitive, a une partie si utile de la Médecine, & en même-tems si négligée; & c'est ce qui m'a engagé à composer plusieurs traités en Latin,

qui ont été traduits en Allemand, & imprimés plusieurs fois; ce qui constate le cas que les Savans en ont fait. Ajoûtés à ces remarques qu'il n'y a point dans la nature de médicament qui soit simple, à prendre le terme à la rigueur; que tous ceux qui se tirent des trois regnes sont composés de matieres différentes & diverses, & qu'en conséquence leur mêlange artificiel, & leur composition sont inutiles. Il faut cependant donner la préference sur les composés aux remedes simples qui ne remplissent pas seulement une indication, mais deux, & quelquefois trois. C'est ainsi, par exemple, que la manne, outre sa qualité laxative, a encore celle d'adoucir les humeurs acides & poignantes, & en même-tems de relâcher les fibres des intestins resserrés par les spasmes; ce qui fait qu'elle l'emporte sur tous les autres purgatifs dans toutes les affections hypochondriaques, & de poitrine. La rhubarbe allie au principe qui la rend purgative un principe de nature fortifiante, & légerement astringente, ce qui la rend un purgatif très-sûr dans les

diarrhées, & même les dyſenteries. On préfere avec raiſon l'écorce de quinquina à tous les autres remedes internes & composés, à cauſe de l'alliage qu'il renferme d'une amertume qui corrige dans les fievres intermittentes l'acide vicieux, & donne au ſang une douce volatilité, avec un principe propre à fortifier le genre nerveux foible, & diſpoſé à engendrer une nouvelle matiere fébrile. La poudre des fleurs de camomille ordinaire renferme une qualité anodine & antiſpaſmodique à raiſon de l'huile qu'elle contient, & une vertu apéritive & correćtive, à cauſe de ſon amertume pénétrante. Il y a dans la menthe une huile déliée de nature fortifiante, & anodine, & un principe aſtringent de nature terreſtre fixe, ce qui la rend un remede excellent dans le vomiſſement. Je ne prétens pas cependant exclurre entierement toute compoſition des médicamens appellés communement ſimples, & moins encore leur mêlange fait ſuivant les obſervations d'une pratique éclairée ; car je l'eſtime non-ſeulement avantageux, mais même

néceſſaire. Le nitre, par exemple, eſt un remede ſimple, ſans contredit des plus excellens, qui calme la chaleur inteſtine, tempere l'acrimonie de la bile, arrête le cours de ventre, fait couler les urines; mais ſi le Médecin veut ajouter à ces vertus celle de corriger l'acide des premieres voies, on y joint avec ſuccès la poudre abſorbante des ïeux d'écreviſſe. De même on mêle avec avantage les purgatifs à l'opium, pour l'empêcher d'arrêter trop fortement les excrétions. C'eſt ainſi que l'aloës s'y trouve combiné dans les pilules de Wildeganſius, l'extrait d'ellebore & l'huile de terebinthine dans les pilules de Starkey, ou Angloiſes, les alexipharmaques dans la thériaque céleſte. Je ne prétens pas auſſi refuſer aux remedes chimiques, & à ceux qui ſont tirés des métaux, les louanges qui leur ſont dûës, ſur tout quand il y a danger dans le retardement, & qu'il faut attaquer puiſſamment, & faire ſortir la cauſe de la maladie; je veux ſimplement qu'on accorde la préference aux remedes les plus doux, qui ſont ſurs, amis de la nature, &

qui demandent moins de circonspection; & j'ajoute, après Mesué, que la prudence ne veut pas qu'on emploie les remedes violens, tant qu'on peut attendre le même succès de ceux qui operent plus doucement.

XX. Nous voici à la quatorziéme & derniere loi. *Il faut se garder des fréquens changemens de remedes, & insister dans l'usage de ceux qui sont surs & éprouvés, bien qu'on n'en sente pas de soulagement sur le champ.* Voilà ce que les Anciens ont si souvent répeté, instruits par l'expérience. Seneque entr'autres rend témoignage qu'ils fesoient beaucoup de cas de la continuation des remedes; *rien*, dit-il après eux, *ne met plus d'obstacle à la guerison, que le fréquent changement de remedes* (a). De-là ces médicamens appellés annuels, parce qu'on en continuoit l'usage pendant une année entiere. Voici comme Cælius Aurelianus en parle. *Quelques Anciens ont emploié des médicamens annuels dans les affections gouteuses, comme sont le Diascordium, le Diacentaurium; & ils vouloient que ceux qui ont été*

(a) *Nihil æque sanationem impedit, quam remediorum crebra mutatio.* Senec. *Epist.* 11.

long-tems affligés de ces maladies s'en servissent pendant un an entier (*a*). Et de fait il y a des remedes d'une vertu merveilleuse contre beaucoup de maladies qui ne font que peu, ou même point d'effet, si l'on n'en continuë l'usage. Les eaux minérales, & surtout celles de Carles-Bade, qui sont d'une efficacité surprenante dans les maladies rebelles & chroniques, sont un exemple palpable de cette verité. Car il ne faut attendre de soulagement qu'aprés un long-tems, & les avoir buës en quantité. Il y a dans les mêlanges de l'Académie des Curieux de la Nature une observation mémorable à ce sujet, qu'on ne sera pas fâché de trouver ici. *Un Malade affligé de beaucoup de tranchées du bas ventre, & de resserremens de poitrine, se transporta à Carles-Bade par le conseil de quelques Médecins, & but une si grande quantité de ces eaux, qu'elle est presque*

(a) *Veterum quidam in passionibus arthriticis annalia medicamenta prabuerunt, ut est diacentaurium, & diascordium, bibenda anno continuo judicantes, iis qui longo tempore fuerunt passione vitiati.* Cæl. Aurel. *Passion. chronic. cap.* 2.

incroiable. Car en soixante-quatre jours il lui en passa par le corps vingt-six mille quatre-vingt-neuf gobelets, dont chacun contenoit douze onzes de ces eaux. L'on ajoute, *s'il eut quitté plutôt, & que les humeurs qui étoient en mouvement ne fussent pas sorties, il seroit tombé dans un état pire que le premier, & tous les moiens emploiés pour sa guerison auroient été en pure perte. Mais depuis ce tems il a été heureusement gueri; & cependant il va aux eaux trois ou quatre fois l'année, & y reste chaque fois pendant six semaines* (a). L'avis de Cælius Aurelianus mérite aussi de trouver place ici. *Il faut faire usage des eaux minérales tant chaudes que froides*

(a) *Reverendus pater multis ventris torminibus, & compressionibus pectoris, vexatus, suasu quorumdam ad thermas* Carolinas *se contulit, & bibere cepit thermales aquas tanta in copia, ut fidem superare videretur. Bibebat namque quatuor & sexaginta diebus viginti sex millia & octoginta novem sextarios; sextarius autem unus erat duodecim unciarum,... si citius discessisset, & humores commoti non expurgati fuissent, in pejorem corporis statum incidisset; & omnia media adhibita incassum abiissent; ab eo autem tempore curatus egregie fuit, & ter quaterque in annos thermas istas invisit sex septimanarum spatio ibi commoratus.* Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. Ann. I. Observ.* 179.

dans les maladies des articulations, & surtout des eaux Abulea & Cotilia ; mais il faut y revenir souvent (a). Il en est de même du lait, & principalement de celui d'ânesse, qui fait des effets admirables dans des passions chroniques comme la phthisie, l'atrophie, la goute, le scorbut, mais à la longue, & en le prenant en quantité. Je me contenterai de rapporter pour preuve de cette vérité le témoignage du seul Pechlin, qui parle de la maniere suivante; *le lait est un grand remede, mais qui n'opere qu'en en continuant l'usage : car ce n'est qu'à force de circuler qu'il émousse les pointes des sels gouteux, & que le ferment tartareux sortant par les reins ou les intestins, le sang laisse sa vieille dépouille, & reprend un caractere de nouveauté. Mais*, ajoute-t-il judicieusement, *je ne regarde les cures qu'il opere comme parfaites, qu'autant qu'on en continuë l'usage pendant long-tems, & qu'on suit d'ailleurs un régime plus exact. Or le cœur manque dès le commencement*

(a) *In articulorum passionibus usus adhibendus aquarum tum calidarum, tum frigidarum, ut sunt Abule & Cotiliæ ; sed affectanda repetitio.* Cœl. Aurelian. *loc. citat.*

à ceux qui ne veulent pas se contraindre ; ils ne contiennent point l'usage du lait en suivant un régime austere, qui est ici absolument nécessaire ; il ne faut donc point s'étonner s'ils n'en ressentent point les avantages qu'ils s'étoient promis, ou au contraire s'ils se trouvent très-mal de s'en être servi (*a*). On peut aussi consulter notre Dissertation *sur les effets admirables du lait d'ânesse dans la guerison des maladies* (*b*). Le petit lait doux, & surtout préparé nouvellement suivant notre méthode, est aussi d'une efficacité merveilleuse dans les maladies longues, & rebelles ; mais il faut le boire un

(a) *Lac est summum remedium, sed continuato id efficit usu, quo nempe per iteratas circulationes salis arthritici occulti obtundantur, & separato per alvum, aut renes tartareo fermento, velut positis reduvies, novus recoctusque sanguis emergat. At hanc curam eo absolutiorem fore confido, quo lactis usus diuturnior est, & diata in cœteris morosior. Verùm cum deficiant statim ad prima experimenta delicatuli nostri, nec lactis usum cum decenti diata, qua tamen hic omne fert punctum, continuent, mirum non est si desideratus se non sistat effectus, aut plane sinister inde emergat eventus.* Pechlin. *Observ.* 23.

(*b*) Differt. *De Mirabili lactis asinini usu in Medendo.*

ou deux mois, de la même maniere, avec les mêmes précautions, & en suivant le même régime, que si l'on prenoit des eaux minérales, comme je l'ai prouvé au long dans ma Dissertation *sur les vertus très-salutaires du petit lait (a)*. Les bons effets qu'operent les décoctions médicinales, surtout temperées, pour purifier le sang dans la grosse vérole, & celles préparées avec les vulneraires, les apéritifs, & les consolidans, dans la phthisie, & les abscès internes & externes, dépendent du long usage qu'on en fait, sans quoi elles n'ont point, ou presque point de vertu. Il y a même beaucoup d'affections chroniques, comme la maladie hypochondriaque, & l'hysterique, la cachéxie, la fievre blanche des filles, la suppression du flux menstruel, les affections de l'utérus, où l'on ne peut procurer de soulagement constant, si l'on ne fait pendant plusieurs mois usage des remedes appropriés, & convenables, comme sont notre élixir balsamique.

(a) Differt. *De seri lactis virtute longe saluberrima.*

temperé alcalin, les pilules polychreſtes balſamiques, les déterſifs, les bains, l'élixir ſtomachique dont la deſcription ſe trouve dans les notes ſur Poterius. On vante beaucoup, & ſurtout les Médecins Chimiſtes, les remedes tirés du Cinnabre, comme un ſpécifique antiepileptique. Mais ils ne font point d'effet, ſi on ne donne ce minéral à une doſe aſſez forte, comme à celle de dix grains, & qu'on ne la réitere pluſieurs fois. Mais en l'emploiant de cette maniere, non-ſeulement j'en ai vû autrefois des effets admirables, & très-prompts dans l'épilepſie de cauſe interne, mais même celle produite par une cauſe externe, comme une forte contuſion à la tête, dans le veſtige, & les mouvemens convulſifs; bien que je ne l'emploiaſſe pas, comme on le fait communement, en qualité de ſédatif, & d'anodin, mais comme un remede propre à fondre, & diſſoudre les liqueurs épanchées, & adherentes aux nerfs, & aux membranes du cerveau. Le mercure doux, & l'éthiops mineral, ne gueriſſent auſſi la groſſe vérole, les ulceres de la

peau, & autres maladies qui la défigurent, qu'en s'en servant pendant long-tems. L'écorce de quinquina n'opere pas aussi la guerison des fievres intermittentes, à moins qu'on n'insiste pendant quelque tems dans son usage, avec les précautions requises. On a de la peine à venir à bout des fleurs blanches, si l'on n'emploie long-tems les bains, les laxatifs, & les fortifians. Je me suis étendu davantage sur ce sujet dans ma Dissertation *sur la prudence qu'il y a à continuer les remedes* (*a*). Je ne puis donc trop recommander à ceux qui ont dessein d'exercer la Médecine avec honneur, de s'attacher à peu de remedes, mais choisis, de préferer les plus doux aux plus actifs, ni trop leur conseiller de s'en servir avec prudence, & constance. Car rien n'est plus vrai que ce qu'à dit Van-Helmont, *il faut peu de choses pour rendre un Médecin célébre* (*b*). Mais j'ajoute, que le nombre de ceux qui en connoissent

(*a*) Dissert. *de prudenti medicamentorum continuatione.*

(b) *Pauca sunt quæ Medicum nobilitant.* Helmontius.

quelqu'un est très-petit. Nous ne manquons pas de remedes, mais on ne sait encore les appliquer avec dexterité, ni en faire un usage que l'expérience autorise constamment.

CHAPITRE III.

Des vertus des Médicamens, & des raisons pour lesquelles on les ignore.

SOMMAIRE.

I. *Les vertus des remedes sont peu connuës.* II. *Premiere cause de cette ignorance, la trop grande quantité de remedes.* III. *Seconde cause, l'ignorance de la vraie Pathologie.* IV. *Troisiéme cause, l'erreur où l'on est que les médicamens ont des vertus absoluës;* V. *Ce qui est cependant contre l'expérience.* VI. *Quatriéme cause; on regarde les médicamens comme causes de ce qui arrive après leur usage.* VII. *Cinquiéme cause; peu de personnes sont en état de connoître par l'analyse les proprietés des médicamens;* VIII. *Ou par le moien de la philosophie expé-*

rimentale; IX. *Ou de l'expérience.* X. *Sixiéme cause, le changement des remedes, & l'usage des remedes composés.*

I. PUISQUE le Médecin est destiné à aider, & imiter, avec dextérité la nature, qui a sans contredit la principale part à la guerison des maladies, il ne doit rien avoir plus à cœur, selon Hippocrate dans son Traité des Vents, que de connoître les causes des affections du corps, & de s'instruire le plus exactement qu'il est possible des forces & des vertus des remedes, qui sont des instrumens nécessaires pour parvenir au but qu'il se propose. Mais autant il est utile, & nécessaire, dans la pratique d'acquerir une connoissance exacte des vertus réelles, & veritables, des médicamens, relativement aux différences des maladies, & des sujets, autant, s'il est permis de l'avouer, y a-t-il peu de remedes dont les vertus soient connuës sûrement & indubitablement, ou même passablement approfondies. Presque tous au contraire trompent les esperances du Médecin, parce que leurs vertus sont encore ensevelies

dans l'obſcurité du puits de Démocrite. On trouvera ſans doute cette propoſition étrangement paradoxe, & même entierement éloignée de la verité, quand on conſidérera cette foule énorme de livres de Pratique, de Botanique, de Chimie, de Pharmacie, qui non-ſeulement contiennent une prodigieuſe quantité de remedes ſimples & compoſés, galeniques & chimiques, mais qui ne tariſſent pas ſur les éloges qu'ils en font. J'oſe cependant l'aſſurer; en examinant exactement les choſes, & jugeant à la pierre de touche des obſervations les plus ſcrupuleuſes les éloges magnifiques, & les effets ſi vantés, de ces remedes, il y en a très-peu dont les vertus ſoient certaines, & infaillibles, & le reſte eſt infidele, incertain, ſuſpect, imaginé, & dénué de toute vertu. Il n'y a cependant point de matiere où le menſonge ſoit plus dangereux, ſelon la remarque de Pline, qu'en fait de Médecine.

II. Maintenant ſi nous remontons aux cauſes de cette ignorance ſi dangereuſe des vertus & qualités des Mé-

dicamens, nous en trouverons plusieurs. Une des principales est ce fatras, cet assemblage immense, de remedes que l'ignorance à amassés, & sous lesquels la Médecine est accablée, & ensevelie. Car comment est il possible d'acquerir la connoissance exacte de chacun d'eux en particulier ? Or il est aisé de concevoir comment la matiere médicinale s'est enflée si prodigieusement. Les Praticiens voiant échouer les espérances qu'ils avoient conçuës des remedes les plus vantés, crurent devoir recourir à d'autres; ils en imaginerent donc de nouveaux, ou mirent en usage ceux que leurs confreres avoient inventés depuis peu; lesquels répondant aussi peu aux espérances qu'ils avoient conçuës, les obligerent d'en chercher encore d'autres, & même de se tourner vers les chimiques, les panacées, & les remedes étrangers, qu'on préconisoit pour lors. De-là cette multitude innombrable de médicamens, qui sont également un obstacle presque insurmontable à la guerison des Malades, & à la perfection d'une pratique raisonnée, & efficace. Car

comment connoître dans un nombre si prodigieux de remedes dont les boutiques d'Apoticaires sont remplies jusqu'à menacer ruine, les vrais & propres effets, & les opérations de chacun d'eux, dans des tempéramens si différens, & des maladies si opposées les unes aux autres ? On doit donc désesperer d'acquerir une connoissance intime des remedes, & de découvrir leurs qualités avec succès, si l'on ne se restraint à un petit nombre choisi, & tiré dans cette multitude innombrable.

III. La seconde cause qui empêche les Praticiens de parvenir à une connoissance exacte des véritables proprietés des médicamens, est le peu de progrès qu'a fait jusqu'ici la vraie Pathologie. Car comme, suivant Hippocrate dans le Traité que nous venons de citer, *quand on connoît bien les causes des affections qui affligent le corps, on est très en état de leur opposer des remedes avantageux au corps, c'est-à-dire, ce qui est contraire à la nature connuë des maladies* (a). De même quand on est

(a) *Si quis causas corporis affecti probe cognovit, potens est valde ea afferre quæ corpori com-*

dénué

dénué de cette connoissance, ou qu'on n'a qu'une fausse théorie, on est incapable de découvrir, & de mettre en usage, les remedes qu'il est à propos d'emploier. Ce n'est donc pas sans raison que nous regardons la vraie Pathologie, comme le premier & principal fondement d'une vraie Therapeutique; & ce n'est pas aussi sans raison, & sans dessein, que nous avons donné à la fin de la premiere Section des regles très-utiles pour lui servir de base, & d'appui. Et comme la connoissance solide & raisonnée que nous avons donnée de la théorie des maladies prouve évidemment que leurs causes ne sont ni en grand nombre, ni fort cachées, qu'au contraire il y a beaucoup & de grandes maladies, ou accidens, dont les causes sont manifestes, & dont les effets, ou lésions ne différent qu'à raison des différentes parties qu'elles attaquent, il est naturel de conclurre qu'il ne faut qu'un petit nombre de remedes pour les surmonter.

IV. La troisiéme cause de l'igno-

modent, nimirum contraria morborum naturæ perspecta. Hipp. *lib. de flatib.*

rance où l'on ſe trouve des vraies proprietés des médicamens, eſt ſans contredit l'erreur où l'on eſt communement, je ne dis pas parmi le peuple, mais même parmi les Médecins qui ſe piquent d'habileté, que les effets nuiſibles ou ſalutaires que les médicamens produiſent réſultent néceſſairement de l'eſſence de ces mêmes médicamens. Or je ſoutiens non-ſeulement ce ſentiment érroné, mais très dangereux, au moins par ſes ſuites: car c'eſt la ſource d'une ſtérilité parfaite en fait de phyſique, comme de Médecine. En effet, toutes les proprietés de tous les corps dont l'Univers eſt compoſé ne ſont point du tout abſoluës, & ſont purement relatives, conditionnelles, & dépendantes de certains rapports & circonſtances. Je me renferme dans mon ſujet, & je dis pour prouver cette verité que tous les effets, toutes les opérations, qui ſe font dans le corps mal diſpoſé n'ont point d'autre cauſe que le mouvement; or la Phyſique & la Méchanique nous apprennent que le mouvement ne vient pas d'un corps ſeul, d'un corps ſimple, mais qu'il

résulte du choc & de la réaction de deux, & que la force motrice d'un corps reçoit des modifications étonnantes de la réaction d'un autre ; par conséquent on ne peut dire d'aucun médicament en particulier qu'il produise un certain effet, c'est-à-dire, une certaine espece de mouvement salutaire, dans un plus haut ou un moindre degré, bien que ce médicament ait en soi-même une force capable de produire quelque opération. D'où l'on conclud avec raison qu'il en est des médicamens comme des corps, qui agissent moins selon l'étenduë de leur sphere d'activité, que selon la maniere dont leur action est reçuë ; & que l'opération des médicamens doit être rapportée non-seulement aux causes des maladies, mais à la disposition très-variée des sujets, combinaisons dont la connoissance est si nécessaire, que sans elle toute opération médicinale est entierement incertaine. Il est vrai que cette connoissance exacte des circonstances rend la pratique de la Médecine difficile, & conjecturale en partie ; c'est pourtant ce qui distingue une pratique raison-

née de l'empirisme. Car le devoir d'un Médecin prudent, & qui se conduit par des principes, est de peser scrupuleusement, quelque maladie qu'il entreprenne de traiter, toutes les circonstances qui l'ont précedée, & celles qui l'accompagnent, & de faire une exacte comparaison de la nature du médicament avec le caractere de la maladie. J'ajoute de la maladie considerée relativement à la disposition du sujet ; sans quoi on ne doit s'attendre qu'à un empirisme, vain, aveugle, & téméraire ; & quoique ces expériences hasardées soient quelquefois suivies d'effets salutaires, comme il arrive par un pur hasard, ou lorsque les remedes ont été administrés dans le tems que la maladie tire à sa fin, on est au moins en droit de reprocher à ces tentatives, si l'on n'a rien de plus à dire, qu'elles ont exposé le malade à un danger qui pouvoit lui devenir funeste, & qu'on auroit pû éviter par des réflexions dirigées par la prudence.

V. Des exemples rendront cette verité palpable. Il n'y a personne au

monde qui ne ſache que le jalap a une vertu purgative. Mais qu'on le donne à la même doſe, comme d'un demi gros, à dix perſonnes en ſanté, & de même âge, on verra avec étonnement combien ſes effets ſeront différens, à raiſon de la diverſité de leurs tempéramens, de la diſpoſition de leur corps, de leurs parties nerveuſes, & de leurs forces. Car l'un vomira & fera dix ſelles, pendant que l'autre n'en fera que cinq; un autre en fera encore moins, mais il aura des inquiétudes accompagnées de perte d'appetit; ce remede enfin cauſera à d'autres de fortes tranchées, pendant que certains ſeront exemts de cet accident. On remarque la même diverſité dans les opérations des autres purgatifs, que dis-je? des autres évacuans, émetiques, ſudorifiques, & diuretiques. Les Praticiens ſavent auſſi combien l'efficacité des remedes eſt différente ſuivant les climats, les païs les ſaiſons, les diſpoſitions du tems, le régime, & la façon de vivre; ce qui fait que Celſe à eu grande raiſon de dire, *tel remede convient à Rome, &*

tel autre dans la Grece (a). Et de fait dans la Westphalie, la Pomeranie, & les autres païs du Nord, on supporte au mieux les plus forts purgatifs & émetiques, tandis qu'en Italie rien n'est plus dangereux, ou, que pour mieux dire, ce sont de vrais poisons. Mais c'est surtout dans l'état de maladie que cette varieté d'opérations du même remede est remarquable; car emploié de la même maniere, avec les mêmes précautions, à la même dose, dans le même tems, dans la même maladie, il fait du bien à l'un, pendant qu'il n'en fait point, ou même qu'il nuit à un autre, comme des observations exactes le font voir. C'est ce que j'ai éprouvé depuis fort peu de tems dans deux jumelles de cinq ans, dont le régime étoit absolument le même, lesquelles furent en même-tems attaquées de la petite vérole, traitées avec la même méthode, & les mêmes remedes. Cependant l'évenement de la maladie fut très-différent, puisque l'une fut attaquée d'accidens des plus fâcheux,

(a) *Aliud medicamentum Romæ, aliud in Græcia adhibendum.* Cels.

dont elle mourut entre le dix & le onze, pendant que l'autre qui avoit la même quantité de pustules fut bien plus favorablement traitée, & guerit heureusement. Cependant la seule différence qu'il y avoit entre ces Malades est que celle qui est morte avoit les fibres plus lâches, & plus d'embonpoint, & que l'autre avoit l'habitude du corps plus serrée, & plus ferme. C'est avec raison qu'on regarde l'écorce de quinquina comme un remede divin, quand elle est emploiée avec prudence dans les fievres intermittentes; mais on sait combien ses effets sont nuisibles dans les mêmes maladies, quand on l'emploie mal-à-propos. Rien de plus salutaire que les effets des martiaux dans la cachéxie, les pâles couleurs, l'affection hypochondriaque, & cependant ils font quelquefois plus de mal que de bien. Personne n'ignore que les remedes de vertu sédative, tels que ceux tirés du pavot, font au moins autant de mal que de bien. Les souffres tirés des minéraux, & sur tout de l'antimoine, & les médicamens mercuriels bien préparés, font des

merveilles dans les maladies chroniques, & opiniâtres, & surtout dans la grosse vérole; mais ils sont nuisibles au même degré, lorsqu'on les emploie indifféremment dans toutes les circonstances où les Malades peuvent se trouver. Il est inutile de ramasser un plus grand nombre d'exemples. Ceux que je viens de rapporter prouvent de reste que rien n'est plus vrai que ce que dit Hippocrate, que *le bon succès des remedes vient d'avoir été emploiés à propos; & que ceux qui sont nuisibles ne le sont que pour l'avoir été à contre-tems* (a). C'est avec la même verité que Celse a dit, que *le Médecin ne peut point toujours parvenir au but qu'il se propose; car bien que rien ne soit plus invariable que ce qu'il faut faire pour opérer la guerison, le chemin qui y conduit n'est pas constamment le même* (b).

(a) *Quæ profuerunt, ob rectum usum profuerunt; quæ vero nocuerunt, ob id quod non recte usurpata sunt nocuerunt.* Hipp. *lib. de arte* §. 7.

(b) *Medicus non semper potest præstare artis effectum; licet enim sit perpetuum in Arte Medica quid fieri debeat, tamen non est perpetuum quod sequi convenit.* Cels. *lib.* III. *cap.* 1.

VI. La quatriéme cause de l'ignorance des vraies vertus, & propriétés des médicamens, & la plus ordinaire, est de ne pas distinguer les opérations, & les effets des remedes de ceux de la nature, & de la maladie, & d'attribuer à cette cause ce qui arrive en conséquence de leur usage. Or, cette faute est si commune parmi les Médecins, qu'à peine en pourroit-on trouver qui en fussent exempts. En effet, on voit tous les jours le commun des hommes, & même des Médecins ignorans, regarder, & donner, comme l'effet des remedes ce qui l'est purement de la nature, ou même de la maladie. Un exemple va rendre cette vérité sensible. Ne seroit-ce point un ridicule parfait que de regarder les symptômes fâcheux qui accompagnent le commencement de la petite vérole, tels que le délire, l'épilepsie, ou autres, comme l'effet d'un lavement, ou de quelque remede intérieur qu'on auroit fait prendre au Malade ? Et ne seroit-il pas également absurde d'attribuer la cessation de ces accidens, qui s'évanouissent d'eux-mê-

mes aux environs du quatriéme jour, à quelque médicament diaphorétique que le Malade auroit pris ? Il y a cependant plus d'un Médecin qui a l'adresse de se faire une réputation à peu de frais, en attribuant les effets salutaires qui sont à la portée de tout le monde, à un remede qu'ils auront fait prendre vers les jours critiques, où la maladie cesse d'elle-même; ou dans le déclin, où elle s'affoibliroit sans secours étranger. Mais il n'y a que les ignorans qui donnent dans ce piege. Il faut cependant convenir qu'on n'est pas toujours à portée de faire une exacte distinction des effets, des remedes, de la nature, & de la maladie, que les plus habiles, & les plus attentifs, s'y trompent souvent, & que Galien a eu grande raison de dire qu'*il est nécessaire que la véritable propriété d'un médicament s'obscurcisse, quand on lui a donné d'ailleurs des qualités qui lui sont étrangeres* (a). On peut encore appliquer à ce sujet le

(a) *Sæpe propriam cujusque medicamenti vim obscurari necesse est, ubi fallentem aliunde qualitatem acceperunt.* Galen. *de Medicament. Facult. Lib. II.*

passage suivant tiré des Observations de Pechlin ; *il arrive quelquefois en Médecine des choses que vous jureriés ne pouvoir, ni ne devoir arriver, tant elles sont éloignées du but du Médecin, & de l'effet ordinaire du remede. Et ce que vous espérés, ou que vous vous figurés devoir arriver, n'arrive pas, ou arrive autrement qu'il ne faudroit* (a).

VII. Une autre cause qui a beaucoup contribué à entretenir l'ignorance des Médecins par rapport aux propriétés des médicamens ; c'est que peu d'entre eux sont munis des secours nécessaires pour rechercher, & découvrir les principes, & les élémens dont dépendent l'action & l'opération des remedes sur le corps, je veux dire une philosophie expérimentale, chimique, qui découvre, & met en lumiere au moien de différens mélanges, des distillations, extractions, dissolutions, le tissu des corps, les élé-

(a) *Aliqando in Medicina eveniunt quæ evenire non posse, nec debere, juratus crederes, adeo aliena illa sunt, cum a scopo Medici, tum a medicaminis effectu. Nunc etiam quæ speras & fingis animo futura, non eveniunt, & cum eveniunt, aliter eveniunt quam oportet.* Pechlin. *in Observat.*

mens qui les composent, & leur mêlange, d'où découlent leurs qualités, propriétés, & affections. Et c'est à raison du deffaut de cette science, je le dis à la honte des Médecins, que toute l'antiquité, & même les Modernes, ignorent si parfaitement les principes qui font agir les Médicamens. Car les Anciens fortement attachés à la chimere de leurs quatre élémens, aux qualités, aux humeurs, aux températures, n'ont rien avancé sur cette matiere que de stérile, & d'inutile. Les Médecins Cartesiens qui sont venus ensuite ont raisonné trop subtilement sur l'action des médicamens dans le corps, & voulant déduire leurs opérations de la figure, grandeur, & liaison différentes, & leurs parties, ils ont dit peu de choses d'usage. De nos jours enfin il s'est formé une secte de Médecins qui rejettent les idées de tous ceux qui les ont précédé, & veulent que l'action physique des corps, & des médicamens, qu'on peut expliquer suivant les principes physiques, soit différente de leur action médicinale rapportée aux corps. Or, quoique personne ne puisse

nier que les remedes sont faits pour les vivans, & non pour les morts, on n'en est pas éclairci sur la maniere dont ils agissent sur les premiers. Car ils ont beau dire qu'il faut entendre par corps vivant celui qui renferme au-dedans de lui-même un principe agissant qui dirige comme il l'entend, & moralement vers une fin qu'il se propose, les mouvemens, & toutes les actions des médicamens, & qu'il est inutile par cette raison de faire des efforts pour découvrir leurs principes, & leur maniere d'agir ; ils ne nous donnent cependant que de pures suppositions, qui ne sont appuiées d'aucune démostration certaine, & qui, loin de contribuer à l'avancement d'une pratique raisonnée, ne font que donner des forces à un Empirisme aveugle.

VIII. Il faut donc, quoiqu'en dise cette secte, regarder comme une vérité incontestable que l'opération des médicamens est différente, suivant leur différente nature, ou caractere, qui se connoît en partie à l'odeur, & au goût, & que les remedes sont par leur propre force, rafraîchissans, échauf-

fans, fudorifiques, diuretiques, purgatifs, fedatifs, ou fortifians. Il faut encore regarder comme certain que tous les effets qu'on remarque dans notre corps dépendent néceffairement de l'enchaînement de leurs caufes, de maniere que les remedes font par leurs propres forces l'effet qu'ils doivent produire, lorfqu'on les emploie dans les circonftances convenables. Or, dans cette hypothefe, fi l'on peut fe fervir de ce terme en parlant d'une vérité, il n'y a point de doute que différentes expériences de Chimie, & de Méchanique ne puiffe faire découvrir parfaitement les principes élémentaires de qui dépendent les vertus des médicamens. Les eaux minérales chaudes, ou froides en font une preuve parlante. L'ignorance de la Phyfique, & de la Chimie, eft caufe que les Anciens n'ont dit fur leur fujet, & leurs principes, que des fables, & des fictions ; & je fuis prefque le premier, foit dit fans vanité, qui, par le moien des expériences, aie découvert les vrais principes de beaucoup de fources minérales en Allemagne, de forte que rien n'eft au-

jourd'hui plus aisé que de porter un jugement véritable sur les effets qu'elles peuvent produire dans différentes maladies. Je pense aussi qu'avec le secours de la même philosophie expérimentale, & celui de l'odeur, & du goût, on peut découvrir les vraies qualités des végétaux, comme je l'ai prouvé au long dans ma Dissertation *sur la maniere abrégée de découvrir les vertus des plantes* (a), insérée dans le premier Tome de mes Opuscules physiques, & médicinaux. On découvre aussi par le moien des expériences de Chimie les ingrediens de beaucoup de secrets, & surtout de ceux qu'on se vante de tirer de l'or, quelque mystere qu'on fasse de leur composition, & l'on met en évidence la fausseté des éloges, & des merveilles qu'on débite sur leur compte.

IX. Il est bon pourtant d'avertir qu'il n'est pas possible de découvrir toutes les propriétés, & vertus, des médicamens par la seule voie de l'analyse chimique, & qu'on les connoît beaucoup mieux par leurs effets,

(a) Differt. *De methodo compendiosa vires plantarum indagandi.*

& par l'expérience. En effet, les expériences chimiques, & méchaniques, peuvent-elles suffire pour faire connoître la vertu que le mercure possede dans un si haut degré d'exciter le flux de la salive ? Suffisent-elles pour découvrir la vertu rafraîchissante, & antispasmodique, du nitre ; la qualité pernicieuse, & empoisonnée, de l'arsenic ; la propriété narcotique de la graine de jusquiame ; la qualité purgative de la rhubarbe, diuretique des cantharides, émétique de l'antimoine, à moins que l'expérience ne vienne à l'appui ? Il y même plus : il ne suffit pas qu'un remede ait fait une fois, ou deux, le même effet, pour le regarder comme certain, & constant. Ce n'est que par des expériences réiterées, & qu'après s'être assuré par un mur examen qu'aucune autre cause n'y a concouru, qu'on peut parler affirmativement. *Il y a beaucoup de personnes*, comme le remarque judicieusement Baglivi, *qui pour de bons effets d'un remede observé une, ou deux fois, ou plûtôt par une pente naturelle à louer, ou à imaginer, des vertus dans un certain remede, se passionnent tellement*

tellement pour lui, qu'ils le regardent comme le chef-d'œuvre de la nature ; mais en examinant à la longue avec plus d'attention ce qu'il est en état de produire, ils voient qu'il n'a rien que de commun avec tous les autres, & que ses effets sont également inconstans, loin d'être certains, & invariables (a).

X. Enfin un des principaux obstacles à la perfection de la connoissance des médicamens, est qu'il est très-rare de les emploier simples, & que non seulement on fait usage de médicamens composés, mais qu'on n'emploie pas ces derniers seuls, mais entremêlés d'autres, & encore que les Médecins sont souvent incertains de l'effet qu'ils doivent produire, de maniere que loin d'en continuer l'usage,

(a) *Multi ob faustos eventus semel vel bis observatos ex aliquo remedio, vel potius ob innatam quamdam proclivitatem, tum laudandi, tum fingendi ad lubitum medicamentorum vires, ita erga remedium aliquod afficiuntur, ut putent illud unum ad curandos quosque morbos summam vim, ac veluti imperium obtinere, sed progressu temporis, re melius perspecta, illud particulare & instabile, non vero commune ac perpetuum fuisse animadverterunt.* Bagliv. *Prax. Med. Lib.* I. *cap.* 5. §. 8.

comme il conviendroit de le faire ; on les change aussi tôt qu'ils ne font pas l'effet desiré. En effet, on ne peut emploier en même tems plusieurs remedes simples, sans se rendre incertain quel est celui qui a produit l'effet qu'on remarque ; ce qui est d'autant plus vrai que ceux qui entrent dans le mêlange sont en état d'augmenter, ou de diminuer, la force de celui qui remplit le principal dessein. Et bien que les remedes simples ne puissent pas toujours satisfaire à toutes les indications, & qu'on soit souvent obligé de les marier, on ne parviendra jamais à connoître les vertus des composés, tant qu'on emploiera tantôt l'un, tantôt l'autre & qu'on changera souvent la méthode de les emploier. Mais ce qui empéche surtout de connoître leurs vertus, c'est leur fréquent changement. Car comme ils n'operent qu'après un certain tems, & qu'avant qu'il soit passé on ne peut connoître quel effet ils ont produit, à moins de laisser paisiblement écouler ce tems, & cependant de continuer l'usage du remede, on ne pourra jamais en rien apprendre de certain, &

le plus énergique passera pour infructueux. Aussi Celse remarque t'il judicieusement, qu'*il ne faut point sur le champ condamner ce qui n'a point été profitable, encore moins le changer, pour le peu qu'il ait fait de bien ; parce que la suite du tems acheve le succès* (a). Nous nous sommes étendus sur le même sujet dans le Chapitre précédent, en expliquant la quatorziéme loi. Voilà les principaux obstacles à une connoissance solide des vertus des médicamens. Celui qui sera en état de les surmonter, & de connoître exactement le tems convenable pour les emploier, la dose, la maniere de les mettre en œuvre, & le véhicule approprié, découvrira aussi leurs vraies propriétés, & opérations, & acquerera sur ces deux points une connoissance fondée sur des principes certains.

(a) *Non statim condemnetur si quid non statim profuit ; minus vero removeatur, si quid paulum saltem juvat, quia profectus tempore expletur.* Cels. *Lib. III. cap.* 1.



CHAPITRE IV.

Des quatre principaux genres de médicamens, de leur maniere d'agir, & en particulier des alterans.

SOMMAIRE.

I. *Il est nécessaire de distribuer les médicamens en plusieurs classes ;* II. *Ce qui n'a point été bien exécuté jusqu'à présent.* III. *Il faut les réduire simplement à quatre, les alterans, les fortifians, les évacuans, & les calmans.* IV. *Les médicamens agissent sur les parties fluides,* V. *Ou sur les solides.* VI. *Plan de l'Auteur.* VII. *Quatre genres d'alterans,* VIII. *Les absorbants ;* IX. *Les tempérans ;* X. *Les incisifs, ou alterans ;* XI. *Les émolliens, & les adoucissans.*

I. LE devoir du Médecin se bornant presque entierement à faire prendre à propos aux hommes ce qui est propre à entretenir, ou rétablir leur santé, & à calmer, ou adoucir les

accidens qui l'affligent, & à éviter tout ce qui est nuisible, ou préjudiciable, on voit sans effort qu'il ne peut le remplir sans avoir une connoissance exacte, & distincte, des secours qu'il est obligé d'emploier. Or, cette connoissance ne se borne pas à celle des vertus des médicamens, elle comprend aussi celle des principes d'où dépendent leurs opérations, & la maniere dont elles s'exécutent; autrement le Médecin ne peut juger solidement de ce qui peut nuire, ou être avantageux, dans telle ou telle maladie, tel ou tel sujet, tel ou tel tems, enfin telle ou telle circonstance. Pour donc qu'il se conduise prudemment, & qu'il sache d'où il peut tirer le secours que l'état de celui qui le consulte demande, il n'y a rien de plus convenable, & de plus avantageux que de ranger tous les instrumens qu'il est obligé de manier en diverses classes, reglées par les principes qui entrent dans leur composition, leur maniere d'agir, & les effets qu'ils sont en état de produire quand ont les met en œuvre dans certaines circonstances.

II. Il y a jusqu'à présent bien des

arrangemens des médicamens qui composent la matiere médicinale; ce sont même d'habiles gens qui s'en sont mêlés; mais, s'il est permis de dire la vérité, leur travail est pour l'ordinaire si mal exécuté, qu'il est plus nuisible qu'avantageux à l'établissement d'une Thérapeutique solide, & raisonnée; & que les habiles gens, & ceux qui sont versés dans la pratique ne peuvent le voir sans pitié. En effet, les classes des médicamens s'y multiplient à l'excès, de sorte que dans un Traité de cette nature que je lisois il y a peu de tems, il y en avoit au moins une cinquantaine où les médicamens étoient rangés relativement aux différentes parties sur lesquelles ils agissent, aux différentes maladies dans lesquelles on peut les emploier, & différens effets qu'ils produisent emploiés extérieurement, ou intérieurement; & chaque sous-division étoit tellement enflée, & remplie de tant de remedes d'un caractere si différent, & même si contraire, qu'il est impossible que celui qui les emploieroit indistinctement sur la foi de l'Auteur, évite de tomber dans des er-

reurs grossieres, & dans une confusion étrange.

III. C'est pourquoi j'estime qu'on peut réduire les principales especes des médicamens dans un ordre plus abrégé, & plus convenable ; car tout ce qui se rapporte à la fin que le Médecin se propose, je veux dire à la guérison, ne tend qu'à changer la maniere d'agir des causes morbifiques. Or dans toutes les maladies il y a vice dans le mouvement, ou dans la matiere qui est mise en mouvement, ou celle qui y dispose ; & le mouvement n'est vicieux que parce qu'il est trop violent, ou trop foible dans tout le corps, ou seulement dans une de ses parties ; & la matiere ne pêche qu'en quantité, ou en qualité ; par conséquent l'effet de tous les remedes en général est de corriger les vices du mouvement, ou de la matiere. Maintenant j'appelle alterans ceux qui sont destinés à corriger les qualités vicieuses de la matiere ; évacuans, ceux qui en font sortir le superflu ; fortifians, ceux qui donnent du mouvement aux parties qui sont dans l'atonie, ou le raniment dans celles où il

n'eſt qu'affoibli ; & calmans ceux qui rabbattent, ou diminuent, ce même mouvement quand il eſt exceſſif, & que les parties ſont attaquées de contractions ſpaſmodiques. Voilà donc quatre claſſes générales auſquelles peuvent ſe rapporter très-aiſément tous les médicamens que la Providence a fait naître pour le ſoulagement des hommes ; & toutes les opérations du Médecin pour procurer la ſanté peuvent aiſément s'exécuter par ces différens ſecours, & ces différens moiens ; ce qui fait voir qu'Hippocrate a très bien, & méchaniquement, défini la Médecine, quand il a dit que *ce n'eſt autre choſe que l'art d'ôter, & d'ajouter ; d'ôter ce qui eſt ſuperflu, & d'ajouter ce qui manque ; & que celui qui eſt en état de bien faire ces deux fonctions, mérite le titre d'excellent Médecin, & qu'on eſt d'autant éloigné de la perfection de l'art, qu'on eſt moins en état de les remplir* (a).

(a) *Medicina nihil aliud eſt niſi ablatio & appoſitio ; ablatio quidem eorum que excedunt, appoſitio vero eorum quæ deficiunt. Qui autem iſtud optime facere poteſt, is optimus Medicus cenſebitur ; quantum que quis ab hoc præſtando*

IV. Quant à ce qui concerne l'opération des médicamens, il y en a de deux sortes ; car ils agissent immédiatement sur les parties fluides, ou sur les solides, de sorte que les alterans, & les évacuans, appartiennent aux premieres, les fortifians, & calmans aux secondes. Mais comme il y a des liqueurs, & des solides, de différente nature, les opérations des médicamens se font aussi différemment. En effet, quelques-uns d'entre eux affectent immédiatement le fluide très-délié, & très-mobile, qui séjourne dans le cerveau, & les nerfs, & est la principale cause du mouvement, & du sentiment, des parties du corps, soit qu'ils l'augmentent, ou l'animent ; comme sont les analeptiques, les cordiaux, les remedes de bonne odeur ; ou bien ils appaisent ce mouvement trop augmenté, comme sont les vaporeux, les anodins, les somniferes, & les remedes de mauvaise odeur, qui, donnés même à petite dose, font effet sur le champ. D'autres médicamens agissent immédiatement sur

deficit, tantum deficit quoque ab ipsa arte. Hipp. *Lib. de Flatib.*

le sang, & les liqueurs qui en émanent ; tels sont les délaians, les incrassans, les attenuants, ou incisifs, les absorbants, & ceux qui temperent l'acrimonie caustique, ou sulphureuse.

V. Les médicamens qui agissent sur les solides affectent pour l'ordinaire immédiatement les parties nerveuses, & surtout le ventricule, & les intestins, qui ont un sentiment très-délicat. Cette classe renferme principalement les remedes tirés des minéraux, qui operent à petite dose, se divisent en molécules très-déliées, ou, pour mieux dire, d'une petitesse prodigieuse, sans altération de leur vertu, ou de leur tissu, & pénétrent intimement dans les parties nerveuses, dont elles ne se détachent qu'assez difficilement. Tels sont entre les vomitifs le tartre émétique, entre les salivans le mercure précipité blanc, & entre les souffres, celui d'antimoine préparé suivant notre méthode, & les sels volatils. De ces médicamens les uns affectent les parties nerveuses à raison d'un sel subtil caustique ; tel est entre les poisons l'arsenic, entre les purgatifs, les ellebores blanc, & noir,

la gomme gutte, la résine de jalap, & autres de même nature, tous les insectes, & surtout les cantharides. Il faut cependant remarquer que toutes les parties nerveuses ne sont pas également affectées par tous les médicamens qui agissent sur les parties solides. Car les mercuriels agissent spécialement sur les glandes, les vaisseaux lymphatiques, & le gosier; les émétiques antimoniaux sur les canaux biliaires; les remedes tirés de la coloquinte, sur les membranes nerveuses des intestins; l'ellebore sur l'ésophage, le larynx, la trachée artere; les cantharides, & les insectes sur les canaux urinaires, & seminaux; les sels volatils huileux, & les sudorifiques tirés des sels volatils du regne animal, sur les membranes des vaisseaux arteriels. Enfin entre les remedes qui agissent sur les parties solides, il y en a qui agissent plûtôt sur les parties musculeuses, & fibreuses, que sur les nerveuses, & membraneuses; comme les fortifians, dont l'opération dépend d'un principe doux, astringent, terreux, fixe, ou d'un principe sulphureux.

VI. C'eſt donc de la ſorte qu'on peut diſtinguer avec raiſon toutes les eſpeces de médicamens, & qu'on peut concevoir d'une maniere abrégée leur action, & leur maniere d'opérer. Nous allons parler de chacun d'eux en particulier. Et comme une Médedecine Raiſonnée doit être établie ſur des cauſes évidentes, tout ce qui eſt obſcur devant être rejetté, non de la connoiſſance du Médecin, mais de l'art même, pour me ſervir de la penſée de Celſe; de même la ſcience qui a pour objet la connoiſſance des vertus des médicamens, connoiſſance fondée ſur des principes, ne doit pas, ſelon moi, remonter à des cauſes obſcures, ou trop éloignées, ou des principes indiviſibles, & géométriques, qui n'ont rapport qu'à la grandeur, & à la figure des petites parties des corps, mais elle doit s'arrêter aux cauſes évidentes, prochaines, qui tombent ſous les ſens, & ſous l'intelligence, & même s'arrêter en grande partie à l'expérience. C'eſt auſſi la méthode que je veux ſuivre préſentement, & je me conduirai dans l'explication toute unie, ſimple, & aiſée à con-

cevoir, des vertus, & propriétés des médicamens, de maniere à ne pas rapporter en fesant l'énumération des remedes de chaque classe tous le mixtes ausquels on donne ce nom, & que je ne comprendrai dans chacune que des especes choisies, dont les vertus sont établies sur l'expérience, & dont j'expliquerai de mon mieux l'usage, & la maniere d'agir.

VII. Je commencerai par les *alterans*, qui, comme je l'ai dit plus haut, forment la petite classe des médicamens, & dont l'effet est surtout la correction des vices de la matiere. Or, comme la matiere qu'il faut corriger dans les corps malades peut être viciée de plusieurs manieres, il s'ensuit évidemment qu'il doit y avoir diverses especes d'alterans. Car les liqueurs de notre corps, qui dans l'état naturel sont balsamiques, douces, & temperées, prennent une nature saline acide, & corrosive, ou une intempérie chaude, subtile, sulphureuse, ou deviennent trop visqueuses, tenaces, & épaisses, ou trop âcres, & corrosives. Pour corriger donc ces quatre qualités vicieuses, il faut qua-

tre especes différentes d'alterans. Or, ceux qui sont propres à boire, & émousser l'acide, se nomment absorbants ; les tempérans servent à calmer, & reprimer, le bouillonnement des liqueurs, & l'intempérie bilieuse ; les incisifs divisent, & dissolvent, celles qui sont visqueuses, & épaisses ; & les adoucissans, enveloppent, & embarrassent, l'acrimoniebrûlante, & corrosive.

VIII. La premiere espece d'alterans est donc les remedes *absorbants*. Nous mettrons en tête du nombre de ceux que fournit la mer, la mere des perles, ou nacre, les différentes especes de coquillages, les coquilles d'huitres, & de limaçons, le corail rouge, & blanc, l'os de seiche. Le regne animal fournit les cornes, & les os, ramollis dans un bain de vapeurs, ou préparés philosophiquement, pour me servir des termes de l'art, ou calcinés à feu ouvert, les dents, & les cornes des pieds, les écailles d'œuf, les pattes, les pierres, ou ïeux d'écrévisses, les mâchoires des poissons, l'unicorne fossile, la corne de licorne. La terre fournit la pierre spé-

culaire, la craie, le criſtal préparé, l'oſteocolle, & toutes les pierres calcinées, & brûlées, les différentes eſpeces de bols, d'argiles, & de terres ſigillées. Les métaux fourniſſent la limaille de Mars. La Chimie différentes préparations, comme tous les ſels tirés par la calcination, les cendres gravellées, le ſel de tartre, le nitre fixé, l'eſprit volatil urineux de ſel ammoniac, le ſel volatil ammoniac, la magneſie blanche, la teinture de ſel de tartre, & la teinture d'antimoine tirée par les alkalis.

THEOREMES.

Tous ces abſorbans ſont de telle nature qu'ils fermentent promptement avec tous les acides qu'ils rencontrent, de quelque nature qu'ils ſoient, qu'ils les boivent, les émouſſent, & les détruiſent, quelque corroſifs qu'ils ſoient, & compoſent par leur mêlange intime avec eux, un troiſiéme genre de mixtes incapable de nuire. C'eſt ce qui ſe voit évidemment dans le mêlange de notre eſprit fumant, & enflammant corroſif

au plus haut degré, de l'huile de vitriol, du mercure ſublimé, de l'eau forte, de l'eau régale, & des autres cauſtiques puiſſans, avec la limaille de fer, un ſel alkali, ou un abſorbant terreux. Car ils perdent tellement leur qualité corroſive, qu'il ne donnent plus de marque d'acide, ou de corroſion. Cependant bien que tous les alkalis ſalins, & terreux, ſe reſſemblent en ce qu'ils domptent tous les acides, & forment par leur mêlange avec eux un mixte d'une eſpece neutre, ils different cependant en ce que les ſels de nature alkaline, ou lixiviels, non ſeulement ſe diſſolvent entierement, & très-promptement dans le corps par la rencontre de quelque acide que ce ſoit, mais auſſi par celle des liqueurs aqueuſes, & que les abſorbans terreux ne ſe diſſolvent pas ſi parfaitement, comme il paroît par les coraux, la limaille de fer, la chaux vive, que les acides, ſurtout du regne végétal, ne diſſolvent point entierement, laiſſant toujours intacte quelque ſubſtance terreuſe plus fixe que le reſte. Un ſecond point de différence entre les ſels alkalis, & beau-

coup d'autres mixtes de nature alkaline, c'est que lorsque la qualité absorbante de ces sels est épuisée par le mélange intime de tout l'acide qu'ils ont pû boire, ils acquerent une nouvelle qualité médicamenteuse, qui est d'inciser, & de dissoudre les liqueurs visqueuses, limoneuses, & tenaces, d'irriter légerement, d'augmenter l'excrétion intestinale, celle de l'urine, ou même la transpiration, & de passer promptement par les excrétoires; tandis que d'autres mixtes de nature alkaline n'excitent pas si promptement les excrétions, & laissent plûtôt quelquefois des marques d'astriction, comme il est d'ordinaire à la limaille de fer, aux coraux, bols, & terres sigillées.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. Comme les alkalis terreux ne se dissolvent que par les acides, il faut prendre garde qu'ils ne s'arrêtent dans les premieres voies, où les absorbans exercent surtout leur opération, lorsqu'on les emploie dans les maladies, où les premieres voies sont remplies

de beaucoup d'humeurs crues, & visqueuses; car ils causent des pesanteurs d'estomac, détruisent l'appetit, & la digestion, & resserrent le ventre; comme je l'ai souvent remarqué dans des fievres ardentes, bilieuses, hectiques, & dans les rallentissemens du mouvement péristaltique, & de contraction de l'estomac.

2. Comme ces absorbans se saoulent très-promptement d'acide, & qu'ils l'émoussent, & que les acides mettent un obstacle puissant à l'effet des purgatifs, & des vomitifs, on les emploie très-utilement en qualité de digestifs, avant que de faire usage des purgatifs, & vomitifs, lorsqu'on soupçonne avec raison l'existence d'un acide surabondant.

3. Bien que tous les terreux absorbent d'acide, & l'émoussent, leur différent tissu, & leur différente nature, cause aussi quelquefois des produits très-differens, & des effets dans le corps qui ne répondent point à l'intention de celui qui les emploie. Il faut donc les choisir avec beaucoup d'attention suivant les différentes circonstances. Par exemple, lorsqu'outre

la qualité abſorbante le Médecin veut auſſi fortifier, & reſſerrer, il faut donner la préférence aux abſorbans marins, & entre eux aux coraux, & aux huitres, aux coquilles d'œufs, & aux terres abſorbantes, ſurtout à celles qui ſont ordinairement ſigillées. Si l'on a deſſein de reſſerrer plus doucement, on pourra faire uſage de la mere des perles, & des coquillages, & ſpécialement de l'os de ſeiche, s'il eſt queſtion d'arrêter l'écoulement de la ſemence. Quand on veut que les abſorbans aient auſſi un effet laxatif, il faut emploier la magnéſie, qui ſe tire par une préparation convenable de la leſſive du nitre, & n'eſt autre choſe qu'une fleur très-déliée de la chaux vive; remede, qui, ſe diſſolvant entierement par l'acide, forme un ſel moien amer, qui irrite promptement les inteſtins; & c'eſt par cette raiſon qu'il réuſſit ſi bien dans la maladie hypochondriaque, & lorſque les premieres voies regorgent d'acides, & que le ventre eſt pareſſeux. Lorſqu'on veut abſorber l'acide, & en même tems faire couler les urines, on ſe ſert avec beaucoup de ſuccès

des ïeux d'écréviſſes, des coquilles de limaçons, du corail calciné, & même de l'oſteocolle. Pour rendre en même tems la tranſpiration plus libre dans les maladies, on emploie très-utilement les os des animaux, calcinés, ou préparés philoſophiquement. Enfin pour réſoudre les humeurs arrêtées, & épaiſſies, & même le ſang coagulé, il n'y a rien de ſupérieur à un remede qu'on peut préparer dans la maiſon, je veux dire aux ïeux d'écréviſſes diſſouts dans le vinaigre.

4. Quoique les abſorbans ſoient des remedes très-ſimples, très-aiſés à préparer, & qui ſe trouvent, pour ainſi dire, dans toutes les maiſons, leur vertu, & leur efficacité n'en eſt pas moins ſupérieure à celle de preſque tous les autres remedes, & n'en mérite pas moins les éloges le plus faſtueux. Car entre tous les alterans il n'y en a point qui matte, & change plus promptement les ſucs corrompus, & nuiſibles, que les abſorbans; & d'ailleurs il eſt très-difficile de trouver aucun remede auſſi ſur, & auſſi incapable de nuire, à moins qu'on ne l'emploie à plus grande doſe qu'il

ne le faut. Joignés à ces considérations que l'acide surabonde très-communement dans le corps, surtout dans les sujets où la bile manque, comme les vieillards, & les femmes, & ceux qui meinent une vie trop sédentaire, & font trop d'usage des boissons qui renferment beaucoup d'acide. Mais c'est surtout dans beaucoup de maladies, & principalement dans l'affection, & la mélancholie hypochondriaque, que les acides dominent. Il s'en forme une quantité prodigieuse. Or l'acide est très-contraire à toute la nature des animaux, en ce que la coagulation qu'il cause dans leurs liqueurs est très-nuisible à la liberté de leur mouvement progressif. Aussi est-il la cause premiere, & originaire, de maladies très-graves, & surtout des chroniques; d'où il suit évidemment que les absorbans sont des remedes meveilleux, d'une vertu excellente, & même universelle. Leur usage étoit cependant presque inconnu aux Anciens, & nous en avons obligation à Van-Helmont, Tackenius, & à leurs partisans Hollandois, Sylvius, & Bontekoé, qui, regardant l'acide

comme la cause de beaucoup de maladies, ont les premiers les remedes qui leur sont opposés.

IX. La seconde classe des alterans comprend les *tempérans*, qui non seulement mattent le mouvement intestin chaud des parties sulphureuses du sang, mais les humeurs bilieuses bouillantes, & brûlantes, qui se trouvent dans les premieres voies, & par ce moien procurent un rafraîchissement. Cette vertu éclatte dans plusieurs mixtes du regne végétal, comme la racine, & les feuilles de la grande, & de la petite oseille, les citrons, les oranges, les grenades, les grosseilles, les fraises, les framboises, l'épine vinette, les cerises, & les sucs qu'on en tire, les sirops qu'on en fait, & les eaux qu'on distille de ces végétaux frais, les quatre semences froides majeures, la décoction d'avoine. Le regne animal fournit le petit lait, le lait écrêmé, le suc des écrévisses de riviere, la décoction de tortue, la décoction legere de rapure de corne de cerf, celle de scorsonere avec l'orge, ou sans orge, la gelée de corne de cerf, & l'eau distillée de la rapure

de corne de cerf, qui est recommandable à ce titre. Le regne minéral fournit le nitre, qui bien purifié, & mieux encore, étant régénéré de l'eau forte par l'addition du sel de tartre, mérite sans contredit la préférence sur tous les autres tempérans. La Chimie enfin, & la Pharmacie présentent le sel essentiel d'oseille, la crême de tartre, le phlegme de vitriol, le *Clyssus* d'antimoine souffré, les teintures de roses, de fleurs de pasquerette, & de violettes, préparées philosophiquement avec l'esprit de vitriol, qui sont de très-bons tempérans.

THEOREMES.

Les tempérans agissent de trois manieres différentes. Car les uns, à raison du sel acide qui entre dans leur composition, lient les parties volatiles sulphureuses des liqueurs, & fixent leur mouvement intestin, & chaud de tourbillon par la coagulation qu'ils y causent, & le diminuent en quelque maniere. D'autres agissent par un principe aërien élastique expansif, qui se trouve surtout dans le nitre, qui ren-

ferme un sel acide, & un alkali, & une grande quantité de parties sulphureuses, & de matiere aërienne, & éthereé enveloppée, laquelle écarte la matiere chaude agitée d'un mouvement violent de tourbillon, & y cause une espece d'explosion qui la pousse du centre à la circonférence, pendant qu'à raison de son sel neutre, il attenue, résout, raréfie, la matiere épaisse qui est la matrice de la chaleur, & du souffre, en même tems que son acide subtil arrête le mouvement violent des parties sulphureuses. L'opération des tempérans de la troisiéme espece est de délaïer, & de désunir les parties sulphureuses, en rendant aux liqueurs l'humidité que la chaleur a dissipée, & en relâchant le ressort trop tendu des vaisseaux, qui produit la chaleur; & c'est surtout l'effet des aqueux, du petit lait, de la décoction de corne de cerf, & de celle d'avoine.

Corollaires de Pratique.

1. Les tempérans sont d'un usage très-étendu, & très-avantageux, en Médecine

Médecine toutes les fois qu'il faut éteindre une chaleur contre nature, & par cette raison on ne peut s'en passer dans les fievres de toute espece, dans les inflammations, & mouvemens spasmodiques, & douleurs considérables, qui sont presque toujours accompagnés d'un mouvement trop grand, & trop chaud, du sang. Mais il ne faut pas balancer à donner aux nitreux la préférence sur les acides qui agissent en figeant, & coagulant les liqueurs. Car le nitre a non seulement une vertu rafraîchissante, mais aussi celle de relâcher les fibres trop-roides, & attaquées de spasmes; c'est-à-dire, qu'il a une vertu antispamodique; & d'ailleurs il excite l'excrétion intestinale, & celle de l'urine. De plus, pendant que les autres rafraîchissans, & acides, agissent plûtot en condensant, & coagulant, les liqueurs, le nitre fond, raréfie, attenue, les humeurs épaisses, & visqueuses, de sorte même que si l'on jette sa poudre, ou sa solution faite avec l'eau sur le sang noir, & coagulé, il devient & plus vermeil, & plus fluide. C'est pourquoi non seulement

il vaut beaucoup mieux que les acides dans toutes les inflammations, & fievres inflammatoires, que produit la ſtagnation d'un ſang noir, & coagulé, mais il eſt très-propre à garantir le corps de l'inflammation, en fondant, & diſſolvant puiſſamment, la ſéroſité tenace, & épaiſſe, qu'on remarque en quantité dans le ſang de ceux qui ſont attaqués d'inflammation.

2. Dans les fievres chroniques, comme la fievre lente, & l'hectique, qui ont pour cauſe ordinaire un vice, ou une eſpece de corruption, des viſceres, & quand il y a toux, ou crachement de ſang, & que les poumons ſont attaqués, il faut s'abſtenir des acides, & emploier les nitreux, & les délaïans, ſurtout tirés du regne animal, comme le petit lait, l'eau, la décoction, & même la gelée de corne de cerf. Lors encore que les diarrhées, les dyſenteries, le cholera-morbus, ſont accompagnés de chaleur fébrile, il faut auſſi s'abſtenir des acides, & des rafraîchiſſans, & faire plûtôt uſage des délaïans, des gélatineux, des mucilagineux, en ajoutant

un ou deux grains de nitre aux poudres tempérantes, & absorbantes. Comme je me suis étendu sur ce sujet dans ma Dissertation *sur l'usage du nitre* (*a*), & dans celle qui renferme les *observations sur son usage* (*b*), j'y renvoie le Lecteur.

X. La troisiéme classe des altérans comprend les *incisifs*, ou *attenuans*. Telle est la vertu des racines de boucage, ou pimprenelle blanche, de pied de veau, d'acorus, de cabaret, de raifort sauvage, d'aunée, de chicorée sauvage, d'iris de florence, de sçeau de salomon, de dompte-venin; des feuilles de damasonium, de beccabunga, d'herbe aux cuillers, de cresson de fontaine & des Indes, ou de capucine, de passerage, de ros solis, de fumeterre, de trefle d'eau, de petite centaurée, d'hissope, de scordium, de cerfeuil, de chardon-benit, de petite joubarbe, de toutes les especes d'aux, de poireaux, & d'oignons; du bois de guaiac & de son écorce; des aromates, poivre & gingembre; des semences de mou-

(*a*) Dissert. *de Nitri usu polychresto.*
(*b*) Observat. *circa Nitri usum.*

tarde, d'herbe aux cuillers, & de cresson; des gommes, ammoniaque, galbanum, sagapenum, opopanax, mirrhe, & benjoin; des préparations chimiques & pharmaceutiques suivantes, le mercure doux, l'éthiops mineral, les fleurs de souffre, les sels alkalis fixes & ceux des végétaux tirés par la calcination, en particulier le sel de tartre, & celui d'absynthe; les sels moiens, comme le sel digestif de Sylvius, notre sel aperitif, les sels ammoniac, polychreste, d'Epsom, de Sedlic, le tartre vitriolé, la terre foliée du tartre, l'arcanum duplicatum, la solution des ïeux d'écrevisses, le nitre; les sels volatils, comme le sel volatil de sel ammoniac, son esprit volatil urineux, l'oxymel scilitic, la teinture alkaline d'antimoine, celle de gomme ammoniaque, & de poivre d'inde, la résine de guaiac, les sirops de nicotiane, de velart, les fecules de pied de veau; &c. des fontaines Médicinales, qui, outre la vertu délaïante & aperitive, ont aussi celle d'inciser, comme les eaux d'Eger, de Sedlic, de Carles-Bade, les infusions en maniere de

thé, dont la vertu incisive & dissolvante vient principalement de l'abondance du principe aqueux, & enfin le petit lait doux, qui, à raison du sel doux & délié qu'il renferme, déterge, & en même-tems leve les obstructions des vaisseaux excrétoires.

THEOREMES.

De ces incisifs les uns agissent sur les parties fluides, d'autres sur les parties solides du corps. Le nombre de ceux qui agissent immédiatement sur les fluides est très petit; & leur effet ne doit être attribué qu'aux délaïans aqueux, qui ont certainement beaucoup d'efficacité pour fondre les humeurs gluantes & visqueuses, & aux sels alkalis fixes & volatils, & aux parties nitreuses, lesquelles sur tout mêlées en forme liquide ou solide aux humeurs épaisses & compactes, les résolvent, & les divisent sensiblement. Tout le reste agit sur les solides, en augmentant leur tension, leur force, leur contraction, & le ressort & la force systaltique des vaisseaux, ce qui fait qu'ils pres-

ſent, & broient plus fortement les liqueurs qu'ils contiennent, qu'ils accélerent leur mouvement progreſſif, & augmentent leur mouvement inteſtin, & que les ſucs tenaces & épais étant obligés de paſſer plus ſouvent, & étant pouſſés plus fortement, dans les vaiſſeaux capillaires, ſe ſéparent, & ſe diviſent, en globules plus petits, d'où vient la fluidité des liqueurs. Or cette opération des inciſifs ſur les parties ſolides vient à quelques-uns du ſel âcre fixe qu'ils contiennent. Telles ſont les racines de pied de veau, de boucage, de cabaret, d'iris de florence, de ſçeau de ſalomon; les feuilles de damaſonium, de paſſerage, de ros ſolis, le poivre & le gingembre, qui ont bien un goût picquant, mais diſtillées par l'alembic avec l'eau, ne donnent ni huile volatile âcre, ni une eau de goût âcre, & par-là font connoître la fixité de leur nature. D'autres inciſifs doivent leurs effets à un ſel âcre ſubtil volatil. De ce nombre ſont le raifort ſauvage, l'aunée, le creſſon, la moutarde, & toutes les eſpeces d'oignons, d'aux, & de poireaux.

D'autres agissent au moien d'un sel neutre irritant, comme font tous les sels neutres, dont l'acrimonie & la qualité irritante se connoît non-seulement au goût, mais à leurs effets, qui sont l'augmentation de l'excrétion intestinale, & de celle de l'urine, quand on les fait prendre à grandes doses. Il y en a qui agissent à raison d'un sel âcre marié avec beaucoup de parties sulphureuses, ce qu'on voit sans peine dans la gomme ammoniaque, le sagapenum, l'opopanax, le guaiac & sa résine; qui donnent par la distillation du sel âcre, & une grande quantité d'huile. Enfin d'autres agissent à raison d'un sel métallique subtil & pénétrant, comme le mercure, surtout le mercure doux, & l'éthiops minéral.

Corollaires de Pratique.

1. La vertu des attenuans & des incisifs s'étend à bien des choses, & les différens effets qu'ils produisent leur font donner de toutes parts différentes dénominations. Car lorsque des humeurs tenaces & visqueuses

non ſeulement s'arrêtent dans les cavités, & les canaux, mais qu'elles engorgent & obſtruent les petits tuiaux des viſceres & des excrétoires, les attenuans à raiſon de leur vertu inciſive & diſſolvante, débarraſſant les humeurs arrêtées, ouvrant les tuiaux engorgés, ont une vertu aperitive, & en méritent le titre. Ils méritent également celui d'antiſcorbutiques, & de purifiant le ſang. Car comme la pureté & la température des ſucs vitaux dépend du bon état des ſecrétions, & de l'excrétion des parties inutiles & ſuperflues, & que ces deux opérations ſont interrompuës par l'obſtruction formée dans les excrétoires & les glandes par l'épaiſſeur des liqueurs, & leur viſcoſité; il eſt évident que les remedes qui ont la vertu d'inciſer les liqueurs épaiſſes, & de lever les obſtructions, ſont les meilleurs qu'on puiſſe emploier pour purifier le ſang, & combattre le ſcorbut; puiſque dans cette maladie les humeurs ſont très-intemperées, & remplies de beaucoup de parties hétérogênes, viſqueuſes, ſalées, ſulphureuſes, & âcres; & comme les

incisifs produisent des effets très-différens, il faut savoir ce qui convient principalement à chaque maladie.

2. Dans les affections donc du ventricule & des premieres voies, pour dissoudre & inciser les crudités visqueuses qui s'y rencontrent, on emploie avec beaucoup de succès les racines de pied de veau, de boucage, de calamus aromaticus, le poivre, le gingembre, le tartre vitriolé, l'arcanum duplicatum, le sel digestif de Sylvius, notre sel apéritif, le sel d'absynthe, l'esprit de sel simple ou dulcifié, & la teinture apéritive de Mœbius; & lorsqu'on veut en même tems faire sortir par le bas ces humeurs cruës & mal digerées, on se sert très utilement des sels moiens, & surtout du sel de Sedlic, d'Epsom, & du polychreste donnés à grande dose, & dans un véhicule aqueux suffisant.

3. Lorsqu'il faut dissoudre dans les maladies de la poitrine, & faire sortir par l'expectoration, des humeurs visqueuses qui l'embarrassent, on emploie très-utilement la racine d'aunée, celle d'iris de florence, le ros

ſolis, l'hyſſope, le ſcordium, le capillaire, la gomme ammoniaque, la mirrhe, le benjoin, le ſouffre, le baume du Perou, le nitre antimonié, la terre foliée du tartre, l'oxymel ſcillitic; la ſolution des ïeux d'écreviſſe dans le vinaigre diſtillé, le ſirop de nicotiane, & celui de velar.

4. Lorſque le ſang eſt gâté d'impuretés épaiſſes & tenaces, qui ont cauſé des obſtructions dans les vaiſſeaux excrétoires, & dans les liqueurs une intemperie ſalée ſulphureuſe ſcorbutique, les inciſifs les plus convenables ſont la racine de raifort ſauvage, l'herbe aux cuillers, le creſſon de fontaine, la capucine, le paſſerage, le beccabunga, la petite centaurée, le trefle d'eau, le chardon benit, la fumeterre, la petite joubarbe, la moutarde, la gomme ammoniaque, le ſagapenum, la mirrhe, la liqueur de nitre fixe, l'huile de tartre par défaillance, la ſolution de nitre, notre élixir temperé, la teinture d'antimoine avec les alkalis, celle des bois, l'eſprit de ſel ammoniac, le ſel d'abſynthe avec le ſuc de citron, &

entre les eaux médicinales celles de Sedlic, & d'Eger.

5. Quand il s'agit de résoudre, & de fondre, le sang caillé, après des contusions, ou des suffusions, la racine de sceau de salomon, les feuilles de damasonium, de cerfeuil, le vinaigre distillé avec les ïeux d'écrevisses, la terre foliée du tartre, le nitre antimonié, réussissent merveilleusement.

6. Dans les maladies où la lymphe s'est épaissie, & surtout par le mêlange du virus vénérien, les meilleurs incisifs sont le guaiac, la saponaire, la teinture alkaline d'antimoine, le mercure doux, & l'éthiops minéral, dont l'usage est admirable, lorsqu'on l'emploie avec prudence, pour dissoudre, & résoudre, les liqueurs épaisses qui se sont arrêtées dans les glandes, & dans le foie.

X I. Nous voici à la quatriéme classe des altérans, qui comprend les *émolliens*, & *adoucissans*. Il faut mettre en tête les racines de guimauve, de lis blancs, de réglisse, de scorsonere, les cinq plantes émollientes, la laitue, la branche ursine, la parietaire;

les fleurs de ſureau, de mélilot, de mauve, de bouillon blanc, de mille-feuille; de camomille ordinaire, de lis blanc, de bourrache, de coquelicot, de tilleul, d'acacia, de violettes, & ſurtout le ſaffran; les ſémences, de lin, de fenugrec, d'anis, de coings, d'herbe aux puces, de pavot blanc, les quatre ſémences froides majeures & mineures, celles du carouge, les amandes douces, les figues, les pignons, les piſtaches, la gomme de ceriſier, la gomme arabique, la gomme adragant, la rapure de corne de cerf, & ſa gelée, l'axonge humaine, celles de chien & de chapon, la moëlle des os, la graiſſe priſe autour de l'épiploon, des os, & du méſentere; les huiles naturelles des animaux, le beurre frais, la crême du lait, le lait même, le ſel du lait, le blanc de baleine, le miel, le jaune d'œuf, le blanc d'œuf ſeiché, & réduit en poudre. Les préparations fourniſſant l'huile d'amandes douces, celles de lin, de raves, de pomme de merveille, la décoction de corne de cerf, & celle de ſcorſonere citronnées, la décoction d'orge, le

petit lait doux, le firop de guimauve de Fernel, l'onguent de guimauve, les emplâtres diachylon fimple, de melilot, & de frais de grenouilles.

THEOREMES.

La vertu des adouciffans eft double ; car ils agiffent fur les folides, & fur les fluides. Leur opération fur les premiers confifte à relâcher, amollir, rendre mobiles & fléxibles les fibres roides, dures, & étenduës, & en même-tems à élargir & dilater les canaux des petits vaiffeaux refferrés par des contractions fpafmodiques ; ils operent fur les fluides en embarraffant & enveloppant, & en enguainant, pour ainfi dire, par leur mucilage vifqueux, les pointes & les afpérités des fels âcres corrofifs ; au moien defquelles opérations ils adouciffent parfaitement. Leur application extérieure change en pus les liqueurs extravafées, qui ne font plus fufceptibles de réfolution, ni capables d'être repompées par les vaiffeaux lymphatiques, de forte qu'une chaleur moderée aiant écarté la partie la plus

ſubtile des liqueurs, ils ameinent à la coction, & à la maturité, la matiere viſqueuſe qui eſt reſtée, en bouchant légerement les pores pour empêcher une trop grande évaporation de l'humidité, & en attirant vers le ſiege de l'extravaſation, au moien du relâchement qu'ils cauſent aux vaiſſeaux, une plus grande quantité de ſuc nourricier, qui fait la principale partie du pus.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. Les adouciſſans font un effet merveilleux lorſqu'on a pris un poiſon cauſtique; & je ne crois pas qu'il y ait d'antidote plus ſouverain pour matter, & ſurmonter, la force pernicieuſe des poiſons tirés des regnes animal, végétal, & minéral, que le lait ſurtout, & les choſes graſſes avalées en quantité. Car non-ſeulement ils émouſſent, & embarraſſent, les pointes très-roides des poiſons, mais ils relâchent les membranes auſquelles les poiſons cauſent des mouvemens ſpaſmodiques très-violens, & par ce moien ils en facilitent l'éva-

cuation par le haut, ou par le bas.

2. Ces émolliens, tout simples qu'ils sont, emploiés en infusion, ou en décoction, produisent des effets très-salutaires dans les maladies longues & violentes, celles surtout qui sont produites par l'acrimonie des humeurs, & attaquent principalement les nerfs. Et en effet j'ai souvent vû des convulsions accompagnées de dérangement de l'esprit, des tiraillemens scorbutiques des membres, avec de violentes tranchées, gueries par l'usage des décoctions de racines de pivoine & de guimauve, des feuilles de mauve, de parietaire, de branche ursine, des fleurs de bouillon blanc, de lis blanc, de sureau, de bourrache, de camomille, de coquelicot, les figues, les semences de fenouil, préparées avec l'eau, ou le petit lait, y ajoutant de tems en tems une ou deux cuillerées d'huiles d'amandes douces, & emploiant de tems à autre le bain d'eau douce avec le lait. Mais il faut faire grand usage de ces remedes, & les continuer longtems.

3. On emploie utilement intérieu-

rement les axonges & graiſſes nouvelles des animaux, & ſurtout leurs moëlles, qui contiennent une graiſſe très-deliée, dans les diſpoſitions âcres ſcorbutiques des liqueurs.

4. Les mêmes adouciſſans, comme la racine de ſcorſonere, les fleurs de ſureau, la mille-feuille, la camomille ordinaire, les quatre ſemences froides majeures, & ſurtout le petit lait doux, encore chargé des parties déliées huileuſes de la crême, & même les graiſſes réduites en ſavon avec quelque alkali, ſont des miracles dans le deſſeichement des parties, & lorſque les membres ne peuvent ſe mouvoir ſans cliquetis, & même dans les douleurs de goute. Mais il faut emploier ces remedes gras à jeun, à doſes médiocres, & répetées, & boire pardeſſus quelque liqueur chaude appropriée.

5. Dans l'exulcération des reins, & le piſſement de ſang, qui arrive quelquefois dans la petite vérole à cauſe de l'âcreté des humeurs, on ſe trouve très-bien d'une ſolution de gomme de ceriſier, ou adragant, ou de blanc d'œuf deſſeiché, faite dans

le petit lait; mais pour émousser l'âcreté qui cause la toux dans les maladies de la poitrine, & préparer la matiere à l'expectoration, on regarde presque comme spécifiques la décoction d'avoine, le blanc de baleine, la réglisse, l'huile d'amandes douces, le carouge, le sel de lait, le saffran, les figues, le sirop de violettes, les fleurs de pavot, & celles de sureau.

6. Si l'on est continuellement attaqué d'une chaleur hectique, & que les sucs doux prennent par la continuation d'une fievre lente une acrimonie salée alkaline, la crême du lait, & le beurre frais, présentent une ressource merveilleuse, à cause de leur qualité adoucissante.

7. Dans le cholera morbus, la dysenterie, le scorbut, l'atrophie scorbutique & phthisique, en un mot dans toutes les circonstances où les liqueurs pêchent par trop d'âcreté, les décoctions gélatineuses des viandes, & os, & surtout de la corne de cerfs, des pieds de veau & de mouton, font merveille, tant prises par la bouche, qu'injectées dans le gros intestin.

8. Lorſque les inteſtins ſont attaqués de contraction ſpaſmodique, & qu'il y a conſtipation & ſuppreſſion de l'excrétion des vents, on ſe trouve très-bien de l'uſage des émolliens & des adouciſſans, comme de l'huile d'amandes douces, du petit lait, de la décoction d'avoine, & de celle de corne de cerf, priſes plutôt en lavement que par la bouche.

9. Si l'on fait cuire les fleurs & plantes émollientes avec un peu de ſaffran, & qu'on les applique renfermées dans une veſſie ſur quelque endroit douloureux, même la douleur étant au-dedans, comme dans la pleuréſie, l'inflammation du foie, la colique, ou les hémorrhoïdes aveugles, elles procurent un ſoulagement ſenſible.

10. Quand il faut conduire à ſuppuration quelque humeur extravaſée, & qui ne peut plus ſe repomper, on emploie avec beaucoup de ſuccès des linimens, ou cataplaſmes, compoſés de graiſſes émollientes, & de lait, & ſurtout des fleurs & feuilles de lis blancs, de ſaffran, d'oignons cuits ſous la cendre, de farine de feves, de jaune

d'œuf, & de miel. Mais il faut s'abstenir de ces remedes, si l'on ne veut causer une putrefaction funeste, lorsque la matiere extravasée se trouve dans des parties endurcies & scirrheuses, & qu'elle ne peut se changer en pus.

11. On reçoit souvent un soulagement présent de l'application des mucilages qui se font avec les semences de coings & d'herbe aux puces, & les eaux de roses, ou de frais de grenouilles, appliquées, sur les parties corrodées, & ulcerées, lorsqu'il y a douleur & ardeur, comme dans les aphthes ulcerées de la gorge, les hémorrhoïdes aveugles douloureuses, le tenesme, la dysenterie, la gonorrhée, ou les fleurs blanches avec érosion.



CHAPITRE V.

Des Evacuans.

SOMMAIRE.

I. *Divers genres d'évacuans*; II. *Les émetiques*; III. *Les lénitifs*; IV. *Les purgatifs*; V. *Les ſudorifiques*; VI. *Les diaphoretiques*; VII. *Les diuretiques*; VIII. *Les emmenagogues, & ceux qui provoquent le flux hémorrhoïdal*; IX. *Les expectorans*; X. *Les errhines, & les ſternutatoires*; XI. *Les apophlegmatiſans*; XII. *Les ſalivans.*

I. L'Effet des évacuans eſt principalement d'agir ſur les humeurs qui pêchent par trop d'abondance, & dont par cette raiſon l'entretien de la ſanté demande la ſortie par les couloirs convenables, ou par le moien des ſeuls efforts de la nature, ou par le miniſtere de l'art, quand ces efforts ſont imparfaits & inſuffiſans, ou que la nature s'oublie en-

lierement. Mais toutes les liqueurs vicieuſes ne ſont pas de même nature, température, ou tiſſu, & les couloirs qui doivent leur donner paſſage n'ont pas la même ſtructure ni la même diſpoſition. Il faut donc des inſtrumens différens, & de diverſes eſpeces, pour faire ſortir ces liqueurs. L'on appelle donc émetiques les évacuans qui ſont ſortir par la bouche l'amas de liqueurs corrompuës qui ſéjournent dans les cavités du ventricule, & des inteſtins; laxatifs, ou purgatifs, ceux qui les font ſortir par l'anus, de la partie inférieure du canal inteſtinal; diaphorétiques, & ſudorifiques, ceux qui les pouſſent au couloir de la peau; diurétiques, ceux qui les pouſſent au couloir des reins, & aux parties deſtinées à la ſecretion de l'urine; ſalivans, ceux qui en procurent l'excrétion par les glandes & canaux ſalivaires; expectorans, ceux qui les chaſſent de la trachée artere, & de la cavité de la poitrine; errhines, ſternutatoires, & apophlegmatiſans, ceux qui les évacuent par la membrane glanduleuſe des narines, & du goſier; enfin on nomme emmenagogues, &

excitant les hémorrhoïdes, ceux qui font sortir le sang superflu. Nous allons parler de chacun de ces remedes en particulier.

II. Nous avons donné le premier rang entre les évacuans aux *émetiques*, ou *vomitifs*. Il y en a de deux sortes; les uns étant doux, & les autres violens. Il faut sans contredit mettre dans la premiere classe l'eau commune tiede, avec l'addition d'un peu de sel & de miel, ou d'huile tirée par expression, ou de graisse, ou de la teinture de la semence ou de l'écorce de raifort sauvage, ou de la graine d'anet, tirée au moien de la coction, enfin les eaux minérales chaudes, buës coup sur coup, & à grande mesure. La seconde classe renferme entre les végétaux les feuilles & les racines de cabaret, l'ellebore blanc, le suc de l'écorce moienne du sureau, tous les purgatifs violens donnés à grande dose, & même les purgatifs apportés des païs étrangers sous les noms de gomme gutte, & de racine d'ipecacuanha. Le regne minéral fournit les minéraux de nature cuivreuse, comme le vitriol de Chypre, le vitriol blanc, le

Gilla vitrioli de Paracelse, & d'Ange Sala, tiré de la tête morte restant après la distillation du vitriol de Goslar qui est de nature cuivreuse, les crystaux de verd de gris, le sel émetico-diaphorétique de Mœbius, préparé avec parties égales de vitriol de Goslar & de nitre, ceux qui doivent leur être à la substance réguline de l'antimoine, comme le tartre émetique, le verre d'antimoine, & l'eau benite de Rulandus qui est faite avec lui, le mercure de vie, surtout tiré du beurre d'antimoine rectifié par précipitation avec l'eau simple, ou l'huile de tartre par défaillance; la poudre de Monkius, préparée avec deux parties de régule d'antimoine martial, & une de nitre, le souffre doré d'antimoine, celui-ci corrigé; la panacée de Glauber, & celle de Conerdingius, à la dose de cinq ou six grains.

THEOREMES.

1. Galien & les Anciens emploioient principalement les émetiques doux, & surtout les diétetiques, parce qu'ils sont entierement sûrs, & que com-

munement ils excitent au vomissement par leur quantité les intestins & le ventricule, qui sont déja affoiblis, & ont une disposition à ce mouvement excrétoire, prouvée par la nausée, les rots, l'amertume de la bouche, les inquiétudes; ce que font aussi les lavemens préparés de la même maniere. Mais ces émetiques n'étendent point leur opératipn au de-là des bornes de l'estomac, dont ils évacuent avec utilité les humeurs cruës, pituiteuses, bilieuses, que les mauvais alimens, & les mauvaises digestions, y ont amassées.

2. Les émetiques violens, à raison de leurs parties très-déliées âcres fasalines sulphureuses, agissent sur la membrane nerveuse de l'estomac, & des intestins, même à petite dose, en lui causant des mouvemens spasmodiques; & si on les donne à dose un peu trop forte, leur operation s'étend au de-là de l'estomac, & se fait sentir surtout aux canaux nerveux qui portent la bile, aux glandes des intestins, du mésentere, du pancreas, & même au foie, dont ils font sortir les humeurs bilieuses & salivaires. Il

leur arrive même quelquefois d'attaquer tout le genre nerveux, & pour lors ils causent au corps un préjudice très-considérable.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. Les Anciens emploioient l'ellebore blanc en guise d'émetique, comme étant très-énergique. C'est ce que rapporte Celse dans le Chapitre XIII. du livre II; & ils en fesoient usage dans l'épilepsie, la folie, & d'autres maladies opiniâtres sans fievre. Mais, comme le même Auteur le remarque très-judicieusement, il faut bien humecter le corps avant que de faire usage de ce remede. Mais de notre tems, où nous avons à choisir des émetiques beaucoup plus sûrs, nous nous abstenons avec raison de ce remede violent, & même nous choisissons dans ceux dont nous avons fait l'énumeration ceux qui de leur nature, & par leur tissu, ne sont pas si contraires au corps, & aux parties nerveuses, & dont par conséquent l'usage est moins hasardeux. Il faut mettre en tête de ces

derniers cette racine qui nous vient de l'Amérique, nommée Ipecacuanha, à la dose d'un demi gros, & même plus, qui réunit à un principe âcre salin subtil, un principe balsamique & fortifiant, & qui a ceci de particulier entre tous les émetiques qu'il opere plus promptement qu'aucun autre; c'est pourquoi il s'emploie avec succès lorsqu'il y a danger dans le retardement, & qu'il faut faire vomir promptement: & comme dans le vomissement il y a renversement du mouvement péristaltique de l'estomac, qui pour lors tend de bas en haut, & que cette inversion se communique de même aux intestins, lorsque le mouvement péristaltique est trop violent dans la diarrhée, & la dysenterie, le cours de ventre se suspend, & s'arrête pour quelque tems; ce qui a fait dire à Celse dans le troisiéme chapitre du livre I; que le vomissement arrête le cours de ventre, & rétablit l'excrétion intestinale supprimée. On substitue heureusement à l'Ipecacuanha les feuilles, ou les racines de cabaret, qui renferment de même un principe subtil, âcre vola-

til, & caustique, qui s'évapore aisément par la coction, & en même-tems un principe fortifiant & balsamique. Ce remede fait des merveilles dans les anciennes fievres quartes, la fievre tierce, l'hydropisie, & la jaunisse. Entre les émetiques antimoniaux le tartre émetique mérite la préference, je dis celui qui est préparé avec le saffran des métaux, & non celui qu'on prépare avec le verre d'antimoine, qui est deux fois plus fort. Cette préparation fait tout l'effet qu'on en peut attendre, donnée à la dose de trois ou quatre grains, ou mêlée en petite dose avec la racine d'Ipecacuanha. Quand on veut une composition émetique & purgative, on peut mêler à une solution de manne deux ou trois grains de tartre émetique. On peut aussi se servir de la panacée de Glauber à la dose de cinq ou six grains, la mêlant avec un scrupule de crême de tartre. Dans l'asthme pituiteux on emploie quelquefois l'oxymel scillitic à la dose de deux ou trois onces. Quant aux émetiques de nature cuivreuse, dont la vertu astringente affecte trop long-tems & trop

violemment les membranes nerveuses de l'estomac & des autres parties, aux poudres régulines d'antimoine, à la poudre de Monkius, au verre d'antimoine, au mercure de vie, dont l'opération est infidele, & qui font très-peu d'effet, ou des effets très-violens, suivant le plus ou le moins de disposition des humeurs qui se trouvent dans l'estomac, il est plus sûr, & plus prudent, de n'en faire aucun usage en pratique.

2. Il est non-seulement utile quelquefois, mais même nécessaire, d'emploier les émetiques un peu forts, pour faire promptement sortir les poisons, & surtout ceux de nature narcotique, & les fermens qui, s'évaporant de ceux qui sont attaqués de maladies contagieuses & malignes, descendent dans l'estomac, & se mêlent aux liqueurs fermentatives qui s'y rencontrent. C'est le plus court moien de les empêcher de passer dans l'interieur du corps. On peut encore avoir besoin des émetiques actifs, pour faire sortir les humeurs formées par le mélange des choses hétérogènes qu'on a avalées, de la bile, & des

humeurs salivaires fermentatives. Car ces humeurs corrompuës, & très-vicieuses, par leur stagnation dans la cavité du ventricule & des intestins, & surtout celle du duodenum, se corrompent encore plus par le séjour, & font très-souvent éclorre des fievres lentes, quotidiennes, quartes, des toux chroniques, & même de très-graves maladies de la tête, comme la mélancholie, la migraine, quelquefois même l'épilepsie, & l'apopléxie.

3. On fait avec succès usage des émetiques, lorsque les autres remedes ne font rien, dans les maladies causées par une bile épaisse, qui se change quelquefois en un coagulum visqueux, & presque platreux, qui bouche les canaux biliaires. On les emploie donc utilement dans l'ictere tant jaune que noir, dans la cachéxie, & autres maladies de même espece; qui se guérissent très-heureusement par l'évacuation de beaucoup d'impuretés bilieuses.

4. Les émetiques donnés à dose un peu forte, font sortir une grande quantité de sérosité aqueuse par le bas, &

rarement par le haut, des canaux & glandes des inteſtins, du pancreas, du méſentere, & du foie, dans l'hydropiſie anaſarque, la leucophlegmatie, les tumeurs édemateuſes des parties, & l'hydropiſie aſcite qui peut ſe guérir.

5. Il faut abſolument s'abſtenir des émetiques dans tout commencement & accès de fievre, dans l'inflammation du ventricule, ou lorſque l'eſtomac eſt attaqué de contractions ſpaſmodiques, comme il arrive dans la cardialgie, dans la violente colere, dans les ſpaſmes hyſtériques, & hypochondriaques, & lorſqu'il y a diſpoſition actuelle à un trop grand écoulement des régles, & des hémorrhoïdes, dans les maladies de la tête formées par l'amas du ſang dans cette partie, comme eſt l'apopléxie, la paralyſie, la perte de la vuë & de l'ouie, le vertige, enfin dans toutes les grandes douleurs. Il ne faut encore jamais les donner aux pléthoriques, à moins que des ſaignées ſuffiſantes n'aient diminué l'excès du ſang, ni à ceux qui ont les inteſtins remplis d'excremens, & qui ſont conſtipés, à

moins qu'on n'ait commencé par débarrasser ces parties.

6. Il vaut toujours mieux donner les émetiques en forme liquide, ou même avec un véhicule gras suffisant, qui humecte & relâche. Cette précaution facilite leur opération. Car le vomissement ne demande pas seulement une forte contraction du pylore, & du fond de l'estomac, mais un relâchement de l'orifice supérieur de cette partie.

7. Pendant l'opération des émetiques, & après qu'elle est finie, il faut se garder de tout refroidissement, de la boisson froide, de toutes passions de l'ame, de tout remede chaud & irritant, des alimens âcres & salés, & se servir plutôt d'adoucissans, d'alimens de bon suc, & qui se digerent aisément. Il est surtout très-avantageux de prendre trois ou quatre heures après avoir pris ce remede, quelques onces de lait d'ânesse, si l'on en a à sa disposition. On peut lire beaucoup d'observations importantes sur cette matiere, dans ma Dissertation *sur l'excellent & prudent usage des vomitifs* (a).

(a) Dissert. *de Cauto & præstantissimo vomitoriorum usu.*

III. La seconde classe d'évacuans, est celle des remedes qui font sortir par le bas les matieres vicieuses. Ils sont aussi de deux sortes, doux, ou forts. Les premiers qui évacuent les intestins doucement, & sans blesser le genre nerveux, ont été nommés *lénitifs*, ou *laxatifs*, par les Latins, & *eccoprotiques* par les Grecs. Les principaux sont, entre les végétaux, la manne, la rhubarbe, la casse, l'agaric, les tamarins, les feuilles de sené, l'aloës, les baies de nerprun, les petits raisins, le polypode, les fleurs de pêcher, d'acacia, de violettes, & les semences de ces dernieres; entre les sels, le sel commun, le borax, & le nitre, & ceux qui se tirent des fontaines minérales, comme de celui d'Epsom, d'Eger, de Sedlic, & des eaux de Carles-Bade; entre ceux qui se tirent du regne animal, le lait, & surtout celui d'ânesse, le petit lait, & le sel du lait; entre les préparations chimiques, la terre foliée du tartre, le tartre vitriolé, la crême de tartre, le sel composé d'alum & de sel de tartre, le sel essentiel d'oseille, la magnesie, le sel polychreste, l'or fulminant,

fulminant, le mercure doux, les fleurs de benjoin, & les compositions, comme les pilules de succin de Craton, les aloephangines, les marocostines, les tartareuses de Schroder, la teinture, l'extrait, le sirop de rhubarbe, le sirop de roses solutif, l'eau laxative de Vienne, l'elixir purgatif de Thomson.

THEOREMES.

Non-seulement les laxatifs font sortir les impuretés contenues dans les intestins sans causer une grande agitation, ou faire beaucoup de tort au mouvement péristaltique des intestins & du ventricule; mais quand on les donne en grande quantité, ils expriment une sérosité assez abondante des glandes des intestins. Leur opération ne dépend cependant point, comme celle des purgatifs, d'un sel âcre subtil caustique, ennemi des parties nerveuses, mais d'une substance entierement incapable de nuire, qui est d'une nature saline irritante très-déliée, qui s'évapore, & se détruit, par une longue coction, comme celle des

émetiques & des purgatifs, ainsi qu'il paroît par l'exemple de la manne, de la rhubarbe, de l'aloës, des feuilles de senné, dont par cette raison les infusions sont préferables aux décoctions. Le principe d'où dépend l'opération de ces laxatifs en particulier n'est pas le même. Car elle vient dans les uns d'un principe salin irritant doux; comme on le voit dans la manne, la casse, les raisins, le polypode; dans d'autres d'un sel subtil sulphureux un peu amer & terreux, comme dans l'aloës, & la rhubarbe; ou d'un sel acide qui picotte les fibres, comme dans les tamarins, la crême de tartre, le sel d'oseille; ou d'un sel neutre, comme le nitre, le borax, le sel gemme, le sel digestif de Sylvius, l'arcanum duplicatum, le tartre vitriolé; les sels tirés des eaux médicinales, & les sels essentiels des plantes; ou d'un sel tirant à l'amer de la nature de celui de la chaux, comme celui de Sedlic, d'Epsom, d'Eger; ou enfin d'une terre de la nature de la chaux, comme la magnesie, qui, dissoute par l'acide des premieres voies, forme un sel neutre âcre & irritant.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. Les laxatifs sont d'un très-grand usage, & font un effet merveilleux, dans bien des maladies; & comme leur opération n'est sujette à aucun retour fâcheux, ils ont acquis chez quelques Auteurs le surnom de bénits. Les Anciens les connoissoient peu. On ne trouve, que je sache, aucune mention dans leurs écrits de l'aloës, de la rhubarbe, des tamarins, des feuilles de senné, de l'agaric; mais seulement de la casse & du polypode. Dioscoride est le premier qui ait dit quelque chose de l'aloës & de la rhubarbe, & c'est de lui que Pline & Galien ont tiré ce qu'ils en disent dans leurs Ouvrages. Les Médecins Arabes & Egyptiens ont enfin connu la manne, les tamarins, & les feuilles de senné. Cependant bien que l'effet de tous les laxatifs se rapporte en ce qu'ils vuident les intestins sans dommage, sans violence, & sans causer d'agitation, il est cependant utile, & même nécessaire, de les emploier avec distinction, suivant

les différences des maladies, & des ſujets. Par exemple, on doit donner la préference à la manne, à la caſſe, au polypode, aux raiſins, dans les maladies de la poitrine, comme la toux, l'hémoptyſie, la pleureſie, la phthiſie, ainſi que dans les maladies produites par une ſéroſité âcre, ſalée, ſcorbutique, comme la goute, le rhumatiſme, la galle, le pourpre; où ces évacuans font merveilleuſement, parce que, non-ſeulement ils dégagent les inteſtins, mais qu'ils adouciſſent, & corrigent l'acrimonie ſalée des liqueurs. Les aigrelets, comme les tamarins, la crême de tartre, le ſel d'oſeille, les ſels eſſentiels des plantes nitreuſes, le ſel polychreſte, le nitre antimonié, conviennent parfaitement, & méritent d'être préferés, dans les païs fort chauds, les ſujets choleriques, & l'été, dans les maladies où la bile pêche par trop d'abondance, & qui ſont accompagnées d'une chaleur trop violente, comme la tierce continuë, la double tierce, la tierce d'été, la fievre ardente avec ſoif inépuiſable, parce qu'outre leur faculté évacuan-

té, ils appaisent & mattent le mouvement intestin des parties sulphureuses du sang, & l'effervescence de la bile. Les plus appropriés aux maladies produites par le défaut de bile & de souffre balsamique dans le sang, comme sont la cachéxie, & presque toutes les passions chroniques, où il y a épaisseur dans les liqueurs, & engorgement dans les vaisseaux, sont les laxatifs amers, comme la rhubarbe, & l'aloës corrigé. Quand la maladie est l'effet d'humeurs tenaces & visqueuses qui séjournent dans les premieres voies, & causent la perte de l'appetit, des tensions dans les hypochondres, des rots, des vents, tous les sels neutres, tant ceux que produit la Chimie, que ceux qui se tirent par évaporation des sources médicinales, étant donnés à dose un peu forte, & dans un véhicule suffisant, lâchent puissamment le ventre ; & emportent les recremens épais, & visqueux. Lorsqu'il y a trop d'acide, comme il arrive aux hypochondriaques, aux mélancholiques, à ceux qui sont attaqués de fievre quarte, & qu'il émousse la force de tous les

purgatifs, & même des plus âcres, la manne, & surtout la magnesie sont parfaitement indiquées; parce que comme cette derniere se dissout entierement dans l'esprit de vitriol, & forme par son union un sel purgatif tirant à l'amer, quand elle trouve de l'acide dans les premieres voies, elle prend la même nature, & acquert la même proprieté. Au contraire quand elle ne trouve pas de dissolvant dans le corps, elle n'opere que peu, ou point, & fait plus de mal que de bien.

2. On a coutume de mettre au nombre des laxatifs l'or fulminant, & le mercure doux. Mais leur usage n'est pas aussi sûr qu'on se l'imagine. Car si le premier est entierement édulcoré, il ne fait que peu d'effet, ou même il n'en fait point; & s'il est encore trop chargé des parties salines du dissolvant, comme à raison de sa pesanteur il s'attache fortement à une partie du ventricule & des intestins, il procure bien une évacuation des intestins, mais il cause aux sujets sensibles des tranchées violentes, des vents, & d'autres maux. Il est même en-

core plus nuisible quand il se trouve dans le ventricule, ou le duodenum, une abondance d'humeurs acides corrosives, ou de bile caustique. Quant au mercure doux, qui purge difficilement quand on l'emploie seul, & sans le marier avec d'autres purgatifs, s'il trouve dans le duodenum une bile corrosive, il prend aisément une nature veneneuse, & fait violence & préjudice au genre nerveux, & quoiqu'on le recommande communement pour faire mourir, & sortir les vers, cependant comme les mercuriels sont très-contraires aux enfans, & que j'ai remarqué plus d'une fois qu'ils avoient causé des dommages notables, & une grande foiblesse, j'aurois peine à en conseiller l'usage, si l'on n'use de beaucoup de précaution, & à moins qu'on ne suive un régime convenable. Il y a des Médecins qui, pour animer la vertu purgative de l'or fulminant, ont coutume d'y joindre des sels neutres, comme l'arcanum duplicatum, le tartre vitriolé; & l'on ne peut nier que ces sortes de sels à la dose d'un demi gros triturés avec l'or fulminant ne prennent un

gout métallique ; & que l'irritation qu'ils causent aux intestins n'en produisent l'évacuation ; mais il est rare qu'elle se fasse sans tranchées. Il faut encore bien plus se garder de triturer le mercure doux avec les sels, & surtout alkalis, ou ammoniac ; parce que ce procedé lui fait reprendre la vertu corrosive, qui le fait agir sur le systême des glandes & des parties nerveuses, & lui fait produire souvent une salivation incommode.

3. Tous les sels, & surtout les neutres & amers, dont nous avons fait ci-dessus l'énumeration, donnés à grande dose, comme d'une demi once, ou d'une once, dans un véhicule suffisant, possedent dans un haut degré la vertu d'évacuer les intestins, sans mettre le sang en mouvement, & sans détruire l'appetit & les forces, & l'on s'en sert beaucoup plus sûrement, & même ils operent plus efficacement que les forts purgatifs du regne végétal, surtout dans les maladies, & les sujets, qui ont dans les premieres voies, ou les vaisseaux, une grande quantité d'humeurs épaisses, & tenaces. C'est aussi, outre le

principe aqueux, du principe salin qu'elles contiennent que dépend principalement la vertu apéritive, détersive, & purgative, qu'ont les eaux minérales chaudes, & froides à qui l'on donne le nom d'aigrelettes, qui ont une grande efficacité pour guérir, & prévenir, les maladies longues, & graves. C'est une vérité que j'ai établie au long dans diverses Dissertations réunies dans le second Tome de mes Opuscules Physiques, & Médicinaux.

4. Entre les fleurs qui ont la vertu laxative, celles d'acacia, de pêcher, de violettes, & de roses, tiennent le premier rang; mais il faut les choisir nouvelles, & les emploier plûtôt en infusion qu'en décoction. Ces infusions se font très-bien dans le petit lait doux, ou le lait d'ânesse, surtout dans le printems, & l'on doit en prendre une demi mesure tous les jours au matin pendant quelques semaines pour se purifier le sang, surtout si les sujets sont délicats, & d'un tissu sensible. Car le petit lait, & le lait d'ânesse ont déja par eux-mêmes pendant ce tems une vertu laxative, com-

me Celse l'a remarqué dans le passage suivant. *Il y a des especes de santés à qui les purgations avec le lait conviennent.* Il ajoute peu après, *les Anciens prenoient le lait d'ânesse, de vache, ou de chevre; ils y jettoient un peu de sel, & le fesoient bouillir, & après avoir separé ce qui s'étoit coagulé, ils fesoient boire l'espece de serosité qui restoit* (a).

5. On fait avec l'aloës hépatique, ou soccotrin, des préparations laxatives d'un excellent usage, si l'on a l'art de débarrasser ce purgatif de son principe sulphureux volatil, très-étranger, & d'un principe résineux qui s'attache fixement aux membranes des intestins, enfin qu'on ne fasse entrer dans ces préparations qu'une petite dose d'aloës, & qu'on l'y mêle avec des extraits amers, & des ingrediens balsamiques temperés. On ne peut que recommander à ce titre les pilules, que Becher a peut-être

(a) *Sunt valetudinis genera quibus ex lacte purgatio convenit . . . . Antiqui lac vel asininum, vel bubulum, vel caprillum, sumebant, eique salis pauxillum adjiciebant, decoquebant que id, & sublatis his quæ coiverant, quod quasi serum superErat, bibere cogebant.* Cels. *Lib. II. cap.* 12.

trouvés par hazard, & celles qui sont composées suivant le même goût d'especes mieux assorties, non seulement pour lâcher doucement le ventre, mais pour fortifier le ton des intestins, qui est fort affoibli dans la plus grande partie des maladies, & que les purgatifs détruisent encore. Il est vrai que ces sortes de pilules font peu d'effet dans les sujets vigoureux, & qui ont beaucoup de sang, mais elles font des merveilles dans ceux qui sont foibles naturellement, ou par maladie, dans les couches, & quand les vuidanges ne coulent pas bien. Ces mêmes pilules conviennent aussi parfaitement pour corriger, & évacuer, les crudités qui s'amassent dans les premieres voies des convalescens, & aux hypochondriaques, dont l'estomac forme continuellement de nouvelles crudités acides. Au contraire, les remedes où entre l'aloës non corrigée, & à grande dose, agitent beaucoup le sang, & par cette raison les pléthoriques, ceux qui sont d'un tempérament délicat, & qui ont de la dispofition aux hémorrhagies, font trèsbien de s'en abstenir ; parce que ces

remedes emploiés mal-à-propos causent des hémorrhoïdes aveugles d'un sentiment très-incommode, & détournent le sang vers la région des lombes, & les parties contenues dans le bassin. Quoique nous donnions la préférence aux pilules de Becher, & semblables, nous ne prétendons rien ôter du mérite de celles qui contiennent l'aloës mariée avec d'autres ingrediens convenables, comme les pilules tartareuses de Schroder, les aloephangines, les marocostines, celle de succin de Craton, & celles de Solenander.

IV. Les *purgatifs* évacuent beaucoup plus puissamment, & plus efficacement, les intestins. Cette classe de médicamens comprend principalement, entre les végétaux, les racines de mechoacan blanc, & noir, le dernier connu sous le nom de jalap, l'ellebore noir, & blanc, l'iris de nos païs, la coulevrée, le tithimale; les feuilles de soldanelle, de gratiole; le petit lin purgatif, la pomme de coloquinte, les pignons, la graines d'épurge, le turbith végétal, l'écorce moienne de sureau, la gomme gutte,

l'élatérium, & la ſcammonée, & les préparations pharmaceutiques où entrent ces médicamens, comme les trochiſques alhandal, l'extrait de coloquinte, de tithimale, panchymagogue de Crollius, la réſine jalap, le diagrede ſouffré, la poudre de Cornachini, ou du Comte de Warvich.

THEOREMES.

Le principe qui produit l'opération de ces remedes actifs eſt un ſel très-délié, cauſtique, inflammatoire, de nature veneneuſe, qui, à la maniere du poiſon, non ſeulement attaque, donné même en petite doſe, les membranes du ventricule, & des inteſtins, mais même celles de tout le corps, agit ſur elles avec violence, & y excite communement de fortes contractions ſpaſmodiques, cauſe des inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, des cardialgies, des tranchées avec déjections fréquentes, des hocquets, des inflammations du ventricule, & des inteſtins, avec froid des extrêmités, & même des convulſions. L'exiſtence de ce ſel exrêmement délié, & actif,

& la puiſſance qu'il a de ſe répandre dans toute la maſſe des liqueurs, eſt miſe en évidence par l'obſervation qui nous apprend que les enfans ſont purgés par le lait des nourrices, qui ont pris des purgatifs, & que l'application exterieure de ces remedes, cauſe non ſeulement l'évacuation à laquelle ils ſont deſtinés, mais même quelquefois des effets pernicieux. C'eſt ainſi que les Anciens ſe purgeoient en ſe lavant les pieds dans la décoction d'ellebore, comme le rapporte Heurnius dans ſon Commentaire ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate. Walæus rapporte qu'une petite boule d'ellebore appliquée ſur un cautere pour le mondifier, a cauſé le vomiſſement, & des déjections (*a*). Un onguent composé de coloquinte étant appliqué ſur le nombril, purge non ſeulement les enfans, mais les adultes. Quant à la nature cauſtique, & inflammatoire, des purgatifs, elle ſe connoît évidemment parce que leur application exterieure brûle la peau comme les véſicatoires, & y produit des ampoulles, que le lait de tithimale

(*a*) Walæ. *De Method. Medend. p.* 124.

corrode les verrues, que la teinture tirée des purgatifs, comme le jalap, le mechoacan, la scammonée, étant avalée brûle, & corrode le gosier, & l'ésophage, & y produit des aphthes, & des pustules ardentes. Les expériences rapportées par Wepfer dans son Traité de la cigue aquatique, établissent évidemment la qualité virulente, & semblable aux poisons, qui se trouve dans les purgatifs actifs. Car il dit qu'en aiant fait prendre différentes especes à une certaine dose à de petits chiens, le vomissement, les convulsions, & même la mort, s'en sont ensuivis, & que ces animaux aiant été ouverts, il a trouvé leur estomac, & les intestins grêles, enflammés, & parsemés de taches rouges, comme s'ils avoient pris de l'arsenic; &, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il dit formellement que la résine de jalap, dont l'usage est aujourd'hui si ordinaire, a produit les mêmes accidens, & les mêmes effets.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. Puis donc que l'action des forts

purgatifs est si violente, si dangereuse, & même si préjudiciable, un Médecin prudent, circonspect, & qui raisonne, fait beaucoup mieux de n'en point faire usage. De fréquentes expériences font connoître que de tous tems il n'y a pas eu de médicament qui ait causé plus de dommage, ou même qui ait été plus pernicieux, que les purgatifs emploiés sans précautions suffisantes; & depuis quarante-cinq ans, & plus, que j'exerce la Médecine, j'ai observé une infinité d'exemples des mauvais effets de ces remedes, qui ont porté à quelques-uns un préjudice irréparable, ou même qui leur ont causé la mort. Il n'y a rien aussi dans tous les remedes pharmaceutiques qui abbatte les forces, change le pouls, nuise à l'estomac, blesse, & détruise sa vigueur, & sa tension naturelle, & celle des intestins si promptement, & si puissament, que ces remedes violens. J'ai connu nombre de personnes que leur fréquent usage a jettées dans la cachéxie, l'hydropisie, l'affection hypochondriaque, des inflammations mortelles du ventricule avec fievre, la dysenterie,

le cholera-morbus, & même la paralysie du côté droit, ou gauche. Mais il est inutile de rappeller ici ce que j'ai écrit plus au long dans ma Dissertation *sur la nécessité de rejetter de la pratique de la Médecine les forts purgatifs* (a). On y trouvera des raisons décisives, & nombre d'autorités tirées des ouvrages de Médecins célébres. On peut à la vérité m'objecter la pratique des Anciens, qui, ne connoissant pas la plus grande partie des laxatifs doux, & encore moins les sels de ce genre, emploient communement les purgatifs violens, & notamment celle d'Hippocrate qui purgeoit avec l'élatérium & l'ellebore. Mais si on lit leurs ouvrages avec attention, on verra qu'ils n'en fesoient usage que faute de connoître quelque chose de mieux; & qu'ils avoient la précaution de donner du lait en boisson avant, & après avoir fait prendre l'élaterium, auquel ils avoient beaucoup de confiance, & qu'ils mattoient la violence de l'ellebore par le mêlange de l'eau miellée, de l'huile, ou du lait. Il faut

(a) Differt. *De purgantibus fortioribus e foro medico ejiciendis.*

ajouter à cela qu'ils n'emploioient point ces remedes indifferemment, & dans toutes les maladies, & qu'Hippocrate en interdit expressement l'usage dans toutes les fievres, & les inflammations, comme on le peut voir notamment dans son Livre *des Purgatifs.* Il y a plus : les plus habiles Praticiens de l'antiquité connoissoient parfaitement le dommage que causent ces purgatifs, comme beaucoup d'endroits de leurs écrits en font foi. Peut-on rien de plus formel sur ce sujet que ce que dit Hippocrate dans ses Aphorismes, que *les purgatifs pris en bonne santé ôtent promptement les forces* (a), & de décider que la purgation est dangereuse à ceux qui sont dans cet état (b)? Heurnius pour démontrer la vérité de cet Aphorisme ajoute, *j'ai vû des personnes en santé qu'un simple apozeme purgatif avec la fumeterre, & le senné, donné à contre-tems, a fait périr* (c). Celse dit

(a) *Qui sano sunt corpore, dum purgantur, celeriter exsolvuntur.* Hipp. *Aphor.* 37. *Sect. II.*
(b) Ibid. *Aphor.* 16. *Sect. IV.*
(c) *Vidi sanos, quos in perniciem traxit solum simplex aposema purgatorium ex fumaria cum senna foliis temere exhibitum.* Heurnius. *in comment. ad superior. Aphorism.*

que *les purgations, bien que nécessaires quelquefois, mettent en danger ceux qui en usent trop fréquemment* (a). Il dit dans un autre endroit que *les remedes purgatifs nuisent presque toujours à l'estomac, affoiblissent celui qui les prend, & ne sont jamais placés à propos dans l'état de maladie, à moins qu'elle ne soit sans fievre* (b). C'est aussi le sentiment de Dioscoride qui dit dans le Chapitre 178. Livre IV. qu'ils nuisent à l'estomac, & lui sont extrêmement contraires. Mais il n'y a personne qui ait écrit plus au long, & plus véritablement sur les qualités veneneuses des purgatifs, & sur le dommage qu'ils causent, que Campegus, dans un petit traité sur ce sujet. Je pourrois encore citer Van-Helmont, & ses Disciples, & même Bontekoë, qui ont appellé les purgatifs des remedes mortels; enfin je puis ajouter Montanus, Craton, & Solenander, noms célébres, & respectables en Mé-

(a) *Purgationes, ut ut interdum necessaria, sic, ubi frequentes, periculum afferunt.* Cels. *Lib. I. cap.* 3.

(b) *Medicamenta* (purgantia) *stomachum fere laedunt, & hominem infirmant, & numquam in adversa valetudine recte dantur, nisi morbus sine febre sit.* Cels. *Lib. II. cap.* 12.

decine, qui ont extrêmement redouté leur usage, & se sont servi très-fréquemment de pilules composées d'extraits amers, de gommes, & d'aloës. Mais c'est surtout aux sujets délicats, aux enfans, aux vieillards, à ceux qui sont à peine convalescens, à ceux qui ont l'estomac très-foible, & le systême des parties nerveuses disposé aux mouvemens irréguliers, que ces remedes sont pernicieux, & contraires. Il n'y a aussi rien de plus préjudiciable aux sujets d'un tempérament cholérique, & sensible, après de grands excès de colere ; de sorte que j'en ai vû mourir plusieurs de l'usage de ces remedes, qui leur ont causé une inflammation du ventricule, & un cholera-morbus. Ceux qui sont sujets à la colique hémorrhoïdale, & aux spasmes hypochondriaques, & hystériques, ne peuvent éviter avec trop de soin ces purgatifs violens, s'ils ne veulent s'exposer aux accidens funestes dont j'ai rassemblé plusieurs exemples dans ma Dissertation *sur l'inflammation du ventricule* (a). On verra dans le premier Tome de

(a) Differt. *De inflammatione ventriculi.*

mes Consultations Médicinales une Observation mémorable, qui établit solidement, & au long, sur de bonnes raisons que rien n'est plus nuisible aux enfans, surtout lorsque leurs dents ont de la peine à percer, que l'usage des purgatifs violens (a).

2. Bien qu'il y ait de fâcheuses suites à craindre de l'usage des purgatifs violens, comme les poisons emploiés avec la prudence, & les précautions requises, deviennent des remedes salutaires, ce qui se justifie par l'exemple des mercuriels, & des antimoniaux; il y a cependant des cas, quoique rares, où les forts purgatifs peuvent se placer à propos. J'ai quelquefois vû emploier avec succès le suc d'iris de nos païs à la dose de quelques onces, la gomme gutte, l'élaterium, l'extrait d'épurge, avec une demi mesure de lait, & réiterer quelquefois leur usage dans l'hydropisie anasarque, surtout quand elle n'est pas causée par l'endurcissement, ou le scirrhe des visceres, & des glandes, mais qu'elle est produite subitement

(a) *Medicinæ consultationes. Tom. I. Decad. V. cas. 8. p. 262.*

par la ſtagnation des eaux cauſée par la ſuppreſſion du flux menſtruel, ou hémorrhoïdal, ou par une trop grande voracité pendant le cours de quelque maladie, ou après qu'elle eſt guérie. Car ces remedes tirent merveilleuſement les eaux, non ſeulement par les inteſtins, mais même les font couler par la matrice. Je me ſouviens même d'avoir vû deux fois ces purgatifs cauſer peu de déjections, mais un flux d'urine très-abondant, & très-ſalutaire. En effet, les hydropiques, à raiſon du trop grand relâchement, & de l'engourdiſſement, des fibres de leurs inteſtins, ſupportent plus aiſément les purgatifs violens, & même ces fibres ont beſoin d'un aiguillon un peu fort, pour être excitées à l'excrétion. On peut encore emploier avec ſuccès ces purgatifs dans les relâchemens paralytiques des membres, les affections ſoporeuſes, les langueurs qui demandent des remedes actifs, & dans la folie, comme dit un vieux proverbe. On peut rapporter ici ce que dit Celſe, *on donne de l'ellebore noir à ceux que tourmente la bile noire, ou qui délirent avec triſteſſe, ou à ceux dont*

les nerfs sont paralytiques dans quelque partie (a). L'expérience m'a encore appris que forts purgatifs ont été avantageux dans des douleurs vives de l'os ischium, & du coccix, qui s'étendoient par intervalle jusqu'à la cuisse, & qu'elles avoient cessé après que sept, ou huit selles, eurent fait sortir l'amas de beaucoup d'humeurs bilieuses, & de sucs mal digerés.

3. On peut encore emploier les forts purgatifs, lorsqu'il en est besoin, pour des sujets d'un tempérament robuste, tels que ceux qui habitent les païs Septentrionaux, & se servent d'alimens durs, & épais, mais cependant toujours avec la précaution de les emploier en petite dose, ou en poudre, avec les sels, comme la crême de tartre, le tartre vitriolé, y ajoutant quelques grains d'antimoine diaphorétique; par exemple, on peut joindre à l'extrait d'ellebore noir, aux trochisques alhandal, à la scammonée, à la résine de jalap, pour en

(a) *Veratrum nigrum, aut atra bile vexatis, aut cum tristitia insanientibus, aut iis quorum nervi parte aliqua resoluti sunt, datur.* Cels. Lib. II. cap. 12.

faire des pilules, les médicamens qui mattent, & corrigent, la qualité veneneuſe, comme le cinnabre, le vitriol de Mars, le ſaffran, le caſtoreum, le ſel de ſuccin, le ſuccin même, la mirrhe. Si l'on fait de ces correctifs un mêlange convenable avec l'extrait panchymagogue de Crollius, qui eſt compoſé de purgatifs très-puiſſans, on en formera des pilules qui feront merveilleuſement, lorſqu'il faudra ſecouer le genre fibreux. Il faut cependant ne perdre jamais de vûe ce principe que, lorſqu'il eſt beſoin d'une forte évacuation, il eſt bien plus avantageux de la procurer en augmentant la doſe des purgatifs doux, que de faire uſage des violents, & de ceux qui ſont d'une matiere veneneuſe.

V. Il y a une autre genre d'évacuans qui font ſortir abondamment, & ſenſiblement, par les pores de la peau les impuretés ſubtiles du ſang, ou doucement, & d'une maniere moins ſenſible. Ceux qui procurent ſenſiblement cette évacuation, ſe nomment *ſudorifiques*, hydrotiques en Langue Grecque, & leur effet eſt de faire

faire sortir des vaisseaux lymphatiques arteriels de la peau une humidité sensible. Telle est la vertu de plusieurs remedes tirés du regne végétal, qui sont d'un goût très-âcre, pénétrant huileux, comme sont les racines d'angélique, d'impératoire grande, & petite, de petasite, d'aunée, de levesche, de domte venin, de dictamne, de valeriane, de contraierva, de serpentaire de virginie, les bois de guaiac, & de sassafras, & leurs écorces. Le régime minéral fournit le régule médicinal d'antimoine, la teinture volatile de souffre préparée avec la chaux vive, le sel ammoniac, & le souffre, le souffre d'antimoine corrigé, & fixé, la composition nommée *mixtura simplex*; la thériaque, sa teinture, son esprit, son eau, tous les esprits, & sels volatils tirés des animaux, & surtout de la corne de cerf, de l'ivoire, des vers de terre, l'esprit de Bussius, de tartre, de soie, de suie; la teinture des bois, & les huiles fétides tirées par la distillation, telles que l'huile fétide de corne de cerf, dissoutes dans l'esprit de vin.

THEOREMES.

Tous ces ſudorifiques ſi fameux n'operent qu'en augmentant par le principe d'où dépend leur action la force ſyſtaltique du cœur, & le reſſort des arteres, tant à l'égard du nombre, que de la force des coups, & qu'en produiſant une accélération de la circulation qui ameine à l'extérieur, & aux pores de la peau, la ſubance qui produit la ſueur. C'eſt ce qu'ils exécutent au moien d'une huile déliée, âcre, & chaude, qui ſe trouve, par exemple, dans toutes les racines dont nous avons fait l'énumeration, qu'on appelle auſſi alexipharmaques; ou au moien d'un ſel volatil empyreumatique de nature ignée, comme il eſt dans tous les eſprits, ſels volatils, & huiles tirées des animaux; ou au moien d'un ſel âcre fixe plus, ou moins réſineux; tel que celui des racines de boucage, le guaiac, & ſon écorce, la contraierva, & la ſerpentaire de virginie; ou enfin leur opération dépend, & cette opération eſt aſſez puiſſante, d'un ſel, & d'un

ſouffre minéral très-délié, qui donne un mouvement très-violent, ſurtout aux fibres nerveuſes, & qui par cette raiſon fait beaucoup d'effet, même en très-petite doſe ; & c'eſt ce qui fait qu'un grain de notre mercure diaphorétique, ou deux ou trois grains de ſouffre d'antimoine fixé, font ſortir la ſueur de toute la ſurface du corps ; effet que produit auſſi la décoction des bois, & de l'antimoine crud avec les bois, & la régule médicinal d'antimoine.

Corollaires de Pratique.

1. Ces ſudorifiques puiſſans, même donnés à grandes doſes, ne font cependant point ſortir la ſueur, ſi le corps n'y eſt pas diſpoſé, c'eſt-à-dire, ſi la ſubſtance tubuleuſe de la peau n'eſt pas ſuffiſamment ouverte, & relâchée, & ſi le ſang n'eſt pas délaié d'une quantité ſuffiſante de liqueur. S'il eſt néceſſaire dans l'état de maladie de faire couler la ſueur, il eſt indiſpenſable de faire prendre les ſudorifiques dont nous venons de parler, dans un véhicule ſuffiſant, com-

me l'eau chaude, l'infuſion de thé, ou la décoction d'orge; & que le Malade, pour relâcher la peau, entre dans un lit, & une chambre, bien chauds, ou même dans le bain, & ſurtout dans une étuve; de cette maniere la ſueur ſortira aſſez abondamment.

2. Il eſt rare de trouver l'occaſion de bien placer ces eſpeces de ſudorifiques, & leur application demande beaucoup de prudence. Car la ſueur ne coule pas dans l'état naturel, ſi l'on ne met le ſang dans un mouvement très-violent, & par cette raiſon n'eſt point un ſigne de ſanté. Car il y a grande différence entre la matiere de la tranſpiration inſenſible, qui eſt douce, lymphatique, nourriciere, preſque ſans odeur, & ſans goût, & celle de la ſueur, dont le goût eſt ſalé, & dont l'odeur eſt fétide, & approche de celle de l'urine. D'ailleurs ces ſudorifiques cauſent un mouvement, & une efferveſcence conſidérables dans le ſang, & n'agiſſent pas avec modération, mais avec trop d'impétuoſité, &, pouſſant avec trop de violence les liqueurs vers les

plus petits vaisseaux, & les plus étroits, ils causent dans les corps remplis de sang, ou d'humeurs impures, de dangereuses affections aigues, suites nécessaires des inflammations, & de l'amas des humeurs dans différentes parties. Mais ils sont surtout nuisibles lorsque les premieres voies sont remplies d'un amas d'humeurs corrompues, lorsque le ventre est resserré, & quand on les administre aussi-tôt après un accès de colere. J'ai vû plus d'une fois cette méthode meurtriere causer des douleurs de goute, de rhumatisme, & même des fievres lentes, & hectiques, opiniâtres, & toujours accompagnées de danger.

3. Il faut entierement rejetter l'usage des sudorifiques dans toutes les maladies aigues, les fievres inflammatoires, & même les exanthématiques, ou du moins ne les emploier qu'avec beaucoup de modération, & très-rarement. Car j'ai souvent remarqué que les teintures alexipharmaques, administrées indifféremment, comme c'est assez la coutume aujourd'hui, augmentoient la chaleur, les inquiétudes, & la violence des accidens.

Il eſt vrai qu'on honore ces remedes du nom d'alexipharmaques, ainſi que les thériacaux, comme s'ils réſiſtoient aux poiſons, & à la malignité; ce qui fait que les Médecins les recommandent ſi fort dans les maladies contagieuſes épidémiques, & même dans la peſte; mais ces remedes ſont plus propres pour préſerver de ces maladies, que pour les guérir, ſurtout lorſque ces maladies malignes épidémiques ſont produites par une diſpoſition de l'air trop humide, trop appauvri de principes vivifians, chargé trop long-tems de brouillards, comme il arrive quand il ne ſouffle point pendant long-tems de vents d'Orient, ou du Nord, ou quand ces maladies ſont cauſées par le long ſéjour des eaux débordées. Le plus ſûr cependant lorſqu'on en veut faire uſage dans ces circonſtances, eſt de les faire prendre dans du vinaigre de vin délaié avec l'eau, ou de faire infuſer ces alexipharmaques dans le même vinaigre, dont on mêle quelques cuillerées dans une ſuffiſante quantité d'eau, lorſqu'il eſt chargé de la vertu de ces remedes. C'eſt de là que vient le mer-

veilleux effet de l'eau prophylactique de Sylvius dans le tems qu'il regne des maladies épidémiques.

4. L'on provoque avec avantage la sueur dans les maladies produites par le froid extérieur, & la suppression de la transpiration, comme sont les catarrhes, les rhumatismes, les cours de ventre, les enchifrenemens, les toux, les gonflemens des glandes; & quand on est menacé de quelque danger, pour avoir pris une trop grande quantité de boisson froide dans le tems que le corps étoit en sueur, & fort échauffé. Mais dans ces cas, il faut donner le sudorifique dès le commencement, & l'on se trouve tout au mieux du mêlange d'une teinture bésoardique, ou de l'esprit bésoardique de Bussius, avec notre liqueur anodine minérale. Le sudorifique convient également, immédiatement après l'opération d'un émétique doux, dans le commencement des attaques du ferment contagieux, & pour lors il faut emploier le vinaigre bésoardique, ou une poudre de même nature, avec un peu de camphre, qui est le premier des alexipharmaques.

5. On se trouve bien de procurer des sueurs abondantes dans les maladies dont le siege est la substance tubuleuse, & fibreuse de la peau, & qui proviennent d'une matiere âcre visqueuse qui détruit, & deshonnore cette partie, comme la galle maligne, les herpes, la lepre, les pustules, & ulceres véneriens. Il en est de même des douleurs gouteuses, & rhumatisantes de toutes les parties ; parce que les sudorifiques détachent, & font sortir la sérosité âcre, & visqueuse qui s'arrête, & s'attache aux membranes nerveuses. Par la même raison ils sont d'un grand secours dans toutes les maladies appellées froides, comme l'anarsarque, la leucophlegmatie, le scorbut froid, la maladie vénerienne, la goute fixe, la goute sciatique, la paralysie, & autres de même nature, parce qu'ils raniment, & rétablissent le ressort, & la force systaltique du cœur, & des vaisseaux, qui est très-abbatardie dans ces maladies, & qu'en accelerant la circulation du sang, ils contribuent à une dépuration plus parfaite de toutes les liqueurs. Mais il faut continuer

pendant quelque tems l'ûſage de ces remedes,

6. Les ſudorifiques operent toujours beaucoup mieux ſi on les prend avec une ſuffiſante quantité de liqueur chaude. Celſe recommande pour cet effet la boiſſon chaude ; *s'il y a*, dit-il, *quelque marque d'une ſueur qui veut pouſſer, il faut faire boire de l'eau chaude, & l'effet de cette boiſſon eſt ſalutaire, lorſqu'elle fait couler la ſueur par tout le corps* (a). C'eſt auſſi ce que prouve l'uſage des décoctions des bois, qui eſt ſi excellent dans la groſſe vérole, & les autres maladies. J'ai auſſi vû guérir heureuſement des fievres intermittentes, tierces, & quartes, dans le peuple, en commençant par donner l'émétique, puis, quelques heures avant l'accès, un ſudorifique compoſé de rob de ſureau, de ſel de tartre, & de quelques grains de poivre, avec quelques cuillerées d'eau-de-vie, en obſervant cependant un régime convenable.

(a) *Si nota eſt ſudoris venturi, tum demum calidam aquam potui dare oportet, cujus ſalubris effectus eſt, ſi ſudorem per omnia membra effundit.* Celſ. *Lib.* III, *cap.* 6.

VI. Les *Diaphorétiques* ont beaucoup moins de force que les sudorifiques, mais leurs effets sont beaucoup plus salutaires, parce qu'ils ne donnent aux liqueurs qu'un mouvement doux, qui ne fait que procurer une transpiration plus abondante. Les principaux de ceux que fournit le regne végétal, sont les racines de squine, de salse pareille, de carline, de gentiane; entre les plantes, le chardon-benit entier, sa semence, & toutes ses préparations, teintures, eaux, extraits, sel; le scordium, les feuilles, & les fleurs de sureau, & de l'hieble, le rob, & l'eau distillée de leurs fleurs; la fumeterre, la scabieuse, le saffran, les fleurs de souci, l'opium; dans le regne animal, tous les os, cornes, & dents des animaux, & surtout du cerf, rapés, calcinés, ou préparés philosophiquement; les ïeux, les coquilles, & les pattes d'écrévisses; entre les mixtes terreux, toutes les terres sigillées, & toutes les especes de moëlles de cailloux, la sanguine; entre les sels, ceux qu'on tire des plantes par la calcination, le nitre; entre les drogues étrangeres, & de prix, la pierre de porc,

le béſoard oriental, & occidental; entre les minéraux, & remedes chimiques, les fleurs, & le lait de ſouffre, le cinnabre naturel, le factice ordinaire, & celui d'antimoine; l'antimoine diaphorétique, la ceruſe d'antimoine, le magiſtere d'antimoine, ou la matiere perlée de Crugner, le béſoard minéral, la teinture d'antimoine temperée, préparée avec le régule, & le ſel de tartre, l'anti-hectique de Poterius; entre les compoſiſitions, la pierre de Goa, qui ſe fait avec le béſoard oriental, la gomme adragant, & l'ambre, la poudre béſoardique de Sennert, la poudre d'Angleterre, la poudre Pannonique rouge, la poudre cordiale de Dorncrellius, notre liqueur anodine minérale, le vinaigre de vin, ou le même vinaigre diſtillé, dans lequel on a fait infuſer des fleurs de ſureau, ou diſſoudre des ïeux d'écréviſſes, notre poudre polychreſte diaphoretique, la thériaque céleſte, le laudanum liquide, les pilules de Wildeganſius.

THEOREMES.

Les Diaphorétiques operent de plusieurs manieres différentes. Car ils agissent comme absorbans, en imbibant, & changeant l'acide des premieres voies, qui, passant dans le sang, rabbat son effervescence, & son mouvement intestin, & diminue sa fluidité, & c'est l'action de tous les terreux de nature alkaline; ou bien ils boivent le trop d'humidité, & resserrent les fibres trop relâchées, comme les terres sigillées, les bols, & moëlles de cailloux, les os, les cornes, tant calcinés que préparés philosophiquement, & l'unicorne minéral; ou par leur souffre doux anodin vaporeux, ils relâchent, & diminuent dans les douleurs les contractions superficielles de la peau, comme font les remedes tirés du sureau, surtout les fleurs, le saffran, & son extrait, les fleurs de coquelicot, notre liqueur anodine minérale, les émulsions tirées de la graine de pavot, les remedes tirés de l'opium corrigé, & surtout la thériaque céleste, les pi-

lules de Wildeganſius, le laudanum liquide préparé ſuivant la méthode de Sydenham; ou bien ils mattent, & fixent la violence du mouvement inteſtin du ſang, comme les nitreux mariés en petite doſe aux diaphorétiques fixes, l'eſprit de nitre dulcifié, les émulſions faites avec les quatre ſemences froides majeures, les aigrelets, le ſuc de limons, & le vinaigre; ou enfin leur opération eſt poſitive, & conſiſte dans une irritation douce qu'ils cauſent aux fibres, & aux vaiſſeaux languiſſans, par le principe âcre ſubtil qu'ils renferment, & c'eſt l'effet du chardon-benit, du ſcordium, de la fumèterre, de la ſquine, de la ſalſe pareille, de la petite centaurée, de la ſcabieuſe, de la carline, & de la gentiane.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. Comme l'évacuation inſenſible des impuretés les plus déliées de la maſſe du ſang qui ſe fait par les pores de la peau, eſt la plus ſalutaire de toutes les excrétions, & que ſa ſuppreſſion eſt cauſe de beaucoup de ma-

ladies, auſſi l'uſage des Diaphorétiques, qui font ſortir ces impuretés, eſt-il trés-étendu, général, & convenable à preſque toutes les maladies, même à celles dont la nature n'eſt point encore connue, & découverte par l'apparition des ſignes qui les caractériſent. Auſſi le Médecin ne peut-il s'en paſſer en aucune maniere. Car l'accélération de la circulation, & l'augmentation de la tranſpiration, ſont les moiens généraux, & les inſtrumens, dont la nature ſe ſert pour corriger la matiere qui eſt corrompue dans les maladies; pour la digerer, la réſoudre, la débarraſſer des parties où elle s'arrête, & enfin pour opérer ſurement la guériſon. Mais c'eſt ſurtout dans les fievres aigues, & les inflammatoires de toute eſpece, que ces remedes ſeuls, en petite doſe, mais continuée, donnés dans des véhicules convenables, ont le privilege excluſif d'opérer la guériſon. Et en effet, ce ſont des inciſifs merveilleux, & les meilleurs remedes pour purifier la maſſe du ſang.

2. Comme la chaleur exceſſive, qui ſe fait ſentir ſurtout l'Eté, & dans

les ſujets cholériques, & bilieux, & celle qui ſe joint aux fievres cholériques, & bilieuſes, deſſeiche trop la maſſe du ſang, conſomme l'humidité, & empêche la tranſpiration, les aigrelets, & nitreux, & ſurtout les ïeux d'écréviſſes avec le nitre, donnés dans un julep d'eaux diaphorétiques, & aiguiſé avec le ſirop de jus de citron, excitent la tranſpiration, au grand avantage des Malades, en diminuant la trop grande efferveſcence des liqueurs.

3. Lorſque la force des douleurs deſſeiche la peau, retrecit, & reſſerre ſes vaiſſeaux, il eſt toujours plus avantageux de marier les anodins, & les antiſpaſmodiques doux aux diadiaphorétiques. C'eſt dans ces circonſtances que fait des merveilles notre liqueur anodine minérale mêlée avec un quart d'eſprit béſoardique de Buſſius. On ſe trouve auſſi très-bien d'une poudre diaphorétique fixe, légerement nitrée, avec le cinnabre, & un ou deux grains des pilules de Wildeganſius. C'eſt une vérité atteſtée, & prouvée au long, par Ettmuller, dans

sa Dissertation *sur la vertu diaphoretique de l'opium.*

4. Les poudres diaphoretiques ont ceci de particulier que non seulement elles augmentent la transpiration, mais qu'elles ont quelquefois la vertu laxative ; & poussent notablement par les urines. Une infinité d'expériences m'ont appris que ma poudre bésoardique polychreste donnée le matin ; ou l'après midi, fait faire quatre, ou cinq selles, lorsqu'elle trouve des sucs acides dans les premieres voies ; ce qui fait beaucoup de bien aux vieillards, & aux hypochondriaques. Quand on fait prendre la même poudre en entrant dans le lit, & que la peau n'est pas suffisamment disposée à la sueur, comme dans le commencement des maladies catarrheuses, elle excite ordinairement un écoulement d'urine abondant ; & quand la peau est disposée à la transpiration, elle produit souvent des sueurs considérables.

5. Il est plus sur, & le remede opere plus efficacement, dans les maladies aigues, & les fievres, lorsqu'il

n'y a que peu d'acides dans les premieres voies, il est, dis-je, plus sur de donner des diaphorétiques fixes, & terreux, à plus petite dose, & on les mêle très-utilement avec le sirop de suc de citron, ou même le vinaigre de vin. Car le vinaigre seul avec l'eau ne coagule pas; au contraire il résout souvent, & débarrasse le sang arrêté; ce qu'il fait beaucoup plus puissamment, lorsqu'on le joint aux diaphorétiques.

VII. Aux sudorifiques, & diaphoretiques, succedent les remedes qui font sortir par les voies de l'urine une sérosité salée, chargée de recrémens terrestres épais. Ces remedes se nomment *diuretiques*. Voici la liste que Celse en donne. *Toutes les plantes de bonne odeur qui se cultivent dans les jardins, comme le persil, la rue, l'anet, le basilic, la menthe, l'hyssope, l'anis, la coriandre, le cresson, la roquette, le fenouil, l'asperge, le caprier, l'herbe aux chats, le thim, la sariette, la lampsane, le panais, le chervi, l'oignon, font couler les urines* (a).

(a) *Urinam movent quæcumque in horto nascentia boni odoris sunt, ut apium, ruta, anethum, ocynum, mentha, hyssopus, anisum,*

Quand à nous les remedes que nous recommandons dans la même intention, sont, entre les végétaux, les racines de persil, de céleri, d'asperge, de chiendent, de régliffe, de garence, de panais, de raiponce, la parcira brava, & l'alcmelle; les feuilles de persil, de lierre terrestre, de queue de cheval, de cerfeuil, de l'ortie, & toutes les especes d'aux, & de poireaux; les fleurs de genest, de bleuets; les graines de naver, de persil, de céleri, de fenouil, de gremille, d'ortie, de violettes, les quatre semences froides majeures, celles de pied de loup, les fruits d'alkekenge, d'églantier, de genievre, les fraises; les bois de genievre, de sassafras, & l'écorce de ce dernier; résines, & baumes, le mastic, le succin, les beaumes de la Mecque, & de Copahu; entre les animaux, les cantharides, les cloportes, les vers de May, ou proscarabées, les scorpions, les crapaux, les vers de terre, la cochenille,

coriandrum, nasturtium, eruca, fœniculum: præter hæc asparagus, capparis, nepetha; thimum, satureia, lampsana, pastinaca, siser, cepa. Cels. *Lib.* II. *cap.* 31.

le petit lait ; tous les sels alcalis tirés par la calcination, le sel de succin; l'arcanum duplicatum, la solution des ïeux d'écrévisses, le nitre ; entre les préparations, & compositions, la lessive benite de Mynsicht, la teinture de tartre, la teinture alkaline de l'antimoine, la terre foliée du tartre, la teinture de cailloux, la liqueur lithontriptique de Michael ; le tartre soluble, l'esprit de terebinthine, de mastic, de succin, le baume de souffre, fait avec l'huile de terebinthine, ou de genievre, l'huile de genievre, le vin de malvoisie alteré avec le genievre, le sirop de guimauve de Fernel, les trochisques d'alkekenge.

Theoremes.

La diminution de l'écoulement de l'urine, ou la difficulté qu'elle trouve à sortir, peuvent venir de diverses causes ; 1°. du deffaut d'humide dans le sang ; 2°. de l'obstruction causée dans les couloirs des reins par des liqueurs épaisses, & tenaces ; 3°. par le spasme violent, & la contraction contre nature, des petits canaux des reins ; enfin par le trop grand relâ-

chement, & la résolution de ces mêmes canaux. Il faut donc différens remedes qui aient un rapport à ces différentes causes, pour exciter la sécretion de l'urine. En effet, il y en a qui portent des fluides dans le sang qui s'épaissit, & augmentent la sécretion de l'urine, entre lesquels il faut mettre tous les délaians aqueux, une boisson abondante de l'eau douce, tant chaude que froide, & mieux encore chargée de la teinture des plantes diuretiques, l'infusion du thé, & la décoction du caffé. Telle est aussi la vertu des eaux médicinales, tant chaudes que froides, qui, outre la quantité d'humide qu'elles portent dans le sang, & dont elle le délaient, à raison du principe alkali qu'elles renferment, ont en même tems dans un haut degré la faculté de dissoudre les humeurs visqueuses, & de débarrasser les obstructions formées dans le couloir des reins. Tel est encore l'effet du petit lait, qui tire sa vertu d'un principe aqueux abondant, & d'un sel doux nitreux déterſif, & légerement irritant. D'autres diuretiques agissent en dissolvant les humeurs vis-

queuſes, & épaiſſes qui bouchent, & obſtruent les couloirs des reins, & qui rendent ces liqueurs propres à y paſſer. Telle eſt la maniere d'agir de tous les ſels fixes, & des leſſives qui en ſont compoſées, comme de la teinture de tartre, de celle alkaline d'antimoine, de la teinture de cailloux, de la terre foliée du tartre, du tartre ſoluble, de l'arcanum duplicatum, de la ſolution des ïeux d'écréviſſes, & de la magnéſie blanche, lorſque l'acide qu'elle trouve dans les premieres voies la fait dégénérer en ſel apéritif, de la teinture de chaux vive, de la mere des perles, & des coraux mariés avec le jus de citron, enfin des ſels qui ſe tirent par évaporation des eaux médicinales. Quelque diuretiques operent en cauſant un relâchement des fibres du couloir des reins attaquées de contractions ſpaſmodiques, qui empêchent l'excrétion de l'urine. On recommande à ce titre, outre le nitre, les quatre ſemences froides majeures, & les émulſions qu'on en compoſe, la graine de pavot blanc, de navet, de gremille, de pied de loup, les baies d'alke-

kenge, & les trochisques qu'on en prépare. La même vertu se rencontre dans notre liqueur anodine minérale, remede très-sur, & également efficace, le saffran, & sa teinture, dans le suc de chiendent à cause du sel nitreux que contient cette plante, dans la décoction de ses racines, & de celles d'asperges, & dans l'huile d'amandes douces, qui est un adoucissant merveilleux. Quelques autres fortifient, & resserrent le couloir des reins trop relâché, ce qu'ils font à raison d'un principe huileux, subtil, & délié, de nature balsamique, comme les baumes de la Mecque, & de Copahu, la terebinthine, le genievre, le bois, & les baies de cet arbrisseau, le sassafras, le persil, le panais, le fenouil, l'anis, la raiponce, le céleri, & toutes les préparations de ces mixtes, huiles, teintures, esprits, décoctions, infusions ou agissent ou à raison d'un principe terreux, fixe, sulphureux, fortifiant, comme les fruits d'églantier, le rob de genievre, & la malvoisie de genievre qui en est composée, les fraises desseichées, la pareira brava, le lierre terrestre, l'écorce des racines

d'acacia, la queue de cheval, la véronique, & le cerfeuil. Enfin il y a des diuretiques dont l'efficacité dépend d'une irritation puissante qu'ils causent aux couloirs des reins, qu'on emploie lorsque leur tension est entierement perdue, & dont l'indication cesse dès qu'elle est rétablie. Cette vertu est particuliere à presque tous les insectes, & notamment aux cantharides, aux cloportes, aux araignées, aux scorpions, aux vers de May, aux crapaux desseichés, & parmi les végétaux à toutes les especes de poireaux, & d'ail.

Corollaires de Pratique.

1. Puisqu'il y a des différences si marquées entre les diuretiques, à raison de leurs principes, & de leurs opérations, leur application doit aussi être très-différente, & il faut en faire un choix scrupuleux, relativement aux circonstances. Car si l'on vouloit donner à un Malade attaqué de la pierre les diuretiques chauds, remplis d'une huile subtile balsamique, comme la terebinthine, les remedes tirés du suc

cin, & du genievre, ou les baumes de la Mecque, de Copahu, ou du Pérou, dans le tems où il y avoit pléthore, & sans avoir la prudence de la diminuer; ou si l'on donnoit des diuretiques âcres, doués d'un sel caustique, comme il se trouve dans les insectes, l'ail, les oignons, & le poireau, il est sans difficulté qu'on causeroit un préjudice notable, & l'inflammation des reins, ou qu'on aideroit la formation du calcul. Au contraire on se sert avec beaucoup de succès de ces remedes énergiques dans les sujets humides, peu sensibles, dans les gens du peuple, & ceux qui usent d'alimens qui épaississent les liqueurs, & dans les maladies qui naissent d'une abondance de sérosités impures, comme les fleurs blanches des femmes, la gonorrhée, & la disposition à l'anarsaque, & à la leucophlegmatie.

2. Les diuretiques âcres, & irritans sont encore bien plus préjudiciables, si la suppression d'urine est causée par des affections douloureuses, comme dans le calcul, ou par des contractions spasmodiques; & dans

ces circonſtances il eſt bien plus ſur, & plus avantageux, de faire uſage de ceux qui agiſſent en relâchant les contractions ſpaſmodiques, & calmant les douleurs, comme font les baies d'alkekenge, les graines de navet, de pied de loup, de pavot blanc, de gremille, les quatre ſemences froides majeures, & leurs émulſions, les trochiſques d'alkekenge avec l'opium, le nitre antimonié, le nitre dépuré, l'eau de fleurs de la reine des prés, de tilleul, d'acacia, l'huile d'amandes douces, l'eſprit de nitre dulcifié, notre liqueur anodine minérale, le petit lait, & à l'extérieur les bains, les demi bains, les fomentations émollientes, tous remedes d'une efficacité merveilleuſe, & qui, appaiſant les ſpaſmes douloureux, non ſeulement rétabliſſent l'ecoulement de l'urine ſupprimé, mais facilitent extrêmement la deſcente du calcul par les ureteres, & même ſa ſortie.

3. Lorſque le Malade peche par une abondance de ſéroſité ſalée, & tartareuſe, qui eſt la cauſe ordinaire des douleurs de goute, & de rhumatiſme, on en procure utilement l'é-

vacuation au moien des diuretiques doux, & non des plus chauds ; de crainte que ces derniers mettant les ſels dans un mouvement violent n'aigriſſent les douleurs dans les parties où ils ſont cantonnés. On ne peut que recommander, pour parvenir à ce but, les racines de ſalſe pareille, de pareira brava, le ſaſſafras, la ſquine, celles de régliſſe, d'aſperges, de garance, de chicorée ſauvage, de fenouil, de perſil, de chiendent, le bois de genievre, & les décoctions de ces mixtes dans le bouillon de viande, ou l'eau ſimple, le petit lait, & ſurtout les eaux médicinales aigrelettes, ou thermales temperées.

4. Mais s'il s'agit de faire ſortir des humeurs corrompues, vicieuſes, & tenaces adherentes à la veſſie, & en même tems les premiers élémens du calcul, on a beſoin des diuretiques les plus âcres, & les plus forts, & l'on emploie avec ſuccès l'ail dans l'eſprit de genievre, la poudre de cloportes, les vers de May, la teinture des cantharides, celle alkaline d'antimoine, la teinture de cailloux, & celle de chaux vive. Ces remedes em-

ploiés avec prudence sont aussi d'usage dans la gonorrhée virulente, lorsqu'il faut faire sortir par l'urine une matiere tenace adherente aux prostates, au col de la vessie, & à l'urethre.

5. Les remedes les plus universels, les plus surs, & les plus utiles pour faire sortir la sérosité urineuse, sont les sels tant alkalis fixes, que neutres de toute espece, parce qu'ils dissolvent les sucs visqueux, & tenaces qui obstruent les petits canaux qui philtrent l'urine, & que l'irritation douce qu'ils causent en hâte l'excrétion. C'est ce qu'operent parfaitement la liqueur de sel de tartre, des cendres gravellées, de nitre fixe, le tartre vitriolé, le sel d'absynthe, la solution des ïeux d'écrévisses, le tartre soluble, la terre foliée du tartre, le nitre antimonié, & le sel polychreste.

6. Mais les diuretiques dont nous venons de parler ne servent pas seulement à rétablir la sécretion de l'urine interrompue, ils operent d'autres effets extrêmement avantageux dans les maladies. Car plusieurs d'entre eux étant apéritifs, & incisifs; d'autres fortifians, toniques, & bal-

ſamiques, quelques-uns anodins, ils ſont d'un grand ſecours dans toutes les affections chroniques que produiſent les obſtructions des glandes, des viſceres, & des vaiſſeaux excrétoires, & l'impureté, & l'abondance d'une féroſité âcre tartareuſe. Et de fait, s'il y a quelques médicamens capables de préſerver de l'hydropiſie, des tumeurs édémateuſes, des concrétions calculeuſes, de la goute, ce ſont ſans contredit les diuretiques. Il faut cependant avoir ſoin de s'abſtenir de tous les chauds, âcres, & cauſtiques, autant qu'il eſt poſſible, & leur préférer les plus doux, & ſurtout les dietétiques, comme ſont le vin de la Moſelle, les eaux de Selters, les bierres, & les décoctions qui excitent doucement la ſecrétion de l'urine.

VIII. Il faut mettre au nombre des excrétions ſalutaires, & critiques qui contribuent à l'entretien de la ſanté, & de la vie, celles d'un ſang pur, & bien conditionné, qui, lorſqu'il vient à regorger dans les vaiſſeaux, ſort non ſeulement de la matrice des femmes qui ont atteint l'âge de quatorze

ans, tous les mois, après l'accouchement, & l'avortement, mais auſſi quelquefois naturellement des extrêmités des veines de l'anus qu'on nomme hémorrhoïdales, dans les hommes de nature pléthorique. Lors donc que ces excrétions ſe dérangent quant à la maniere, à la quantité, ou au tems, ou qu'elles manquent entierement, ou ſe ſuppriment par quelque cauſe violente, il faut les faire rentrer dans l'ordre, ſoit pour prévenir le dommage qu'en pourroit ſouffrir la ſanté, ſoit pour remédier aux maladies qui auroient pû s'en enſuivre. Au nombre des remedes dont on fait ordinairement uſage pour parvenir à ce but, il faut mettre principalement entre les végétaux, les racines d'ariſtoloche, de zedoaria, & les cinq racines apéritives; les feuilles d'armoiſe, de calament, de matricaire, de pouliot, de méliſſe, de ſabine, de polium de montagne, de rue, de marjolaine, de romarin; les fleurs de violier jaune, de ſaffran; les baies de laurier, & de genievre; les gommes, bdellium, mirrhe, galbanum, opopanax, ſagapenum, ſuccin; entre les purgatifs

l'aloës, la rhubarbe, la coulevrée, les aromates; entre les remedes tirés du regne animal, les sels volatils, & le castoreum; entre les minéraux, & les préparations chimiques, les martiaux, qui méritent la préférence sur tous les autres.

THEOREMES.

1. Plus les évacuations sanguines sont utiles, & efficaces, pour conserver la santé, plus il seroit à souhaiter, ce que fesoit dans son tems Hippocrate, que le Médecin put emploier des secours certains, & efficaces, toutes les fois qu'il en est besoin pour gouverner, faire paroître, ou calmer ces évacuations; puisque ce seroit le moien de couper la racine, & de surmonter beaucoup d'affections dangereuses. Mais comme ces excrétions sanguines sont principalement l'ouvrage de la nature, qui dans les femmes est assujettie à un certain période de tems pour commencer, continuer, & finir, & que le flux hémorrhoïdal n'est ni commun à tous les hommes, ni si régulierement périodique; qu'il

faut d'ailleurs pour procurer ces évacuations sanglantes que le sang s'amasse en certaine quantité, & que les vaisseaux de la matrice, & de l'anus soient ouverts, relâchés, & disposés à un écoulement spontané, enfin que beaucoup de causes peuvent diminuer, ou supprimer entierement ces évacuations, il est tout naturel de juger qu'il n'est rien moins qu'aisé de faire sortir le superflu du sang qui a cessé de couler, ou qui n'a pas commencé à le faire, & qu'on n'en peut venir à bout, si l'on ne fait l'attention la plus exacte aux causes du dérangement.

2. Supposant maintenant qu'il y ait dans le corps une quantité de sang qui passe la mesure, & la proportion naturelles, ce qui constitue la principale cause de son évacuation; supposant encore que les vaisseaux de l'utérus, & de l'anus, sont tellement disposés qu'ils peuvent recevoir une dilatation suffisante du sang qui y aborde, & lui livrer passage; & que l'excrétion ne se fait pas bien, ou parce que les vaisseaux lateraux des extrêmités artérielles, qui naturelle-

ment ne reçoivent pas la partie rouge du ſang, ſont obſtrués, reſſerrés par un ſpaſme, ou parce que la dimnution du reſſort, & de la force ſyſtaltique du cœur, & des arteres, & de la volatilité du ſang, empêche cette liqueur d'y pénétrer ; on ſe trouvera très-bien de l'uſage des remedes dont nous avons fait l'énumération. Car rien ne contribue plus efficacement à ouvrir les petits vaiſſeaux, & à lever les obſtructions que les cinq racines apéritives, l'ariſtoloche, la rhubarbe, la coulevrée, les fleurs de violier jaune, ſurtout ſi on les emploie en décoction avec un irritant ſalin, comme le borax. Les gommes mariées avec l'aloës, & les purgatifs, en forme de pilules, ſont auſſi parfaiment bien. S'il eſt queſtion d'ouvrir les canaux trop reſſerrés, & trop étranglés par un ſpaſme, on ſe ſert très-utilement de l'armoiſe, qui eſt adouciſſante, de la mille-feuille, du ſaffran, & du caſtoreum. Et s'il s'agit de rendre au ſang ſa volatilité, de fortifier les ſolides, & de raffermir le ton des fibres, & des vaiſſeaux, les fortifians, dont l'opération dépend

d'un ſel volatil huileux délié, trouvent très-bien leur place. Tels ſont tous les aromates, la mirrhe, les baies de laurier, & de genievre, le romarin, le pouliot, la méliſſe, la ſariette, la ſabine, les fleurs de violier jaune, le calament, le ſuccin, la limaille de fer, les teintures qui ſont tirées du même métal, & les ſels volatils huileux.

3. Lorſque la diminution, ou la ſuppreſſion, de l'écoulement ſanguin eſt produite par la trop grande quantité de ſang, qui s'oppoſe fortement au reſſort des vaiſſeaux, il faut ſe garder d'emploier les emmenagogues dont nous venons de parler, & ſurtout les plus chauds. Car le grand mouvement qu'ils donnent au ſang leur fait ſouvent produit de grands accidens. Il faut alors avoir recours à la ſaignée, qui, faite au pied, rétablit ſouvent toute ſeule l'écoulement deſiré.

4. Les mêmes emmenagogues conviennent auſſi peu quand les ſujets manquent de ſang, & de liqueurs bien conditionnées, comme il arrive aux perſonnes qui ſont convaleſcentes

depuis peu de tems, & à celles qui ont les premieres voies remplies de crudités visqueuses, la membrane veloutée empâtée d'un mucilage épais, & la digestion & la chylification affoiblies. Alors le principal soin du Médecin doit être plutôt de reparer le défaut d'un bon sang par des nourritures gelatineuses, des bouillons, & l'usage des alimens qui se changent aisément en suc & en sang, & de rétablir la digestion des alimens, & la formation du chyle par des remedes appropriés, comme des émétiques doux, s'il en est besoin, des purgatifs benins, des sels apéritifs, & des amers stomachiques.

5. L'obstruction & l'engorgement des vaisseaux du col de la matrice, & du vagin, & dans les hommes de la substance de l'anus, sont souvent causes que le sang ne peut se faire un passage, en quelque quantité qu'il aborde à ces parties. Dans ces circonstances on auroit vainement recours à tous les remedes qui déterminent le sang vers ces parties, si l'on ne relâche, & ne ramollit, par des secours convenables le tissu des vais-

seaux obstrués, & endurcis. C'est ce qu'on ne fait jamais avec plus de succès, & plus promptement, qu'au moien des bains, ou des fomentations, ou des bains de vapeurs, qui se font de la maniere suivante. On remplit d'eau chaude, dans laquelle on a fait infuser des feuilles d'armoise, & de pouliot, & des fleurs de camomille, un vaisseau, qu'on pose dans un poële bien échauffé, &, le corps bien couvert, on s'assied au-dessus, le bas ventre étant nud, de maniere que la vapeur puisse monter & pénétrer dans l'intérieur de l'utérus, & des parties inférieures, & pour entretenir plus long tems la chaleur de la liqueur, on y jette de tems en tems des cailloux rouges. On réussit encore à merveille à ramollir les parties inférieures en fesant, surtout au sortir du bain d'eau douce, avec des étoffes chauffées des frictions chaudes depuis les pieds jusqu'aux aines.

6. Mais il n'y a point de secours plus sûr, plus certain, plus efficace, dans les maladies causées par la suppression, la diminution, ou le deran-

gement de l'évacuation menſtruelle, ou hemorrhoïdale, qu'un uſage convenable des eaux minérales, ſurtout de l'uſage interne des eaux de Carles-Bade les plus douces, & l'uſage extérieur de celles de Tæpliz, qui rempliſſent parfaitement toutes les indications curatives. Car la boiſſon de l'eau minérale chaude inciſe, & évacue, les liqueurs épaiſſes, débarraſſe les obſtructions des petits vaiſſeaux, & le bain d'eau de Tæpliz qui eſt la plus légere de toutes, & qui eſt dépouillée de principe terreux aſtringent, relâche les parties contractées, & dilate les vaiſſeaux de maniere qu'ils puiſſent recevoir promptement le ſang qui leur eſt envoié, & le faire ſortir de même.

7. S'il eſt difficile, & embarraſſant, dans la pratique de bien conduire, & de procurer, l'évacuation du ſang menſtruel, le gouvernement de l'excrétion hémorrhoïdale eſt accompagné de difficultés bien plus grandes, lorſqu'un ſang abondant fait effort pour ſortir par les veines de l'anus, ſans y trouver de diſpoſition à lui livrer paſſage. Car bien que les pilules

composées d'aloës aient par préference à toutes les autres une vertu toute particuliere pour exciter l'écoulement de sang par les vaisseaux hemorrhoïdaux, non-seulement parce que ses particules résineuses & sulphureuses très déliées excitent une effervescence dans toute la masse du sang & des humeurs, mais parce que s'attachant fortement par sa partie tenace, visqueuse, & résineuse, aux membranes des intestins colon & rectum, elle y attire un abord continuel du sang à cause de la continuité de l'irritation qu'elle y cause; cependant lorsque le sang ainsi agité, & attiré avec abondance dans les parties inférieures du rectum n'y trouve pas les vaisseaux disposés à lui faire passage, il forme en partie des especes de tubercules très-douloureux aux extrémités des vaisseaux, & en partie par sa stagnation & la compression qu'il cause dans les membranes nerveuses des intestins, il produit des gonflemens violens, des spasmes, & d'autres accidens cruels dans le bas ventre; accidens qui sont très-communs dans notre tems, où des Médecins, même célé-

bres, ne balancent pas à remonter aux irrégularités du flux hémorrhoïdal comme à la cauſe de preſque toutes les affections, & où l'on fait trop fréquemment, & trop largement, uſage des pilules compoſées dans le gout de celles de Becher, leſquelles, emploiées avec prudence, font de bons effets, mais ne peuvent manquer de nuire par l'abus qu'on en fait.

IX. On met encore au nombre des évacuans, & avec raiſon, les remedes qui font ſortir la lymphe mucilagineuſe qui ſe ſépare du ſang artériel dans les glandes, ou, pour mieux dire, les membranes glanduleuſes, & qui s'arrête dans les canaux excrétoires. Mais il n'y a point de partie organique dans le corps où il ſe ſépare plus de mucoſité que dans l'intérieur de la trachée artere, & les bronches du poumon, qui ſont intérieurement revêtus d'une membrane glanduleuſe, d'où la toux fait trèsſouvent ſortir une abondance de matiere ſéreuſe, pituiteuſe, viſqueuſe, purulente, ſurtout dans les maladies aigues & chroniques qui attaquent le tiſſu des poumons. On appelle *ex-*

pectorans les remedes qui procurent l'évacuation de ces matieres hors de cavité de la poitrine. Entre les remedes de cette espece que fournit le regne végétal, on met surtout les racines d'aunée, de pied de veau, d'iris de florence, de régliſſe; les feuilles de véronique, de cerfeuil, de ſcabieuſe, de piloſelle, de ſcordium, d'hyſſope, de ſtragon; les fleurs de violettes, de ſaffran, de mauve, de coquelicot; lés ſemences d'anis, & de fenouil; l'écorce du bois de ſaſſafras; entre les gommes rêſineuſes, la gomme ammoniaque & le benjoin; entre les fruits les raiſins, les figues, les jujubes, les pignons, le miel, le jus de régliſſe, l'huile d'amandes douces; entre les remedes tirés du regne animal, le blanc de baleine, & les graiſſes; entre les minéraux, le ſouffre, ſes fleurs, & ſon lait; entre les compoſitions, le baume de ſouffre aniſé, l'eſprit de ſel ammoniac aniſé, le remede appellé *lohoc ſanum & expertum*, le ſirop de poumons de renard, notre élixir pectoral, le baume pectoral de Meibomius, l'eſprit aſthmatique de Michaël.

THEOREMES.

Tous les remedes qui facilitent les excrétions n'agissent pas de la même maniere ; car les uns rendent la matiere mobile,& la disposent à être évacuée ; d'autres ouvrent les canaux excrétoires, afin qu'elle puisse se séparer de la masse des liqueurs ; d'autres enfin excitent les vaisseaux & les canaux aux mouvemens qui operent les excrétions. Telle est aussi la maniere d'agir des expectorans. Lors donc que l'humeur qui s'est séparée est fort déliée & âcre, & les canaux & pores des glandes par lesquels elle doit passer trop resserrés, les remedes les plus propres sont ceux qui ramollissent ces passages, émoussent l'âcreté, & épaississent les sucs qui sont trop déliés, & trop fluides. Telles sont les vertus d'une partie des mixtes que nous avons nommés, savoir du suc de racines de réglisse, du safran, du blanc de baleine, des fleurs de violettes, de mauve, de coquelicot, de la crême de lait, de l'huile d'amandes douces, des axonges,

ges, du ſirop de poumons de renard, de ceux de violettes, de pavot blanc, de la maſſe des pilules de ſtirax, ſurtout ſi on les prend avec une liqueur délaïante, comme la décoction d'avoine, ou la décoction gélatineuſe de corne de cerf. Mais lorſqu'une matiere épaiſſe & abondante, s'arrête dans les bronches des poumons, & empêche la reſpiration, & qu'il eſt par cette raiſon beſoin de quelque choſe qui excite l'expectoration en irritant, on diſſout parfaitement la matiere tenace & viſqueuſe, avec le ſecours des infuſions de véronique, d'hyſſope, de ſcabieuſe, de ſcordium, avec la terre foliée du tartre, la ſolution d'ïeux d'écreviſſes, & le nitre antimonié. La gomme ammoniaque & ſa teinture, l'eſprit de ſel ammoniac aniſé, la mirrhe, le benjoin, la poudre de racines d'aunée, d'iris de florence, le ſouffre enſtalactite, ſon lait, ſon baume, qui animent les mouvemens excrétoires des membranes nerveuſes des bronches par un principe âcre délié huileux; & quand on a beſoin d'irritans plus puiſſans, comme dans l'aſthme pituiteux, & le

catarrhe ſuffoquant, on pourra faire uſage de l'oxymel ſcillitic, & de l'eſprit aſthmatique de Michaël, qui ſe tire de la gomme ammoniaque & des criſtaux de verd de gris.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. La différence des principes d'où dépendent les différentes manieres d'agir des expectorans, demande un choix exact de ces remedes relativement aux circonſtances; car celui qui les emploieroit indifféremment, & ſans avoir égard aux tems, & à l'état de la matiere morbifique, feroit certainement plus de mal que de bien. C'eſt donc une imprudence marquée & nuiſible dans les toux épidemiques qui regnent dans le Printems & l'Automne, de donner les expectorans qui agiſſent en irritant, avant que la matiere déliée & âcre ſoit temperée, & ce n'en eſt pas une moindre d'emploier les émolliens & relâchans, lorſque la matiere eſt aſſez digerée, & préparée.

2. Dans la toux chronique, humide, & dans l'aſthme pituiteux, où

il s'épanche beaucoup de pituite sur les bronches des poumons, les choses douces, les lohocs, les sirops, les huileux, ne font qu'affoiblir davantage l'estomac qui n'est déja que trop foible, & qui n'a que trop perdu de sa tension naturelle, en conséquence diminuent l'appetit, la digestion, la chylification, ce qui ne fait qu'augmenter la génération des recremens, & aider les accroissemens de la maladie, & même disposer à la cachéxie, aux tumeurs édemateuses, & à l'hydropisie. Il vaut beaucoup mieux alors mettre en usage les médicamens pectoraux balsamiques, qui sont en même tems utiles au ventricule, comme notre élixir pectoral, la teinture de mirrhe, de gomme ammoniaque, d'écorce de sassafras, de noix muscade, l'esprit de sel ammoniac anisé, la teinture de tartre, & autres de même nature.

3. L'usage des expectorans demande encore beaucoup de prudence dans les dispositions à la phthisie & à l'hémoptysie, lorsqu'il y a toux seiche, respiration courte, & embarrassée, douleur de compression dans la poi-

trine ; car ces accidens sont bien plutôt les effets de la congestion du sang dans cette partie, que de celle d'une matiere à expectorer. En effet, soit qu'on emploie les émolliens, ou les irritans, ils attirent le sang & les humeurs sur les poumons, loin de les en détourner.

4. Dans les maladies aiguës de la poitrine, comme la vraie pleuresie, & la péripneumonie, il faut être fort reservé sur l'usage des remedes qui procurent l'expectoration ; de crainte d'augmenter la stase & la stagnation inflammatoire du sang. Mais lorsque la maladie est sur le déclin, & que l'inflammation est résoluë pour la plus grande partie, on emploie les expectorans pour faire sortir des bronches des poumons la matiere digerée qui s'y amasse.

X. Les *errhines*, & les *sternutatoires*, contribuent beaucoup à l'excrétion de la mucosité qui s'amasse dans la membrane glanduleuse nommée pituitaire, qui tapisse l'intérieur des narines, & douze sinus du crâne. Ils différent en ce que les premiers irritent ces membranes très-sensibles

plus légerement, & les autres plus puiſſamment, & leur effet eſt de les exciter aux mouvemens excrétoires. On met très-bien au nombre des errhines les plus doux la marjolaine, le baſilic, le thim, l'hyſſope, la ſariette, le marum de ſyrie, les ſommités d'origan, les fleurs de muguet, de benjoin, la réſine de guaiac qui reſte au fond du vaiſſeau en feſant évaporer ſa décoction, la rapure très-fine du bois d'aloës, le ſel volatil ammoniac ſec, aromatiſé avec l'huile eſſentielle de marjolaine, & le vitriol blanc. On procure l'éternument & même très-puiſſamment, avec la poudre d'euphorbe & d'ellebore blanc. Les différentes eſpeces de tabac, le mercure précipité, le poivre, agiſſant plus doucement.

THEOREMES.

Les ſternutatoires agiſſent ſur les membranes des narines pour en faire ſortir la mucoſité, de la même maniere que les purgatifs ſur les membranes glanduleuſes des inteſtins, c'eſt-à-dire, à raiſon d'un ſel délié

très-âcre, qui irrite ces membranes, & leur cause des contractions spasmodiques ; & comme il faut faire rarement usage des forts purgatifs, il en faut aussi faire très-peu des sternutatoires, parce que la nature ne se plaît pas aux évacuations forcées, & qu'elle veut seulement qu'on l'y amene doucement. Les errhines, ou ptarmiques, sont bien plus amis de la nature & des nerfs ; ils ne causent à la membrane pituitaire, par le moien de leur sel subtil âcre volatil huileux, que de légers picotemens, des irritations douces, qui font sortir la mucosité ; & leur usage est beaucoup plus sûr que celui des sternutatoires qui causent un mouvement convulsif aux nerfs du nez, & par sympathie à toute la poitrine, au lieu que les errhines operent plutôt en fortifiant les nerfs, & les membranes nerveuses.

Corollaires de Pratique.

1. Les poudres errhines composées de plantes céphaliques, surtout de la marjolaine, du marum de syrie, des

fleurs de benjoin, de celles de muguet, de la rapure du bois d'aloës, avec l'addition d'un ou deux grains d'ambre, sont d'un usage merveilleux dans les douleurs gravatives de la tête, la migraine, les affections soporeuses, la foiblesse de la mémoire, le rhume de cerveau, l'enchifrenement, la dureté de l'ouie, le mal de tête causé par la pituite, & surtout celui qui a son siege dans les os du front, & communement est produit par la suppression du rhume de cerveau, dans les fluxions de mucosités sur les ïeux, l'assoupissement, le vertige, & quand quelques humeurs malignes de nature vénérienne s'arrêtent dans les membranes des narines; parce qu'outre l'évacuation qu'ils produisent, ils donnent aussi des forces aux fonctions animales. On doit faire le même cas dans les mêmes circonstances du sel volatil ammoniac mêlé avec notre baume; car quelques grains de ce mêlange mis dans le nez, sont d'une vertu éprouvée dans la dureté de l'ouie, l'affoiblissement de la vûe, & les affections soporeuses. Il excite d'ailleurs

l'éternuement dans les sujets sensibles, à leur grand avantage, quand il s'agit de donner des secousses à la tête, comme dans l'apopléxie, & la paralysie.

2. Le grand usage de la fumée de tabac, ou de sa poudre en sternutatoire, ou, pour mieux dire, l'abus qu'on fait de ce remede, n'est rien moins qu'avantageux. Car cette attraction continuelle de poudres sternutatoires non-seulement blesse l'odorat, en obstruant, & endurcissant, pour ainsi dire, les houpes nerveuses des membranes qui revêtent les cornets du nez & les narines, mais elle rend la voie rauque de claire qu'elle étoit, en causant des engorgemens par la quantité d'humeurs que ces remedes attirent. J'ai traité ce sujet plus au long dans ma Dissertation *sur l'usage & l'abus des sternutatoires* (a).

XI. Les *apophlegmatisans* font sortir la matiere salivaire, & la mucosité, de tout le tissu glanduleux du gosier, de la luette, & des canaux salivaires, par une méchanique à peu près

(a) Dissert. *de usu & abusu sternutatoriorum.*

ſemblable à celle qui fait ſortir la mucoſité des membranes des narines en conſéquence de l'uſage des errhines, c'eſt-à-dire, en picottant, & irritant, ces membranes. Tous les remedes qui ont une vertu errhine, & ptarmique, étant appliqués aux membranes de la bouche, ou par la maſtication, ou en gargariſme ; en font ſortir le phlegme, & la liqueur ſalivaire ; & comme le tabac en poudre eſt un des principaux errhines, la même feuille en fumée tient auſſi le premier rang entre les apophlegmatiſans. Outre le tabac, les racines de pyrethre, d'impératoire, d'angelique, de zedoaria, de pimprenelle blanche, de galanga, la myrrhe, étant mâchées, diſſolvent parfaitement bien, & font couler la ſalive. Les maſticatoires ſont d'un excellent uſage pour éloigner les corpuſcules corrompus, qui s'exhalent dans les maladies contagieuſes, &, ſe mêlant à l'air qu'on reſpire, s'inſinuent aiſément dans le goſier, ſe mêlent à la ſalive, paſſent avec elle dans l'eſtomac, & produiſent la maladie ; accident à quoi ſont expoſés ceux qui ſéjour-

nent dans des lieux suspects, ou infectés de la contagion. La fumée de tabac fait aussi le même effet. On se sert avec beaucoup de succès des décoctions de racines de pyrethre, de pimprenelle blanche, de clouds de gerofle, des feuilles de marjolaine, de sariette, d'angelique, dans le vin ou l'eau-de-vie, qui par elle-même fait couler la salive, & resserre les canaux salivaires, dans les vices de la bouche & de la langue, des dents, des gencives, & même des oreilles, dans la dureté de l'ouie, le tintement d'oreilles, lorsque l'orifice de la trompe d'Eustachi, dont l'ouverture est dans le fond de la bouche assez près de la luette, est obstruée par une mucosité épaisse; & leur usage n'est pas moins excellent dans le relâchement de la luette, l'aphonie, la paralysie de la langue, en y ajoutant le sel ammoniac, ou son esprit.

XII. En parlant des évacuans, il ne faut point oublier les *sialagogues*, ou *salivans*, qui donnent un mouvement violent aux liqueurs lymphatique & salivaire, & les font sortir par la bouche. Mais bien qu'il y ait

beaucoup de remedes tirés des végétaux qui, pris par la bouche, comme les émétiques, ou mâchés, comme les apophlegmatisans, font sortir du gosier, & des glandes, la liqueur salivaire, à peine la nature entiere fournit-elle rien qui donne plus de mouvement à toute la masse de la lymphe, & la pousse si fortement vers les glandes & canaux salivaires, que les remedes tirés du regne minéral, & surtout ceux qui sont tirés du mercure, & du régule d'antimoine, par des opérations chimiques; de sorte que leur usage fait couler la salive, non-seulement pendant des semaines, mais pendant des mois entiers, continuellement, & avec abondance. Il est surtout particulier au mercure, qu'appliqué extérieurement, ou pris intérieurement à petit dose, il cause une salivation abondante, au moien de laquelle, quand elle est bien gouvernée, on peut guérir & emporter radicalement des affections très-opiniâtres, & même incurables d'ailleurs, causées par l'impureté de la sérosité, & de la lymphe, comme la grosse vérole, l'herpes, la galle maligne,

les ulceres malins & courans. Cette vertu eſt non-ſeulement propre au vif argent bien éteint avec le ſucre, & avalé avec quelque conſerve, mais à toutes les préparations de ce minéral, comme le mercure doux, le précipité rouge, le précipité blanc, fait par le mêlange de l'eſprit de ſel ammoniac, avec la ſolution du mercure faite par l'eau forte, le turbith minéral, l'arcane corallin, le mercure diaphorétique jovial, & ſolaire, l'éthiops minéral, & le cinnabre tant naturel, que celui d'antimoine, ou le commun, préparé avec le ſouffre, & la poudre de Riviere contre la fievre quarte. Entre ceux qui doivent leur naiſſance à la ſubſtance réguline de l'antimoine, il faut compter le ſaffran des métaux, la poudre de Monkius, le ſouffre doré, préparé à la maniere ordinaire, c'eſt-à-dire, précipité avec le vinaigre, ou la ſolution de mars, ou celle de l'or, ou précipité d'une maniere particuliere, comme la panacée de Glauber, appellée panacée de Conerdingius dans les pharmacopées de Brunſwic.

THEOREMES DE PRATIQUE.

1. On peut faire deux classes des salivans dont nous venons de parler, celle des forts, & des doux. Entre les doux qui se tirent du mercure, il faut mettre l'éthiops minéral & le cinnabre, lesquels donnés à dose un peu forte, & continuée, procurent la salivation, mettent en mouvement les humeurs lymphatiques, & s'emploient avec succès pour dissoudre, & fondre, les liqueurs épaissies dans les maladies qui naissent des obstructions des glandes, ou de la coagulation de la sérosité, ou de son extravasation dans la tête. Comme dans les préparations d'antimoine le souffre se trouve en quelque maniere marié avec la substance réguline, elles agissent plus doucement, & causent moins de désordres, & d'accidens, qu'on n'a lieu d'en craindre de la part des remedes mercuriels préparés chimiquement. Nous mettons aussi au nombre des salivans doux le mercure bien lavé, & bien préparé, & le vif argent en nature bien pu-

rifié, & réduit en forme solide, & poudre, suivant les regles de l'art. Nous en exceptons cependant le mercure vif appliqué extérieurement, c'est-à-dire, réduit en onguent avec des matieres grasses, dont on frotte les parties nerveuses inférieures des pieds, les jarrets, les genoux, & l'épine du dos; car appliqué de cette maniere il cause sur le champ un flux de bouche très-violent, & dont on peut à peine quelquefois se rendre maître.

2. La maniere d'agir du mercure, & son opération, comme je le conçois, dépend de quelques principes, qu'il faut commencer par établir. 1°. Le mercure est le plus pesant de tous les fluides, & ses plus petites parties, quelque divisées, ou dissoutes, qu'on les suppose, conservent toujours leur pesanteur spécifique supérieure à celle de tous les corps fluides. 2°. Tous les menstrues salins dissolvent le mercure, & le réduisent en molecules extrêmement petites qui pénetrent dans les parties les plus intimes des vaisseaux, & des pores, du corps humain, tant à raison de leur

qualité corrosive, que de leur pesanteur spécifique. On peut juger de l'étonnante petitesse que peuvent acquerir les parties du vif argent, sans rien perdre de leurs forces, par la solution du mercure sublimé dans l'eau. Car un seul grain de cette préparation donne non-seulement à deux onces d'eau un goût métallique irritant, mais une vertu capable, quand on prend intérieurement cette liqueur, de causer des excrétions de la salive, de la sueur, des gros excrémens, & même le vomissement, suivant la disposition des sujets,& des humeurs; & son application extérieure seiche, & repousse sur le champ, la galle, & toutes les efflorescences qui défigurent la peau. Lors donc qu'on applique à l'extérieur les remedes mercuriels au moien de la fumigation, des emplâtres, ou onguens, ou qu'on les fait prendre intérieurement, les humeurs alkalines bilieuses les dissolvent, ou les réduisent en parties extrêmement déliées, lesquelles s'insinuant promptement, & avec vivacité, dans les nerfs, & surtout les fibres nerveuses des glandes conglo-

bées, & conglomerées, & même dans les membranes des vaisseaux lactés, & lymphatiques, agissent sur elles, & accelerent la circulation de la lymphe, par l'augmentation de leur systole, & de leur contraction; & cette accéleration du mouvement de la lymphe résout, & débarrasse, à la fin les obstructions, les stagnations, & les stases, que la lymphe coagulée forme dans les glandes, & les petits vaisseaux.

3. C'est de cette maniere qu'on déracine heureusement la grosse vérole & les maladies qui par leur nature ont de l'affinité avec elle. Il ne s'ensuit cependant pas que pour guerir ces maladies, & la grosse vérole il soit nécessaire d'exciter la salivation; car celui qui a le secret de bien emploier les mercuriels & les antimoniaux préparés, est en état de guerir radicalement ces maladies sans flux de bouche, comme je l'ai prouvé autrefois dans une Dissertation particuliere. Et en effet tous les Médecins habiles, & éclairés, conviendront sans peine, que le flux de bouche n'est pas la cause de la guérison de la

groſſe vérole, mais bien la fonte des humeurs viſqueuſes qui engorgeoient les glandes & les petits vaiſſeaux; fonte qui par accident eſt ſuivie d'un abondant écoulement de l'humeur ſalivaire.

4. Dans la ſalivation que cauſe le mercure, c'eſt ce que j'ai ſouvent remarqué, les parties extérieures, & ſurtout les inférieures, comme les pieds, ſont ordinairement froides, & reſſerrées, le ventre ſe conſtipe, & l'urine ſe ſupprime. Or cette contraction des parties inférieures empêchant la liberté de la circulation de la lymphe, & de la ſéroſité, & même du ſang dans les petits vaiſſeaux, il eſt néceſſaire que les liqueurs ſereuſes, & lymphatiques, ſe portent avec impétuoſité vers les parties ſupérieures, & ſurtout vers les réſervoirs glanduleux par leſquels ces liqueurs ſortent ordinairement du goſier; or quand une fois le chemin eſt fraié, les liqueurs s'y portent d'elles-mêmes, détermination qui empêche, & l'appetit, & le ſommeil. J'ai auſſi remarqué dans ceux qu'une ſalivation énorme continuée pendant pluſieurs mois

à fait à la fin mourir de défaillance, & de catarrhe suffoquant, les parties extérieures si froides, qu'aucun secours, ni bain, ni friction, n'a pû les réchauffer. Or que le dérangement de la liberté, & de l'égalité, de la circulation de la lymphe, & du sang, dans toutes les parties du corps puisse produire la salivation, c'est ce que prouve évidemment l'exemple des hypochondriaques & des mélancholiques, qui sont continuellement sujets à cet accident, parce que la contraction de leurs parties inférieures repousse avec force la lymphe, & la salive, vers le tissu glanduleux du gosier, & de la bouche.

5. Il me paroît que la raison pour laquelle l'humeur qui sort par la salivation, surtout dans les sujets attaqués de maladies vénériennes, répand une odeur si fétide, & si putride, est que les parties très-déliées du mercure, qui surpassent en pesanteur toutes celles des autres liqueurs, s'alliant avec elles, commencent à en dissoudre le mêlange, la température, & le tissu, par leur mouvement de rotation, comme il arrive dans la putre-

faction ; ce qui cause la puanteur sulphureuse volatile de ces matieres, & donne aux dents mêmes une teinte de noir.

6. Toutes les panacées si vantées par les Chimistes, & surtout les solaires, qui tirent la plus grande partie de leurs facultés d'un principe métallique, & mercuriel, peuvent avoir leur usage dans les maladies où il est, pour ainsi dire, besoin de coins & de leviers, pourvû qu'on les prépare bien, & qu'on les administre de même. Car ces remedes sont d'une grande activité, & agissent puissamment sur le genre nerveux, donnés en très-petite dose, & font de grands effets. Je connois même de ces remedes, surtout de ceux tirés de l'antimoine, qui, suivant la dose, le régime, la disposition des sujets, sont en état en petit volume, d'exciter le vomissement, les déjections, & même le flux de bouche. Mais il y a très-peu de Médecins qui connoissent la vraie maniere de s'en servir, & de les appliquer.

CHAPITRE VI.

Des Fortifians.

SOMMAIRE.

I. *Les analeptiques* ; II. *Les balſamiques* ; III. *Les ſtomachiques* ; IV. *Ceux qui fortifient les viſceres* ; V. *Les aſtringens, & vulneraires.*

I. LE troiſiéme genre de médicamens, qui renferment ceux qui ſont tellement deſtinés aux ſolides qu'ils agiſſent ſur leur vigueur, & leur puiſſance motrice, en les ranimant, les affermiſſant, & les augmentant, ſont les *fortifians*, nom qui leur eſt donné en général à cauſe de la force qu'ils leur donnent. Ces remedes ſont très-utiles, & même néceſſaires, dans la pratique de la Médecine, parce que c'eſt de la force, & de l'exercice des mouvemens qui en eſt la ſuite, que dépend la vie, & l'intégrité de toutes les fonctions ; c'eſt pourquoi

lorsque la santé est dérangée, les forces méritent une attention particuliere, & ce n'est qu'au moien du mouvement qu'on rétablit l'ordre des fonctions alterées. Il est tems de passer aux diverses especes de remedes qui peuvent produire cet effet, & qui méritent d'être distingués quant aux forces, & à l'usage. Nous mettrons à bon droit au premier rang les *analeptiques*, qu'on appelle aussi communement cordiaux, dont l'office est de relever, & de rétablir, les forces diminuées, & abbattuës, & qui par cette raison ont, comme on dit communement, une vertu fortifiante. On la trouve telle dans les remedes suivans tirés des végétaux, les fleurs de roses, de citron, d'oranges, de jasmin, de muguet; les feuilles de mélisse, d'origan, de marum; entre les fruits, le citron, les oranges de la Chine nouvelles, & la canelle entre les aromates; entre les animaux, le musc, & les préparations où entrent ces remedes simples, comme, l'huile de cedre, celle de molucque, ou mélisse de Constantinople, la vraie huile de roses, le canangé, qui se tire en Perse

des fleurs de tilleul, l'huile de bergamotte, l'essence d'ambre bien préparée, l'huile de canelle réduite en *Æleosaccharum*, qui est le principal ingredient de la poudre solaire de Zeller, l'eau de mélisse citronnée, celle de fleurs de muguet, l'eau de canelle avec le coing. On peut aussi augmenter cette liste des fraises, des groseilles, des framboises, des cerises & de leurs noiaux, des eaux préparées de ces fruits nouveaux, du suc de limon, & du sirop qu'on en compose.

THEOREMES.

Ces cordiaux agissent à raison d'un principe subtil volatil huileux d'une odeur très-agréable, qui s'insinue presque immédiatement dans les nerfs & le liquide qui y circule, & donne à ce fluide un mouvement doux, & ami de la nature. Car la nature, & le caractere, de toutes les substances sulphureuses très déliées, & volatiles, est de pénétrer très-promptement dans l'intérieur des parties nerveuses, & d'operer très-promptement; ce que font connoître évidemment les bon-

nes & les mauvaiſes odeurs, lorſqu'en conſéquence d'une diſpoſition particuliere quelqu'un ne peut les ſupporter. De-là vient que leur ſeule odeur fait connoître ſur le champ leur vertu fortifiante, & leur fait ranimer les forces, dans la défaillance, & la ſyncope ; ce qui n'aura pas droit de ſurprendre ſi l'on fait attention qu'il n'y a point de partie dans le corps où les nerfs, & les extrémités des vaiſſeaux ſanguins, ſoient plus découverts que dans le large canal des narines, & ce qui fait que les corps odorants y affectent ſi promptement les nerfs & les eſprits.

Corollaires de Pratique.

1. Bien qu'on ne puiſſe refuſer quelque vertu aux analeptiques pour opérer le rétabliſſement des forces, elle eſt cependant fort limitée, & fort bornée. Il ſeroit certainement bien avantageux qu'il y eut dans la nature des remedes certains pour ranimer, ou reproduire, les forces abbatuës, & éteintes, comme le vulgaire s'imagine qu'ils exiſtent, &

comme il les demande tous les jours aux Médecins ; mais attendu qu'il n'y a pas de moien plus sûr, & plus infaillible, de rétablir les forces dans l'état de maladie, que de surmonter, & de détruire, les causes morbifiques qui les alterent, tous les analeptiques sont inutiles, si le Médecin n'y réussit.

2. Il ne faut point aussi s'imaginer qu'on procurera un rétablissement des forces vrai, & constant, par l'usage des médicamens qui animent la circulation des esprits, & donnent du ressort aux solides. Car il y a beaucoup de maladies, & surtout les fébriles & convulsives, ou la force & la puissante motrice du cœur, des arteres, & des membranes nerveuses, est dans un haut degré, quoique les forces naturelles soient languissantes, & très-foibles. La veritable vigueur des forces naturelles dépend donc, plûtôt pour la très-grande partie, de la conversion des alimens solides & liquides convenables, en sang & liqueurs bien conditionnés, où il se forme derechef un fluide qui, se séparant dans le cerveau, entre dans les

les muſcles, & les membranes nerveuſes, par le moien des nerfs, de qui dépend principalement la vigueur & la fermeté du corps, & de toutes ſes parties.

3. Les nourritures de bon ſuc ſont donc les meilleures analeptiques. Tels ſont les bouillons gélatineux de viandes, de chapons, des os & de leurs moëlles, tirés par la coction de ces alimens dans l'eau avec un peu de vin, quelques rouelles de citron, quelques grains de ſel, de macis & de girofle en poudre, dans un vaiſſeau fermé; ceux qui ſe font avec de gros pain de Weſtphalie, de l'eau, du vin, & des œufs; la décoction de chocolat dans l'eau, ou le lait; le lait d'âneſſe; l'eau diſtillée de gros pain avec des écorces de citron; & ſurtout le bon vin vieux du Rhin, & le veritable vin de Hongrie. Mais il ne faut point emploier ces ſecours alimenteux, & nourriſſans, pour rétablir les forces pendant la maladie, & lorſque toute la maſſe du ſang & des liqueurs eſt remplie d'impuretés, mais dans le déclin des maladies, dans la convaleſcence, & lorſque les paſſions

de l'ame, de longues veilles, les travaux & fatigues de l'esprit, & du corps, ou de grandes hémorrhagies les ont abbatuës, ou détruites. Il faut méme dans ces circonstances user d'un grand ménagement, parce que ces alimens passent promptement dans le sang, & qu'ils en augmentent la quantité.

II. La seconde espece des fortifians est les *balsamiques*, remedes d'une nature plus chaude, & plus âcre, que les analeptiques. Cette classe comprend les remedes appellés céphaliques, amis des nerfs, apoplectiques, antiparalytiques, les cordiaux spiritueux, & autres de cette espece. On met principalement au nombre des balsamiques le bois d'aloës, sa résine, sa teinture; le bois d'aloës blanc, ou l'aubier du bois d'aloës, le santal citrin, & sa teinture, concentrée en baume liquide, l'ambre gris, le liquidambar, le baume blanc, le succin, le benjoin, le styrax calamita, & sa résine, le styrax blanc, le ladanum, & sa résine, les baumes du Perou, blanc & rouge, de Copahu, de Tolu, la vraie écorce de quin-

quina, le coftus amer, la cafcarille, la canelle, le gérofle, la graine de paradis, les cubebes, le macis, la noix mufcade, la fariette, le thim, la ruë, le ferpolet, la lavande, le nard celtique, l'origan, le dictamne de crete, la marjolaine, la méliffe, la molucque, la camomille romaine, le marum de fyrie, le bafilic, l'auronne, le ftechas, le fpica nard, le jonc odorant, les feuilles de laurier, & de mirthe, & les huiles effentielles véritables, & non falfifiées, de ces fimples, tirées par la diftillation. Entre les compofitions nous mettrons le baume apoplectique de Crollius, celui de Zeller, de Scherzerus, notre baume liquide de vie, l'efprit de baume du Perou tiré fuivant notre méthode, les efprits de fuccin & de maftic, l'eau apoplectique de Sennert, l'eau d'Anhalt, la vraie effence d'ambre, les efprits volatils huileux, faits en aromatifans ces efprits avec les huiles de canelle, de macis, & de cedre.

THEOREMES.

Les fimples dont on vient de don-

ner la liſte, & les médicamens qui en ſont composés, agiſſent, & répandent leur vertu ſur les liqueurs, & les parties ſolides, de notre corps au moien d'une huile tenuë étherée & ſubtile volatile, qui eſt très-douce, & amie de la nature, & qui rend au ſang, & aux liqueurs, les parties ſulphureuſes chaudes & étherées dont elles manquent, augmentent leur mouvement inteſtin de chaleur, & donnent de la volatilité aux humeurs vitales. Ils contiennent encore un ſel ſubtil âcre balſamique, qui augmente la force, & la puiſſance élaſtique des arteres, & fibres muſculeuſes, & en conſéquence accelere puiſſamment le mouvement progreſſif & circulaire des liqueurs; ce qui eſt ſuivi par la ſuite de la diviſion des humeurs épaiſſes, & viſqueuſes, de la reſolution des obſtructions, & entretient l'œuvre très-ſalutaire de la tranſpiration, qui eſt le meilleur préſervatif contre la maladie.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. Les balſamiques ſont donc d'un

grand ſecours dans toutes les maladies de la tête, des nerfs, de la moëlle de l'épine, de l'eſtomac, & du cœur, qui ſont entretenues par une cauſe froide, pour parler comme les Anciens, c'eſt-à dire par l'épaiſſeur, la condenſation des liqueurs, & l'atonie des parties nerveuſes & muſculeuſes, comme dans l'apoplexie, la paralyſie, la ſtupeur & l'engourdiſſement des ſens, la foibleſſe de la mémoire, la dureté de l'ouie, la défaillance, la grande foibleſſe, ſoit qu'on les emploie intérieurement, ou extérieurement, avec prudence.

2. Ils font beaucoup de bien dans les vices de l'eſtomac & des inteſtins qui ſont cauſés par l'atonie, l'abondance de crudités acides viſqueuſes, le dérangement de la digeſtion, comme les gonflemens, les diarrhées, les coliques venteuſes, le vomiſſement; & conviennent merveilleuſement aux vieillards, à toutes les perſonnes foibles, & affoiblies, & à ceux qui ont l'habitude du corps lâche, & ſont d'un tempéramment phlegmatique.

3. On les emploie utilement, ſurtout comme préſervatifs, lorſqu'une

longue disposition humide & froide de l'air, notamment pendant l'Automne & l'Hiver, & spécialement dans les païs voisins du Septentrion, fait regner des toux humides, des diarrhées, des asthmes pituiteux, des tumeurs édemateuses, des rhumes de cerveau, des rhumatismes, des fievres intermittentes, & des affections causées par une disposition scorbutique des liqueurs, ou quand on a lieu de craindre d'être exposé à ces accidens.

4. Mais il faut se garder d'en faire un grand usage, lorsque les corps sont pleins de sang, & d'humeurs, que le ventre est constipé, dans la jeunesse, & dans les sujets d'un tempérament cholerique sensible.

5. Il y a vingt ans & plus que je me sers d'un médicament liquide balsamique, que j'appelle mon baume de vie, qui est composé des meilleurs balsamiques, & surtout des vraies huiles balsamiques, non falsifiées, dont la bonté est si éprouvée qu'on peut aisément se passer de tous les autres fortifians & balsamiques, quand on sait faire usage intérieurement &

extérieurement de ce remede. Ce médicament très-agréable, & très efficace, est déja connu dans les païs éloignés, où l'on a rendu justice comme dans le nôtre à l'excellence de sa vertu fortifiante, & restaurante. Mais il est bon d'avertir qu'on en distribue sous mon nom à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, un assez semblable au mien, mais qui n'est composé que d'huile falsifiées, ou plûtot qui n'est est qu'un mêlange confus, incapable de soutenir la réputation que mon remede s'est acquise.

III. Il faut passer aux remedes qui fortifient le ton de l'estomac, & des intestins, remedes qui comprennent aussi les carminatifs. A ce titre on ne peut que faire cas des racines de galanga, de gentiane, de zedoaire, de pimprenelle, de calamus aromaticus, de pied de veau; des écorces, de canelle blanche, de sassafras, de citron, d'oranges ordinaires, & d'oranges de Portugal nouvelles, de l'écorce d'Afrique (*a*), de l'écorce de Winter, de la cascarille; des aromates, com-

(*a*) Je n'ai point pû découvrir ce que c'est que cette écorce.

me, le poivre, le gingembre, le gérofle, la canelle, la cardamome, le macis. Il faut joindre à ces ſimples la camomille romaine, & l'ordinaire, l'abſynthe, la menthe, le chardon-benit, les quatre ſemences carminatives; entre les préparations, l'huile de cedre, celle d'oranges tirée par expreſſion, la vraie huile de camomille ordinaire, de daucus de crete, l'huile de badiane, de cumin, & de carvi, celle de menthe, & d'abſynthe; l'eſprit de ſel, & celui de nitre dulcifié; entre les compoſitions, le ſel volatil de Sylvius, notre élixir ſtomachal, celui de Michael, l'eſſence carminative de Wedelius, la poudre ſtomachique de Birckmann, l'eſſence d'écorce d'oranges préparée avec l'eſprit de nitre dulcifié, la teinture de tartre, & l'huile d'oranges tirée par expreſſion, l'eſſence compoſée d'abſynthe de Conerdingius, l'eau carminative de Dorncrellius, l'eſprit *de tribus*.

THEOREMES DE PRATIQUE.

Bien que la plus grande partie des remedes céphaliques, & amis des nerfs dont

dont nous avons parlé plus haut soient d'un excellent usage dans les maladies du ventricule, & des intestins, & surtout celles qui viennent de l'affoiblissement, ou de la destruction de mouvement tonique, il y a cependant d'autres remedes qui ont presque une efficacité spécifique pour remédier aux vices de ces parties, aiant égard à la différence de leurs causes. En effet, pour rétablir l'appetit dérangé par un amas de crudités acides, & visqueuses, dans l'estomac, outre les amers, comme la racine de gentiane rouge, l'absynthe, le chardon benit, & les aromates, on peut surtout emploier avec succès les racines de galanga, de pimprenelle, de canelle blanche, le poivre, le gingembre, & le pied de veau. Pour arrêter la nausée, le vomissement, & le renversement de l'estomac, il n'y a rien de plus efficace, & qui agisse plus promptement que la menthe, son eau spiritueuse, son huile bien distillée, le mastic, & son esprit, l'esprit qui se tire du baume du Pérou, & du sel de tartre, & notre liqueur anodine minérale. Pour calmer la violence des

douleurs de cardialgie, de colique, de tranchées, les écorces d'oranges nouvelles, & l'essence bien faite de ces mêmes écorces, l'eau, & l'huile de badiane, l'huile non falsifiée de camomille ordinaire, l'esprit de nitre dulcifié bien préparé, sont des remedes très-efficaces. Pour remédier à la lienterie, & arrêter les trop grandes déjections, l'écorce de cascarille a une efficacité particuliere. Dans les gonflemens des intestins causés par les vents, il n'y a rien de préférable, ni même d'égal, à l'eau carminative de Dorncrellius, à l'essence carminative de Wedelius, à l'esprit *de tribus* marié à l'esprit de nitre dulcifié, à l'essence, & à l'eau de zedoaire, au cardamome, & à la vraie huile de carvi, & de cumin tirée par la distillation.

IV. Il est naturel de parler à présent des remedes propres à fortifier les visceres, c'est-à-dire, à donner de la vigueur, & de la fermeté, aux visceres sanguins, comme le foie, la rate, l'utérus, les reins, les poumons, afin qu'ils s'acquittent plus exactement de leurs fonctions. Cette classe renferme donc les remedes vulgairement

appellés hépatiques, spléniriques, pneumoniques, uterins, cachectiques, anti-hydropiques, anti-ictériques, anti-hystériques, & anti-phthisiques. Dans cette intention on ne peut que recommander l'usage des racines, de gentiane rouge, d'aristoloche ronde, & longue, de chicorée sauvage, de zedoaire, de fougere, de vraie rhubarbe, & de rapontic, de saffran bâtard, d'arrête-beuf; les écorces de quinquina, de cascarille, de Winter, de tamarisc, de fresne, de cappries, de cassia lignea; les feuilles, d'absynthe, de petite centaurée, de fumeterre, de chardon benit, de trefle d'eau, d'hépatique, de mélisse, de pulmonaire tachetée, de scolopendre, d'aigremonie, de marrube, de cuscute, de véronique, de scabieuse, d'épithyme, de capillaire, de piloselle. On ne peut aussi que louer au même titre entre les gommeux, & & les résineux, le succin, la mirrhe, l'aloës, le bdellium, la gomme de lierre, la gomme ammoniaque, l'oliban, le sagapenum, l'opopanax, l'asa fétida; entre les minéraux, le souffre en stalactite, la limaille de fer, & tou-

tes les préparations de ce métal ; & différentes préparations de Chimie, comme les sels tirés par la calcination, l'arcanum, & la terre foliée du tartre, sa crême, le sel polychreste, le nitre antimonié, l'esprit de sel ammoniac, la teinture de Mars tirée avec l'esprit de vin des fleurs martiales produites par la sublimation de la pierre hématite au moien du sel ammoniac, la teinture de tartre, celle d'antimoine alkaline, l'élixir de propriété avec une lessive alcaline, l'essence de suie, notre élixir visceral fait avec un menstrue aqueux salin, l'antimoine martial cachectique, les pilules de Becher, & autres semblables. Il faut encore rapporter ici les fontaines médicinales, appellées ordinairement minérales, surtout celles qui contiennent un principe ferrugineux délié, comme les eaux de Pyrmont, de Spa, de Schwalbac, & plus encore celles qui sont plus abondament empreintes d'une ochre martiale, telles que celles de Lauchstad, de Radeberg, de Bebra, & de Freyenwald.

THEOREMES.

Ces balſamiques viſceraux agiſſent ſur les viſceres dont les vaiſſeaux ſont engorgés, & obſtrués d'humeurs épaiſſés, & tenaces, au moien d'un principe ſulphureux balſamique terreux d'une nature aſſez fixe, ou d'un ſel alcali ſulphureux, ou ſavoneux, & d'un goût amer, en inciſant, & diſſolvant les liqueurs épaiſſes, & rendant du reſſort aux vaiſſeaux, & aux fibres, qui ont perdu leur vigueur, & leur tenſion. Ce ſont donc des remedes d'un effet certain, & univerſel dans les maladies longues, que produit le vice de ces viſceres, ſoit pour les guérir, ſoit pour en garantir.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. Quoique tous les remedes viſceraux en général ſe rapportent en ce qu'ils fortifient le ton des viſceres, & qu'ils débarraſſent les engorgemens, & les obſtructions, il eſt cependant néceſſaire d'en faire une diſ-

tinction, & un choix exact, suivant la nature des visceres, & des maladies. Par exemple, lorsque le foie est attaqué d'obstruction, & que cette disposition produit la jaunisse, la cachéxie, le scorbut, les remedes de vertu savoneuse, & déterſive sont les plus efficaces. Tels sont en particulier les racines apéritives, la rhubarbe, le saffran bâtard, l'opopanax, le bdellium, le savon de Venise, l'élixir de propriété sans acide, l'essence de rhubarbe préparée avec le sel de tartre, la teinture de trefle d'eau, & tous les remedes martiaux bien préparés. Quand le poumon est trop relâché, & engorgé, & que l'on est par cette raison menacé, ou attaqué de maladie, l'on emploie avec succès la myrrhe, la gomme ammoniaque, le souffre en stalactite, la véronique, la scabieuse, le cerfeuil, la pulmonaire, la pilosélle, le marrube, le capillaire. Lorsque le gonflement & l'engorgement de la rate engendrent l'impureté du sang, & surtout la cachéxie, il faut donner la préférence sur les autres remedes aux écorces de tamarisc, & de capprier, à

la fumeterre, la ſcolopendre, la cuſcute, l'épithyme, l'arrête-beuf. Quand la foibleſſe, & le trop grand relâchement du ton des reins, produit la néphrétique, & le calcul, l'écorce des racines d'acacia, & ſon infuſion, le rob de fruits d'églantier, & de baies de genievre, ont une eſpece de vertu ſpécifique. L'affoibliſſement de la tenſion de l'utérus, & de ſes vaiſſeaux, & le rallentiſſement du mouvement progreſſif du ſang, & des liqueurs, dans ces parties, produit, ſurtout après l'avortement, beaucoup de paſſions différentes, & longues, auſquelles remédient par une ſorte de qualité ſpécifique l'ariſtoloche, tant longue que ronde, l'armoiſe, la myrrhe, la matricaire, le galbanum, le bdellium, l'opopanax, le ſuccin, les pilules de Becher, & les autres faites ſur le même modele. Si les inteſtins, & les parties qui ont du rapport avec eux, comme les glandes, les canaux ſécrétoires, & excrétoires, biliaires, pancréatiques, lactés, ont perdu leur tenſion naturelle, de ſorte que le trop grand abord des humeurs cauſe des flux exceſſifs, ou que leur ſtagna-

gnation dans les vaiſſeaux devienne le foier, & l'occaſion, de mouvemens, aſſauts, & accès de fievres, la rhubarbe, l'écorce de quinquina, de Winter, de caſcarille, les ſaffan très-diviſés, & les teintures de Mars, feront un effet qu'on attendroit vainement de tous les autres remedes.

2. Il faut obſerver ſur l'uſage des fortifians en géral, qu'ils ſont un bien meilleur effet, & qu'ils ſont bien plus avantageux, quand, avant que d'y avoir reours, on diminue la ſurabondance du ſang, & qu'on balaie par des purgatifs appropriés les récremens des premieres voies, & ſurtout ſi dans le deſſein de donner plus de fluidité, & de mobilité aux liqueurs, on les donne en décoction, ou en infuſion, & mieux encore, lorſqu'on les joint à la boiſſon des eaux aigrelettes, ou thermales, ou à celle du petit lait, qui certainement aident beaucoup l'opération de ces fortifians qui ſont de nature aſtringente, & leur donne une bien plus grande force pour dompter les grandes maladies chroniques, & invétérées, ſurtout lorſqu'on en continue long-tems l'u-

ſage, & qu'on fait faire au corps un exercice ſuffiſant, ſoit à cheval, ſoit en voiture, ſoit à pied.

V. Les balſamiques ſont ſuivis des *aſtringens*, & des *vulnéraires*, que les Grecs nommoient *traumatiques*, qui rapprochent, reſſerrent, conſolident, & agglutinent, à raiſon d'un principe de nature fixe légerement aſtringent, les parties, & les fibres, trop relâchée, corrodées, & bleſſées. Les principaux remedes de cette nature ſont les racines de benoîte, de tormentille, de biſtorte, de grande conſoude, de quinte feuille, de plantain, de rhapontic; les feuilles perevanche, de ſanicle, de pyrole, de grande conſoude, du bugle, de verge d'or, de groſeiller ſauvage, l'aigremoine, le mille pertuis avec ſes fleurs, la mille-feuille avec ſes ſommités, la queue de cheval, la véronique, le fraiſier, la verveine, la piloſelle, le teucrium, les différentes eſpeces de plantain, les feuilles de chêne, le piment, la méliſſe, la menthe, la bétoine, l'ortie blanche, les fleurs de roſes, de grenadier, l'écorce de quinquina, de grenades, de racines d'acacia, le ſuc

d'acacia, le cachou, le sang-dragon, les fruits du mirthe, ou mirtilles, les coings ; entre les aromates, la noix muscade ; entre les minéraux la pierre hématite, l'alum, & toutes les especes de terres, & de moëlles de cailloux ; entre les préparations chimiques les fleurs de sel ammoniac martiales, la liqueur martiale tirée de la tête morte des fleurs de sel ammoniac martiales ; entre les préparations, l'essence traumatique de Wedelius.

THEOREMES.

Les especes dont nous venons de faire l'énumération tirent leurs vertus d'un principe terrestre assez fixe, joint avec un acide, & dans le tems qu'elles resserrent un peu les fibres trop relâchées, elles les dégagent de la stagnation des liqueurs qui y sont abordées en trop grande quantité : elles aident d'ailleurs la réunion, & la consolidation des fibres, en les obligeant de se rapprocher. Mais la vertu astringente n'est pas au même degré dans tous ces mixtes. Car la racine de tormentille, celle de bistor-

te, & son extrait, les fleurs de grenadier, les écorces de grenades, l'alum, la liqueur martiale, les fruits, & l'écorce d'acacia, les coings, & les baies de mirthe desseichées, sont bien plus astringentes que les plantes appellées vulnéraires, qui, seulement empreintes d'un principe alcalin terreux subtil, mêlé de parties sulphureuses balsamiques de nature fixe, operent plus doucement, & plus surement, & font d'un grand, & excellent usage dans la pratique. Or, on ne peut douter que ces vulnéraires, & ces astringens, ne renferment un principe subtil, soluble, terreux, de nature astringente, si l'on fait attention que leurs infusions un peu chargées prennent une couleur noire, & semblable à l'encre, par le mêlange du vitriol de Mars, & même de toutes les liqueurs martiales, comme il arrive quand on mêle ce liqueurs avec l'infusion de noix de galle.

COROLLAIRES DE PRATIQUE.

1. S'il y a dans la nature des re-

medes qui demandent de la prudence, & de la circonſpection, ce ſont certainement les aſtringens. Car puiſque la vie, & l'intégrité du corps, & de toutes ſes parties, eſt entretenue par le mouvement progreſſif circulaire, & perpétuel, d'humeurs, déliées, & fluides, dans un tiſſu preſque entierement vaſculeux, que dis-je? composé d'infiniment petits vaiſſeaux, & que l'effet, & la propriété des aſtringens eſt d'épaiſſir les fluides auſquels ils ſe mêlent, & de reſſerrer, & de retrécir les pores, & les canaux, des parties ſolides; il eſt tout naturel de conclurre que ces remedes ſont peu convenables à la nature des animaux, & aux mouvemens vitaux, & par conſéquent que leur uſage eſt peu ſur, & infidele, ſi on ne les emploie avec beaucoup de prudence. L'expérience nous apprend tous les jours, que ces ſortes d'aſtringens emploiés imprudemment pour arrêter des pertes immoderées, ou des cours de ventre, cauſent un préjudice notable, & jettent très-aiſément les Malades dans des fievres lentes, la cachéxie, des tumeurs œdémateuſes, des affections

ſpaſmodiques, ou hypochondriaques, & des douleurs de colique. Il en faut dire autant de l'application imprudente de l'écorce de quinquina dans l'intention d'arrêter les accès des fievres intermittentes; car ſa vertu aſtringente, retenant trop long-tems dans les premieres voies les impuretés viſqueuſes, bilieuſes, ſalivaires, qui ſont attachées aux canaux des viſceres, & qu'il auroit fallu faire ſortir, ne manque pas de cauſer une rechute, ou même quelque maladie plus dangereuſe que la premiere.

2. Cependant s'il y a néceſſité de recourir aux aſtringens, il faut les donner à petites doſes, ſauf à recommencer, s'il eſt beſoin; les mettre dans une quantité ſuffiſante de liqueurs, & faire prendre de l'exercice au Malade; ce que j'ai toujours ſoin de recommander quand je fais prendre le quinquina, ou les autres remes tirés du Mars.

3. C'eſt une méthode malheureuſe, infidele, & très-dangereuſe, d'emploier les aſtringens pour arrêter les trop grands vomiſſemens, le piſſement de ſang, les hémorrhagies exceſſives par le nez, l'utérus, ou l'anus.

Car jamais le Malade ne se trouve bien de ces remedes, si l'on n'a commencé par appaiser les spasmes qui sont ordinairement les causes prochaines de ces pertes de sang, par calmer la trop grande violence des mouvemens, & détourner vers d'autres parties les humeurs qui se portent en trop grande quantité vers celles d'où se fait l'écoulement.

4. Les plantes traumatiques, ou vulnéraires, & leurs decoctions, sont d'un grand secours, non seulement dans les blessures, les érosions, & les solutions de continuité, mais dans quelques maladies longues, & dangereuses, comme la phthisie, le scorbut, la cachexie, & les passions calculeuses, lorsqu'elles sont produites par l'affoiblissement du ton des viscéres, & des glandes, & la stagnation, ou stase ennemie des liqueurs. Il faut cependant prendre toujours garde de ne les point emploier lorsque l'obstruction des vaisseaux & le resserrement des fibres sont trop grands, & quand les poumons dans la phthisie sont remplis de tumeurs, & de tubercules durs. L'usage des vulnéraires,

& des aſtringens doux, en infuſion eſt encore très-ſalutaire pour empêcher le progrès des concrétions calculeuſes dans les reins, accidens des plus fâcheux, & qui viennent principalement du trop grand relâchement, ou de l'éxulcération des reins. On peut conſulter ſur ce ſujet la Diſſertation du célébre Heucher, *ſur l'uſage des aſtringens dans le calcul*, qui mérite bien d'être lue. Dans ces circonſtances on tire tout l'avantage poſſible de l'infuſion de mille feuille, & de ſes ſommités, de véronique, de lierre terreſtre, de fraiſier, d'aigremoine, & d'écorces de racines d'acacia. La vertu de ces mêmes infuſions eſt encore éprouvée dans l'écoulement involontaire d'urine, qui vient, dans l'enfance, & la vieilleſſe, de la trop grande lâcheté ſphincter de la veſſie. Ces remedes ont toujours fait entre nos mains l'effet deſiré, en appliquant en même tems à l'extérieur de l'eſprit de vin rectifié.

5. Le vulnéraire le plus efficace pour appliquer ſur les léſions, & bleſſures extérieures, en ce qu'il arrête promptement l'écoulement du ſang,

& des humeurs, eſt l'eſprit de vin ſeul, bien rectifié. Ce remede n'a rien de ſupérieur, lorſque les parties nerveuſes, & tendineuſes les plus ſenſibles ſont bleſſées avec hémorrhagies exceſſives. Car non ſeulement les ſpiritueux coagulent les liqueurs, comme leur mêlange avec le ſang, & la lymphe, le fait voir, mais donnent de la tenſion, & du reſſort aux fibres, en conſommant le trop d'humidité, & détournent, & préviennent les inflammations, & les douleurs, en empêchant la ſtaſe, & la ſtagnation du ſang. Il ne faut point auſſi refuſer les éloges qu'elle mérite à cette eau vulnéraire ſpiritueuſe, connue de nos jours ſous le nom *d'eau d'arquebuſade*, qui ſe tire des meilleures plantes vulnéraires macerées dans le vin du Rhin, & diſtillées au bain-marie ; dont la dont la vertu principale vient cependant plûtôt du vin, & de ſon eſprit, que des plantes, dont l'aſtriction eſt attachée à un élément terreux fixe, qui ne monte pas juſqu'au chapiteau.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Des ſedatifs, ou calmans.

SOMMAIRE.

I. *Effets des calmans en général.* II. *Enumération des remedes de cette nature.*

I. JUſqu'à préſent nous avons parcouru en abrégé les genres de remedes qui agiſſent en fortifiant, lorſque le mouvement tonique eſt affoibli, & que les parties nerveuſes, & fibreuſes, & les vaiſſeaux, ſont trop relâchés, il faut à préſent paſſer aux remedes que la nature a inſtitués pour calmer les mouvemens exceſſifs, & déréglés des ſolides, & des fluides, les appaiſer, les arrêter, & pour relâcher les contractions ſpaſmodiques dolorifiques des parties. Comme ces facultés ſont fort étendues, on peut à merveille ranger ſous ce genre les *paregoriques* qui relâchent doucement, & ramolliſſent les fibres trop roides,

& en même tems émouſſent l'acrimonie; les *anodins*, qui adouciſſent la violence des douleurs; les *anti-ſpaſmodiques*, qui diminuent, & relâchent, les contractions ſpaſmodiques; les *anti-épileptiques*, qui arrêtent les mouvemens convulſifs; les *hypnotiques*, qui procurent le ſommeil; & les *narcotiques*, qui cauſent une ſtupeur & un engourdiſſement ſenſibles des ſenſations, & des mouvemens.

II. Cette vertu calmante générale, & ſpéciale, ſe trouve dans les racines, de pivoine, de valeriane, d'armoiſe; les feuilles d'hormin, de baſilic, de morelle, de raiſin de renard; les fleurs, de ſauge, de fraxinelle, d'acacia, de la reine des prés, de ſureau, de tilleul, de pivoine, de coquelicot, de camomille orninaire, de mille-feuille, de roſes, de mauves, de muguet, de primevére, de lis blancs, & tout ce qui vient du pavot, graines, écorces, fleurs, ſuc, opium; la ſemence de juſquiame blanche, d'anet, de pivoine; l'ecorce de ſureau, de tilleul, de caſcarille; entre les aromates, le ſaffran, la noix muſcade, le macis; entre les fruits, les noiaux

de cerises, de pêche, les amandes ameres, la noix vomique. Il faut ajouter l'asa fétida, le camphre, le nitre dépuré, & factice, le cinnabre; entre les animaux, le castoreum, le musc, la civette, l'axonge de chien, celle d'homme, de blaireau, de renard, le lait, la crême, le blanc d'œuf, les vers de terre, les raclures des os, comme de corne de cerf, de dents d'hippopotame, de pied d'élan, de corne de licorne, d'ivoire, de la pierre du lamentin, de la peau humaine. Entre les remedes chimiques, & les préparations, notre liqueur anodine minérale, l'esprit de nitre dulcifié, la teinture volatile de souffre, le laudanum liquide de Sydenham, le laudanum préparé avec le suc de coings, le laudanum hystérique, la thériaque, le diascordium de Fracastor, la thériaque céleste, les pilules cynoglosse, de styrax, de Wildegansius, de Starkey, le sirop de pavots blancs, & celui de coquelicot, l'extrait de saffran, celui de fleurs de coquelicot, de camomille, de millefeuille, l'huile de jusquiame, de vers de terre, la poudre anti-épileptique

de Desde, dont la base est le charbon de tilleul, la poudre d'armoise, le spécifique céphalique de Michael, la poudre du Marquis, l'eau anti-épileptique de Langius, les eaux distillées des fleurs ci-dessus détaillées, l'onguent populeum.

THEOREMES.

Ces sédatifs agissent de différentes manieres sur les solides, & les fluides. Les paregoriques, à raison de leurs parties mucilagineuses, sulphureuses, déliées, relâchent par le seul contact les fibres endurcies, & resserrées par le spasme, embarrassent, & émoussent les pointes qui causent les irritations, & sont principalement d'usage dans les douleurs, les tumeurs douloureuses, les fluxions âcres, emploiées en cataplasme, emplâtre, ou onguent. Tel est l'effet du saffran, des fleurs de camomille ordinaire, de mélilot, de lis blancs, de sureau, de mauve, de pavot; des feuilles de jusquiame, du lait, de la crême, du blanc d'œuf, de l'onguent populeum, de celui pour la brûlure, qu'on fait très-efficace,

en le composant avec la mauve, l'écorce de tilleul, & celle de sureau, l'huile de lin, & la cire.

Les anti-spasmodiques sont d'un usage très-étendu dans la pratique, parce que beaucoup de maladies, & d'accidens, dépendent des contractions, & resserremens, spasmodiques des vaisseaux & des fibres, comme nous l'avons fait voir au long dans la premiere section de ce volume. Mais ils n'agissent point tous de la même maniere; car les uns relâchent, & ramollissent, par le seul contact le sfibres tendues, dures, & resserrées, comme le lait, & surtout celui d'ânesse, l'huile d'amandes douces, les émulsions des quatre semences froides, celles d'amandes, les graisses des animaux, la crême du lait; ou par un souffre vaporeux doux ils appaisent le le mouvement trop violent du fluide des nerfs, comme font les eaux de fleurs de tilleul, de fraxinelle, d'acacia, de sauge, de sureau, de reine des prés, de pêcher, de lis blancs, de camomille ordinaire, de primevere, de mille-feuille, de noiaux de pêches, de cerises, d'abricots, distillées avec

l'eau de pluie, ou la rosée de May; qu'on emploie avec succès dans les mouvemens convulsifs, & épileptiques, à cause de leur vertu anti-spasmodique. Il y a aussi des anti-spasmodiques tirés du regne animal, qui agissent à raison d'un souffre délié vaporeux, qui est plus ami de la nature à cause de son affinité; tels sont les vers de terre, le castoreum, la poudre d'arriere-faix humain, celles de boiau de loup, de viperes, la rapure de peau, & de crâne humains, de pied d'élan, de dents d'hippopotame, de la pierre du lamentin, le musc, & la civette, qu'on emploie avec beaucoup de succès dans les mouvemens convulsifs, & épileptiques, & même dans l'épilepsie chronique.

Les anodins, qui ont la faculté de calmer les douleurs, & de procurer le sommeil, sont tous les remedes tirés du pavot, & ceux qui se tirent de l'opium, du saffran, & de la cynoglosse, dont les souffres vaporeux très-déliés pénetrent les canaux des des nerfs, & des membranes, arrêtent le mouvement impétueux du fluide nerveux, & par cette raison

calment les mouvemens, non ſeulement dans la partie attaquée, mais dans tout le corps, & même celui du cœur, & des arteres. Car comme le trop grand mouvement, & la trop grande agitation du cerveau, & des parties nerveuſes, produit la veille, leur calme, & leur tranquillité procure le ſommeil.

Quant aux narcotiques, qui cauſent une ſtupeur aux organes des ſens, & une ſommeil très-profond, leur opération dépend d'une vapeur ſulphureuſe déſagréable, & contraire à l'économie animale, qui éteint preſque entierement le mouvement du fluide nerveux. Leur opération eſt donc ennemie. Et de fait ils cauſent aux perſonnes foibles un ſommeil mortel, & la folie à d'autres. Tels ſont les funeſtes effets de tous les remedes tirés de la juſquiame tant blanche que noire, du ſtramonium, & de la pomme d'amour qui en eſt une eſpece, du ſolanum, ou morelle appellé *bella donna*, & de ſes fruits.

Enfin il y a des calmans qui aſſoupiſſent les douleurs, & les ſpaſmes, & procurent le ſommeil, en détrui-

ſant les cauſes qui produiſent les accidens. Telle eſt ſurtout la vertu du nitre, purifié, ou artificiel, du cinnabre, & du camphre. En effet, les nitreux moderent la chaleur, & le mouvement inteſtin chaud des parties ſulphureuſes du ſang, humectent les parties ſolides, rendent plus tranquilles leurs mouvemens deſordonnés; ce qui leur donne une excellente vertu rafraîchiſſante, humectante, anodine, & anti-ſpaſmodique. Les remedes tirés du cinnabre ſont des merveilles, quand ils ſont bien appliqués, lorſqu'il s'agit de calmer les mouvemens épileptiques, & convulſifs, produits par une lymphe viſqueuſe qui s'arrête dans le cerveau, & les membranes de la moëlle de l'épine, parce qu'ils la fondent puiſſament par le long uſage. Le camphre, ſurtout marié avec le nitre, diſſipe merveilleuſement les inflammations, qui ſont toujours accompagnées de veilles, de douleurs, & quelquefois de délires, & par ce moien fait l'effet de calmer, & de remédier aux ſpaſmes. Enfin l'aſa fétida, & le ſagapenum, deux gommes de mauvaiſe odeur,

odeur, font effet de deux manieres dans les accidens ſpaſmodiques des inteſtins qui tourmentent ſi cruellement les femmes attaquées de la maladie hyſtérique; car d'un côté ils appaiſent les ſpaſmes, & les douleurs, & d'un autre leur ſel ſavoneux, gommeux, & âcre, diſſout les humeurs tenaces, & ouvre les obſtructions des glandes, & des petits vaiſſeaux.

Corollaires de Pratique.

1. Les ſédatifs ſont donc des remedes très-énergiques, qui agiſſent tout d'un coup, & même en petite doſe, à cauſe de leur principe ſulphureux vaporeux, qui, pénétrant intimement les pores, & les vaiſſeaux, des parties ſolides, apporte un changement conſidérable à la lymphe très-mobile qui donne le mouvement, & le ſentiment, aux parties, en appaiſant ſes mouvemens deſordonnés. Mais il faut obſerver ſcrupuleuſement dans l'uſage de ces anti-ſpaſmodiques, ce que nous avons déja dit de toutes les autres eſpeces de remedes, c'eſt qu'il faut préferer les plus ſurs, &

les plus amis de la nature, aux plus forts, & aux plus actifs ; & il ne faut gueres se déterminer à faire usage des plus violens, tels que sont ceux tirés du pavot, lorsque les plus doux, comme les eaux hynotiques tirées des fleurs de bonne odeur, ou les émulsions avec la semence de pavot, ou même les nitreux, & les remedes tirés du castor, ou du cinnabre, peuvent suffire.

2. Bien que les remedes tirés de l'opium, corrigés par l'addition des purgatifs, & des balsamiques, comme dans les pilules de Starkey, & celles de Wildegansius, ou par celle des alexipharmaques, comme dans la thériaque céleste, & le diascordium de Fracastor, ou par les analeptiques, comme dans le laudanum liquide de Sydenham, étant emploiés avec prudence, puissent être administrés avec beaucoup de succès, cependant si l'on peut produire les mêmes effets avec des secours plus doux, & plus surs, il est plus prudent de s'en abstenir entierement, surtout quand les sujets foibles, les forces abbattues par différentes causes, & dans la vieillesse, &

l'enfance. Mais il faut encore être bien plus circonspect dans l'usage des remedes où il entre des narcotiques, comme sont les pilules de cynoglosse, qui, outre l'opium, contiennent la graine de jusquiame, pilules dont des personnes qui haïssent souverainement l'opium, ne laissent pas de faire grand usage dans ce tems-ci. Pour moi j'en ai plus d'une fois remarqué de très-mauvais effets.

3. Je me suis autrefois servi très-fréquemment des remedes tirés de l'opium avec un correctif; mais depuis que par la grace de Dieu j'ai découvert une liqueur d'un goût, & d'une odeur, pénétrans, aromatiques, & agréables, que je prépare de l'huile de vitriol, que les anciens Chimistes ont regardée comme anodine, par un procedé chimique particulier, je me suis abstenu sans balancer de tous les autres calmans. Cet esprit, que j'appelle ordinairement liqueur anodine minérale, est entierement sulphureux, & s'enflamme promptement, & vivement, & est entierement consumé par le feu. Il s'allume très-promptement au feu d'une lu-

miere qui eſt encore éloignée de trois doigts, & s'évapore dans une chambre échauffée. Cependant au toucher il eſt froid comme glace. Quand il eſt bien diſtillé, & rectifié, il nage ſur toutes les eaux comme l'huile. L'uſage de ce remede eſt très-étendu, & ſes vertus ſont en grand nombre; car il ſoulage merveilleuſement les douleurs, & procure le ſommeil; ce qui le fait emploier avec tout le ſuccès poſſible dans les grandes douleurs de colique, de calcul, de goute, & de cardialgie, de tête, & de dents. Il pouſſe auſſi par les ſueurs, & quoi qu'il ſoit très-chaud, il ne met cependant pas le ſang en mouvement. Il ne laiſſe dans la tête aucun engourdiſſement, ni aucune foibleſſe, & par cette raiſon on peut le faire prendre avec utilité, & ce qu'il y a de plus ſurprenant, avec augmentation de forces, à toutes les perſonnes foibles, lors même que les forces ſont extrêmement abbattues, comme dans la fievre hectique. Et comme c'eſt ſur l'eſtomac qu'il agit en premier lieu, & principalement, il fait des effets merveilleux dans toutes les maladies

de cette partie, & dans la nausée, le gonflement hypochondriaque, & asthmatique, & dans la cardialgie, en facilitant la sortie des vents.

CHAPITRE VIII.

De la vertu spécifique de certains remedes dans certaines maladies.

SOMMAIRE.

I. *Il y a des spécifiques.* II. *En quel sens il y a des spécifiques.* III. *Dans les fievres intermittentes en général ; qui sont opiniâtres* ; IV. *Dans la fievre quarte* ; V. *Dans les fievres inflammatoires* ; VI. *Dans les fievres malignes ; dans la peste* ; VII. *Dans les douleurs* ; VIII. *Dans le rhumatisme, & la goute ; dans le mal de dents* ; IX. *Dans les accidens hypochondriaques, & hystériques* ; X. *Dans les affections de la tête, & des nerfs* ; XI. *Dans la folie* ; XII. *Dans l'épilepsie* ; XIII. *Dans l'asthme ; dans la phthisie* ; XIV. *Dans l'hydropisie ; dans l'ictere* ; XV. *Dans le calcul* ; XVI. *Dans*

les vices du flux menstruel, & hémorrhoïdal; XVII. *Dans la dysenterie*; XVIII. *Dans les maladies vermineuses*; XIX. *Dans les hémorrhagies excessives*; *dans les vices de la semence*; XX. *Dans le scorbut*; XXI. *Dans la grosse vérole*; XXII. *Dans les maladies de la peau*; *dans la plica*; *dans les tayes des ïeux, & la goute sereine*; XXIII. *Dans la roideur des membres*; XXIV. *Pour prolonger la vie.* XXV. *Les spécifiques ne sont pas de bien donnés indifferemment, & demandent un sujet préparé*; XXVI. *Ils n'excluent pas les correctifs appropriés*; *ils demandent des purgatifs*; XXVII. *Et une méthode convenable.*

I. NOUS avons parcouru jusqu'à présent les meilleurs remedes, les remedes choisis de toute espece qui peuvent servir à guerir les maladies, ou à en garantir, & nous les avons rapportés à certaines classes à raison des effets qu'ils produisent, & des principes dont leurs opérations dépendent. Mais comme une exacte attention à observer les faits de pratique nous a fait connoître que certains remedes ont plus que tous les

autres une faculté particuliere, ſpeciale, ou même ſpécifique, dans certaines maladies, & que par cette raiſon ils méritent la préference ſur tous ceux qui ſont connus juſqu'à préſent, j'ai crû faire un travail auſſi agréable qu'utile au Lecteur, en lui communiquant, & lui développant plus particulierement, ce qu'une longue expérience m'a appris ſur les effets certains de ces remedes dans les maladies où ils conviennent. Mais avant que d'entrer en matiere, il eſt bon de remarquer que nous n'appellons point ſpécifiques avec le commun des Médecins, des remedes qui produiſent ſurement, & infailliblement, un effet ſalutaire dans certaines maladies, & dans tous les ſujets, remedes en un mot qui ne trompent jamais les eſpérances des Médecins. En effet, il n'y a pas dans la nature de ſpécifique de cette eſpece, & l'on a grand tort de ſe perſuader le contraire. Car ces médicamens ne contiennent point formellement les opérations, & les effets, qui ne ſont que paroître dans le tems qu'on les met en œuvre, & ces effets réſultent de l'activité du

médicament, & de la réaction du corps; ce que l'on peut même dire en general de tous les remedes qui operent si peu en vertu de leur énergie absoluë, & si bien relativement aux dispositions des sujets, que si l'on donne le même remede à dix personnes attaquées de la même maladie, ses effets seront différens dans chacun de ces sujets.

II. Les éloges qu'on donne communement aux panacées, aux secrets, & aux secours spécifiques contre différentes maladies, sont donc vains, infideles, & trompeurs. Pour nous nous n'entendons par spécifiques que les médicamens dont la vertu est telle qu'ils sont plus avantageux, & plus efficaces, contre certaines maladies déterminées. En effet, il y en a quelques-uns qui sont composés de différens principes dont chacun contribue en quelque chose à surmonter la cause de la maladie, de maniere que ces différentes qualités réunies remplissent plusieurs indications curatives de la même maladie. La rhubarbe, par exemple, mérite la préference sur tous les autres médicamens laxatifs

dans la diarrhée, en ce que non-seulement elle évacue, mais adoucit, & tempere, par son amertume balsamique les sucs acides & caustiques, & qu'en cessant d'operer comme purgatif, elle fortifie, & ranime le ton des intestins trop relâché & trop affoibli, à cause des particules terreuses légerement astringentes qu'elle contient. La manne mérite la préference sur tous les autres purgatifs dans les maladies de poitrine, & la toux d'estomac qui a pour cause des crudités acides, parce qu'outre la vertu purgative qui débarrasse les premieres voies, elle adoucit, & émousse, à raison de sa grande douceur, les humeurs corrosives, acides & âcres, qui s'y sont amassées. On donne à d'autres médicamens le nom de spécifiques, parce qu'une longue expérience a fait connoître, & confirmé, la vertu qu'ils ont de produire certains effets dans certaines maladies. C'est ce qui fait donner au quinquina le nom de spécifique pour arrêter les accès des fievres intermittentes, à l'opium pour calmer les douleurs; aux mercuriels pour guerir les mala-

dies vénériennes. Il y en a qui portent le même nom parce qu'ils ſont plus amis que d'autres des parties que la maladie attaque, & qu'ils leur ſont principalement reſſentir leur opération. C'eſt ainſi que les parties nerveuſes & membraneuſes, & les nerfs, ſe trouvent très-bien des remedes empreints d'une huile ſubtile aromatique de bonne odeur, & mal des narcotiques, des remedes tirés du pavot, & des aſtringens. L'eſtomac eſt réjoui par les acides, dont l'action réveille l'appetit, & aide la digeſtion; les acides au contraire ſont contraires aux bronches des poumons, & leur cauſent des irritations. Les cantharides, & les inſectes, qui renferment un ſel volatil cauſtique, ne font point d'impreſſion ſur l'eſtomac, ni ſur les inteſtins; mais ils picottent les canaux urinaires des reins, les ureteres, la veſſie, & même l'urethre, & leur cauſent des contractions ſpaſmodiques.

III. Voilà comme il faut concevoir la vertu des ſpécifiques, dont les Médecins doivent faire ſouvent uſage, & qu'ils doivent beaucoup eſtimer.

Voions maintenant en particulier ceux qui conviennent le plus pour remedier aux différentes maladies. Le quinquina n'a encore rien perdu de la réputation qu'il s'est acquise dès le commencement, d'être le vainqueur des fievres intermittentes, & surtout d'en réprimer les accès. Cette réputation est fondée sur ce qu'il reunit à une vertu astringente, & qui arrête les mouvemens fébriles, laquelle lui est commune avec plusieurs autres remedes, comme ceux tirés du vitriol, de l'alum, les racines de tormentille & de bistorte, un principe amer balsamique, qui corrige la matiere morbifique, & raffermit efficacement les solides tombés dans la langueur. On emploie cette écorce en substance, ou on la réduit en extrait, ou en teinture, ou, ce qui vaut encore mieux, on la fait infuser, puis légerement bouillir, dans le vin du Rhin. On met encore au nombre des spécifiques des fievres intermittentes les fleurs de camomille ordinaire, dont Baglivi fait une estime toute particuliere, parce que leur amertume & leur huile leur don-

nent une vertu antiſpaſmodique très-avantageuſe dans les fievres, & une autre tonique légerement aſtringente. Mais ſi ces fievres ſont opiniâtres, & fort retives, la cauſe de cette opiniâtreté eſt ordinairement l'obſtruction de la groſſe glande appellée pancreas; & comme, pour le débarraſſer, il n'y a rien de plus efficace que le mercure doux, le régule d'antimoine médicinal, & le ſouffre d'antimoine corrigé, il n'y a auſſi rien de plus ſpécifique pour venir à bout des fievres opiniâtres.

IV. La teinture de rhubarbe, & de gentiane, préparée avec une leſſive de ſel de tartre, & l'eſprit urineux du ſel ammoniac, a auſſi dans la fievre quarte une eſpece de vertu ſpécifique. Car dans cette fievre le foie & ſes vaiſſeaux ſont gorgés d'un ſang épais, les canaux biliaires d'une bile épaiſſe & coagulée, & les premieres voies de crudités acides; ainſi ce remede, mattant & adouciſſant les liqueurs acides, diſſolvant & attenuant le ſang qui s'eſt arrêté, & rendant à la bile affoiblie le naturel balſamique qui lui eſt propre, & de plus éva-

cuant doucement les inteſtins, mérite ſans contredit la préference ſur tous les autres. Mais lorſque cette fievre s'opiniâtre, & eſt rétive à tous les remedes, le mercure doux, ou diaphorétique, bien préparé, & le remede contre la fievre quarte de Riviere, dont la vertu dépend auſſi du mercure qu'il contient, ſont les plus efficaces. Il eſt bon d'avertir que quand ces mercuriels exciteroient une ſalivation, elle ne feroit point à craindre, & même n'auroit point de danger; que dis-je, ſouvent elle emporteroit plûtôt la fievre.

V. Le nitre dépuré avec un peu de camphre, les adouciſſans, les doux anodins, les émulſions, & les diaphorétiques fixes, ont une eſpece de vertu particuliere dans toutes les inflammations, qui ſont toujours accompagnées de fievres, toujours dangereuſes, & communément attaquent les parties nerveuſes & membraneuſes, comme ſont les membranes du cerveau & de l'eſtomac, la pleure, les bronches des poumons. Le nitre ſurtout l'emporte ſur tous les autres remedes, quand il s'agit d'étein-

dre la chaleur fébrile, parce qu'outre la proprieté qu'il a d'appaiser, & de fixer, le mouvement inteſtin des parties ſulphureuſes du ſang, il diſſout, & rend fluides, le ſang & la lymphe épaiſſis, qui s'arrêtent dans les extrémités capillaires des vaiſſeaux, & qu'il relâche, en les humectant, les fibres roides, & tenduës; ce qui fait qu'il agit en même-tems comme antiſpaſmodique.

VI. Lorſqu'il y a dans les humeurs une diſpoſition maligne, c'eſt-à-dire une diſpoſition à la putrefaction, ou que la contagion a fait entrer dans le ſang des fermens ſubtils très-propres à engendrer une corruption putride dans le ſang, je n'ai rien trouvé de ſupérieur au camphre, ſurtout marié avec le nitre, ſoit que les maladies fuſſent aiguës, ou chroniques. Car la vertu balſamique du camphre conſerve, & entretient, la température & le mêlange des liqueurs, émouſſe la force du ferment, & aide merveilleuſement l'expulſion des impuretés inſenſibles par les pores de la peau, en augmentant la tranſpiration, ſans cauſer d'effervęſcence dans le ſang,

S'il y a fievre ou inflammation compliquée à la malignité, il ne faut jamais donner le camphre seul, mais il lui faut toujours joindre le nitre. Et, pour ranimer les forces, entierement abbattuës, dans presque toutes les maladies, & surtout celles qui ont un caractere de malignité, il n'y a gueres dans la nature de remede supérieur à l'écorce de citron, à cause de l'huile qu'elle contient. On en peut dire autant de la canelle, & de son eau; pourvû cependant que ce ne soit pas une eau spiritueuse, mais qu'elle soit distillée avec des sucs de bonne odeur, comme le jus de cerises, de framboises, ou de fraises. Quand il n'y a pas de fievre, l'huile de canelle, & l'éleosaccharum qu'on en compose, servent merveilleusement à réparer les forces. On doit regarder le vinaigre, ou simple, ou chargé de la teinture des racines alexipharmaques, & cordiales, comme le meilleur des aléxiteres dans la peste même, c'est-à-dire, dans la maladie où la malignité est portée au plus haut degré. Le suc de limons, de citrons, le sirop composé avec ce der-

nier ſuc, aromatiſé avec l'huile de cedre, en qualité d'acides, réſiſtent puiſſamment au ferment putrefiant, qui n'eſt autre choſe qu'un principe alkalin ſulphureux exalté, dont l'effet eſt de produire une diſſolution corruptive des humeurs, & du mêlange proportionné qui en fait la bonne qualité.

VII. Si les douleurs ſont cauſées par un reſſerrement ſpaſmodique, comme celles de cardialgie, de colique, & de calcul, notre liqueur anodine minérale l'emporte ſur tous les autres calmans, non-ſeulement à cauſe de ſa vertu anodine, & diſcuſſive, mais à cauſe de l'éminente faculté fortifiante qu'elle a, privativement à tous les calmans. Lorſque les vents ſont arrêtés, & que leur rarefaction cauſe une extenſion des membranes de l'eſtomac, & des inteſtins, accompagnée de tranchées très-douloureuſes, il n'y a pour les diſſiper rien de préferable aux écorces d'oranges, aux fleurs de camomille, au carvi, & au cumin; parce que l'huile ſubtile vaporeuſe qu'ils renferment, les rend anodins, & adouciſſans, &

que

que leur principe amer, aromatique, âcre, & de bonne odeur, les rend fortifians & toniques; ce qui fait qu'en suite la cause & le foier des vents, qui sont les crudités, peuvent être aisément chassés du corps.

VIII. Il ne manque pas de remedes d'une vertu très-éprouvée dans les autres especes de douleurs. C'est ainsi qu'on se trouve très soulagé dans les douleurs scorbutiques des membres, dans le rhumatisme, & la goute vague, par l'usage des vers de terre, soit qu'on en tire le suc par expression, ou qu'on emploie leur poudre, surtout mêlée avec les absorbans, le cinnabre, & le nitre, prenant en même-tems beaucoup de lait d'ânesse, ou de petit lait; & continuant longtems l'usage de ces remedes. J'ai vû aussi la poudre d'antimoine crud, prise tous les jours d'abord au poids d'environ dix grains, & augmenté successivement jusqu'à un demi gros, fesant en même-tems usage d'une décoction légere des bois temperés, guerir des affections rhumatisantes chroniques, & des tiraillemens très-incommodes dans les membres. On

ne peut encore trop louer dans la goute qui attaque les pieds l'usage du lait d'ânesse, que les Anciens emploioient beaucoup dans ce cas, comme Pline & Dioscoride nous l'attestent. Les Gouteux se trouvent aussi très-soulagés de l'usage abondant, & continué, d'une décoction de racines d'armoise, de scorsonere, de salsepareille, de squine, de réglisse, de polypode, & d'hermodattes. Le rob de sureau pris interieurement à la dose d'une once, avec un bouillon, pour exciter la transpiration, & sa solution dans la bierre, emploiée extérieurement en gargarisme, causent un grand & prompt soulagement dans le mal de dents.

IX. Les accidens hypochondriaques & hystériques ont beaucoup de rapport, & leur violence vient principalement du gonflement, & de la contraction spasmodique, qu'ils causent aux intestins, & qui se communiquent à tout le systême des nerfs, à raison de la correspondance qui se trouve entre ces parties; cependant il y a des secours sûrs, & éprouvés contre ces accidens. Car outre les

eaux minérales chaudes & froides, les bains, & l'exercice du corps, qui sont les principaux, il faut compter les gommes, & les médicamens de mauvaise odeur, comme l'assa fétida, le sagapenum, l'opopanax, le castoreum, qui, donnés seuls en forme de pilules, & mieux encore avec les purgatifs, comme l'aloës corrigée, l'extrait de rhubarbe, d'ellebore noir, la mirrhe, & le saffran, & pris souvent, à dose moderée, appaisent merveilleusement les spasmes, fortifient le ton des parties nerveuses, & en même-tems dissolvent, & font sortir doucement, les liqueurs visqueuses, & tenaces.

X. Je ne connois point de remede plus efficace que le baume liquide, que j'appelle baume de vie, & que je compose de vraies huiles céphaliques, & aromatiques, emploié extérieurement, ou intérieurement, dans les affections de la tête, & surtout des nerfs, qui sont produites par la foiblesse du cerveau, & de tout le systême nerveux, & par la diminution des forces; telles que sont l'hé-

miplegie, la paralysie, la stupeur des organes des sens, l'engourdissement des fonctions animales, la dureté, de l'ouie, le tintement d'oreilles, la syncope, le vertige, la foiblesse du ventricule & des intestins, la diarrhée, & le vomissement.

XI. Dans la folie tant furieuse, que mélancholique, outre les saignées, l'usage des eaux minérales chaudes & froides, & celui des émétiques; il y a quelques remedes qui ont une espece d'efficacité spécifique. Hippocrate, & les Anciens, dans ces maladies fesoient grand usage de l'ellebore blanc, comme évacuant; & ils mattoient sa virulence, comme le dit Prosper Alpin dans sa méthode, en le fesant bouillir dans l'huile, ou même dans l'oxymel, & fesant beaucoup boire de lait, avant que de l'avaler. Mais il y a long-tems que ce remede est passé de mode, peut-être par la raison que les Modernes ignorent la maniere de cueillir cette racine, & de l'emploier, qui étoit en usage dans l'antiquité. On peut consulter sur ce sujet la Dissertation de

M. Schulze *sur l'usage de l'ellebore chez les Anciens.* Il faut cependant convenir qu'il y a dans l'ellebore une vertu particuliere contre les délires & la folie même, surtout lorsqu'on aide ses effets avec la saignée, & le bain d'eau douce, qui sont avantageux dans tous les dérangemens de l'esprit. Mais dans le délire qui est plûtôt produit par la violence des passions de l'ame, que par l'obstruction des hypochondres, le lait d'ânesse, le nitre, & le sang d'âne réduit en poudre, emploiés dans le commencement, font un effet très-salutaire, en adoucissant puissamment, & calmant, les contractions spasmodiques excessives des fibres; effet d'autant plus sûr qu'on changera d'air en même tems, & qu'on aura soin d'éviter les occasions de se livrer à la violence des passions.

XII. Plus l'épilepsie est un mal violent, & terrible à voir, plus les Médecins ont fait d'efforts pour y trouver des remedes. Et de fait on en trouve une infinité de toutes parts qui sont vantés comme spécifiques;

mais j'ai bien de la peine à croire qu'il y en ait de meilleurs, & de plus certains, que la poudre de vers de terre, celle d'arriere-faix humain, la rapure de crâne humain, le pied d'élan, la peau humaine. Mais ces remedes ne conviennent que dans l'épilepſie idiopathique & chronique. Quant à la ſymptomatique il n'y a rien de meilleur que notre liqueur anodine minérale, qui calme parfaitement les aſſauts épileptiques.

XIII. Lorſque le tiſſu véſiculaire & vaſculeux des poumons eſt engorgé, & bouché dans l'aſthme par une pituite épaiſſe, & tenace, qui s'y eſt fortement attachée, la gomme ammoniaque, le baume du Pérou, le ſaffran, l'opopanax, ou réduits en pilules, ou en eſſence avec la teinture de tartre, ſont d'un uſage merveilleux, & incomparable. Et quand les poumons ſont attaqués de phthiſie, s'il y a quelque eſpérance de ſalut, c'eſt ſurtout dans le lait d'âneſſe, ou ſeul, ou coupé avec les eaux de Selters, qui conviennent extrêmement par elles-mêmes aux maladies du poumon. Le ſouffre en ſta-

lactite bien pur ne mérite gueres moins de louanges à ce titre, surtout si l'on y ajoute de la graisse animale, comme l'axonge humaine, la graisse nouvelle de chien, ou le blanc de baleine, & pour fortifier l'estomac, quelques gouttes de baume de Copahu, d'huile de bois de sassafras, ou d'huile de fenouil. Car telle est la vertu du souffre, que non-seulement il donne de la force aux parties languissantes, mais qu'il dissout & résout les liqueurs épaissies; ce qui le rend très utile dans les affections des poumons, ses exulcérations, ses tubercules, ses vomiques, accidens qui naissent de la stase, & de la condensation, d'un suc visqueux, caséeux, & mucilagineux, précipité du chyle.

XIV. Les hydropisies sont mises avec raison au nombre des maladies des plus difficiles à guerir, ou presque incurables. S'il y a cependant encore lieu à la guerison, il n'y a gueres de remede de qui on puisse l'attendre avec plus de fondement que de l'élaterium, remede que les Anciens ont très-préconisé, qui fait sortir les eaux par le haut, & par le

bas, lorſqu'on l'emploie comme il convient, c'eſt-à-dire, après avoir bien préparé le corps, donné de la fluidité aux liqueurs, & avoir fait précéder ſon uſage de celui des émolliens & des huileux, qu'il faut continuer dans le tems qu'on s'en ſert. Et comme la ſortie des urines eſt encore un des moiens deſtinés à évacuer les eaux des hydropiques, la poudre de cantharides mélée avec le ſel de tartre, avec quelques grains de nitre dépuré, & un de camphre, pour prévenir l'inflammation, ſervent très-utilement à procurer une abondante évacuation des urines, pourvu que les humeurs aient quelque diſpoſition à prendre ce cours. L'ictere eſt encore une maladie ſouvent très-opiniâtre; mais outre les émétiques qui agiſſent puiſſament ſur les canaux biliaires, quand on les donne à doſe & en tems convenables, la décoction de rhubarbe, de racines de fouchet des Indes, & de garence, dans l'eau & le vin; ſurtout y ajoutant le nitre, & le ſel de tartre, fait un effet tout particulier dans la jauniſſe. L'infuſion de l'écorce moienne du ſureau

fait

fait auſſi le même effet, en diviſant la bile viſqueuſe, & feſant ſortir les calculs des canaux biliaires ; mais ce remede ne convient pas à un ſujet affoibli.

XV. Le fréquent, & long uſage, de l'infuſion des ſommités de millefeuille, eſt un ſecours excellent, & éprouvé, dans la diſpoſition calculeuſe des reins. On ne peut auſſi refuſer les louanges qui leur ſont dûes au fraiſes deſſeichées, aux fruits d'alkekenge, d'églantier, à la ſemence de carotte, & ſurtout à l'écorce des racines d'acacia, ſi on les prend infuſées dans l'eau, ou avec l'eſprit de genievre temperé. Car tous ces ſimples ont une eſpece de vertu vulnéraire, balſamique, & légerement aſtringente, qui fait qu'ils raffermiſſent parfaitement le ton trop relâché des canaux des reins, & qu'ils conſolident, & guériſſent, les exulcérations de cette partie, dont la ſubſtance a ſouffert quelque diſſolution. Les amandes ameres, à raiſon de leur huile anodine, & l'huile d'amandes douces, ont une vertu excellemment adouciſſante, & émolliente, dans l'accés des douleurs.

XVI. Les affections ordinaires, & propres aux personnnes du sexe, viennent des vices de l'utérus, & surtout de celui du flux menstruel, ou des vuidanges. On y remédie à merveille avec l'aloës corrigée, la myrrhe, le saffran, le succin, le castoreum, & l'aristoloche ronde, réduites comme il convient, en forme de pilules; & c'est par cette raison que les pilules de Becher, & toutes celles qui se préparent dans le même goût, se sont fait de notre tems une si grande réputation dans ces maladies. Et pour remédier aux vices du flux hémorrhoïdal dans les hommes après leur avoir lâché le ventre avec la manne, on ressent un effet très-salutaire de l'infusion, ou décoction, de sommités de mille-feuille; parce que cette plante renferme une huile adoucissante, & anti-spasmodique subtile, qui a beaucoup de rapport avec celle de camomille, à raison du goût, de l'odeur, & surtout de la couleur bleue.

XVII. La dysenterie, maladie contagieuse, qui fait quelquefois de grands ravages, fatigue extrêmement le canal intestinal, & épuise le corps

par des évacuations ſans nombre, ne ſe guérit pas par l'uſage des remedes qui ſont avantageux dans tous les autres cours de ventre, & demande pour être radicalement guérie des ſecours tout-à-fait particuliers. C'eſt ce qu'on trouve dans cette racine de l'Amérique comme ſous le nom d'Ipecacuanha, comme l'expérience en fait foi, ſi on l'emploie dans le commencement de la maladie une, deux, ou même trois fois. On donne enſuite entre les remedes qui peuvent émouſſer l'acrimonie, intérieurement, & extérieurement, les diaphorétiques doux, & les tempérans, & la rhubarbe, qui eſt le meilleur purgatif dans cette maladie; enfin on emploie avec un ſuccès infaillible l'écorce de caſcarille, pour raffermir les fibres des inteſtins trop flaſques, & calmer les mouvemens déſordonnés.

XVIII. Les vers rendent quelquefois les inteſtins la ſcene de différentes tragédies, & d'accidens qui font trembler. Il y a pour y remédier des remedes appropriés auſquels par cette raiſon les Grecs ont donné le nom d'anthelmintiques, & les La-

tins celui de vermifuges. Mais bien qu'on en ait extrêmement multiplié le nombre, ils ne répondent pas tous aux eſpérances qu'on en conçoit, & je n'en connois point de plus ſurement efficaces que l'aſa fétida, & le ſagapénum, ſurtout lorſqu'on les fait prendre en pilules avec des purgatifs, comme le mercure doux, & l'extrait de rhubarbe. Mais il faut avoir la précaution de faire préceder, & ſuivre, l'uſage des pilules de ce genre, de quelques cuillerées d'huile d'olives, ou d'amandes douces, leſquelles, comme tous les huileux, ſont très-ennemies des vers, & qui, relâchant parfaitement bien les fibres des inteſtins, à qui les piquures des vers cauſent un reſſerrement ſpaſmodique, font que cette engeance incommode eſt chaſſée par l'anus. En effet, l'odeur déſagréable de l'aſa fétida, & du ſagapenum, fait fuir les vers, de la même maniere que l'ail, dont la vertu eſt connue par des expériences faites dans les maiſons, & dans les campagnes. Quant à la ſementine, ou poudre à vers, & à la ſemence de tanaiſie, elles s'emploient utile-

ment contre les vers, mais elles n'agissent qu'en s'opposant à la corruption qu'ils causent, laquelle abbat les forces, & produit une chaleur lente, & une langueur, & qu'en ce qu'elles facilitent l'exclusion de ces insectes, en fortifiant, & raffermissant le ton des intestins.

XIX. Lorsque les vaisseaux de quelque partie que ce soit laissent échapper par leur rupture une trop grande quantité de sang, il faut des secours prompts, & actifs, pour prévenir ces graves affections; & pour lors je ne connois rien de préférable au nitre ordinaire dissout dans l'eau commune, & donné successivement. Pour prévenir une nouvelle hémorrhagie, il n'y a rien de meilleur que la dent d'hippopotame donné à doses réiterées. On peut cependant encore emploier avec succès les pilules de cynoglosse à la dose de six, ou huit grains. L'huile, & la graine de jusquiame sont narcotiques, &, émoussant le sentiment délicat des solides, empêchent le sang de se porter avec tant d'impétuosité vers la partie d'où il sort, & de s'y faire une issue. Il

n'y a gueres de ſecours plus efficace, & plus prompt, contre la gonorrhée, ſurtout virulente, que la térebinthine de Veniſe, & ſon huile éthérée, ou en ſa place le baume de Copahu, ou celui de la Mecque, donnés avec le camphre, ou ſans lui, dans une émulſion avec les quatre ſemences froides, le lait, ou le petit lait, après l'uſage des purgatifs convenables, & ſurtout mercuriels.

XX. Nous paſſons aux maladies produites par l'impureté des liqueurs, qui eſt très-grande dans le ſcorbut. Cette maladie eſt ſouvent endémique, cauſée par la mauvaiſe nourriture dans un air froid, & humide, & s'aigrit extrêmement par la vie ſédentaire, & la triſteſſe. Une longue expérience a cependant fait connoître contre cette maladie de bons remedes qui en ont pris le nom d'antiſcorbutiques, comme le trefle d'eau, le cochlearia, le beccabunga, le creſſon de fontaine, la racine de raifort ſauvage, dont les effets ſont plus certains, & répondent mieux à l'eſpérance conçue, ſi l'on emploie les ſucs tirés par expreſſion de ces plantes dans

le petit lait doux préparé suivant notre méthode, ou dans le lait de chevre, quand le corps est bien préparé. Si le scorbut est déja invéteré, & qu'il soit accompagné de douleurs, je sais que la décoction des pignons dans le petit lait a fait des merveilles, surtout en y ajoutant la moëlle, ou la graisse des os de beuf, & de veau, & en continuant quelque tems l'usage de ce remede.

XXI. Il est assez difficile de guérir radicalement l'affreuse maladie comme sous le nom de grosse vérole, & d'en faire sortir le virus des replis les plus intimes des parties où elle s'est niché, si l'on n'emploie les spécifiques, entre lesquels le vif argent, le bois de guaiac, & son écorce, & l'antimoine bien préparé, tiennent les premiers rangs. Il n'y a point de remede dans toute la nature qui mette si puissamment toute la masse du sang, & de la lymphe, en mouvement, & qui cause comme lui un écoulement très-abondant de salive qui dure quelquefois pendant plusieurs semaines, que le mercure, qui étant entré dans le corps, à cause de sa pesanteur spécifique su-

périeure dans ses petites molecules à celle de toutes les liqueurs, pénetre dans les fibres élémentaires des parties, &, se glissant dans les plus petits vaisseaux, change entierement le tissu des humeurs du corps, en même tems qu'il y introduit une espece de colliquation putréfactive, & par ce moien surmonte cette cruelle maladie, & toutes celles qui sont produites par l'impureté de la sérosité, bien que ce ne soit jamais sans causer de grandes incommodités, & quelquefois sans mettre le Malade dans un grand danger. Le plus sur de tous les mercuriels qu'on emploie à dessein de procurer la salivation est le mercure doux marié aux absorbans, & continué pendant quelques jours en augmentant la dose de cinq grains jusqu'à douze, & continuant jusqu'à ce que la salive coule en quantité suffisante, aiant soin de garder en même tems un régime exact. Le guaiac empreint l'eau dans laquelle on le fait bouillir, d'un sel subtil âcre résineux, qui picotant les fibres, & les membranes des vaisseaux, accélere la circulation de toute la masse du sang,

& des humeurs ; ce qui dissout les sucs tenaces, & leve les obstructions.

XXII. Les viperes, & leur décoction, l'antimoine, & surtout son souffre diaphorétique, préparé d'une maniere particuliere, font beaucoup de bien dans la lépre, l'herpes, la galle maligne, & toutes les autres maladies, ou exulcérations de la peau. Dans la maladie Polonoise, comme sous le nom de Plica, s'il reste quelque venin, ou qu'on ait l'imprudence de couper les cheveux, il survient les plus fâcheux accidens ; mais on les surmonte en lavant souvent la tête du Malade avec la décoction tiéde de la plante, & de la semence de pied de loup ; parce qu'elle fait sortir par les cheveux, & par les vaisseaux de la peau, au grand avantage du Malade, cette sérosité visqueuse, & excrémenteuse qui fait tant mal à la tête. Si les ïeux sont attaqués de fluxions salées, & chaudes avec rougeur, maladie nommée communement larmoiement, & que les paupieres, surtout pendant la nuit se trouvent collées pat une humeur visqueuse, un peu de vitriol blanc, environ

un grain, exactement mêlé, & broïé avec du beurre frais, mis dans le grand angle de l'œil, fait un effet surprenant, & très-prompt. La graisse nouvelle de vipere introduite dans l'œil, résout promptement les tayes qui empêchent la vision, & l'usage interne du souffre de l'antimoine dissipe merveilleusement les commencemens de la goute sereine.

XXIII. Lorsque les parties sont attaqués de roideur, & de racourcissement, il n'y a rien de plus efficace que de les faire entrer souvent dans des animaux qu'on vient d'égorger, dont la vapeur douce huileuse, & naturellement chaude, pénetre les fibres tendues, & les ramollir. Lorsqu'après une chute, ou grande contusion des parties extérieures, la stagnation, & la coagulation des humeurs, & du sang cause différentes incommodités, il ne faut presque pour opérer la guérison que l'usage de l'infusion, ou de la décoction du damasonium, à cause de la vertu incisive, résolutive, & discussive, que cette plante possede dans un degré éminent.

XXIV. En parlant des spécifiques,

il ne faut point oublier ce secours diététique si vanté, & si admirable, pour entretenir la santé, & pour prolonger long tems la vie, spécifique si célébré par les Anciens, je veux dire le lait d'ânesse. Je me suis étendu sur ses vertus admirables dans une Dissertation intitulée, *de l'usage admirable du lait d'ânesse dans le traitement des maladies* (a), où j'ai fait voir par des raisonnemens, & par des exemples, les maladies qu'il peut guérir. Quant à la vertu particuliere qu'il a de prolonger la vie, elle est clairement prouvée par un passage de Guy Patin, dans le second Tome de ses Lettres, pag. 402. édition de la Haye en 1717. qui mérite bien d'être transcrit ici en entier. » Je prie Dieu de bon cœur » qu'il renvoie la santé à votre chere » moitié. Le lait d'ânesse sera dans sa » grande force dans dix jours. Je souhaite qu'elle s'en trouve bien. Si je » pouvois la guérir, je partirois dès de- » main pour Lion ; mais il y a trop » loin d'ici. Galien envoioit ses Ma- » lades à la Montagne de Stabium,

(a) Dissert. *De mirabili lactis asinini usu in medendo.*

» qui en revenoient en bonne ſanté.
» Mon fils Carolus m'en a confirmé
» la remarque par la médaille de l'Em-
» pereur Geta, qu'il eſtime fort, où
» il m'a montré une vache, que les
» habitans de cette montagne avoient
» fait repréſenter pour l'excellence de
» ce lait. Nous en avons auſſi de ce-
» lui d'âneſſe très-bon à l'entour de
» Paris. Ma belle mere, morte âgée
» de 84 ans d'une apopléxie, avoit
» pris 60 ans durant le lait d'âneſſe.
» La mere de M. Dulaurens le Con-
» ſeiller mourut l'an paſſé âgée de 87
» ans. Elle en uſoit tous les ans de-
» puis 22 ans. Sa belle-ſœur veuve
» d'André Dulaurens l'Anatomiſte,
» avoit fait la même choſe, & a vê-
» cu 85 ans. Il fait ici des merveilles,
» particulierement au Printems, &
» en Automne, notamment quand
» on le prend avec précaution. Je n'en
» donne jamais que les entrailles ne
» ſoient bien nettes, & préparées par
» de bonnes, & douces purgations.

XXV. Voilà les remedes les plus choiſis de ceux que l'expérience a fait connoître pour bons entre tous ceux que la nature a inſtitués. Mais il

est propos de réiterer ici ce que nous avons déja dit plus haut, que les vertus de ces médicamens ne sont point absolues, mais qu'elles sont relatives, bornées, & limitées à certaines dispositions, & circonstances ; de sorte qu'il en faut faire un discernement exact, si l'on veut que les effets répondent aux espérances. Vainement emploieroit-on les spécifiques dans les tems où il sont indiqués, si l'on n'a eu la précaution de bien préparer les corps, & d'éloigner les obstacles qui peuvent diminuer, ou empêcher leur effet. Lors donc que le sang est en trop grande quantité dans les vaisseaux, il faut avoir recours à la saignée, & quand les premieres voies sont remplies d'impuretés, il faut faire sortir les humeurs crues, bilieuses, & recrémenteuses, qui s'y sont amassées.

XXVI. Il ne faut pas croire aussi que quand on fait usage des spécifiques on n'ait plus besoin d'emploier les autres secours internes, ou externes destinés à corriger, ou évacuer, les humeurs mal disposées ; car la vertu spécifique de ces remedes consiste

plûtôt en ce qu'ils affectent les mouvemens, & les font rentrer dans l'état naturel, qu'en ce qu'ils corrigent les mauvaises dispositions des liqueurs; ce qui ne peut réussir à souhait, que lorsque les causes matérielles sont enlevées, & qu'on a commencé par faire usage dans le tems favorable, & dans la proportion, & de la maniere convenables, des secours propres à tempérer, résoudre, fondre, & lever les obstructions qui entretiennent les vices des humeurs. Il faut surtout avoir grand soin de débarrasser les premieres voies des impuretés visqueuses qui émoussent extrêmement, ou empêchent entierement, l'effet du médicament spécifique, dont le tissu ne souffre aucune altération, & qui déploie toute son énergie dans la substance nerveuse de l'estomac, & des intestins, lorsque les mauvaises humeurs ne la brident point; de la même maniere qu'il arrive aux émétiques, aux purgatifs, aux remedes tirés du pavot, aux analeptiques, & à tous ceux qui agissent en petit volume.

XXVII. Enfin il faut que l'usage

des spécifiques soit reglé par une méthode convenable, de sorte que le Médecin connoisse non seulement le tems, la dose, & le régime qu'ils demandent, mais qu'il sache au juste combien de tems il faut les continuer, & quel régime, & quel genre de vie, convient pendant qu'on s'en sert. Car ces connoissances de détail qui supposent la prudence, le jugement, une attention exácte, des réfléxions, & des observations, sur le tempérament du Malade, sont si importantes pour parvenir au but qu'on se propose, qu'elles sont de beaucoup préférables aux spécifiques mêmes, & aux remedes appropriés, emploiés indifféremment, & que ces remedes sont, ou infructueux, ou même contraires, ou pour le moins inutiles, sans elles, quelque vertu qu'ils aient par eux-mêmes. Ceux qui observeront exactement tout ce que je viens de dire, arriveront certainement au but qu'ils se proposent, à moins que la maladie ne soit de nature à résister à l'effet des meilleurs remedes.

Fin du Tome huitiéme.

Errata du Tome VIII.

PAge 29. *lig.* 25. extérieure, *lis.* intérieure.
p. 45. *l.* 7. des, *l.* de.
p. 50. *l.* 3. tiré, *l.* très.
p. 67, *l.* 25. *meta*, *l. acta.*
p. 78. *l.* 2. Cordaus, *l.* Cordœus.
p. 94. *l.* 1. remudes, *l.* remedes.
p. 148. *l.* 29. *adque*, l. *atque.*
p. 151. *l.* 17. Baillon, *l.* Baillou.
p. 168. *l.* 14. tépérement, *l.* tempérament.
p. 120. *l.* 28. suppression, *l.* suppuration.
p. 198. *l.* 27. concuations, *l.* évacuations.
p. 220. *l.* 26. *effeurunt*, l. *effecerunt.*
p. 225. *l.* 1. ceux, *l.* à ceux.
ibid. l. 21. à un dépôt, *l.* de dépôts.
p. 254. *l.* 4. *onzes*, l. *onces.*
ibid. l. 24. *unuiarum*, l. *unciarum.*
ibid. l. 29. *ameos*, l. *anno.*
p. 256. *l.* 2. *contiennent*, l. *continuent.*
ibid. l. 18. *salis*, l. *sales.*
ibid. l. 2. *reduvies*, l. *reduviis.*
p. 258. *l.* 19. vestige, *l.* vertige.
p. 293. *l.* 13. petite, *l.* premiere.
p. 302. *l.* 2. premiers, *ajoutés*, emploié.
ibid. l. 17. grosseilles, *l.* groseilles.
p. 316. *l.* 25. fournissant, *l.* fournissent.
p. 317. *l.* 11. étendus, *l.* tendues.
p. 328. *l.* 10. opératipn, *l.* opération.
p. 360. *l.* 19. matiere, *l.* nature.
p. 361. *l.* 13. régime, *l.* regne.
p. 392. *l.* 11. fubance, *l.* substance.
p. 363. *l.* 12, la, *l.* le.
p. 377. *l.* 29. *ocynum*, l. *ocymum.*
p. 377. *l.* 6. parcira, *l.* pareira.

p. 382. *l.* 22. ou à raiſon, *l.* à raiſon.
p. 392. *l.* 3. dimnution, *l.* diminution.
p. 405. *l.* 20. agiſſant, *l.* agiſſent.
p. 440. *l.* 10. géral, *l.* général.
ibid. *l.* 13. reours, *l.* recours.
p. 445. *l.* 23. remes, *l.* remedes.
p. 450. *l.* 20. orninaire, *l.* ordinaire.
p. 452. *l.* 1. Deſde, *l.* Dreſde.